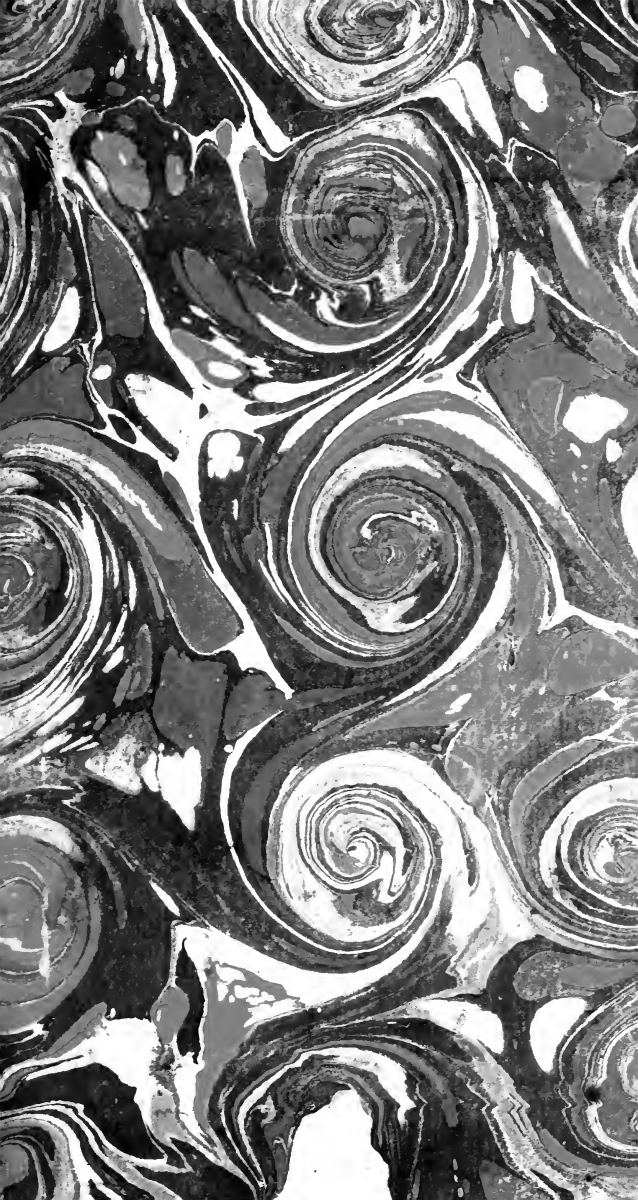




St Andrew Ward Esq^{re}

Hooton, Sagnell







HISTOIRE

DE

FRANCE.

107811

ED

107811

HISTOIRE

D E

FRANCE

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DE
LA MONARCHIE JUSQU'AU
REGNE DE LOUIS XIV.

Par M. l'Abbé de VELLY.

TOME SIXIEME,
NOUVELLE EDITION.



A P A R I S.

Chez DESAINT ET SAILLIANT, rue S.
Jean de Beauvais, vis-à-vis le
College.

M. DCC. LXI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



589122

Cap

DC

37

V44

V161

v. 6



HISTOIRE DE FRANCE.

LOUIS IX,

dit saint Louis.



ORSQUE cette scène également honteuse & barbare se passoit en Italie, Louis, toujours égal à lui-même, continuoit de donner à la France le spectacle de ces vertus pacifiques & bienfaisantes, qui font en même tems la gloire du prince & le bonheur des peuples. Quelque ardent que fût son zele pour la justice, jamais il ne l'emporta au-delà des bornes. Toujours la modération la plus sage fut l'ame de

ANN. 1266.

Le roi donne tous ses soins au gouvernement de l'état & de sa famille.

Tome VI.

A.

ANN. 1266.

Olim. p. 27.
269. 265.

ses actions : c'est ce qu'on remarque sur-tout dans un arrêt rendu au sujet du droit d'asyle. Un voleur avoit été pris par les officiers du monarque dans l'église des Cordeliers de Tours : l'archevêque se récria contre la prétendue profanation, & redemanda le coupable avec grand bruit. Le roi voulut bien avoir égard à ses plaintes : il assemble un parlement, où l'affaire scrupuleusement examinée, il est ordonné que le criminel sera reconduit à l'église, mais que les religieux ou les gens du prélat l'en chasseront aussi-tôt, de maniere qu'il puisse être repris ; sinon qu'on ira le saisir jusqu'au pied de l'autel. C'est ainsi que ce grand prince sçavoit accorder ce qu'il devoit à sa dignité avec les ménagemens que les circonstances exigeoient pour des vassaux aussi puissans que jaloux de certains privilèges, sur lesquels les préventions du tems n'avoient pas encore permis de prononcer définitivement.

Alors on n'attendoit point impunément aux immunités du Clergé. Voici quelle étoit la réparation qu'on exigeoit du juge qui osoit les enfreindre, en punissant un clerc criminel, sans le concours de son évêque. On l'o-

L. H. S. L. P.
2. part.
p. 340.

bligéoit de faire fabriquer quelque méchante figure, qu'on habilloit en clerc : il pendoit lui-même cette grotesque effigie ; ensuite la dépendoit, l'apportoit pompeusement à l'église, & l'offroit humblement au prélat, en lui demandant la sépulture pour celui qu'elle étoit censée représenter. Le pontife, suivi de tout son clergé, recevoit comme en triomphe le prétendu ecclésiastique ; & la poupée étoit inhumée en terre-sainte avec grande solennité. Quelquefois l'infraacteur de ces privilèges sacrés n'en étoit pas quitte à si bon marché. On le condamnoit à traverser la ville trois ou quatre jours de suite, nus pieds, en chemise, en braies ou caleçons, tenant une torche de deux livres à la main, souvent même des verges pour être fouetté à la porte de l'église, où il devoit crier merci, & faire amende honorable. Ces processions en chemise étoient fort à la mode dans ces anciens tems : c'étoit un témoignage de pénitence, que le peuple pouffoit même beaucoup plus loin dans les calamités publiques. C'est ce qu'on voit sur-tout dans celles qui furent faites en 1315, dans les différentes provinces du royaume, principalement à Paris, ou plutôt

ANN. 1266

ANN. 1266.

Cont. Chron.

Nang. ann.

1315.

à saint Denis, pour obtenir la cessation du froid & de la pluie. On y venoit de près de cinq lieues à la ronde, les femmes sans aucune espece de chaussure, & les hommes vraiment nuds : processions très-dévotes, dit l'historien témoin oculaire : on y portoit religieusement les corps des bienheureux apôtres de la France, & d'autres saintes reliques.

Ce fut vers ce même tems que Louis maria le prince Jean, son quatrième fils, avec Iolande, fille aînée d'Eudes de Bourgogne, comte de Nevers, du chef de sa femme. La princesse eut un douaire de deux mille livres de rente, qui fut assigné sur Pierre-fonds, & quelques autres terres du Valois. Il y eut quelques difficultés sur la tutelle de la jeune épouse, & de ses trois sœurs.

Invent. tom.

2. p. 260. r. 3.

p. 139, 190,

Hist. de

Bourg. p. 85.

Les uns prétendoient qu'elle appartenoit incontestablement au prince son mari : les autres soutenoient que jusqu'à ce qu'il eût vingt-un ans commencé, (il n'en avoit que seize) il devoit demeurer avec sa femme & ses belles-sœurs sous la puissance de son beau-pere, qui cependant jouiroit de tout le bien. On trouva moyen de parager le différend : il fut arrêté qu'Eug

des auroit la tutelle des trois cadettes , ~~mais~~
 mais qu'il laisseroit à son gendre l'ad-
 ministration des biens qui leur reve-
 noient du chef de leur mere. On n'y
 mit qu'une condition ; c'est que celui-
 ci , après avoir prélevé les frais néces-
 saires pour cette gestion , remettrait
 fidèlement l'excédent pour l'entretien
 des princesses qui restoit sous la
 garde de leur pere. Le duc de Bour-
 gogne, Hugues IV, qui avoit amené
 sa petite-fille à Paris pour la célébra-
 tion des nœces, accepta cet accord au
 nom de son fils, qui depuis un an étoit
 parti pour la Palestine , d'où il ne
 revint pas. Aussi-tôt le monarque fit un
 voyage à Nevers pour mettre le jeune
 prince en possession du comté qu'il
 venoit d'acquérir par son mariage.
 Celui de Blanche, troisième fille de
 Louis, avec Ferdinand de Castille, fut
 aussi conclu dans la même année, mais
 ne s'accomplit que trois ans après :
 l'enfant étoit plus jeune que la prin-
 cesse, qui elle-même n'avoit pas atteint
 l'âge nubile. On convint que si elle
 survivoit à son mari, elle auroit la
 liberté de revenir en France avec sa dot
 & son douaire : l'un devoit être de dix
 mille livres, l'autre de sept mille. On

ANN. 1266.

*Inv. tom. 52
 Cast. p. 135.*

ANN. 1266.
Guil. Nang.
l. 550.

lit dans les histoires de ce tems , qu'Alfonse X , surnommé le sage & l'astrologue , ne rechercha cette alliance avec tant d'empressement , que pour engager le roi à renoncer à ses prétentions sur la Castille : qu'en conséquence il fut arrêté que les filles même de Blanche succéderaient au trône , au préjudice des freres de Ferdinand. Mais cette clause , d'ailleurs si avantageuse , ne se trouve nullement exprimée dans les actes passés à ce sujet. Nous aurons par la suite occasion d'examiner ce point d'histoire.

ANN. 1267. Rien n'échappoit à l'attention , ni aux recherches du sage monarque. Telle étoit alors la tyrannie du péage , qu'en plusieurs lieux les seigneurs se croyoient en droit d'obliger les marchands à se détourner du chemin le plus court , pour se présenter devant leurs bureaux , qu'ils avoient soin de multiplier le plus qu'ils pouvoient. Il arriva que quelques commerçans , pour épargner les frais , évitèrent de passer par un endroit où il y avoit douane : toutes leur marchandises furent saisies. Les malheureux prétendirent en vain qu'ils étoient exemts de cette servitude : les commis, race impitoyable ,

Olim. p. 277.

& toujours avide du mal d'autrui, ne vou-
lurent rien écouter. L'affaire fut portée
devant le roi, qui pour n'être trompé
ni à son profit, ni à sa perte, tenoit
un registre exact de toutes ces choses.
Il vit qu'effectivement son droit ne s'é-
tendoit pas jusques-là; il condamna les
commis, non-seulement à rendre tous
les effets saisis, mais même à dédomma-
ger du dépérissement & de la dépense.

ANN. 1267.

La jurisprudence de ces anciens
tems sembloit moins punir qu'autori-
ser le meurtre & l'assassinat : on en étoit
quitte pour nier le fait, offrir le duel,
& jeter un gage. La voie d'informa-
tion, malgré tous les efforts de Louis,
n'étoit reçue que dans les domaines :
il n'oublioit rien du moins pour arrê-
ter le mal par tous les châtimens que
la prudence permettoit à son zele : c'est
ce qui paroît singulièrement dans une
affaire entre deux gentilshommes Arté-
fiens, qui passerent un compromis
pour s'en rapporter à son jugement.

L'un, c'étoit Alenard de Selingam, *Ibid. p. 275.*
sollicitoit une vengeance éclatante de
la mort de son fils, que l'autre avoit
cruellement assassiné. Celui-ci, nom-
mé André de Renti, se défendoit vive-
ment d'une action si barbare. Déjà la

ANN. 1267.

plainte avoit été portée à la cour d'Artois, où l'accusé prétendoit s'être justifié : mais cette justification apparemment souffroit quelque difficulté, puisque la querelle duroit encore. Le roi ordonna des informations : il fut prouvé que Renti ayant rencontré le fils de Selingam, l'avoit porté par terre d'un coup de lance, en l'appellant *méchant bâtard* : qu'aussi-tôt un chevalier de sa compagnie lui avoit enfoncé un poignard dans le sein, au moment même qu'il rendoit son épée & demandoit la vie. Louis, convaincu de la vérité du crime, put à peine contenir sa juste indignation : mais enfin ce crime n'étoit notoire que par une procédure jusqu'alors inusitée en France, lorsqu'il s'agissoit de la noblesse : le coupable persistoit à le nier. Ainsi n'osant pas le punir comme il auroit souhaité, il ne songea qu'à en tirer au moins tout l'avantage qu'il pouvoit : ne voulant point d'ailleurs porter atteinte à la justice du comte d'Artois, il crut qu'il devoit prononcer, non-seulement en nom commun, mais encore conformément aux usages reçus dans les états du jeune prince. Ce qui avoit été décidé à Saint-Omer touchant la pièce de

terre, fatale cause de la querelle, fut confirmé en son entier : on l'adjugea aux Selingams à perpétuité. Renti en outre fut condamné à demander pardon à genoux au pere du défunt, à faire quarante livres de rente en terre à ses enfans ; enfin à vuider le royaume pour aller passer cinq ans au service de la Terre-sainte.

ANN. 1267.

On le vit peu de tems après décerner la même peine de l'exil contre Boson de Bourdeille, qui pour s'emparer du château de Châlus dans le Limosin, avoit tué un chevalier, nommé Maumont. En vain Marguerite de Bourgogne, vicomtesse de Limoges, intercédâ pour le meurtrier, qui offroit de se justifier par le duel : il fut obligé de rendre la forteresse, & d'aller servir treize ans dans la Palestine. Un chevalier se plaignoit de trois gentilshommes qui l'avoient insulté : le châtiment suivit de près la poursuite de l'outrage. Louis, outre une grosse amende qu'il exigea des coupables au profit de l'offensé, ordonna qu'ils iroient en Sicile combattre sous les étendarts du roi son frere. C'est ainsi qu'il sçavoit tirer le bien du mal, toujours occupé de l'un, pour extirper l'autre. Ce fut par le

Ibid. p. 212,
216.

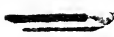
~~ANN. 1267.~~ même principe de justice & d'humanité, qu'il s'éleva fortement contre un usage observé de tout tems à Tournay, où ceux qu'on avoit bannis pour meurtre, pouvoient se racheter de leur ban en payant cent sols. C'étoit mettre la vie des hommes au plus vil prix. Il en fut indigné, & rendit une ordonnance qui abrogeoit cette étrange coutume : ce qui le mit en si grande vénération parmi les peuples du Tournaisis, que pour éterniser la mémoire de ce sage règlement, ils arrêterent que tous les ans, au jour de l'Ascension, le greffier du siége se présenteroit dans les places publiques avec cette ordonnance à la main, criant à haute voix, que Louis étoit véritablement le pere du peuple ; que par ses soins la vie du citoyen alloit enfin être en sûreté ; que les meurtriers ne devoient plus espérer de jouir de leur patrie.

Translation du corps de Ste. Magdeleine à Vezelay : ce qu'on en doit penser, aussi-bien que de celle qui se fit à la Baume en Provence.

Launoy, de Magd. p. 67, 69, 71, 72.

Ces divers soins ne diminuoient rien de l'application du monarque aux exercices de piété : il assista cette même année à la translation des reliques de sainte Marie Magdeleine : cérémonie qui se fit à Vezelay au diocèse d'Autun, où l'on croyoit avoir depuis plusieurs siècles le corps de cette illustre pénit-

tente. Voici comme on raconte l'in-
vention de ce précieux trésor. Les re- ANNÉE 1267.
ligieux, en creusant sous le grand au-
tel, trouverent des ossemens enfer-
més dans un coffre de plomb ; avec des
cheveux de femme enveloppés dans
de la soie : un écrit sans date, signé
d'un roi du nom de Charles, attestoit
que c'étoit la dépouille mortelle de
l'immortelle amante de Jesus-Christ.
Bientôt la nouvelle s'en répandit par
toute la France. C'étoit pour les moi-
nes une occasion d'illustrer & d'enri-
chir tout à la fois leur monastère, où
la célébrité de la sainte attireroit in-
failliblement un grand concours de
peuple : ils songerent à faire la trans-
lation de ces glorieux restes avec une
pompe qui pût éblouir les simples. Le
roi à qui sa piété ne permettoit pas le
plus léger soupçon sur une chose qui
sembloit intéresser la religion, voulut
se trouver à cette fête, & se rendit à
Vezelay, accompagné des trois princes
ses enfans, du comte de Poitiers, du
roi de Navarre, du légat Simon de
Brie, cardinal du titre de sainte Cé-
cile, de l'évêque d'Auxerre, & de tout
ce qu'il y avoit de plus considérable à
la cour. Le corps fut tiré de l'espece de

 ANN. 1267. caisse où il étoit enfermé, pour être mis dans une châsse d'argent. Le légat retint une côte : le monarque prit plusieurs ossemens qu'il fit enchâsser, les uns avec deux saintes épines & un morceau de la vraie croix, dans un bras d'or enrichi de perles & de quatre-vingt-dix pierres précieuses; les autres dans un reliquaire de vermeil doré, soutenu par un ange, & richement orné. Le tout fut envoyé par ses ordres aux bons religieux, avec prière de le conserver précieusement. On croiroit, à voir l'envoyé de Rome leur défendre, sous peine d'excommunication, de s'en défaire, qu'alors il n'étoit que trop ordinaire de vendre, & reliques & reliquaires.

Labb. bibl.
v. 1, p. 328.

Vezelay cependant ne tarda pas à être attaqué dans la possession de ce sacré dépôt. Douze ans après, la Provence lui disputa un trésor qu'elle s'attribuoit elle-même, à l'exclusion de tout autre pays. C'étoit une tradition parmi les Provençaux, que cette célèbre pénitente avoit vécu long-tems dans un lieu nommé la Baume; qu'elle y étoit morte dans la pratique la plus austère de toutes les vertus; enfin qu'elle y avoit été enterrée par saint

Maximin, évêque d'Aix, dans un tombeau d'albâtre. On voit tout ce détail dans le Miroir Historial, où Vincent de Beauvais rapporte de longs extraits de deux histoires, l'une de sainte Magdeleine, l'autre de son illustre sœur, toutes deux écrites en Hébreu par Marcelle, suivante de Marthe, & traduites en latin par un nommé Synthex. Le crédule Jacobin est le premier qui fasse mention de ces deux vies, dont la simple lecture suffit pour convaincre que ce sont autant de fables ridicules, filles de la superstition & de l'ignorance. Ce fut néanmoins sur ces bruits populaires que Charles, prince de Salerne, fils aîné du roi de Sicile, fit chercher le corps de Magdeleine, qu'il eut enfin le bonheur de trouver dans un tombeau de marbre, non d'albâtre. On raconte qu'à l'ouverture il se répandit une odeur délicieuse qui parfuma toute la chapelle; qu'il s'opéra des miracles de tout genre, & que de la langue, qui tenoit encore au gosier, sortoit une racine avec un rameau de fenouil, qu'on divisa en plusieurs morceaux, qui devinrent autant de reliques. Près du corps saint étoient deux écriteaux; l'un sur une


ANN. 1267.

Spec. hist. l. 9.

c. 192, &c.

Bzov. ann.

1279, n. 19.

 planche couverte de cire, avec ces
 ANN. 1267. mots : *Ici repose Marie Magdeleine ;*
 l'autre sur un bois incorruptible, con-
 tenant ces paroles : *L'an sept cent de la*
nativité de Notre-Seigneur, le seizieme
jour de décembre, régnant Odoïn (ou
Odoic) roi de France, du tems de l'in-
curfion des Sarrafins, le corps de sainte
Marie Magdeleine fut transféré la nuit
très-secrètement de son sépulcre d'albâtre
en celui-ci de marbre, par la crainte des
Infidèles. Aussi-tôt le jeune prince as-
 semble la noblesse & le clergé de ses
 états de Provence, leve le corps en
 leur présence, le dépose dans une
 châsse d'argent enrichie de pierreries,
 & met la tête dans un reliquaire d'or
 pur. Alors Vezelay perdit beaucoup
 de son crédit. En vain le pape Mar-
 tin IV, en donnant à l'église de Sens
 la côte qu'il avoit retenue pour lui,
 n'étant encore que cardinal, déclara
 par une bulle expresse que cette abbaye
 avoit les vraies reliques de la sainte
 pénitente. La Baume l'emporta ; & les
 Freres-Prêcheurs, hommes nouveaux,
 à qui l'on confia ce dépôt, triomphèrent
 des Bénédictins, anciens solitaires qui
 avoient pris acte de la possession du
 même trésor dès l'an 1146 : triomphe

toutefois qui ne fut pas de longue durée.

ANN. 1267.

Bientôt il s'éleva de sévères critiques, rigides examinateurs de l'antiquité, qui firent naître plus que des doutes sur les prétentions des uns & des autres. On opposa aux religieux de Vezelay le témoignage de Cedrenus, moine Grec du onzième siècle, qui raconte qu'en 898 l'empereur Léon fit transporter ce saint corps d'Éphèse à Constantinople. On objecta aux Freres-Prêcheurs qu'au tems dont il est question dans le second écriteau, l'usage de dater les faits des années de l'incarnation n'étoit pas encore introduit dans le royaume de France ; qu'il n'y fut connu qu'au milieu du huitième siècle ; enfin, qu'il n'y fut bien établi que sous Pepin & Charlemagne. Quelle étoit d'ailleurs cette incursion des Sarrafins, qui répandit une si vive allarme ? On n'en voit aucune trace dans les histoires authentiques de ce tems. Quel pouvoit être cet *Odoin* ou *Odoic*, qui gouvernoit alors la monarchie ? Jamais prince de ce nom n'a régné sur les François. Mais celui qui fabriqua l'écriteau, ceux qui le découvrirent, les moines

Cedren. c. 13
p. 599.

ANN. 1267. enfin qui trouvoient un trésor dans la possession de ces précieuses reliques, ne sçavoient pas, ou ne vouloient pas sçavoir tout cela. Tant d'absurdités décréditèrent étrangement la tradition des Provençaux sur Marie Magdeleine. La sainte Baume néanmoins ne laissa pas d'être toujours fréquentée par un grand concours de peuples. Telle est la force de l'habitude & des préjugés : aujourd'hui ce n'est plus parmi les sçavans qu'une grotte célèbre par les fables auxquelles elle a donné lieu.

Louis fait
quelques
changemens
dans les tom-
beaux de
S. Denis.

Le monarque au retour de Vezelay, s'occupa tout entier d'un dessein qu'il avoit formé depuis long-tems : c'étoit de faire divers changemens dans les tombeaux des rois & des reines, qui avoient leur sépulture à saint Denis. On plaça du côté droit ceux des princes descendans de Charlemagne. On mit à gauche ceux des successeurs de Hugues Capet ; tous furent décorés de l'effigie du corps qu'ils enfermoient. On n'est point d'accord sur l'année de cette translation : les uns disent qu'elle fut faite l'an 1263 ou 64 : les autres la reculent jusqu'en 1267. C'est du moins une époque remarqua-

Spicil. t. 2,
p. 815.
Guil. Nang.
chron. ann.
1267.

ble, qui rend les sçavans plus timides à prononcer si les ornemens & les figures qu'on voit sur ces tombes, existoient avant leur déplacement, ou s'ils n'y ont été mis que du tems de saint Louis. On ne trouve ici aucune mention des princes de la premiere race; sans doute parce que leurs tombeaux se trouvoient disposés conformément au plan du saint roi; peut-être aussi, parce que c'étoit le plus petit nombre. On n'en compte guère que trois, celui de Dagobert I, celui de Clovis II, celui d'un autre Dagobert, fils de Chilperic, dont le corps fut transporté de Braine, maison royale entre Soissons & Fismes, dans cette illustre basilique des glorieux Apôtres de la France. Ce jeune prince, si l'on en croit l'historien de la banlieue ecclésiastique de Paris, est le premier des enfans de France qui ait été inhumé à saint Denis.

ANN. 1267.


Greg. Tur:
hist l. 5. c. 35.
p. 344.

Pag. 178.

Ce fut aussi dans ce même tems que Louis arma chevalier le Prince Philippe, son fils aîné, qui entroit alors dans sa vingt-troisième année. Jamais cérémonie, dit-on, ne rassembla plus de noblesse & plus de prélats: Paris surtout fit éclatter en cette occasion le tendre amour qu'on lui connoît pour

Il arme son
fils aîné, che-
valier, & lui
donne un ap-
panage.

Guil. Nang:
p. 378.

ANN. 1267.  ses princes : amour qui sçait se représ-
 duire d'une façon toujours nouvelle.
 Tout travail cessa pendant plus de huit
 jours ; les rues étoient parées de ce que
 chaque citoyen avoit de plus beau en
 tapisseries ; un nombre infini de fa-
 naux de différentes couleurs, placés
 sur le soir à chaque fenêtre, ne lais-
 soient point appercevoir l'absence du
 soleil ; l'air retentissoit nuit & jour de
 mille cris de joie & d'allégresse. On
 compté plus de soixante seigneurs qui
 reçurent avec le jeune prince l'épée de
 la main du monarque : les plus confi-
 dérables étoient Robert comte d'Ar-
 tois, Jean de Bourgogne devenu l'aîné
 de sa maison par la mort du comte Eu-
 des, Robert IV, comte de Dreux,
 Guillaume, fils puîné du comte de
 Flandre, Renaud de Pons, Guillaume
 & Robert de Fiennes, Raoul de Nesle,
 Mathieu de Mailly, Jacques de Fou-
 cigny neveu de Joinville, Philippe
 de Nemours, Guillaume de Cahieu, &
 Odon de Pollechien neveu du légat.
 Le roi fit toute la dépense, qu'on fait
 monter à 1300 livres : somme considé-
 rable pour ce tems-là. L'honneur d'être
 introduit par un prince, tel que Louis,
 au temple de la gloire, c'est ainsi que

nos anciens nommoient la chevalerie ,
avoit attiré en France Edmond d'An- ANN. 1267
gleterre & un fils du roi d'Arragon.
Tous deux y voulurent paroître avec un
un éclat qui répondît à leur haute nais-
sance ; tous deux s'y distinguèrent par
leur magnificence. Il y eut des courses
de chevaux , & des combats de bar-
rière , où les nouveaux chevaliers
firent admirer leur adresse , & se mon-
trèrent dignes du grade auquel ils ve-
noient d'être élevés.

Aussitôt le monarque songea à faire la
maison du nouveau chevalier ; & Phi-
lippe eut pour appanage Lorris en Ga-
tinois, un lieu nommé *castrum sinicon* ,
qu'on croît être Château-neuf sur
Loire, Bois commun, Fay, Vitry-aux-
Loges , Paucour , avec la forêt de ce
nom , aujourd'hui la forêt de Montar-
gis , enfin , les trois quarts de la forêt
aux loges ou d'Orléans , dont le quart
restant demeura uni au domaine de
cette ville. C'est une erreur de croire
avec MM. de sainte Marthe, la Chaize ,
le P. Daniel & quelques autres , qu'Or-
léans & Montargis furent compris dans
la donation faite au jeune prince par
le roi son pere. Nous avons l'acte donné
à ce sujet : il n'y est fait aucune men-
Dan. obs. sur
le regne de
saint Louis ;
t. 4. p. 612.
Mercure. sep-
temb. 1735.

ANN. 1267. tion de ces deux villes , quoique plus considérables que Lorris, qui s'y trouve nommé comme la principale partie de cet apanage.

Il contribue en grande partie à la fondation du collège de Sorbonne.

On rapporte encore à cette même année , non l'établissement , il est de 1253. mais la confirmation du fameux collège de Sorbonne , le plus ancien pour la théologie de tous ceux que l'Europe a vu naître dans son sein. C'est à tort , que pour reculer la fondation de cette illustre maison , on cite des lettres-patentes du roi , données en 1250. & datées de Paris. Le monarque étoit alors à Damiette , ou dans les fers des Egyptiens : ce n'est pas la seule erreur où l'on soit tombé à ce sujet. La réputation de cette école , a fait prodiguer au célèbre Robert , dont elle porte le nom , des titres qu'il n'eut pas réellement , ou du moins qu'il ne mérita qu'en partie : tel est celui de prince du sang royal , quoiqu'il fût *fils de vilain & de vilaine* , gens pauvres & obscurs , établis à Sorbonne , petit village du Rhetelois : tel celui de confesseur du roi , qu'aucun auteur contemporain ne lui donne, sur lequel Joinville garde un profond

Joinv. p. 3.

Idem, p. 6.

Silence, qu'il semble même lui refuser, ~~_____~~
 en n'attribuant qu'à la vertu du bon ANN. 1267.
 ecclésiastique l'honneur que le monar-
 que lui faisoit de l'admettre à sa table,
 dont enfin le seul Geofroy de Beaulieu *Duch.tom. 5.*
 paroît avoir été en possession depuis le P. 444.
 départ du prince pour l'Egypte, jus-
 qu'au moment de sa mort, arrivée de-
 vant Tunis : tel encore celui de son- *Ducange ;*
 dateur unique de la Sorbonne, dont *obf. sur Joinv.*
 les plus anciens monuments ne le nom- P. 36.
 ment que simple proviseur. Il est vrai
 qu'il contribua de ses deniers à ce
 pieux établissement ; mais Louis y eut
 beaucoup plus de part que lui. C'est à
 la générosité du saint roi, que les Sor-
 bonistes doivent la maison qui fut
 comme leur berceau. Elle étoit située
 vis-à-vis du palais des Thermes, dans
 une rue nommée anciennement *coupe-*
gueule ou *coupe-gorge*, parce qu'il s'y *Du Boulay,*
 commettoit beaucoup de meurtres : on P. 224.
 l'appelle aujourd'hui la rue de Sor-
 bonne. Il y joignit par la suite plusieurs
 autres bâtimens, qu'il acheta sur le
 même terrain, pour y établir *les pau-*
vres maîtres : c'est le nom que l'on don-
 noit aux premiers docteurs qui compo-
 sèrent ce collège. On est surpris que
 cette sçavante société affecte de se refu-

ANN. 1267. fer l'honneur d'avoir un tel fondateur : un grand roi , un grand saint ne pouvoit qu'illustrer son origine. On lui permet de laisser à l'humble Robert la gloire de lui avoir donné *trente-six couverts d'argent pour le service journalier des repas ; de lui avoir élevé une demeure charmante , où sans compter les appartemens d'en bas , il y avoit vingt chambres très-belles ; de lui avoir légué tous les biens immeubles qu'il possédoit en mainmorte ; d'avoir dressé ses statuts, dont le premier est l'égalité , & une entière indépendance , qui est peut-être ce que l'on peut imaginer de plus parfait en ce genre ; enfin d'avoir commencé cette bibliothèque aujourd'hui si fameuse, où l'on comptoit dès l'an 1290. plus de mille volumes , estimés trente mille livres de notre monnoye : acquisition qui deux ans après se trouve augmentée de 3812 livres 10 sols 8 deniers , somme alors très-considérable. Mais on a peine à lui pardonner l'ignominieux oubli des bienfaits de Louis : c'est trop peu dire que la Sorbonne fut fondée sous son regne , s'il est vrai , comme il est exprimé dans un acte cité par du Boulay , qu'il donna & accorda au bon Robert les maisons & l'empla-*

Ducange ,
 obs. sur Joinv.
 p. 36 , 37.

cement qui servirent à cette fondation.

ANN. 1267

On loue la reconnoissance pour le *proviseur* ; on voudroit qu'elle s'étendît jusqu'au bienfaiteur. Quoi qu'il en soit, le nouvel établissement devint en très-peu de tems une école célèbre, où fleurirent les sciences & la piété. Bientôt on en vit sortir d'excellents docteurs, qui répandirent sa réputation dans toute l'Europe. On compte parmi ses premiers professeurs un Guillaume de Saint-Amour, un Odon ou Eudes de Douay, un Gerard de Rheims, un Geraud d'Abbeville, noms fameux dans ces tems-là, ensevelis aujourd'hui avec leurs ouvrages dans la poussière des bibliothèques. On ne tarda pas à voir s'élever, toujours sous la direction de Robert, un nouveau collège pour les humanités & la philosophie : on lui donna le nom de Calvi ou de la petite Sorbonne : il subsista jusqu'au tems où le cardinal de Richelieu entreprit ce superbe édifice qui fait l'admiration de tous les connoisseurs. Ce grand ministre, en le démolissant pour y construire sa chapelle, s'étoit obligé de le rebâtir sur un terrain également contigu : mais la mort le prévint. Ce fut pour suppléer à cet engagement, qu'en 1648. la maison de Ri-

~~_____~~ chelieu fit réunir le Plessis à la Sorbonne.
 ANN. 1267. bonne.

Il forme le
 dessein d'une
 nouvelle
 croisade.

Vita & conv.
S. Lud. pag.
461. Clem.
ep. 260.

Louis cependant, peu rebuté de tout ce qu'il avoit souffert dans le voyage de Syrie, moins sensible à tant de dépenses inutiles, qu'à la gloire du nom françois, qui sembloit flétrie par le malheureux succès de son entreprise, enfin toujours dévoré de zèle pour l'intérêt de la religion & de l'église, méditoit secrètement une seconde expédition pour le secours des chrétiens de la Palestine. Il se voyoit en paix, aimé de ses peuples, redouté de ses voisins : ses finances étoient en bon état : la France nourrissoit dans son sein une nombreuse & brillante noblesse qui ne respiroit que la guerre. S'il ne se sentoient pas assez de force pour combattre souvent de la main comme autrefois, il croyoit du moins qu'un général infirme peut encore de sa tente donner les ordres nécessaires, & faire combattre les autres. Plein de ces idées que sa piété lui représentoit conformes à la raison, & regardant la mort dans la poursuite d'un si noble dessein, comme un bien desirable, il en écrivit au pape, qui après avoir long-tems délibéré, crut devoir le détourner d'une
 résolution

réolution où il paroissoit plus de religion que de politique. Clement connoissoit la délicatesse de la santé du monarque , qui lui permettoit à peine de monter à cheval , beaucoup moins de soutenir le poids de l'armure de ces anciens tems : il craignoit d'ailleurs que son absence ne devînt fatale à l'ordre admirable qu'il avoit établi dans le royaume. Mais bientôt se rependant d'une réponse qui étoit en même-tems l'éloge de sa sagesse & de son cœur , il écrivit au saint roi une lettre extrêmement tendre , pour l'exhorter à presser l'exécution d'une entreprise qui ne pouvoit , disoit-il , être inspirée que du ciel.

ANN. 1267.


Alors la Palestine se trouvoit dans une situation déplorable. Louis , pendant le séjour qu'il y fit , avoit rétabli ses villes , & fortifié un grand nombre de ses places. A son départ il lui laissa le brave Sargines , qui valoit seul des millions de remparts & de bastions. Ce grand homme répondit parfaitement à l'attente du monarque , & soutint quelques années par sa valeur & par sa conduite ce royaume désolé & réduit à quatre ou cinq forteresses. Tout y fut long-tems paisible sous le gouverne-

Affaires de la Palestine.

ment de Plaifance d'Antioche , veuve
 ANN. 1267. de Henri de Lufignan , roi de Jérufalem & de Chypre. La couronne appartenoit proprement à Conrad : mais les loix du pays exigeoient qu'on vînt la demander en perfonne. Quand le royaume échoit à aucun heir (heritier) Aff. de Jer. difent les Affifes de Jérufalem , il doit c. 284. p. 188. faire à fçavoir comment ledit royaume lui eft échu, & requerre fes hommes-liges qu'ils lui faffent comme à feigneur ce qu'ils lui doivent pour fiefs. Ceux-ci font obligés de s'affembler auffi-tôt ; & s'ils font certains qu'ils foit le légitime héritier , ils doivent l'aller trouver & lui dire : Sire , nous connoiffons bien que vous êtes tel comme vous nous avez dit , & fommes prêts & appareillés maintenant de faire ce que vous avez requis , faifant vous premier , comme l'avez offert , ce que vous devez. On apportoit enfuite l'évangile. Le prince fe mettoit à genoux , pofoit la main droite fur le livre facré , & l'un des feigneurs lui Ibid. c. 285. difoit : » Sire , vous jurez fur les saints » évangiles de Dieu, comme chrétien , » que vous garderez , favez , aide- » rez , protégerez , défendrez de tout » votre pouvoir la fainte église , les » veuves & les orphelins : que vous

„ observerez & ferez observer les
 „ bons usages & les bonnes coutumes ANN. 1267.
 „ établies dans tout le royaume : que
 „ vous maintiendrez la noblesse & le
 „ peuple dans la jouissance des privi-
 „ léges & prérogatives que vos devan-
 „ ciers leur ont accordés : que si l'é-
 „ leve quelque contestation à ce sujet ,
 „ vous en laisserez la décision à votre
 „ cour ; enfin que vous employerez
 „ toute votre autorité pour faire re-
 „ dre justice à vos sujets , conformé-
 „ ment aux loix reçues , & au droit
 „ coutumier de chaque province «
 Ce serment prononcé , le roi devoit
 s'asseoir , & chaque seigneur alloit lui
 faire hommage . De-là on se ren- *Ibid. c. 287.*
 doit à l'église , où le nouveau monar- *P. 190.*

a Nos rois font un pareil serment à leur sacre: voici
 la formule dont Philippe premier se servit: *Ego Phi-*
lippus, Deo propitiante, mox futurus rex Francorum, in
die ordinationis meæ promitto coram D o & sanctis
ejus quod unicuique de vobis & ecclesiis vobis commis-
sis, canonicum privilegium, & debitam legem atque
justitiam conservabo, & defensionem, quantum pote-
ro, adjuvante Domino, exhibebo, sicut rex in suo
regno unicuique episcopo, & ecclesiæ sibi commissæ per
rectum exhibere debet: Populo quoque nobis credito
me dispensationem legum in suo jure consistentem nos-
trâ autoritate concessurum. On voit que la formule
 françoise a été calquée sur la latine. Les François
 devenus conquérans de la Palestine, y transporterent
 les usages, les loix, & le droit public de leur patrie,
Observat. sur les Affis. de Jerus. p. 267. c. 3.

 que recevoit des mains du patriarche , ou en son absence , des mains de l'archevêque de Tyr , une couronne *qu'il ne tenoit que de Dieu*. Conrad , occupé à combattre les ennemis de sa maison , n'avoit pû se transporter sur les lieux , pour réclamer ses droits. Conradin son fils , jeune enfant encore au berceau , se trouvoit hors d'état de faire valoir ses prétentions : Henri de Lusignan profita de la circonstance , pour reprendre le titre de roi de Jérusalem , dont ses ancêtres avoient été autrefois décorés. Titre vain à la vérité , (Jérusalem étoit au pouvoir des Infideles) mais toujours ambitionné , parce qu'il donnoit un rang considérable parmi les princes chrétiens. Hugues II. le portoit alors avec celui de roi de Chypre. Le bas âge du monarque , il n'avoit que quelques mois , ne lui permettant pas de tenir les rênes du gouvernement , la régence , suivant l'ordre établi , fut confiée à la reine sa mere , fille de Boëmond , prince d'Antioche.

Mais cette tranquillité dont jouissoient les chrétiens d'Orient , étoit moins dûe à la sagesse de leur conduite , qu'à l'aveugle fureur de leurs

ennemis. L'ambitieux Moas, soudan d'Egypte, impatient de voir son autorité partagée, déposa le jeune Achraf Mudfaredin, qu'on lui avoit donné pour collègue, & fit assassiner le brave Octaï, dont il avoit reçu les plus grands services. Il fut lui-même poignardé dans le bain par ordre de sa femme, dont le crime ne tarda pas à être expié par une mort semblable. Almanfor Nuradin Ali son fils hérita de sa couronne, non de ses grandes qualités. Le peu de courage qu'il montra lors de l'invasion des Tartares, le fit déposer comme indigne du trône : Cetus Sefeidin Modfar fut élu en sa place d'une voix unanime. C'étoit un Mameluc distingué par sa valeur, soldat intrépide, le plus grand capitaine de l'empire Egyptien. Aussi-tôt il donna ses ordres pour la sûreté des frontieres, renouvelle la treve avec les chrétiens de Palestine, marche contre cent mille chevaux que le prince Holagou avoit laissé en Syrie, les force dans leur camp, tue leur général, & les oblige de repasser l'Euphrate. Il revenoit triomphant, lorsqu'il fut assassiné par l'Emir Bondocdar, autre Mameluc, dont il a été plusieurs fois

~~Ann 1267.~~
 ANN 1267.
 Duch.tom.5
 p. 433.
 parlé dans cette histoire. Le meurtrier en même-tems se présente aux troupes, l'épée encore fumante du sang d'un maître qui n'avoit d'autre crime que de n'avoir pas voulu violer la treve qu'il venoit de conclure avec les chrétiens. Toute l'armée le proclama soudan : il se rendit ensuite au Caire, où il fut couronné solennellement.

Idem.
 Ce fut ainsi que Bondocdar, deux fois meurtrier de ses maîtres, passa de l'esclavage à la souveraineté, & sçut réunir dans sa personne cinq belles couronnes ; celle d'Egypte, celle de Jérusalem, celle de Damas, celle d'Alep, & celle de l'Arabie, autrefois possédée par les Moabites & les Ammonites. Les historiens Arabes le peignent comme un héros sublime dans ses vues, fécond dans le projet, d'une activité enfin qui le multiplioit, pour ainsi dire, & le reproduisoit par-tout. Ce fut lui, disent-ils, qui établit le premier les postes réglées ; qui fit refleurir les sciences en Egypte ; qui par la fondation de plusieurs collèges & d'un grand nombre de bibliothèques, rendit en quelque sorte à cette fameuse région la célébrité dont elle jouissoit sous les

Ptolomées. Mais les chrétiens, dont il fut le plus terrible fleau, nous le représentent sous d'autres couleurs : s'ils le comparent à César pour le talent guerrier, ils le placent en même-tems à côté des Nerons pour la cruauté. *ANN. 1267.* *Ibid. p. 434.* *Nouvel Hé-* rode, ajoûtent-ils, pour n'avoir point de compétiteur au trône, il extermina toute la famille royale du grand Saladin, qui en mourant avoit laissé quatorze fils. On compte jusqu'à deux cents quatre-vingts Emirs, autrefois ses compagnons, qu'il fit massacrer sur le simple soupçon qu'ils en vouloient à sa vie. Telle étoit la tyrannie de son gouvernement, qu'on n'osoit ni se rendre visite, ni se parler, ni se donner les plus légères marques d'amitié. On le voyoit souvent courir seul toute l'Asie, sous un habit étranger, tandis que les courtisans le croyoient en Egypte, & se tenoient dans une humble posture à la porte de sa chambre, pour sçavoir des nouvelles de sa santé : s'il arrivoit qu'il fût découvert, c'étoit un crime que de témoigner le reconnoître. Un malheureux l'ayant rencontré, descendit de cheval, & se prosterna suivant la coutume; pour lui rendre son hommage, il le fit pendre comme criminel.

~~ANN. 1267.~~ de leze-majesté. Un de ses premiers Emirs sçachant qu'il méditoit un pèlerinage au tombeau de Mahomet, vint lui demander à genoux la permission de l'accompagner dans ce saint voyage : il fut arrêté & conduit sur le champ dans la place publique, où il eut la langue coupée. *Tel est, crioit un héraut, le supplice que mérite un téméraire, qui ose sonder les secrets du soudan.*

Sévere censeur des perfidies d'autrui, il reprochoit amèrement aux chrétiens d'avoir dégénéré de leurs ancêtres, ces hommes si fameux & si puissans, parce que l'honneur & la vérité étoient leurs plus chères idoles. C'étoit précisément, remarque l'auteur que nous suivons, découvrir un fétu dans l'œil de son prochain, & ne pas voir une poutre dans le sien : lui-même s'engageoit, juroit, promettoit avec beaucoup de légèreté, bien résolu de ne tenir sa parole qu'autant qu'il y trouveroit son intérêt. Mahomet, quoique son prophète, lui paroissoit moins grand que lui ; il croyoit avoir fait de plus grandes choses ; il méprisoit surtout la puissance des chrétiens, & leur milice étoit l'objet éternel de ses railleries. Ils sont venus fonder sur nos états, disoit-il, ces rois si

fiers de France, d'Angleterre & d'Allemagne. Quel a été le succès de leur entreprise ? Ils ont éprouvé le sort de ces gros nuages, que le moindre vent fait disparoître. Qu'il vienne ce roi Charles d'Anjou ; que le Grec & le Tartare se joignent à lui ; ils ne feront que nous fournir matière à de nouveaux triomphes. On le loue cependant pour sa continence. Il n'avoit que quatre femmes, dont la plus chérie étoit une jeune chrétienne d'Antioche, qu'il menoit toujours avec lui ; le concubinage & le péché infâme lui étoient en horreur ; il detestoit le vin & les femmes publiques : deux choses qui avilissent l'homme, en énervant & son esprit & son courage. En vain on lui objecta que ses prédécesseurs tiroient de ce double commerce de quoi entretenir cinq mille stipendiaires, il répondit constamment qu'il aimoit mieux un petit nombre de gens sobres, qu'une multitude d'efféminés, vils esclaves, plus propres à briller dans l'obscurité des tavernes & des ruelles, que dans les nobles champs du Dieu Mars.

Tel étoit l'ennemi que Dieu avoit suscité dans sa colere, pour punir les abominations des chrétiens de Syrie :

B v

ANN 1267.

Ibid. p. 435.

ennemi d'autant plus redoutable , que la gloire & la superstition enflammoient également sa haine. C'étoit une tradition parmi les Sarrazins ; qu'ils cesseroient d'être , lorsque leur nation seroit divisée en trois portions ; que l'une seroit exterminée par le fer ; que l'autre périroit dans les déserts où elle iroit chercher un asyle ; que la troisieme , pour échapper au trépas , embrasseroit la foi de Jesus-Christ. Les philosophes d'ailleurs, astrologues & mathématiciens , annonçoient dans leurs prédictions qu'à Bondocdar succéderoit un prince Turc, qui ne regneroit que quelques mois ; qu'après lui le Christ domineroit ; que l'étendart de sa croix seroit par-tout triomphant, & qu'il étendrait son empire sur toute la Syrie , jusqu'à Césarée de Cappadoce. Ce fut toutefois moins pour empêcher l'effet de ces prétendues prophéties , que pour se venger des chrétiens qui violerent indignement la foi des traités , qu'il leur jura une guerre éternelle. On ne voit pas néanmoins qu'il ait rien entrepris contr'eux les deux premières années de son regne ; il les employa sans doute à affermir sa domination.

Ceux-ci , au lieu de profiter de ce repos pour se mettre en état de défense , ne songeoient eux-mêmes qu'à se ruiner par leurs fatales divisions. Venise & Genes , rivales de commerce dès leur berceau , se disputoient alors la possession d'un lieu nommé saint Sabas, que le pape Alexandre , soit caprice , soit raison inconnue dans l'histoire , leur avoit accordé tour à tour : querelle qui ne finit que par une sanglante bataille , où les Génois ne furent pas les plus heureux. D'un autre côté, les Templiers & les Hospitaliers , par une malédiction de Dieu , que leur vie débordée attiroit sur eux , se faisoient une guerre ouverte , & provoquoient le courroux du ciel pour la plus honteuse infidélité aux traités. Le principal article de la trêve conclue avec les Egyptiens , portoit que de part & d'autre on rendroit les esclaves. Sargines l'exécuta de bonne foi ; une insatiable avarice empêcha les chevaliers d'imiter son exemple : ils persistèrent , malgré les exhortations du sage commandant, à refuser de renvoyer ceux des Sarrazins qu'ils tenoient dans leurs fers.

Bondocdar , indigné de la perfidie , rassemble trois cent mille chevaux , en-

Ann. 1263, 64, 65, 66.

ANN. 1267.

*Rain. Sanud.
Pistor. Labb.
Eibl. tom. 1.
p. 378.*

tre dans la Palestine, désolé tout le plat pays, & tombe sur Nazareth, qu'il détruit de fond en comble. Déjà il est sous les murs de Césarée, qu'il emporte d'assaut. La citadelle se rend par capitulation; tous les habitans sont chassés, & les fortifications, ouvrages de Louis, rasées jusqu'aux fondemens. Bientôt Caïphas éprouve le même sort. Si le château, dit des pèlerins, échappe au joug, le fier Mahométan ne tarde pas à s'en venger sur Arsuf, place importante, où l'ordre des Templiers vit périr 90 de ses chevaliers: juste châtiment de leurs crimes. De-là il s'avance vers la forteresse de Montfort, où il essuye un second échec; il rabat de rage sur Saphet, qu'il attaque avec une opiniâtreté insurmontable; le feu grégeois ne cesse ni nuit ni jour; les chrétiens, après une résistance incroyable, exténués de fatigues, à demi brûlés, sont enfin obligés de se rendre, la vie sauve: condition presque aussitôt violée qu'accordée. On égorge tous ceux qui refusent d'embrasser le Mahométisme; deux Cordeliers sont écorchés vifs: le reste (ce fut, dit-on, le plus petit nombre) est envoyé en Egypte. Aussitôt le vainqueur marche à Ptolémaïs,

ou saint Jean d'Acre, & ruine tous les environs de la ville, menaçant d'en former le siège, dès que ses machines de guerre seront arrivées du Caire.

Ces tristes nouvelles réveillèrent le zèle des croisades. Le pape en écrivit à tous les princes chrétiens, les exhortant à se mettre eux-mêmes à la tête de leurs armées, pour aller délivrer cette chrétienté opprimée, ou du moins à lui envoyer de puissants secours d'hommes & d'argent. Tout l'Occident fut en trouble, & donna des marques de la plus profonde tristesse : on tint des conciles ; on leva des décimes sur le clergé ; on ordonna des prières publiques ; les soins en un mot redoublèrent à mesure que le mal augmentoit. Mais rien n'égale en particulier la douleur dont fut pénétré le cœur de Louis, au récit des calamités d'une terre sanctifiée par les travaux & les souffrances d'un Dieu fait homme. Il n'avoit point quitté la croix, indice trop certain qu'il ne perdoit point la Palestine de vue : il prit aussi-tôt sa dernière résolution. Tous les grands du royaume reçurent ordre de se trouver à Paris le jour de l'Annonciation, pour y délibérer d'une affaire importante.

Le roi se croise de nouveau. Son exemple est suivi d'un grand nombre de princes & seigneurs étrangers & François.

Guil. Nangis
p. 383. Joinv.
p. 125.

ANN. 1267. Joinville essaya vainement de s'en dispenser, sur le prétexte d'une fièvre quarte qui le tourmentoit depuis long-tems ; le saint roi lui manda qu'il avoit assez de gens qui sçavoient donner guérison des fièvres quartes, & que sur toute son amour il vint : ce que je fis, ajoûte le bon sénéchal. L'assemblée fut nombreuse ; personne ne sçavoit ce qu'on y devoit traiter ; le seul Joinville prétend avoir eu lieu de s'en douter : la preuve qu'il en donne paroîtra sans doute bien incertaine, & digne de la simplicité de son siècle. Il dit qu'étant à matines le jour de la fête, il s'endormit profondément, & songea qu'il voyoit le roi à genoux devant un autel : plusieurs prélats l'environnoient, & le revêtoient d'une chasuble rouge, qui étoit de serge de Rheims. Lorsqu'il fut éveillé, il n'eut rien de plus pressé que de raconter sa vision à un de ses chapelains, homme très-sage. Sire, reprit l'ecclésiastique ingénu, le roi se croîsiera demain, c'est une chose assurée ; la croix de la chasuble ne peut signifier autre chose : mais la pauvreté de l'étoffe n'annonce pas un grand succès ; cette croisade, comme la précédente, sera d'un très-petit exploit.

Tout ceci néanmoins n'étoit qu'un songe, indice toujours incertain, lors même qu'il semble confirmé par l'événement. Bientôt on ne douta plus de l'intention du monarque, lorsqu'on le vit entrer dans l'assemblée, tenant à la main la couronne d'épines, qu'il avoit été prendre à la sainte Chapelle. Il s'assit sur le trône qu'on lui avoit préparé : puis avec cette éloquence également douce, vive & touchante, qui lui étoit si naturelle, il peignit des plus vives couleurs les maux qui affligeoient la Terre-sainte ; protesta qu'il étoit résolu d'aller au secours de ses freres, menacés du plus horrible esclavage ; exhorta enfin tous les vrais serviteurs de Dieu à se croiser à son exemple, pour venger tant d'outrages faits au Sauveur du monde, & tirer l'héritage des chrétiens de la servitude où leurs péchés les tenoient depuis si long-tems. Le légat, Simon de Brie, cardinal du titre de sainte Cécile, parla ensuite avec tout le zèle que demandoit une si grande entreprise ; & de sa main donna la croix au roi, à ses trois fils aînés, au comte de Flandres, au comte de Bretagne, à Beaujeu, sire de Montpensier, au comte d'Eu, Alphonse de Brienne,

*Guil.N. ibid.
Gaufrid. de
Bell. p. 451.*

à Gui de Laval, & à un grand nombre de seigneurs.

ANN. 1267.

Dès qu'on sçut dans les provinces que Louis marchoit contre les Infidèles, chacun s'empressa de s'enrôler sous ses étendarts. Le roi de Navarre son gendre, s'engagea d'abord, & fit prendre la croix au prince Henri son frere, & à tous les jeunes chevaliers de ses états d'Espagne & de Champagne. Le jeune comte d'Artois son neveu, fils de Robert, tué à la Massoure, vint aussi le trouver, résolu d'aller venger la mort de son pere. Le duc de Bourgogne son parent, soit zèle de religion, soit amour de la gloire, témoigna la même ardeur pour une expédition qui n'annonçoit rien que de pénible & de dangereux. Toute la noblesse du royaume imita leur exemple.

*Miss. de la ch.
des Compt. de
Paris, coteé
Nofter, pag.
280. Joinv.
p. 395.*

On compte parmi les plus considérables, les comtes de saint Paul, de Vendôme, de la Marche & de Soissons, Gilles & Hardouin de Mailly, Raoul & Jean de Nesle, les seigneurs de Fiennes, de Nemours, de Montmorenci, de Melun, le comte de Guisnes, le sire de Harcourt, Mathieu de Roye, Florent de Varennes, Raoul d'Etrées, Gilles de la Tournelle, Maurice de

Graon, Jean de Rochefort, le Maréchal ~~de~~
 de Mirepoix, Enguerrand de Bailleul, ANN. 1267
 Pierre de Saux, Jean de Beaumont, &
 grand nombre d'autres, dont les noms
 ne subsistent plus aujourd'hui.

Joinville résista à toutes les sollicitations du saint monarque, & du roi de Navarre, son seigneur suzerain, sur le prétexte que la première croisade l'avoit ruiné. *Je voyois clairement*, dit-
 il, *que si je me mettois au pèlerinage de la croix, ce seroit la totale destruction de mes pauvres sujets.* Depuis, ajoûte-t-il, *j'ai ouï dire à plusieurs, que ceux qui conseillèrent cette entreprise au bon roi, firent un très-grand mal, & péchèrent mortellement.* Tandis qu'il fut dans son royaume, tout vivoit en paix, & la justice régnoit en tous lieux : dès qu'il fut parti, tout commença à décliner & à empirer. D'ailleurs, continue-t-il, le bon seigneur étoit si très-foible & débilité, qu'il ne pouvoit ni endurer le *l'ar-*
nois sur lui, ni souffrir le cheval. L'engager en de si rudes travaux, étoit le conduire à une mort certaine. On alla même jusqu'à traiter cette expédition de pieuse extravagance, qu'un roi sage ne devoit ni projeter, ni autoriser : c'est encore de nos jours la façon de

ANN. 1267. penser la plus commune sur ces entreprises de nos bons ancêtres. On regarda sur-tout comme une grande imprudence dans le monarque, d'exposer non-seulement sa personne, mais celles des trois princes ses enfans, ne laissant auprès de la reine que le jeune Robert, comte de Clermont, à qui la foiblesse de l'âge ne permettoit point de porter les armes. Nous n'entreprendrons point de le justifier sur ce point, ni de prouver que s'il y a de la faute, ce fut moins la sienne que celle de son siècle : dans un tems plus éclairé, il eût sans doute épargné cette tache à sa gloire, si cependant c'en est une. Il y a beaucoup de témérité à condamner certaines actions des saints : il faut être ce qu'ils ont été, pour bien juger de ce qu'ils ont fait.

On voit par l'extrait d'un rouleau de la chambre des Comptes, combien cette croisade fut couteuse au monarque. Les princes apparemment marchoient à leurs dépens; on n'en excepte que le duc de Bourgogne, qu'on trouve écrit sur une autre liste, avec vingt bannières & quarante chevaliers, pour vingt-deux mille livres. Mais les seigneurs & les chevaliers avoient des ap-

*Regist. coteé
Noster, pag.
280.*

*Mém. sur
l'hist. de saint
Louis, p. 95,
96, 97, 98.
Choisy, c. 3,
p. 25.*

pointemens du roi. Il donnoit au sire de Valery huit mille livres pour trente chevaliers : le connétable, Imbert II de Beaujeu, avoit pour quinze chevaliers six mille livres. L'archevêque de Rheims & l'évêque de Langres recevoient chacun quatre mille livres pour quinze chevaliers, que chacun d'eux conduisoit. Messire Gilles de Mailly, pour trois bannières & quinze chevaliers, touchoit six mille livres tournois (a). La moitié de ces dons, c'est ainsi qu'on nommoit cette solde, se payoit lorsque l'année commençoit; l'autre devoit être délivrée quand les premiers six mois étoient expirés : le total montoit, suivant un ancien manuscrit du trésor de Chartres, à cent soixantedix mille livres tournois, somme prodigieuse pour le tems. Ajoutez à tout cela la dépense de la nourriture : cent trente chevaliers mangeoient chaque jour aux tables du prince. Joignez-y

ANN. 1267.

(a) On trouve encore sur cette même liste un Hardouin de Mailly, qui avoit cinq chevaliers sous sa bannière; ce qui prouve en même tems l'éclat & la richesse de cette illustre maison. Ses preuves remontent jusqu'à Anselme de Mailly, qui commandoit en 1050, les armées de Richildé, comtesse de Flandre, & qui partagea depuis la régence de cette province comme parent du comte, fils de Richilde. Journ. des sçav. juin 1757, p. 437.

ANN. 1267.
Duch. tom. 5.
P. 435 & seq.

le fret de quinze vaisseaux que les Vénitiens devoient fournir moyennant douze mille trois cents marcs d'argent fin, qu'ils ne fournirent pas néanmoins: Louis ayant mieux aimé se servir des Genoïs pour ce passage. Comptez ce nombre infini de bâtimens de transport, estimés les uns quatre cents, les autres deux cents livres de notre monnoye; & n'oubliez pas ce qu'il a dû en coûter pour les autres préparatifs: alors vous aurez une idée juste des frais immenses où cette expédition engagea le saint roi.

Ce ne fut pas seulement en France que l'exemple de Louis fit impression: plusieurs princes & seigneurs de tous les états de l'Europe se croisèrent à l'envi, pour aller combattre sous un si digne chef. On met de ce nombre Charles roi de Sicile, Gaston vicomte de Bearn; le prince Edouard d'Angleterre, qui exprima dans son vœu que c'étoit pour accomplir celui de son pere, tant de fois renouvelé, & toujours inutilement; le jeune Edmond frere d'Edouard, le comte de Glocester, & une infinité de braves chevaliers Anglois, Ecoissois, Catalans, Castillans. Les rois de Portugal & d'Ar-

ragon ne témoignèrent pas moins d'empressement pour ce voyage, qu'ils s'engagerent par serment à faire en personne. Le premier fit de grands préparatifs, qui n'aboutirent à rien. Le second, qui avoit une maîtresse, scandale que Rome ne cessoit de lui reprocher amèrement, ne crut pas devoir partir sans en avertir le souverain pontife. On lui répondit qu'avant que de penser au secours de la Terre-sainte, il falloit qu'il s'occupât de son propre salut, en renonçant à un commerce honteux; qu'il étoit peu propre à venger la querelle d'un Dieu, lui qui le crucifioit tous les jours: qu'au reste le foudre ecclésiastique étoit prêt à éclater sur sa tête, s'il n'avoit au plutôt recours à la pénitence. Cette dureté, toujours déplacée dans un maître, encore plus dans un pere, loin d'inspirer une crainte salutaire, ne servit qu'à irriter l'esprit du monarque: il se plaignit beaucoup du pape, & ne laissa pas de s'embarquer. Mais bientôt, effrayé par une horrible tempête, qui dissipa sa flotte dès le quatrieme jour, ou selon quelques-uns, rappelé par l'objet de sa passion, dont il ne pouvoit soutenir l'absence, il reprit hon-

ANN. 1267.

Rain. an.
1267.

Saund. p. 2231

ANN. 1267. *semblable au Jupiter de la fable, qui quitta le Ciel pour suivre une génisse.*
Duch. tom. 5.
P. 784.

C'est la réflexion de l'auteur de la chronique de Simon de Montfort, qui ajoute que Bérengere n'étoit pas un holocauste digne de la divinité.

Le Pape lui accorde une décime sur le clergé. Il leve une capitation sur ses sujets. *Ibid.*

Le roi cependant continuoit ses préparatifs avec un zèle que la religion peut seule inspirer : mais ne voyant aucun jour à pouvoir s'embarquer tôt pour la Palestine, il y envoya du secours, avec une procuration au brave Sargines, pour emprunter en son nom : ce qui servit à retenir une multitude de gens que la disette alloit forcer de désert. Une des causes de la désolation de cette malheureuse chrétienté, étoient les funestes divisions qui régnoient entre les Vénitiens & les Génois : il n'oublia rien pour les engager à faire la paix. Les deux républiques, sur ces instances, nommèrent des ministres plénipotentiaires ; leurs différens intérêts furent soigneusement discutés ; rien néanmoins ne fut conclu : tant la haine est opiniâtre, lorsqu'elle est née de la jalousie & de la cupidité ! Louis gémit en secret d'une obstination que rien ne pouvoit vaincre, ni la

gloire, ni la religion : il n'en fut pas moins ardent à la poursuite de ses pieux desseins. Il étoit sur-tout question d'amasser de l'argent : donnant de grosses pensions à la plûpart des croisés, les revenus ordinaires ne suffisoient pas. C'étoit un usage très-ancien dans ces guerres saintes, de faire contribuer les ecclésiastiques aux frais qu'elles entraînoient nécessairement : usage établi dès la naissance des croisades, non toutefois sans beaucoup de contradiction de la part du clergé. On voit plusieurs lettres des papes, qui leur reprochent avec amertume de refuser à Jesus-Christ ce qui n'est proprement que son patrimoine, tandis que les laïques lui sacrifient avec joie, & leurs biens, & leur vie. Peu de tems auparavant, on avoit ordonné pour cinq ans la levée d'un centième sur les revenus de toutes les églises d'Occident : les évêques de France, outrés d'ailleurs qu'on parût trafiquer les choses saintes par les indulgences qu'on accordoit à proportion de la grandeur du don, s'opposèrent avec fermeté à une imposition qu'ils soutenoient excéder le pouvoir du pape. Rome avoit agi sans l'autorité du roi ; elle se vit

réduite à capituler : ce qui n'arrivoit
ANN. 1267. jamais, quand ces deux puissances
 étoient unies. On disputa beaucoup, il
 fut enfin convenu que l'archevêque de
Observ. de Tyr, chargé de ce recouvrement, re-
Men. sur mettroit sa commission entre les mains
Joinv. pag. du monarque, pour ne s'en servir que
368. Inv. des contre ceux qui refuseroient d'obéir à
ch. t. 4, p. 12. ce que les prélats ordonneroient : que
Labb. bibl. ceux-ci payeroient & feroient payer
t. 2, p. 118. leurs diocésains, non en vertu de l'or-
Duch. tom. 5, dre du souverain pontife, mais pour
p. 371. le salut de leurs ames, librement &
 sans contrainte : que l'autorité sécu-
 lière n'interviendrait point pour exiger
 ce subside volontaire : que le produit
 enfin ne seroit employé que de l'avis
 du roi.

La convention fut exécutée fidèle-
 ment dans tous ces points : il ne restoit
 plus à payer qu'une année de ce cen-
 tième, qui montoit fort haut, mais
 qui ne répondoit point au besoin pré-
 sent. Clément résolu d'y suppléer,
 accorda au monarque pour quatre ans
 la dixième partie du revenu des ecclé-
 siastiques, qui murmurèrent beau-
 coup, firent des assemblées, écrivirent
 au pontife pour lui exposer la misère où
 le clergé étoit réduit par les exactions
 précédentes.

Rain. an.
 1267.

Hist. Norm.
 4012.

précédentes, & finirent par payer. En vain ils représenterent que les malheurs du premier voyage ne venoient que de la malédiction attachée aux extorsions sur les églises : on leur opposa l'exemple de la Sicile, que Charles d'Anjou venoit de conquérir avec l'argent de l'autel. Ils ne réussirent pas mieux à vouloir persuader que le schisme des Grecs n'avoit d'autre origine que cette tyrannie des impôts. On leur reprocha l'indécence de leurs plaintes sous un roi qui prodiguoit son sang & ses biens dans une guerre tant prêchée par les ministres de la religion : on alla même jusqu'à les menacer de les priver de leurs bénéfices, s'ils méprisoient les foudres que Jesus-Christ avoit remis à saint Pierre & à ses successeurs. Alors le Sacerdoce & l'Empire agissoient de concert : il ne restoit personne à qui recourir. Il fallut obéir, & donner à l'autorité ce qu'on refusoit à la piété.

On imposa dans le même-tems une taxe, tant sur les bourgeois des villes, que sur les gens de la campagne ; imposition qui n'excita ni plaintes, ni murmures. Elle étoit autorisée par la coutume : elle se fit avec un tel ordre,

que personne ne se trouva surchargé.
 ANN. 1267. Chaque seigneur avoit droit de lever une capitation sur ses vassaux ; mais ce tribut , qu'on a depuis rendu perpétuel , ne s'exigeoit que dans les besoins pressans , tels qu'une entreprise extraordinaire , le mariage , ou la réception d'un fils dans l'ordre des chevaliers. Si vous exceptez ces occasions, il n'y avoit que les serfs qui fussent assujettis à payer quelque chose : toute l'histoire est pleine de monumens qui attestent cette vérité. On y voit même que ce subside imposé pour la croisade est qualifié , tantôt un secours demandé par le roi , tantôt un don accordé par ses sujets. Ceux à qui le travail & l'industrie fournissoient à peine la nourriture , n'y furent point compris ; & l'on prit les mesures les plus sages pour éviter les injustices trop ordinaires dans la répartition. On choisit de l'avis des curés , douze habitans des plus gens de bien de chaque paroisse , qui après avoir fait serment d'observer l'égalité la plus exacte , taxerent chacun suivant ses facultés , & furent eux-mêmes taxés par quatre autres , dont le choix étoit ignoré.

Clim. p. 46,
 43 , 49 , 50.

Spicil. rom.
 2. p. 108.

Le prince Philippe , l'aîné de la famille royale , eut cette même année un fils , à qui l'on donna le nom de son pere. Louis en reçut une joie sensible , & n'eut plus de peine à mener avec lui ses trois enfans , puisqu'il se voyoit un nouvel héritier à couvert des périls de la guerre. Les malheurs de la Terre-sainte alloient toujours croissans : il déclara qu'il partiroit sans remise dans deux ans , afin que chacun pût donner ordre à ses affaires. Aussi-tôt il envoya le prieur des Chartreux au pape , pour lui donner avis de cette résolution , & lui demander le cardinal d'Albe pour légat de la croisade ; ce qu'il obtint d'autant plus aisément , qu'il regnoit alors une plus grande intelligence entre les deux cours : intelligence néanmoins qui n'empêchoit pas que de part & d'autre on ne se refusât bien des choses , Rome par hauteur , Paris souvent par représailles , toujours pour soutenir la majesté du trône. Louis sollicitoit pour ses trois derniers enfans , & pour le comte d'Artois son neveu , le prétendu privilège de ne pouvoir être excommuniés par les ordinaires.

Clement s'en excusa sous prétexte que c'étoit donner atteinte à l'autorité des

ANN. 1268.

Il fixe le tems de son départ. Ses démêlés avec le pape.

Clem. Ep.

418 , 430 ,

438 25406

~~Ann. 1268.~~ évêques. Le monarque de son côté tint ferme contre toutes les instances du pontife, qui le conjuroit par ses lettres de recevoir l'abbaye de Pamiers sous sa protection royale. S'il en prit ensuite la défense, ce fut parce que l'abbé lui céda son château pour dix ans, avec la seigneurie de la ville, une partie du revenu, la justice même, & le droit de faire prendre les armes aux vassaux du monastere. On ne voit pas qu'il ait eu plus d'égard aux diverses recommandations qu'il reçut d'Italie en faveur des églises du Languedoc, qui formoient de grandes plaintes contre les entreprises des officiers royaux. On examina l'affaire dans le conseil : il ne parut pas que le clergé fût fondé en raison ; on le laissa crier inutilement à l'usurpation.

Rainal.
1267. *Concil.*
Narb. app.
16c.

Gall. Chris.
t. 1. p. 525,
641.

Mais un démêlé plus sérieux, parce qu'on attendoit aux droits de la couronne, fut celui qu'occasionna l'élévation de Jean de Courtenay sur le trône pontifical de Rheims. Il avoit pour concurrent le cardinal de saint Marc, autrefois diacre de cette église, qui fut élu par une partie du chapitre : il l'emporta néanmoins pour des raisons qu'on ignore, & Rome lui donna la

préférence sur son rival. Tout ce qu'on
 ſçait de cette affaire , c'eſt que Cle-
 ment, effrayé des mauvais bruits qui
 courroient à ce ſujet , ſe crut obligé de
 proteſter publiquement qu'il n'avoit
 été gagné ni par argent , ni par pro-
 meſſes. Il écrivit même au nouvel ar-
 chevêque , lui ordonnant , ſous peine
 d'excommunication , de lui expoſer
 fidelement comment les choſes ſ'é-
 toient paſſées. La réponſe fut peut-être
 plus ſincere qu'il ne vouloit. Le prélat
 convint de bonne foi qu'il s'étoit en-
 gagé pour une ſomme de dix mille li-
 vres , qui avoit été réellement em-
 ployée au ſervice de ſa ſainteté. Le
 pape , honteux & confus , ne put ſe
 diſpenſer d'agréer l'excuse ; ce qui ne
 l'empêcha pas d'exiger encore des dé-
 dommagemens pour le cardinal , qui
 ſe plaignoit d'avoir fait de grandes
 dépenſes à la poursuite de ce procès.
 Cependant , pour ôter à tout ceci un
 certain air de prévarication , il l'afſura
 qu'il n'y avoit eu ni parole donnée , ni
 engagement contracté : étrange maniere
 d'exercer la ſimonie ſans péché ! Quoi
 qu'il en ſoit , Courtenay au moment
 de ſon élection jouiſſoit de trois pré-
 bendes ; l'une à Rheims , l'autre à

ANN. 1268.

Du Boul. p.
372, 390.

Preuv. des
Lib. de l'Egl.
Gall. p. 503,
605.

Clem. ep. 262
289.

ANN. 1268. Laon , la troisieme à Orleans : toutes trois, suivant l'usage d'alors, vaquoient par la confirmation de son élection. Clement , par une entreprise manifeste sur le droit de régale , donna la collation des deux premieres au cardinal de saint Marc , qui choisit pour celle de Rheims un nommé Jean de Villers le sec. Louis , toujours attentif à maintenir les prérogatives de sa couronne , déclara qu'il ne souffriroit en aucune maniere que la nomination eût lieu. On se piqua des deux côtés. Le pontife sur-tout , outré d'une résistance à laquelle il ne s'étoit point attendu , écrivit à un chanoine de Rheims , lui ordonnant de recevoir une résignation pure & simple du pourvû , puis de lui conferer par l'autorité du saint siége le bénéfice comme vacant hors de régale. C'étoit une supercherie indigne d'un homme qui tenoit la place de Jesus-Christ sur la terre : il paroît cependant qu'elle lui réussit ; ce qu'il faut principalement attribuer à la lettre qu'il écrivit au saint roi , pour justifier cet étrange procédé. Il y reconnoît authentiquement le droit du monarque , proteste que son intention n'a point été d'y donner atteinte ; enfin

déclare que ce qui vient de se passer ne doit point tirer à conséquence pour l'avenir. Il atteste ensuite le ciel, que n'ayant jamais eu dessein de scandaliser le moindre des hommes, il voudroit encore moins blesser un prince, qu'un mérite extraordinaire lui faisoit aimer d'une tendresse sans égale. Tout jusques là sembloit excuser sa conduite ; mais on ne fut pas long-tems à s'appercevoir que cette tendresse si vantée n'existoit que dans ses écrits. Bien-tôt il fit publier une loi qui attribuoit aux seuls pontifes Romains la nomination des bénéfices qui vaquoient en cour de Rome ; loi qu'il étendit jusques aux bénéfices vacans par l'élection des prélats qui étoient sacrés, ou même confirmés par les papes. C'étoit anéantir le droit de régale, privilège unique de nos rois. Louis qui en prévint toutes les suites, forma le dessein d'y remédier efficacement : il ne tarda pas à en trouver l'occasion.

Guillaume de Brosse, accablé sous le poids des années, s'étoit démis de l'archevêché de Sens. Pierre de Charni, grand archidiacre de cette église, fut élu en sa place. Celui-ci qui étoit camérier du pape, ne manqua pas d'al-

~~ANN. 1268.~~ ANN. 1268. ler se faire sacrer en Italie. Clement de son côté profita de la circonstance, pour disposer de son archidiaconé, conformément à la loi qu'il venoit d'établir. Mais le roi, toujours en garde contre l'usurpation, l'avoit prévenu en y nommant Girard de Rampillon, ecclésiastique distingué par sa piété. Le pontife à cette nouvelle entre en fureur, ne se souvient plus de ce qu'il doit à sa dignité, oublie même jusqu'à la décence. Aussi-tôt il écrit au monarque une lettre pleine d'aigreur, qu'il finit en menaçant puerilement de se bien défendre contre l'adversaire qu'on lui a suscité. Il tint exactement parole. Girard fut interdit de toute fonction, excommunié même, s'il ne renonçoit à son droit, ou si pour le justifier il ne se présentoit en personne au tribunal des saints Apôtres. Il ne fit ni l'un ni l'autre, sans doute par l'ordre du roi, qui sans vouloir rompre avec Rome, qu'il sçavoit être le centre de l'unité, avoit pris la ferme résolution d'arrêter le cours de ses usurpations. La mort de Clement laissa l'affaire indécise : elle ne fut terminée que sous le pontificat de Gregoire X, qui leva les défenses, & fit jouir Rampillon de tous

les fruits depuis sa nomination ^a.

ANN. 1268.

^a On prétend que ce fut à l'occasion de ces entreprises ultramontaines , que Louis , *ce saint protecteur de la discipline & des libertés de son église*, fit le fameux reglement si connu sous le nom de Pragmatique Sanction , dont il a été parlé ailleurs. C'est en vain que l'éditeur du célèbre pere Daniel , fondé sur certaines expressions qu'il n'a point vues dans les autres édits du même regne , s'efforce de jeter des doutes sur l'auteur de cette ordonnance. Elle est attribuée au saint roi par Fontanon dans sa collection des édits , par Bouchel dans son décret , par du Boulay dans son histoire de l'université , par les PP. Labbe & Cossart dans la collection des conciles , par Lauriere dans son recueil des ordonnances. Poinson l'a donnée sous le même titre avec des commentaires ; du Tillet assure qu'elle se trouve avec la même qualification dans les anciens registres de la cour. Par-tout elle porte , & le nom de Louis , & la date de 1268. Les partisans même de Rome l'ont reconnue comme les défenseurs de nos libertés ; ils ont seulement retranché l'article contre les exactions des papes ; on le cherche inutilement dans quelques éditions données par les flatteurs de la cour Romaine. S'il n'en est aucune mention dans l'histoire des démêlés de Philippe le Bel avec Boniface VIII , c'est qu'elle est absolument étrangère à cette dispute. On en dit autant du silence de Charles VI : il abolis généralement toutes les impositions des souverains Pontifes sur le clergé de France ; Louis les restreint *aux seules nécessités urgentes*. Les deux ordonnances n'ont rien de commun. Si Charles VII , dans celle qu'il publia sur le même sujet , ne s'autorise point de l'exemple du saint roi , c'est un argument négatif qui ne peut point suppléer au défaut de preuves positives. Est-ce une raison pour s'inscrire en faux contre le testament de Philippe Auguste , parce qu'il n'est point rappelé dans ce même édit de Charles , quoiqu'il ordonne la même chose sur la liberté des élections ? On la trouve d'ailleurs citée par Jean Juvenal des Ursins dans sa remontrance au même prince.

ANN. 1268.

Ordonnance
contre les
Caorsins.

Alors une compagnie d'usuriers, venue d'Italie, désoloit le monde chrétien, sous le nom de *Caturcins*, de *Caorsins*, ou de *Corlins* (b). C'étoit une société de marchands Lombards & Florentins, formée sous la protection des papes, qui enchérissant encore sur les Juifs, n'avoit pas honte

Quant à la loi qu'on appelle Pragmatique Sanction, vous n'êtes pas le premier roi qui a fait telle chose? Philippe le conquérant ordonna la même. Si fit S. Louis qui est saint & canonisé, & faut dire qu'il fit très-bien; votre pere & autres les ont approuvés. Qu'a donc de si contraire à l'autorité de cette pièce le fameux passage, où Matthieu Paris raconte que Louis chassa les freres Prêcheurs, & les freres Mineurs que le pape avoit envoyés pour tirer de l'argent du clergé? C'est précisément parce que son royaume avoit été malheureusement ruiné par de telles exactions, qu'il s'opposa si efficacement à ces nouvelles sangsues; on n'applique point le remède où le mal n'existe pas. N'est-ce pas vouloir faire illusion que de représenter le pere Alexandre comme le chef des modernes qui soutiennent la vérité & l'authenticité de cette Pragmatique? Ignore-t-on que le parlement en 1461, que les états assemblés à Tours en 1483, que l'université de Paris en 1491, l'ont consacrée dans des actes publics comme l'ouvrage du pieux monarque? Est-il croyable qu'ils la lui aient attribuée solennellement, sans s'être bien assurés du fait? Dès l'an 1315, Guillaume du Breuil, célèbre avocat, l'avoit rapportée sous le même nom dans la troisième partie de son recueil connu sous le titre d'ancien style du parlement. Alors elle n'avoit point de contradicteurs: elle a donc pour elle l'ancienneté des suffrages. Les vrais modernes sont ceux qui osent la combattre.

(b) Quelques-uns prétendent que ces Italiens s'établirent d'abord à Cahors, puis à Montpellier, ensuite à Nîmes, & que de leur premier séjour ils furent nommés *Caturcins* ou *Caorsins*; sentiment adopté

d'exiger tous les deux mois dix pour cent de ce qu'elle prêtoit sur gages : ANN. 1268.
 usure qui , au rapport de Matthieu Mitt. Paris.
 Paris, avoit presque ruiné l'Angleterre. ann. 1255.
 Les ordonnances les plus séveres , les censures même des évêques ne purent arrêter le cours du mal. Ces sangsues publiques avoient le crédit de faire citer leurs débiteurs à Rome , qui participant à leur gain , ne pouvoit manquer de juger en leur faveur. C'étoient d'ailleurs des gens très-versés dans la connoissance des loix , qui sçavoient si bien colorer leurs contrats , que la chicane y trouvoit toujours quelque moyen de défense. Ce portrait totalement emprunté de l'historien Anglois , peut paroître trop chargé : il est du moins certain que ces infâmes usuriers caufoient des maux infinis par-tout où il leur étoit permis de s'établir. Les soins de Louis n'a-

par le célèbre Dante au second chant de son poëme de l'enfer. Quelques autres croient qu'ils tirent leur nom de l'ancienne famille des Corsini de Florence , dont un rejetton fut chef de cette abominable compagnie. Les violences qu'on fut obligé d'employer pour réprimer leurs usures , semblent avoir donné naissance à cette façon de parler si usitée dans la conversation familiere , enlever quelqu'un comme un Corsin , pour exprimer qu'on le conduit par force en prison. *Du Cange au mot Caorcini,*

voient pû les empêcher de s'introduire en France. Les ressources qu'on trouvoit en eux , soit pour les dépenses du libertinage , soit pour les besoins pressans , fascinoient tous les yeux : ceux mêmes qu'ils ruinoient impitoyablement , étoient d'intelligence avec eux. Mais enfin l'énormité de l'abus fut portée au pied du trône. Le monarque, à la vue de cette horrible prévarication , sent redoubler tout son zèle. Aussi-tôt il rend une ordonnance qui oblige les baillis royaux à chasser tous les *Coarsins* de leur territoire dans l'espace de trois mois , accordant ce terme aux débiteurs pour retirer les meubles qu'ils ont mis en gages , en payant le principal , mais sans aucun intérêt. On y somme les seigneurs de faire la même chose dans leurs terres , sous peine d'y être contraints par tels moyens qu'on avisera. Tous obéirent ; & si les Italiens reparurent encore dans le royaume , ce ne fut , suivant l'esprit de la loi , que pour y exercer un commerce légitime.

Leur. ord. de nos rois, tom. 1. p. 96.

ANN. 1269. La santé du monarque s'affoiblissoit chaque jour. Incertain de son retour, il songea à faire la maison de ses enfans , & fait son testament, pour leur ôter tout sujet de division. Philippe , qui devoit succéder au trône,

avoit déjà son appanage : il voulut aussi assigner celui des autres. Jean, surnommé Trifan, eut Crespi, la Ferté-Milon, Villers-coterets, Pierre-fonds, & tout ce qu'on appella depuis le comté de Valois. Pierre fut pourvu des comtés d'Alençon & du Perche. Robert le plus jeune, il n'avoit que douze ans, eut le comté de Clermont en Beauvaisis, avec les seigneuries de Creil, de Gournay, & quelques autres terres. Isabelle, l'aînée des princesses, étoit reine de Navarre : Blanche, la seconde, fut mariée cette année avec Ferdinand, fils d'Alfonse roi de Castille : Marguerite, la troisième, épousa vers le même tems, non Henri, duc de Brabant, avec qui elle avoit été accordée, (il quitta le monde pour se faire moine à saint Etienne de Dijon), mais Jean, frere cadet, & l'héritier de Henri. Agnès, la dernière & la plus jeune, eut dix mille livres en attendant qu'elle fût en âge de se marier ; elle fut depuis femme de Robert II, duc de Bourgogne. Le saint roi confirme toutes ces dispositions dans son testament daté du mois de février de la même année, & dont il nomme exécuteurs, Etienne évêque de Paris, Philippe élu à l'évê-

ANN. 1269. ché d'Evreux, les abbés de saint Denis & de Royaumont, avec deux de ses clercs, Jean de Troyes & Henri de Verzel. On y trouve une condition pour les appanages des princes; c'est que si quelqu'un d'eux vient à mourir sans enfans, les terres qui lui ont été assignées retourneront à celui des successeurs de Louis, qui regnera pour lors sur les François. L'article qui regarde la reine Marguerite, a de quoi surprendre. On ne lui laisse que quatre mille livres: Philippe Auguste en avoit laissé dix mille à Isemburge qu'il n'aimoit point, & Louis VIII trente mille à la reine Blanche. Le reste du testament contient un nombre prodigieux de donations aux monasteres, aux hôtels-Dieu, à huit cents maladreries, aux filles qui sont dans l'indigence pour leur constituer une dot, aux malheureux qui sont sans habit *pour leur acheter burees & chausses*, aux écoliers qui ne peuvent fournir aux frais de leurs études, aux orphelins, aux veuves, au petit peuple, aux églises pour des calices & des ornemens, à ses officiers pour récompense de leurs services; enfin à ses clercs, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu quelque bénéfice. Tous ces legs

devoient être payés, tant sur les meubles qui se trouveroient au jour de son décès, que sur le revenu des bois de son domaine. Le prince successeur ne pouvoit y rien prétendre, que tout ne fût acquité. On voit par le précis de cette pièce, que presque tout le royaume avoit part à ses pieuses libéralités : ce qui fait dire à l'historien de l'université de Paris, qu'il ne voudroit point d'autre marque de la sainteté de Louis ; mais il en est une infinité d'autres qui lui sont de beaucoup supérieures.

Le moment du départ approchoit, Louis toujours attentif au bonheur de ses peuples, cherchoit à leur laisser de dignes chefs qui ne fussent occupés comme lui que de la félicité publique. Il aimoit la reine : mais soit indifférence de la part de cette princesse, ce qui est peu vraisemblable, soit qu'il ne lui crût pas assez d'expérience dans les affaires, où réellement il ne lui donna jamais beaucoup de part, soit enfin qu'il craignît que son ambition irritée par sa haine pour le roi de Sicile, ne la portât à tenter quelque entreprise sur la Provence ; il ne jugea pas à propos de lui confier les rênes du gouvernement.

Il nomme
Régens du
royaume
l'abbé de S.
Denis & le
comte de
Neûle.

Il choisit pour cet emploi Mathieu, abbé de saint Denis, & Simon sire de Nesle : l'un & l'autre d'une naissance distinguée : tous deux d'une probité reconnue, & d'une sagesse consommée. Le premier de l'ancienne famille des comtes de Vendôme : prélat sans autre tache qu'un peu trop d'opiniâtreté pour les immunités ecclésiastiques ; rare exemple que les plus grandes qualités peuvent s'allier avec beaucoup de petitesse. Le second de l'illustre maison de Clermont en Beauvaisis, chevalier sans reproche, si dans un tournoi où il se trouvoit chef de la noblesse françoise, il n'eut été soupçonné d'avoir tué par un mouvement de jalousie, le comte de Hollande, à qui ses exploits sembloient assurer l'honneur de la joute ; du reste, grand homme de guerre, d'une droiture & d'une supériorité de génie, qui firent taire l'envie sur son élévation. On leur substitua en cas de mort deux hommes célèbres par leur mérite, Philippe évêque d'Evreux, & Jean de Nesle, comte de Ponthieu, du chef de sa femme. Les nouveaux régens furent revêtus de toute la puissance du roi, dont ils font quelquefois qualifiés les *lieutenans* : on n'en excepta que

ANN. 1269.
Gesta S. Lud.
apud Duch.
t. 5, p. 405.

la nomination aux bénéfices dépendans du monarque. Le religieux prince crut qu'un objet si important méritoit une attention particuliere : il établit pour les distribuer un conseil de conscience, composé de l'évêque de Paris, du chancelier de Notre-Dame, & des supérieurs des Jacobins & des Cordeliers. Ce qu'il leur recommanda sur tout, fut de mettre toute leur application à donner à Dieu les ministres les plus dignes de le servir, & à ne déposer les biens de l'église qu'en des mains qui sçussent en faire un usage légitime.

ANN. 1269.
*Preuv. des Li-
bert. Gallic.*
t. 2, pag. 104,
105.

Aussi-tôt il alla, suivant la coutume, prendre l'oriflamme à saint Denis, fit sa priere devant le tombeau des bienheureux martyrs, mit son royaume sous leur protection, & reçut des mains du légat la mallette & le bourdon de pèlerin. On le vit le lendemain, suivi des princes ses enfants, du comte d'Artois, & d'un grand nombre de seigneurs, marcher pieds nuds, du palais à Notre-Dame, où il implora le secours du ciel sur son entreprise, avec une humilité qui eût édifié dans un religieux. Il partit le même jour pour Vincennes, d'où prenant congé de la reine, non sans beaucoup de larmes de part & d'autre, il se rendit d'abord à

ANN. 1270.
Il part pour
Aigues-mor-
tes.

Nang. p. 384

ANN. 1270. Melun , à Sens , à Auxerre , à Vezelay ; ensuite à Cluni , où il demeura les fêtes de Pâque , puis à Mâcon , à Lyon , à Beaucaire , à Vienne , enfin à Aigues-Mortes , où étoit le rendez-vous général des croisés. Il n'y trouva point les vaisseaux que les Génois s'étoient obligés de fournir pour le transport de ses troupes. On ignore si ce fut négligence , ou perfidie de leur part : il est du moins certain que ce retardement fut la perte de l'armée , qui par-là se vit exposée aux plus ardentes chaleurs de la canicule , avant que d'avoir pu se faire aucun établissement dans un climat d'ailleurs brûlant. Ce fut sans doute un cruel exercice à la patience du saint roi : il le soutint avec un courage que la religion seule peut inspirer. Contraint de quitter Aigues-Mortes , à cause du mauvais air , il alla s'établir à saint Gilles , où il tint une cour plénière , avec cette magnificence qui lui étoit ordinaire dans les occasions d'éclat. Ces fêtes furent suivies de plusieurs voyages qu'il fit par piété en divers endroits que le concours des fidèles rendoit fameux dans ces anciens tems ; tel entr'autres celui de Notre-Dame de Vauvert , pèlerinage alors très célèbre.

Les croisés cependant arrivoient

en foule de tous côtés ; bientôt Aigues-Mortes se trouva trop petite pour contenir une si grande multitude : les chefs se dispersèrent dans les villes & dans les bourgades des environs ; il ne resta auprès des drapeaux que des soldats , & ceux qui n'avoient pas le moyen d'aller ailleurs : mélange singulier de toutes sortes de nations , François , Provençaux , Catalans : populace effrénée , qui nes'accordoit pas toujours. On ne tarda pas à voir naître des querelles , on en vint aux mains ; plus de cent hommes avoient été assommés avant qu'on y pût mettre ordre. Tel fut l'acharnement des François en une de ces mêlées , qu'après avoir mis en déroute & Provençaux & Catalans , ils les poursuivirent jusques dans la mer , où ces malheureux s'étoient précipités pour gagner leurs vaisseaux à la nage. L'éloignement des commandans favorisoit le tumulte. Louis , pour en arrêter les suites , se transporta lui-même sur les lieux , fit pendre les plus mutins , & le calme fut entièrement rétabli.

ANN. 1270.

Idem. Ibid.

La haute idée qu'on avoit de la probité du monarque , la grande considération où il étoit à la cour de Rome,

Il reçoit une ambassade de Michel Paléologue.

ANN. 1278. & plus encore la crainte de ses armes ; lui procurerent dans ce même tems une célèbre ambassade de la part de Michel Paléologue, qui depuis neuf ou dix ans avoit enlevé Constantinople & l'empire au malheureux Baudouin II. Le prince Grec n'ignoroit ni les grands préparatifs du roi de Sicile, ni ses liaisons étroites avec l'empereur dépouillé : pour conjurer l'orage, il imagina de proposer la réunion des deux églises grecque & latine. Il ne doutoit point que la piété de Louis ne lui fît embrasser avec joie une occasion de rendre un si grand service à la religion : il lui envoya avec de magnifiques présens, des personnes de distinction, que les Grecs nomment *Apocrisfaires*, ecclésiastiques attachés à la cour, pour rendre compte au souverain de tout ce qui regarde le clergé. Le roi les reçut à saint Gilles, où il faisoit son séjour, & les traita splendidement ; ils étoient chargés d'une lettre, où Paléologue « protestoit » que l'église grecque ne souhaitoit » rien avec plus d'ardeur que de rentrer » sous l'obéissance de Rome ; qu'il en » avoit écrit au pape Clement IV, & » depuis sa mort au collège des cardinaux ; mais que malgré tous ses soins,

Pachimer,
liv. 5. Hist.

p. 246.

Rain. an.
1270.

» il n'avoit pu obtenir aucune satisfac-
» tion ; qu'il le prioit de vouloir bien
» se rendre l'arbitre de ce grand diffé-
» rent ; que tout ce qu'il ordonneroit .
» seroit fidèlement exécuté ; qu'il ré-
» clamoit sa protection au nom de Je-
» sus-Christ , souverain juge des hom-
» mes , qui au dernier jour lui de-
» manderoit un compte rigoureux ,
» s'il refusoit de se prêter à une œuvre
» si méritoire. » Louis desiroit ardem-
ment l'extinction du schisme , mais il
sçavoit qu'il ne lui appartenoit point
de prononcer sur cette matiere. Il ré-
pondit qu'il ne pouvoit accepter l'arbi-
trage qu'on lui déferoit ; que cepen-
dant il offroit tous ses bons offices au-
près du saint siége. Il écrivit en effet
aux cardinaux qui gouvernoient pen-
dant la vacance , & sollicita vivement
la conclusion d'une affaire si importan-
te. La réponse fut que tout le sacré col-
lége étoit extrêmement édifié du zèle
& de l'empressement du monarque ;
que cependant il le conjuroit de ne
point se laisser surprendre aux artifices
des Grecs, moins disposés qu'il ne pen-
soit à une réunion sincere ; qu'il remet-
toit toute cette négociation entre les
mains du cardinal d'Albe , Raoul de

ANN. 1270.

Chevrieres, autrefois évêque d'Evreux, alors légat de la croisade ; qu'il ne prescrivait d'autres bornes à sa commission, que de se conformer au plan proposé par le feu pape. C'étoit un ordre à l'empereur, aux évêques, aux archimandrites, à tous les principaux membres de l'église grecque, de reconnoître la primatie de Rome, & de signer tous les articles de foi, contenus dans le mémoire que Clement avoit dressé. Les ambassadeurs promirent tout ce qu'on voulut, ce qui fit concevoir de grandes espérances : mais elles furent vaines. L'empereur n'avoit cherché qu'à calmer ses inquiétudes sur les armemens prodigieux de la France & de Sicile : certain qu'ils n'étoient point destinés contre ses états, il cessa de s'occuper d'un projet que la politique seule lui avoit inspiré.

Tous les croisés soupiroient après le moment du départ. Le comte de Poitiers & la comtesse sa femme qui voulut le suivre, avoient amené un grand nombre de vaisseaux bien équipés, mais qui ne suffisoient pas pour le transport d'une armée si nombreuse ; ils profiterent du retard pour faire divers actes également utiles & reli-

gieux, qu'on trouve datés d'Aymar-
gues, à deux lieues d'Aigues-Mortes. ANN. 1270.
Ils n'avoient point d'enfans ; ils al- Hist. de Lang,
loient à un voyage d'où l'on ne reve- t. 3, p. 517,
noit pas toujours ; ils firent leur testa- 513,
ment, dans lequel on voit, suivant la
coutume de ce tems-là, des legs pieux
pour la plûpart des monasteres de
France. La princesse legue tout le pays
Vénaissin au roi de Sicile, & aux en-
fans qu'il a de Béatrix de Provence,
donne tous ses bijoux à Philippe sa cou-
sine, fille du vicomte de Lomagne,
& de Marie d'Anduse, alors comtesse
de Périgord ; la nomme héritiere uni-
verselle de tous ses domaines situés en
Agénois, en Querci, en Albigeois, en
Rouergue ; & laisse au comte Alfonse
la jouissance de tous ces biens, jus-
qu'à ce que la jeune Lomagne soit par-
venue à l'âge nubile. Le prince insti-
tue ses héritiers ceux qui doivent l'être
par droit ou par coutume ; affranchit
tous ses serfs & leurs enfans, quelque
part qu'ils soient ; abandonne toutes
les dixmes qu'il tient en sa main, en
faveur de ceux à qui elles doivent ap-
partenir ; accorde de nouveaux privi-
lèges à la ville de Riom ; s'oblige de
n'en rien tirer que du consentement

ANN. 1270. des habitans ; enfin leur donne des loix que toute l'Auvergne a long-tems suivies : c'est ce qu'on nomme *l'Alfonsine*, ou coutume de Riom, distribuée en trente-huit articles. Le comte d'Artois avoit aussi joint l'étendard royal, de même que le comte & la comtesse de Bretagne, Béatrix d'Angleterre : tous brûloient d'un égal desir de se signaler ; tous souffroient avec la même impatience de se voir retenus par un obstacle qu'ils ne pouvoient ni éluder, ni surmonter.

Il prend la
résolution
d'aller à Tu-
nis, & pour-
quoi.

On délibéroit cependant sur les entreprises de la croisade, & le conseil étoit partagé : les uns vouloient aller à Ptolémaïs, ou saint Jean d'Acre ; c'étoit la seule place forte qui restoit aux chrétiens dans la Palestine. Le soudan d'Egypte menaçoit de la venir assiéger ; l'armée y trouveroit avec toutes sortes de rafraîchissemens, les vieilles troupes des croisés orientaux aguerris depuis long-tems, & d'autant plus braves qu'ils se voyoient réduits à la dernière extrémité. Les autres soutenoient qu'il falloit aller à la source du mal, voguer droit en Egypte, & tâcher de se rendre maître d'Alexandrie. Le troisieme avis étoit de marcher à Tunis, royaume Mahométan

Mahométan établi sur les côtes d'Afri-
que en même tems que ceux d'Alger,
de Trémécen & de Maroc. Ce dernier
sentiment prévalut, & la résolution fut
prise de porter la guerre à Carthage.

» Quel rapport y avoit-il, dit un célé-
» bre moderne, entre la situation de
» quelques métifs sur les côtes de Sy-
» rie, & le voyage du monarque à Tu-
» nis? C'est, répond-il, que Charles
» d'Anjou, roi ambitieux, cruel, in-
» téressé, faisoit servir la simplicité de
» son frere à ses desseins. Il prétendoit
» que cette couronne lui devoit quel-
» ques années de tribut : il vouloit
» conquérir tout ce pays; & saint
» Louis, dit-on, espéroit d'en conver-
» tir le roi. » On ne disputera point à
ce fameux Ecrivain le talent singulier
d'arranger les faits historiques d'une fa-
çon neuve, vive, ingénieuse, intéres-
sante même, quelquefois aussi très-
équivoque : mais quand il demandera
sur quel fondement tous nos historiens
disent que le saint roi se flattoit de
gagner le Mahométan au Christianis-
me, il permettra de le renvoyer aux au-
teurs contemporains, guides toujours
nécessaires aux modernes qui ne veu-
lent point s'égarer. Qu'il lise Guil-

ANN. 1270,

*Essai sur
l'hi. génér.
t. 12, p. 132,
83.*

~~ANN. 1270.~~ laume de Nangis, historien dont on ne s'est point encore avisé de suspecter la fidélité : qu'il consulte Geofroy de Beaulieu, homme instruit : il étoit confesseur du roi ; il le suivit dans son expédition, & l'assista à la mort. Tous deux déposent que depuis plusieurs années, un roi de Tunis, nommé, selon quelques-uns, Muley Moztanca, selon quelqu'autres, Omar, entretenoit un commerce assez régulier avec le monarque François ; qu'il lui envoyoit souvent des ambassadeurs avec des présens ; qu'il laissoit enfin espérer qu'il embrasseroit la religion chrétienne, s'il le pouvoit avec honneur, & sans trop s'exposer. On ne peut exprimer la joie que ressentoit Louis au récit de ces pieuses dispositions. *O si j'avois la consolation, s'écrioit-il quelquefois, de me voir le par-rein d'un roi Mahométan !* Ce n'étoit point un de ces souhaits oisifs qu'enfante une spéculation stérile : il étoit sans cesse occupé des moyens de faciliter au Sarrafin l'exécution d'un dessein si louable. On le vit une fois, sous prétext. de visiter ses frontieres, faire un voyage jusqu'à Narbonne, pour traiter de cette affaire avec des en-

ANN. 1270.

Duchén. t. 3,
p. 381, 402.

voyés secrets de Tunis. Un jour qu'il assistoit à saint Denis au baptême d'un fameux Juif, cérémonie où il avoit invité les agens du prince infidèle, il leur adressa ces belles paroles : » Dites » de ma part à votre maître, que je des- » sire si ardemment sa conversion, que » je consentirois de passer le reste de » ma vie dans les cachots les plus ob- » scurs, si je pouvois lui obtenir de » Dieu, & à toute sa nation, la grace » du baptême. » Il crut donc qu'en faisant une descente dans les états du prétendu prosélyte, il lui fourniroit l'occasion la plus favorable pour se déclarer. S'il se convertissoit au christianisme, on acquéroit un beau royaume à l'église: s'il persistoit dans l'erreur qu'il feignoit vouloir abjurer, on attaquoit sa capitale, ville peu fortifiée, disoit-on, où l'on établiroit une colonie de chrétiens. On lui représentoit d'ailleurs que Tunis étoit rempli d'une infinité de richesses, dont il pourroit se servir utilement pour son entreprise de la Terre-sainte; que cette conquête priveroit d'une grande ressource le soudan d'Egypte, qui tiroit de cette contrée ce qu'il avoit de mieux en chevaux, en armes, même en soldats; que ce se-

~~Ann. 1270.~~ roit lui couper la communication avec les Sarrafins de Maroc & d'Espagne, dont il espéroit de puissans secours; que c'étoit en un mot le seul moyen de rendre la mer libre aux croisés, tant pour leurs recrues, que pour leurs vivres : les plus grands obstacles qu'ils eussent effuyés jusques-là, leur étant venus des Tunisiens. Tels furent au rapport de deux historiens qui racontent ce qu'ils ont vu, non ce qu'ils ont imaginé, les véritables motifs qui déterminèrent à l'expédition d'Afrique. Il n'est question dans tout ce récit, ni des intrigues de Charles d'Anjou, qui abusoit de la crédulité du roi, pour conquérir une couronne, ni de la simplicité de Louis, qui faisoit servir ses troupes à l'ambition de son frere.

Il s'embarque & fait voile vers la Sardaigne.

Guil. Nang. ibid. p. 385, 386.

Enfin après deux mois d'attente, les Génois arriverent avec leurs vaisseaux. Déjà la saison étoit avancée : on songea donc à s'embarquer incessamment. Le roi écrivit aux régens, pour leur recommander ses peuples, qu'il regardoit comme ses enfans ; il les exhortoit vivement à faire rendre à chacun, surtout aux pauvres, une exacte & prompte justice, à punir sévèrement les blasphêmes, & tous les péchés de scanda-

le, à exterminer les lieux de prostitution, en un mot, à bannir du royaume tout genre de prévarication. Aussitôt, suivi des princes ses fils, il monte sur le bâtiment qui lui étoit destiné, ne retient avec lui que le comte d'Alençon, embrasse les deux autres, & le comte d'Artois son neveu, qui avoient chacun leur vaisseau, & les conjure par tout ce qu'il y a de plus sacré, de ne point offenser par leurs actions celui à qui ils vont sacrifier leur vie. Tous quatre mirent à la voile le mardi, premier juillet : le reste suivit, faisant route vers Cagliari, ville capitale de la Sardaigne, où étoit le rendez-vous de l'armée chrétienne. On vogua trois ou quatre jours, fort heureusement ; mais ce beau tems ne fut point durable : tout-à-coup la mer devint extrêmement grosse ; les vaisseaux rouloient, ce qui caufoit de grands maux de cœur : un coup de vent dispersa la flotte, non pas toutefois jusqu'à se perdre de vue. Pour comble de malheur, l'eau se trouva corrompue, & pleine de vers. On avoit assuré le monarque qu'il ne falloit que quatre jours pour faire le trajet d'Aigues-Mortes à Cagliari : il y en avoit plus de huit qu'on étoit à la

voile, Cagliari ne paroissoit point.
 ANN. 1270. On commença à se défier de la fidélité des Genoïs, qui faisoient un grand commerce sur les côtes d'Afrique : on sçavoit qu'ils avoient de riches magasins à Tunis : on ne pouvoit croire que des marchands fussent à l'épreuve de l'intérêt. On disoit même qu'une barque Génoise s'étoit séparée des autres, par l'ordre du capitaine, & avoit cinglé vers les rivages de Barbarie : c'étoient de faux bruits ; bientôt on vit terre, & tous ces soupçons furent dissipés. Les vents étoient toujours contraires : on fut obligé de jeter l'ancre à deux milles du port.

On envoya aux insulaires une barque qui rapporta de l'eau douce, & quelques légumes : mais sur la demande de mettre à terre les malades, & d'acheter des provisions, on trouva des gens rustiques, prêts à refuser tout. Les Pisans, maîtres de Cagliari, étoient alors en guerre avec les Génois. La vue des vaisseaux & des bannières d'une république ennemie, leur

Idem ibid, inspira la défiance : ils craignoient une surprise, & ne vouloient aucun commerce. Cette incivilité irrita le François, naturellement vif & peu endu-

rant. Toute l'armée étoit d'avis qu'il falloit faire une descente, saccager la ville avec ses habitans, & prendre par force ce qu'on refusoit de donner par amitié. Mais Louis, toujours guidé par la justice & par la raison, répondit qu'on n'avoit point pris la croix pour faire la guerre aux chrétiens, mais aux infideles. On essaya donc une seconde fois la voie de la douceur. Le chambellan, Pierre de Nemours, ou de Ville-Beon, & deux maréchaux de France, furent députés au commandant, qui après de mûres réflexions, plus par crainte que par inclination, consentit de recevoir les personnes infirmes dans la ville basse, non dans le château, & promit de fournir des vivres à un prix raisonnable. Le traité étoit l'ouvrage de la force : l'exécution se ressentit du motif. Les malades furent logés pêle-mêle dans de misérables cabanes, où ils souffrirent beaucoup : quelques-uns en moururent : les provisions coutèrent infiniment cher. Sur ces entrefaites, le roi de Navarre, le comte de Poitiers, le comte de Flandres, & un grand nombre d'autres croisés entrèrent dans le port. On tint le lendemain un conseil de guerre, où

ANN. 1270.

Louis déclara sa résolution d'aller à Tunis : on remit aussi-tôt à la voile , & le troisieme jour on reconnut la terre d'Afrique.

Il remet à la voile, & débarque à trois lieues de Tunis.

Tunis , situé sur la côte de Barbarie, entre Alger & Tripoli , autrefois capitale d'un royaume, sous le nom de Tynis ou Tynissa , aujourd'hui chef-lieu d'une république de Corsaires , sous la protection plus que sous la domination du Turc , étoit alors une ville puissante , pleine de riches marchands , assez bien fortifiée , où se faisoit tout le commerce de la mer Méditerranée. A quelque distance de-là , vers l'Occident , on voyoit la fameuse Carthage , qui ruinée , d'abord par les Romains , ensuite par les Vandales & par les Arabes , subsistoit encore (mais sans conserver aucune marque de son ancienne grandeur) par les soins d'un prince Sarrafin , qui avoit entrepris de la rétablir. Ce n'étoit du tems de Louis qu'une très-petite ville , sans autre défense qu'un château assez fort : ce n'est de nos jours qu'un amas de ruines , connu parmi les Africains , sous le nom de Bersack , avec une tour , dite Almenare , ou la Rocca de Mastinaces. La flotte arriva à quelques milles de cet

endroit célèbre, vis-à-vis d'un golfe, ANN. 1270.
qu'on appelloit alors le port de Tunis.

On y vit de loin deux vaisseaux, quelques barques, & beaucoup de peuple, fuyant vers les montagnes.

Aussi-tôt Florent de Varennes, qui fai- *Nang. ibid.*
soit la fonction d'Amiral, fut détaché *p. 388.*

avec quelques galeres pour reconnoître les lieux : c'étoit un guerrier ardent, intrépide : il fit plus qu'on ne lui avoit commandé. Voyant que personne ne paroissoit, il s'empara du port, se rendit maître de tous les bâtimens qui s'y étoient retirés, prit terre sans la moindre difficulté, & manda au roi qu'il n'y avoit point de tems à perdre ; qu'il falloit faire la descente ; que les ennemis consternés ne songeoient pas même à s'y opposer. Le sage monarque qui appréhendoit une surprise, ne voulut pas aller si vite : il fit assembler le conseil de guerre, où les opinions furent partagées. Toute la jeunesse étoit d'avis qu'il falloit donner, & profiter de cet avantage ; mais les plus sages représenterent qu'il n'y avoit rien de prêt pour le débarquement ; qu'on ne pouvoit le faire qu'en désordre, & avec confusion ; que la retraite des Sarra-
sins étoit sans doute un stratagème,

ANN. 1270.

pour surprendre pendant la nuit les troupes qu'on auroit mises à terre; qu'il valoit mieux remettre au jour suivant, & marcher en ordre, comme on avoit fait à Damiette. Ce dernier sentiment l'emporta: Varennes fut rappelé; on employa le reste de la journée à disposer la descente générale pour le lendemain.

Le jour paroïssoit à peine, qu'on vit le port & tous les environs couverts de Sarrafins, cavalerie & infanterie. Les François n'en parurent que plus animés: tous se jetterent dans des barques, avec de grands cris de joie: tous aborderent le sabre à la main: mais *Idem itid.* personne n'eut occasion de s'en servir: toute cette multitude de Barbares se mit à fuir, sans faire la moindre résistance. Bientôt on fut maître de l'Isthme, qui avoit une lieue de long, & un quart de lieue de large. Aussi-tôt un aumônier du roi, nommé Pierre de Condé, fit le cri public, qui marquoit la prise de possession, & l'autorité souveraine. Le religieux monarque l'avoit dicté lui-même: il commençoit par ces mots: *Je vous dis le ban de Notre-Seigneur Jesus-Christ, & de Louis roi de France, son sergent,*

c'est-à-dire, son serviteur. Les vain-
queurs dresserent ensuite leurs tentes ANN. 1270.
sur ce même terrain qu'ils venoient de
conquérir. Ils espéroient y trouver des
rafraîchissemens ; mais il n'y avoit
point d'eau douce : incommodité bien
grande en tout climat, plus terrible
encore dans une région de feu. Il fallut
cependant la soutenir le reste de cette
journée , & la nuit suivante. Le lende-
main des fourageurs découvrirent à
l'extrémité de l'Isthme, du côté de Car-
thage , quelques citernes, qui étoient
défendues par une tour assez forte , où
il y avoit une nombreuse garnison de
Sarrafins. L'ardeur de la soif leur fit
oublier le danger : ils coururent à ces
eaux si desirées, en désordre, & sans
armes : ils furent enveloppés, & pres-
que tous assommés. On y envoya un
détachement de quelques bataillons,
qui repousserent l'ennemi, & s'em-
parerent de la forteresse : mais peu de
tems après, les barbares reparurent en
plus grand nombre. Ils alloient brûler
les croisés dans leur nouvelle citadelle,
si le roi n'y eût envoyé des troupes
d'élite, sous la conduite des maré-
chaux Raoul d'Esfrées, & Lancelot de
Saint-Maard. Alors tout changea : les

~~Ann. 1270.~~ Infidèles épouvantés abandonnent l'attaque, & le fort demeure en la possession des François. On jugea néanmoins à propos d'en retirer la garnison : c'étoit un poste peu sûr, qui pouvoit être aisément enlevé : d'ailleurs les citernes furent bientôt épuisées.

Il s'empare
du château
& de la ville
de Carthage.

Ibid. p. 387.

Deux jours après, l'armée se mit en marche, reprit la tour qui gardoit les citernes, & s'approcha de Carthage, dont il étoit important de s'emparer, avant que d'assiéger Tunis. On trouva les environs de cette place fort agréables, des vallées, des bois, des fontaines, & tout ce qu'on pouvoit souhaiter pour le besoin & pour le plaisir. La ville n'étoit point fortifiée ; mais il y avoit un bon château, que les Infidèles faisoient mine de vouloir défendre. On préparoit déjà les machines de guerre pour l'attaquer dans les formes, lorsque les mariniers vinrent offrir au roi de l'emporter d'assaut, s'il vouloit leur donner quelques arbalétriers pour les soutenir. L'offre fut acceptée : les braves aventuriers, secondés des brigades de Carcassonne, de Châlons-sur-Marne, de Périgord & de Beaucaire, s'avancent fièrement vers la citadelle, plantent leurs échelles contre les mu-


railles, volent presque sur les remparts, & y arborent l'étendart royal. Les soldats les suivent avec cette impétuosité qu'un premier succès inspire au François : tout ce qu'ils trouvent de Sarrasins est passé au fil de l'épée. Louis cependant, à la tête d'une partie de l'armée, observoit les mouvemens des ennemis, qui paroissoient en armes sur toutes les montagnes voisines ; qui n'osèrent toutefois rien tenter pour secourir une Place, dont la conquête, selon le proverbe des Afriquains, entraînoit celle de tout le pays : proverbe mal fondé, ainsi que l'expérience l'a démontré. Carthage fut prise en même tems que le château, & ses vainqueurs ne purent entamer le reste du royaume. On la nettoya des cadavres qui auroient pû l'infecter : le roi y établit des hôpitaux pour les malades, & les princesses, brus, (a) fille, (b) belle-sœur (c) & nièce du monarque (d), y alle-

(a) Isabelle d'Arragon, épouse de Philippe le hardi, Iolande de Bourgogne, comtesse de Nevers, femme de Jean de France, surnommé Tristan. Jeanne de Châtillon, comtesse de Blois, qui accompagnoit son mari Pierre de France, comte d'Alençon.

(b) Isabelle de France, reine de Navarre.

(c) Jeanne de Toulouse, femme d'Alfonse, comte de Poitiers.

(d) Amicie de Courtenay, femme de Robert II, comte d'Artois.

 rent demeurer , pour y être plus com-
 ANN. 1270. modément.

Supercheries
 des Infidélés,
 & quel-
 ques escar-
 raouches.

Le roi de Tunis, outré de cette perte, ne garda plus de mesures : il avoit envoyé déclarer à l'armée François, que si elle venoit assiéger sa ville, il feroit massacrer tous les chrétiens qui étoient dans ses états : on lui avoit répondu que s'il faisoit la guerre en barbare , on le traiteroit de même. Cette fierté l'étonna, mais ne lui abattit point le courage : il manda au monarque François, que dans peu il le viendrait chercher à la tête de cent mille hommes : étrange maniere sans doute, de demander le baptême. Mais déjà les croisés étoient détrompés sur l'espérance qu'on avoit conçue de la conversion de ce prince : on avoit appris par deux esclaves qui étoient venus se rendre, qu'il avoit fait arrêter tous les marchands qui faisoient profession du Christianisme, résolu de leur faire couper la tête, si les François paroïssoient à la vue de Tunis. On sçavoit d'ailleurs par expérience, qu'il n'y avoit point de ruse dont il ne s'avisât pour fatiguer l'armée : il ne cessoit de faire donner l'alarme au camp : toujours ses troupes rodoient dans les environs : oser en

Idem ibid.

fortir , étoit s'exposer à une mort certaine. Un jour que Jean d'Acre , grand ANN. 1270.
bouteiller de France , commandoit la garde la plus avancée, trois Sarrafins de bonne mine l'aborderent la lance basse , lui baisèrent respectueusement les mains , & lui donnerent à entendre par leurs signes qu'ils vouloient se faire chrétiens. On en porta aussi-tôt la nouvelle au roi , qui ordonna de les traiter avec bonté , mais en même-tems de les garder à vûe. Une heure après , cent autres Sarrafins bien armés vinrent aussi se rendre avec les mêmes démonstrations. Les croisés les reçurent comme leurs freres. Mais ces traîtres voyant qu'on ne se défioit point d'eux , mirent le sabre à la main , & chargerent les premiers venus. Ils étoient soutenus par une autre troupe , qui parut tout à coup , & fondit avec fureur sur l'imprudent bouteiller. On cria aux armes : tout le camp s'émut : il n'étoit plus tems. Déjà les perfides avoient tué plus de soixante hommes , & s'étoient retirés. Le malheureux Jean d'Acre , piqué d'une pareille trahison , méditoit de s'en venger sur les trois Sarrafins qu'il avoit en sa garde : il

ibid. p. 358.

ANN. 1270.

courut à sa tente résolu d'en faire justice. Ils se jetterent à ses pieds en pleurant. Seigneur, lui dit le plus apparent des trois, *je commande deux mille cinq cens hommes au service du roi de Tunis : un autre capitaine comme moi, homme jaloux de mon élévation, a cru me perdre en vous faisant une trahison : je n'y ai aucune part. Si vous voulez relâcher l'un de nous pour aller avertir mes soldats, je réponds sur ma tête qu'il en amenera plus de deux mille qui se feront chrétiens, & qui vous apporteront toutes sortes de rafraîchissemens.* Le roi fut informé de la chose. Il délibéra quelques momens; puis il dit : *qu'on les laisse aller sans leur faire de mal. Je crois que ce sont des perfides qui nous trompent; mais il vaut mieux s'exposer au risque de sauver des coupables, que de hazarder de faire mourir des innocens.* Le connétable fut chargé de les conduire hors du camp. Ils avoient promis de revenir : on n'en entendit point parler depuis.

Quelque importante que fût la conquête de Carthage, elle n'assuroit point celle de Tunis, ville très-fortifiée pour ce tems-là, défendue d'ailleurs

par un million de braves gens. Ce n'é-
toit point ce qu'on avoit promis au ANN. 1270.

roi, lorsqu'il étoit encore en France.
Il vit bien qu'il falloit se tenir sur la
défensive en attendant le roi de Sicile,
qui, au rapport d'Olivier de Termes,
devoit arriver incessamment. Ainsi
son premier soin fut de mettre le camp
à l'abri des fréquentes allarmes qui
l'incommodoient. Il le fit entourer de
fossés & de palissades. Les travaux

étoient à peine commencés, que toute Idem ibidem
p. 391.

la campagne parut couverte de Sarra-
fins. Ils sembloient vouloir engager
une action générale. Le roi mit ses
troupes en bataille, prêtes à les bien
recevoir. Mais tout se passa en escar-
mouches, où quelques infidèles furent
tués. On ne perdit du côté des François
qu'un chevalier, nommé Jean de Ro-
selieres, & le châtelain de Beaucaire.
Les barbares épouvantés de la fiere
contenance des croisés, se retirèrent
en désordre. Louis qui avoit promis à
son frere de ne rien entreprendre sans
lui, ne les poursuivit pas.

Bientôt cependant les chaleurs ex-
cessives, l'air même qu'on respiroit
imprégné d'un sable brûlant que les
Sarrafins élevoient avec des machines,

Maladies
dans l'armée;
le roi en est
attaqué.

& que les vents pouffoient sur les chré-
 tiens, fable si menu qu'il entroit dans
 le corps, & desséchoit les poumons,
 les mauvaises eaux, les vivres plus
 mauvais encore, peut-être aussi le cha-
 grin de se voir comme enfermés, in-
 fectèrent le camp de fièvres malignes
 & de dyssenteries : maladies si violentes,
 qu'en peu de jours l'armée fut dimi-
 nuée de près de moitié. Déjà plusieurs
 grands seigneurs étoient morts. On
 comptoit parmi les principaux les com-
 tes de Vendôme, de la Marche, de Via-
 ne, Gautier de Nemours, Montmo-
 renci, Fiennes, Brissac, Saint-Briçon,
 Gui d'Apremont, & Raoul frere du
 comte de Soissons. Le prince Philippe
 & le roi de Navarre, frappés du même
 mal, eurent le bonheur d'échapper à
 la contagion. Le comte de Nevers, ce
 fils si chéri du roi, & si digne de l'être
 par la beauté de son caractère, par
 l'innocence de ses mœurs, & par un
 discernement qui surpasseoit de beau-
 coup son âge, fut une des premières
 victimes de cette cruelle peste. Le
 cardinal légat le suivit de près. Le
 saint monarque en fut lui-même atta-
 qué, & sentit dès le premier jour que
 l'attaque étoit mortelle. Jamais il ne

ANN. 1270.
Nangis, ibid.
 p. 391, 117.
Guiart. pag.
 158.

parut plus grand que dans ces derniers
nomens : il n'en interrompit aucune
des fonctions de la royauté : il donna
toujours les ordres avec autant de pré-
sence d'esprit que s'il eût été en par-
faite santé ; & songeant plus aux maux
des autres qu'aux siens propres , il n'é-
pargna rien pour leur soulagement.
Mais enfin il succomba , & fut obligé
de garder le lit. Le prince Philippe son
fils aîné , quoique fort abattu de la fié-
vre quarte , étoit toujours auprès de
lui. Louis l'aimoit , & le regardoit
comme son successeur. Il ramassa tou-
tes ses forces pour lui adresser cette
belle instruction , que tous les auteurs
anciens & modernes ont jugée digne de
passer à la postérité la plus reculée.
C'est un extrait de ses propres senti-
mens : il ne contient que ce qu'il a tou-
jours pratiqué lui-même. On assure ,
dit Joinville , qu'il écrivit ces ensei-
gnemens de sa propre main : voici les
principaux.

« Beau fils , la première chose que
je te commande à garder , est d'ai-
mer Dieu de tout ton cœur , & de
desirer plutôt souffrir toutes ma-
nières de tourmens , que de pécher
mortellement. Si Dieu t'envoie ad-

Maximes
qu'il laisse à
son succes-
seur.
Joinv. p. 126 ;
Mesn. p. 398.
99. Nang. p.
391. Gaufr. de
Bell. p. 449.

» versité, souffre-le en bonne grace;
 ANN. 1270. » & pense que tu l'as bien desservi
 » (mérité). S'il te donne prospérité,
 » n'en sois pas pire par orgueil; car
 » on ne doit pas guerroyer Dieu de
 » ses dons. Vas souvent à confesse;
 » sur-tout élis un confesseur idoine &
 » prudhomme (habile), qui puisse
 » t'enseigner sûrement ce que tu dois
 » faire ou éviter; ferme, qui ose te
 » reprendre de ton mal, & te montrer
 » tes défauts. Ecoute le service de
 » sainte église dévotement, de cœur
 » & de bouche, sans bourder ni truffer
 » avec autrui (sans causer, ni regar-
 » der çà & là) : entends volontiers
 » les sermons, & en apert, & en privé
 » (en public & en particulier) : aime
 » tout bien, haïs toute prévarication
 » en quoi que ce soit », Louis étoit
 lui-même le modèle de ce qu'il pres-
 crivoit. Tout dévoué à Dieu dès sa plus
 tendre enfance, il n'oublia jamais
 l'enseignement de la reine sa mere,
 qu'il valoit mieux mourir mille fois,
 que d'encourir la disgrâce de l'Etre su-
 prême par un péché mortel. Il regar-
 doit l'adversité comme un châtiment,
 ou comme une épreuve, qui pouvoit
 apporter un grand profit. Il envisageoit

la prospérité comme un nouveau motif de redoubler de ferveur envers l'auteur de tout bien ; aussi constant dans les fers en Egypte , que modeste dans la victoire à Taillebourg. On le voyoit à la tête des armées, avec la contenance d'un héros , affronter les plus grands périls : on l'admiroit au pied des autels , plus humble & plus recueilli que le plus fervent solitaire. Toujours avide de la parole de Dieu , il l'écoutoit avec cette sainte soif qui décele une ame pénétrée des sentimens de la plus vive dévotion. Le roi d'Angleterre au contraire , content d'entendre beaucoup de messes , n'assistoit jamais aux sermons. Un jour le saint monarque lui en fit quelques reproches. *Quand on aime bien , fait-on dire au prince Anglois , on préfère le plaisir de voir l'objet chéri à celui d'en entendre parler. Réponse plus spécieuse que solide. On ne dit pas toujours des messes. Les discours de piété peuvent & doivent y suppléer. Est-ce bien une preuve d'amour, pourroit-on objecter au panégyriste de Henri III , que de négliger , ou même de refuser d'entendre parler de ce qu'on aime , quand on ne le voit pas ?*

ANN. 1270. Le choix des amis , objet important pour un prince , occupe aussi une grande partie de l'attention du saint roi. Il exhorte son cher fils à ne donner sa confiance qu'à ceux dont la vertu & le désintéressement forment le caractère , & exclure de sa familiarité tout homme capable , ou de médire d'autrui , *derrière ou devant par détraction* , ou de proférer aucune parole , *qui soit commencement d'émouvoir à péché , ou de dire vilainie de Dieu , de sa digne mere , de saint ou de sainte* ; enfin à bannir de sa présence ces courtisans *pleins de convoitises* ; vils flatteurs , toujours occupés à déguiser la vérité , qui doit être l'unique règle des rois. » En-
 » quiers-toi d'elle , beau cher fils , sans
 » tourner , ni à dextre , ni à senestre :
 » sois toujours pour elle encontre toi.
 » Ainsi jugeront tes conseillers plus
 » hardiment , selon droiture & selon
 » justice. Veille sur tes baillifs , pré-
 » vôts & autres juges , & t'informe
 » souvent d'eux , afin que si chose y a
 » en eux à reprendre , que tu le fasses.
 » Que ton cœur soit doux & piteux au
 » pauvre : fais-lui droit comme au ri-
 » che : à tes serviteurs sois loyal , libé-
 » ral , & roide de parole , à ce qu'ils

» te craignent & aiment comme leur
 » maître. Protège , aime , honore
 » toutes gens d'église , & garde bien
 » qu'on ne leur tollisse (enlève) leurs
 » revenus , dons & aumônes , que tes
 » anciens & devanciers leur ont laissés :
 » n'oublie jamais le mot du roi Phi-
 » lippe mon ayeul , qui pressé de ré-
 » primer les torts & foifaits qu'ils lui
 » faisoient , répondit : *Quand je re-*
 » *garde les honneurs & les courtoisies*
 » *que Dieu m'a faites , je pense qu'il*
 » *vaut mieux laisser mon droit al-*
 » *ler , qu'à sainte église susciter con-*
 » *tens (procès)* ». Louis pouvoit
 se donner lui-même pour exemple ;
 mais le propre de la modestie est
 de s'ignorer soi-même. Toujours en
 garde contre le vice , il ne donna sa
 confiance qu'à la probité , son estime
 qu'à la vertu , son cœur qu'à la vérité.
 Les pauvres le regardoient comme
 leur pere : ses domestiques le servoient
 comme un généreux bienfaiteur qui
 méritoit tout leur attachement. Enfin
 jamais prince n'eut un plus sincere res-
 pect pour les ministres de Jesus-Christ.
 Mais en même-tems , dit le pere
 Daniel , jamais roi n'entreprit avec

ANN. 127

Nouv. Edit.
 t. 4. p. 563
 564.

la puissance ecclésiastique, qui depuis
 ANN. 1270. plusieurs siècles étoit en possession
 d'empiéter sur la puissance royale, &
 sur les tribunaux de la justice laïque.
 On a vû plusieurs de ses ordonnances
 à ce sujet, entr'autres la Pragmatique
 Sanction, où il commence par dire
 que son royaume n'est soumis qu'à
 Dieu seul. On trouve encore au trésor
 des chartes une lettre de Pierre Collo-
 medio, nonce du pape, dans laquelle
 cet Italien dit, qu'ayant voulu connoî-
 tre, par ordre du pontife Romain,
 d'un différend qui étoit survenu entre
 l'église de Beauvais d'une part, & la
 commune de la même ville & le roi
 de l'autre, ce prince lui avoit écrit
 d'un ton de maître : *Qu'il se donnât*
bien de garde de connoître directement
ou indirectement de ses régales, ou de
faire enquête en quelque maniere que ce
fût, de quelque autre chose qui con-
cernât sa juridiction temporelle. On
 peut dire de lui, qu'il est le premier
 roi François qui ait commencé à cir-
 conscrire l'autorité du sacerdoce, qui
 jusques-là n'avoit point connu de bor-
 nes. Les rois même, ajoute ce sçavant
 & judicieux historien, avoient contri-
 bué à ce désordre & à cette confusion,
 lorsqu'en

lorsqu'en certaines conjectures, pré- ~~_____~~
 fés par leurs ennemis ou par leurs su- ANN. 1270.
 jets rebelles , ils avoient eu recours
 aux armes spirituelles de l'église : foi-
 bleffe dont les évêques s'étoient pré-
 valus au préjudice de la souverai-
 neté.

Philippe étoit destiné à regner sur
 les François : Louis songeoit surtout à
 le rendre digne du premier sceptre du
 monde. Il lui recommande d'aimer ses
 sujets comme ses enfans , de les pro-
 téger comme ses amis , de leur faire
 justice comme à ses fidèles. » Garde toi ,
 » beau cher fils , de trop grandes convoi-
 » tises ; ne boute pas sur tes peuples
 » trop grandes tailles , ni subsides , si ce
 » n'est par grande nécessité , pour ton
 » royaume défendre : alors même ,
 » travaille-toi à procurer que la dé-
 » pense de ta maison soit raisonnable
 » & selon mesure. Observe les bonnes
 » anciennes coutumes , corrige les
 » mauvaises. Regarde avec toute dili-
 » gence comment tes gens vivent en
 » paix dessous toi , par espécial ès
 » bonnes villes & cités : maintiens les
 » franchises & libertés esquelles tes
 » anciens les ont gardées : plus elles
 » seront riches & puissantes , plus tes

ennemis & adverfaires douteront de
 t'affaillir , & de méprendre envers
 toi , efpecially tes pareils & tes
 barons. Que ton premier foin foit
 d'éviter , d'émouvoir guerre contre
 homme chrétien , fans grand con-
 feil (qu'après une mûre délibéra-
 tion) , & qu'autrement tu n'y puif-
 fes obvier. Si néceffité y a, garde les
 gens d'églifes , & ceux qui en rien ne
 t'auront méfait , (qui n'auront de
 part à la guerre que par leur mal-
 heur.) « Toute la conduite de Louis
 étoit une preuve de fa morale. Il re-
 gardoit fon royaume comme une gran-
 de & nombreufe famille dont il étoit
 le chef , moins pour la gouverner en
 maître , que pour en être le pere & le
 bienfaiteur. Quelques guerres qu'il eût
 à foutenir , on ne le vit point furchar-
 ger fon peuple d'impôts. Il n'avoit re-
 cours aux fubfides qu'après avoir com-
 mencé par retrancher la dépense de fa
 maifon. Il fçavoit fi bien ménager les
 revenus publics , dit un auteur qui
 écrivoit au commencement du dix-
 feptième fiécle , qu'il y en avoit affez pour
 fon train & les grandes affaires , pour
 donner aux pauvres veuves, pour nour-
 rir les orphelins , pour marier les filles

*Aubert. hift.
 de France.*

indigentes , pour procurer aux malades les foulagemens nécessaires , pour élever des temples au Seigneur. Son premier soin étoit que Dieu fût craint & honoré , son peuple maintenu en paix , fans être ni foulé ni opprimé , la justice administrée fans faveur ni corruption , les emplois & les honneurs dispensés au mérite , non à la brigue. Telle fut enfin son application au bonheur de son état , que sous les regnes de plusieurs de ses successeurs , la noblesse & les peuples , quelquefois mécontents du gouvernement , ne demandoient autre chose , sinon qu'on en réformât les abus sur les usages observés du tems du saint roi. Peu content d'avoir travaillé toute sa vie à la félicité de la France , il ne souhaitoit rien avec plus d'ardeur que de laisser un fils qui en fût comme lui l'amour & les délices. Il finit l'instruction qu'il lui adresse , par ces tendres paroles :

» Je te supplie , mon cher enfant , que
 » en ma fin tu ayes de moi souve-
 » nance , & de ma pauvre ame ; & me
 » secours par messes , oraisons , prie-
 » res , aumônes & bienfaits par tout
 » ton royaume. Je te donne toutes les
 » bénédictions que bon pere & preux

» peut donner à son cher fils. Que le
 ANN. 1270. » Seigneur te garde & défende de tout
 » mal. «

Sa mort: La violence de la maladie augmentoit,
 & Louis sentoît que les forces commen-

Duch. t. 5. çoient à lui manquer. On lui avoit
 p. 393, 405, donné l'Extrême-Onction, & pendant
 406, 463. toute la cérémonie il avoit répondu

aux prières de l'église avec une ferveur
 qui fit verser des larmes à tous les
 assistans. Aussi-tôt il demanda le saint
 Viatique, que malgré sa foiblesse il
 reçut à genoux au pied de son lit, avec
 les sentimens de la plus vive foi. De-
 puis ce moment il ne fut plus occupé
 que des choses de Dieu. On l'entendoit
 tantôt former les souhaits les plus ar-
 dens pour la conversion des Infidèles,
 tantôt réclamer la protection des Saints
 à qui il avoit le plus de dévotion.
 Quand il se sentit près de sa fin, il se fit
 étendre sur un lit couvert de cendre,
 où, les bras croisés sur la poitrine,
 les yeux au ciel, il expira sur les trois
 heures après midi, le lundi vingt-cin-
 quième jour d'août, en prononçant
 distinctement ces belles paroles du
 Psalmiste : *Seigneur, j'entrerai dans vo-*
tre maison, je vous adorerais dans votre
saint temple, & je glorifierai votre nom

Ainsi mourut , dans la cinquante-
 fixième année de son âge , & la qua- ANN. 1270.
 rante-quatrième de son regne , Louis Son éloge.
 neuvieme du nom , le meilleur des
 rois , qui si saintement a vécu , si bien Joinv. p. 128.
 gardé son royaume, & fait tant de beaux Boss. t. 12.
 faits envers Dieu ; le prince le plus saint P. 102. Art
 & le plus juste qui ait jamais porté la de verif. les
 couronne ; dont la foi étoit si grande , dat. p. 503.
 qu'on auroit cru qu'il voyoit plutôt les
 mystères divins , qu'il ne les croyoit ;
 le modèle enfin le plus parfait que
 l'histoire fournisse aux Souverains qui
 veulent regner selon Dieu & pour le
 bien de leurs sujets. On a dit de lui ,
 & c'est le comble de l'éloge , qu'il eut
 tout ensemble les sentimens d'un vrai Mezerai. al r.
 gentilhomme , la piété du plus humble t. 2. P. 747.
 des chrétiens , les qualités d'un grand
 roi , les vertus d'un grand saint , j'a-
 jouterai , & toutes les lumieres du plus
 sage législateur.

On ne peut en effet lui refuser une Idée de ce
 place distinguée parmi les héros si qu'on appelle
 vantés , qui ont procuré le repos des les établissemens de S.
 peuples par les loix qu'ils leur ont don- Louis.
 nées. Toujours occupé du bien public,
 il entreprit d'établir l'uniformité dans
 l'administration de la justice. Ce fut
 dans cette vûe qu'il fit travailler à un

ANN. 1270. recueil du droit public françois, ouvrage qui devoit comprendre toute notre jurisprudence. C'est ce qu'on appelle *les établissemens de saint Louis*, contenus en deux cents dix chapitres^a : précieux monumens de son zèle pour la tranquillité & le bonheur de ses sujets. *Il les fit publier l'an de grace 1270^b, avant qu'il allât à Tunis,*

Laur. ord.
2. l. p. 107.
Ducange,
Joinv. p. 7.

^a L'éditeur du P. Daniel, dans ses observations sur le regne de S. Louis, dit que ces établissemens comprennent 268 articles; c'est sans doute une faute d'impression. On est surpris que cet auteur, toujours jaloux de la gloire du saint roi, après lui avoir contesté la Pragmatique Sanction, lui dispute encore l'honneur de cette compilation. On y rappelle, dit-il, & le code, & le digeste; ce qui n'étoit pas encore d'usage en France. Mais, lui répondra le sçavant Lauriere, (*ordonn. tom. 1, pref. p. 8.*) ce recueil est lui-même une nouveauté. De quelque manière qu'il soit rédigé, il suffisoit que le prince l'autorisât, pour lui donner force de loi. On le trouve d'ailleurs cité, non-seulement par des auteurs à peu près contemporains, tel que Philippe de Beaumanoir, mais encore par des rois enfans & successeurs de Louis. Charles le bel, dans ses lettres patentes de l'an 1326, dit qu'en levant le droit d'amortissement sur les gens d'église, il suivoit les vestiges de S. Louis son bisayeul: ce qui ne peut être entendu que du chap. 125 du premier livre des établissemens.

^b On doute de l'authenticité de cette date, sur l'autorité de Nangis, qui dit que saint Louis partit d'Aiguesmortes le mardi après la fête de S. Pierre & de S. Paul de l'année 1269; mais il est évident que c'est ou une erreur de l'historien, ou une faute du copiste. On voit au trésor des chartes un échange du mois de Juin 1270, fait entre le roi & les Templiers pour leur maison de saint Gilles. C'est

dans toutes les cours laïes du royaume & de la prévôté de France. C'est proprement un nouveau code composé des loix Romaines , des canons , des conciles , des décrétales ou épîtres des papes , des différentes coutumes de la monarchie , & des ordonnances de nos rois. On nous permettra quelque détail sur cette fameuse collection. La plus noble fonction des Souverains est la législation : ce n'est les montrer qu'à demi , que de ne les peindre qu'au milieu des batailles. On y trouvera d'ailleurs de grandes lumières sur les mœurs & les usages de ces anciens tems.

Le saint roi commence par établir des règles invariables pour la procédure tant civile que criminelle. Si quelqu'un intente une action personnelle ou réelle , il ordonne aux baillifs ou prévôts de faire ajourner celui contre qui la demande ou l'accusation est formée : ajournement qui se faisoit anciennement de vive voix ; au roturier ou personne franche , par des sergens ou be-

Loix pour les actions personnelles ou réelles.

Etab'. l. 1. 7.

c. 1. Beaum.

c. 3. P. 17.

d'ailleurs un fait constant dans l'histoire , que saint Louis mourut le 25 août 1270 , presque aussitôt qu'il fut arrivé à Tunis ; de sorte qu'il n'y a nul doute que ce prince n'ait été assez long tems en France en l'année 1270 , pour y faire publier ces établissemens. *Leur. ord. tom. 1. p. 107.*

~~CHAPITRE~~
 ANN. 1270. deaux, officiers subalternes ; au gentil-homme , par le ministère de deux pairs qu'on empruntoit du seigneur , & qu'il étoit obligé de prêter. On devoit exprimer , & le motif de l'assignation , & le terme pour comparôître : c'étoit ordinairement à quinzaine. Deux choses très-sagement prescrites , pour donner au citoyen inquiété le tems de préparer ses défenses. On ignoroit alors l'usage de poursuivre en justice par procureur. Si la cause est bonne , disent nos vieux praticiens , on présume assez de courage à celui qui l'entame , pour entendre tranquillement les raisons qu'on peut lui opposer : si elle est mauvaise , il faut qu'il essuye toute la honte d'être présent à sa condamnation : honte toujours salutaire , mais qu'on ne croyoit pas alors pouvoir entrer dans l'ame des procureurs , qui n'étoient pas choisis parmi les plus honnêtes gens , & dont le plus grand nombre passoit pour avoir une conscience très-relâchée. Tel est l'esprit des anciennes loix Romaines : telle fut la pratique constante du royaume sous la première , la seconde , & même une grande partie de la troisième race de nos rois. Il n'en étoit pas de même de

Laur. ord. t.

l. p. 193, 253.

Etab. l. 1. c.

102, l. 2. c. 8.

Du Breuil ,

ancien stile

du Parlem.

lit. des excep.

celui qu'on appelloit en justice. S'il étoit gentilhomme, religieux, ou clerc, ANN. 1270 il pouvoit constituer quelqu'un pour répondre en son nom ; ce qui n'étoit jamais permis à l'homme de poete. Les femmes jouissoient du même privilège que les nobles, sans doute par respect pour le sexe. Le roi seul plaidoit par procureur, en demande comme en réponse.

Lorsque les deux contendans seront aux pieds de la Cour, on leur fera jurer qu'ils répondront vérités aux questions qui leur seront faites ; qu'ils ne donneront rien, ni aux juges pour les corrompre, ni aux témoins pour les séduire ; enfin qu'ils n'emploieront aucun faux moyen. Alors on viendra aux preuves : il y en avoit de huit sortes reçues généralement dans toutes les cours laïques ^a : la reconnoissance Beaum. c. 32. de l'obligation par le défendeur, le titre, la déposition des témoins, l'autorité de la chose jugée, l'accord des deux parties sur un même fait, l'évidence, la présomption, enfin la bataille, étrange maniere sans doute de

^a Il étoit permis de choisir celle qu'on vouloit ; mais ce choix une fois fait, on n'avoit plus la liberté de varier pour en prendre une autre.

~~_____~~
 ANN. 1270. justifier son droit , mais établie de toute ancienneté dans le royaume. On la permettoit tant pour le civil , quand on ne pouvoit produire ni titre , ni témoins , que pour le criminel , lorsque le fait n'étoit constaté , ni par la publicité , ni par aucun monument juridique. S'il se présentoit des témoins , on ne devoit rien répondre au premier , dont la déposition n'emportoit ni la perte , ni le gain du procès. On s'élevoit avec force contre le second. On le traitoit *de faux & de parjure*. On lui jettoit le gage de bataille. Le défi n'étoit point reçu pour le troisieme : la cause étoit censée décidée par le témoignage des deux autres.

Louis , toujours guidé par la religion & l'humanité , n'oublia rien pour éteindre un si funeste abus. Il abolit en effet cette coutume barbare , & lui substitua la preuve par témoins. Mais l'autorité royale n'étoit pas alors aussi grande que le bien de la chose publique l'auroit exigé. Ce sage règlement n'eut lieu que dans ses domaines.

Beaum. *Ibid.* L'intérêt empêcha ses barons de le recevoir. Ils avoient le cheval & l'armure , quelquefois le corps , sou-

vent la confiscation des biens du vaincu. C'est ce qui obligea le sage législateur de prescrire des loix pour ces mêmes combats qu'il défendoit dans sa cour, qu'il ne pouvoit détruire dans celle de ses grands vassaux. Il donnoit un code nouveau, qui devoit faire règle dans tout le royaume : code unique : jusques-là on ne connoissoit en France d'autre droit écrit que les loix Romaines & les ordonnances de nos rois. Celles-ci, très-peu nombreuses, n'entroient presque dans aucun détail sur les affaires des particuliers : celles-là ; plus circonstanciées, constituoient en quelque sorte tout notre droit commun. S'il s'offroit quelque difficulté qu'elles n'eussent point décidée, on avoit recours à la coutume, qui souvent se ressentoit de la férocité des peuples qui l'avoient introduite. Celle du duel étoit de ce genre. Le monarque, sans l'approuver, crut devoir la restreindre, & par-là diminuer du moins le mal qu'il n'étoit pas en son pouvoir d'extirper entièrement. De-là vint que dans ses établissemens il déterminé, non-seulement les occasions où l'usage accorde ou refuse la bataille, mais même les armes

ANN. 1270.

Liv. Ibid.

272.

~~CHAPITRE~~
 des tenans , & la peine du vaincu.
 ANN. 1270. Le religieux prince ne consacre
 point la pratique du duel ; il la tolère
 Etab. l. 2. seulement , quoiqu'à regret , dans les
 c. 10. endroits où elle se trouve établie , soit
 L. 1. c. 91. entre les parties dont l'une soutient
 Ibid. c. 118. qu'elle n'est point en défaut , soit entre
 le garant & celui qui prétend que la
 chose garantie lui a été volée , soit
 entre le créancier & celui qui s'est
 rendu pleige , quand la somme excède
 cinq sols ; querelle autrefois très-fré-
 quente. Il n'y avoit guères que les con-
 trats des personnes riches & qualifiées ,
 qui fussent rédigés par écrit : ceux des
 gens du commun se faisoient verba-
 lement , en présence de témoins , &
 sous caution. Il n'autorise point le gage
 de bataille ; il ne fait que se soumettre
 à la dure nécessité de le permettre en-
 tre le seigneur & le vassal , lorsque ce-
 lui-ci a faussé le jugement du premier ,
 ou lorsqu'il s'élève entre eux quelque
 contestation sur la mouvance. Il n'or-
 donne pas enfin , il consent forcément
 que , suivant la coutume reçue , le dé-
 fendeur ou accusé jouisse du malheu-
 reux droit d'appeller , ou les témoins
 qui déposent contre lui , ou celui qui
 l'accuse , ou même les juges , s'il a

Ib. c. 45, 81.

quelque raison de croire qu'ils ont été corrompus par argent, ou qu'ils ont mal jugé. Mais il défend d'astreindre à cette loi barbare des combats, ceux qui n'ont pas encore atteint l'âge de majorité. Il y soustrait ceux qui ont passé soixante ans & un jour, ceux qui sont estropiés, mutilés, sourds, ceux enfin qui sont privés d'un œil, ou qui ont la vûe basse. Il déclare en un mot qu'elle ne doit avoir lieu entre deux freres que pour meurtre, trahison ou rapt. Si leur contestation est purement civile, c'est-à-dire, s'il est simplement question de fiefs, de terres, ou d'effets mobiliers, circonstances où la coutume accorde le duel, ils ne pourront se battre en personne, mais seulement par champions. Il fait plus encore; il ne permet point de revenir à l'ancien droit, même dans les justices des barons, lorsqu'on y aura ouvert la procédure, suivant sa nouvelle ordonnance. Il est libre aux seigneurs, dit Beaumanoir, de tenir leur cour selon l'ancienne coutume, ou selon l'établissement le roi. Mais s'ils souffrent que l'affaire soit d'abord instruite suivant l'établissement, ils ne peuvent plus recevoir le gage de bataille.

ANN. 1270.

Ch. 142.

Ch. 168.

Ch. 167.

Aff. de Jerus.

C. 110. P. 36.

Beaum. c. 62.

P. 109.

Voici quelles sont les loix sur les armes
 ANN. 1270. usitées dans ces occasions. Si le duel est
 ordonné entre deux gentilshommes ,
 tous deux se battront à cheval , muni
 Idem. ib. & de deux épées & d'un glaive , armés
 s. 64. p. 328. enfin de toutes armures , excepté couteb
 Etab. l. 1. à pointe , & masse d'armes moulue. Si
 s. 82. quelque chevalier ou écuyer défie un
 homme de poete , il est censé avilir sa
 dignité. On l'oblige de combattre à
 pied avec les mêmes armes que celui
 qu'il rend son égal par cette humili-
 liante démarche. S'il se présentoit à
 cheval , il devoit être désarmé en pure
 chemise ; ses armes demeuroient con-
 fisquées au profit du seigneur ; on le
 contraignoit à combattre sans armure ,
 sansécu, sans bâton. Beaumanoir assure
 qu'il fut ainsi jugé de son tems à
 Aff. de Jerus. Crespi. Si au contraire le vilain ose
 c. 66. proposer le cartel , pour le punir de
 son insolence , on permet au noble de
 se servir de ses avantages , & s'il veut ,
 de combattre à cheval , armé de toutes
 armes. On voit par le formulaire dressé
 sur une ordonnance de Philippe le bel ,
 Form. des comb. & outr. que les rois , enfans de Louis , n'ont
 Laur. tom. 1. rien oublié pour imprimer un caracte-
 p. 435. & j. re d'horreur à ces combats dignes de
 toute l'exécration d'un peuple policé.

Tout y respire je ne sçais quoi de lugubre & de terrible. Celui qui faisoit l'appel , devoit se présenter , non devant le vavasseur , ou simple seigneur de fief , mais en la cour du baron , qui seul connoissoit des crimes capitaux. Là il déclaroit que n'ayant aucun témoin pour constater le fait dont il pour-
 suivoit la vengeance , il offroit de le prouver par son corps, ou par son avoué en champ clos, comme gentilhomme ou prudhomme doit faire. On examinoit l'affaire. S'il y avoit lieu d'ordonner la bataille , on lui permettoit de jeter le gage que la partie adverse étoit obligée de lever. On leur fixoit le terme pour entrer en lice. Le jour arrivé , tous deux , » après s'être signés de la main » droite , partoient de leur hôtel , superbement montés , eux & leurs chevaux houchés & teniclés (enrubannés) , avec parement de leurs armes , les visières baissées , les écus au cou , les glaives au poing , les épées & dagues ceintes , portant le crucifix , c'est-à-dire , une bannière où étoient portraits Notre-Seigneur , Notre - Dame , ou les Anges , ou Saints, ou Saintes, auxquels ils avoient dévotion. L'usage étoit de se signer

ANN. 1270.

Etab. l. 1.

c. 36.

Etab. l. 13.

c. 4.

Ducang. obs.

sur les étab.

p. 138.

Form. Ibid.

Aff. de Jerus.

c. 104. p. 23.

pendant toute la route de ces ensei-
 gnes bénites, jusqu'à ce que l'on fût
 descendu dans les pavillons que le
 juge avoir fait préparer. ^a Alors le
 roi, ou héraut d'armes, venoit à
 cheval à la porte des lices, & som-
 moit à haute voix l'appellant de ve-
 nir pour exposer sa demande ^b.
 Aussi-tôt le fier champion paroissoit,
 & disoit au juge ou maréchal du
 camp : monseigneur, vous voyez
 devant vous un tel, qui vient armé
 & monté comme gentilhomme, pour
 combattre un déloyal sur la querelle
 qu'il m'a faite, comme faux, mau-
 vais, traître, meurtrier qu'il est,
 dont je prends Notre-Seigneur,

^a On leur permettoit de faire porter dans leur
 tente pain, vin & viande, pour boire & manger l'es-
 pace d'un jour, & toutes les autres choses nécessai-
 res, tant pour eux que pour leurs chevaux. *Ibid.*

^b Un héraut, après les sermens faits, crioit à haute
 voix : *or oyez, seigneurs*, chevaliers, écuyers, &
 toutes manieres de gens : il est défendu à quelques
 personnes que ce soit, sous peine de perdre corps &
 avoir, de paroître ici avec armes ou harnois ; d'en-
 trer dans le champ ou d'être sur les lices, de parler,
de signer, tousser, cracher, crier. Pareilles défenses
 sont faites d'y assister à cheval, sous peine pour le
 gentilhomme de perdre le cheval, & pour les servi-
 teurs & roturiers de perdre l'oreille ; ordre de s'as-
 seoir sur un banc ou à terre, afin que chacun puisse
 voir combattre les tenans, & ce sur peine de perdre
 le poing. *Ibid.*

» Notre-Dame, & monfieur S. Geor-
 » ges le bon chevalier , à témoin en
 » cette journée qui nous a été assignée. ANN. 1270
 » Je fuis prêt à faire mon vrai devoir,
 » & vous requiers que me livriez &
 » départiez ma portion du champ, du
 » vent, du foleil , & de tout ce qui
 » m'eft néceffaire , profitable & con-
 » venable en pareil cas. On citoit
 enfuite l'accusé, qui fe préfentoit avec
 un égal empreflement , & faisoit les
 mêmes protestations dans un ftile auffi
 énergique.

Cette premiere cérémonie étoit fui-
 vie d'une autre plus dévote en appa-
 rence , plus effrayante dans la réalité.
 Le même héraut , monté fur la porte
 des lices , faisoit un fecond cri pour
 appeller de nouveau celui qui avoit
 porté le défi. On le voyoit à l'inftant
 fortir de fa tente, » la visiere hauffée ,
 » tout à pied , accompagné de fes gar-
 » des & de fon confeil , armé de tou-
 » tes fes armes , pour aller fous l'écha-
 » faud du juge fe mettre à genoux de-
 » vant un fiége richement paré , où
 » étoit la figure de notre rédempteur
 » Jesus-Christ en croix & couché fur
 » un *Te igitur*. Un prêtre ou religieux
 » venoit fe placer à fa droite , & lui

Form. Ibid.

*Aff. de Jeruf.
 Ibid.*

» faisoit cette pieuse exhortation &
 ANN. 1270. » beau sire , qui êtes ici appellant ,
 » voici la remembrance de Notre-Sei-
 » gneur & rédempteur Jesus-Christ ,
 » laquelle est très-vraie , qui voulut
 » livrer son très-précieux corps à mort
 » pour nous sauver. Or lui requerez
 » merci , & priez-le qu'en ce jour il
 » veuille vous aider, si bon droit avez ;
 » car il est le souverain juge. Souve-
 » nez-vous des sermens que vous ferez ;
 » autrement vous êtes en grand péril ;
 » vous, votre ame, & votre honneur ». Le maréchal en même-tems lui prenoit les deux mains toutes gantées, mettoit la droite sur la croix, posoit la gauche sur le *Te igitur*, & lui faisoit jurer sur ces choses sacrées, » qu'il avoit juste
 » & bonne querelle ; que l'accusé étoit
 » faux , méchant , perfide , homicide ;
 » qu'il le lui montreroit dans le jour
 » par son corps , à l'aide de Dieu , de
 » la sainte Vierge, & de monsieur saint
 » Georges le bon chevalier ». Cela fait il se retiroit , & son tenant ne tar-
 doit pas à paroître dans le même
 appareil, pour protester avec de sem-
 blables exécutions, qu'il étoit fausse-
 ment & malvairement accusé. On les
 obligeoit de renouveler le même ser-

ment jusqu'à trois fois. Tous deux venoient ensemble à la troisieme, escortés de leurs gardes, suivis de leurs conseillers, l'appellant d'un côté, le défendeur de l'autre, lentement & pas à pas. Arrivés au pied de la croix, ils s'agenouilloient. Le maréchal leur prenoit la main droite, qu'il portoit sur le signe sacré de notre salut. L'aumônier, toujours présent, leur rappelloit la vraie passion de Notre-Seigneur Jesus-Christ, le danger où ils exposoient leur ame & leur corps, s'ils se parjuroient, *la sentence de Dieu, qui est d'aider à bon droit*; les exhortant à se remettre plutôt à la merci du prince; que de risquer de provoquer & d'encourir l'indignation du ciel, juste vengeur du crime.

Si l'un des deux se repentoit, & faisoit scrupule de passer outre, on les reconduisoit dans le même ordre à leurs pavillons, d'où ils ne pouvoient plus sortir que par un commandement exprès du juge. Si tous deux persistoient à courir les risques du combat, l'appellant élevoit la voix, & répétoit après le maréchal cette terrible formule : Je jure sur cette vraie figure
» de la passion de notre vrai rédemp- *Form. ibid.*

*Aff. de Jers
ibid.*

ANN. 1270.

» teur , sur ces saints évangiles , sur ma
 » foi de baptême , sur les très-souverai-
 » nes joies de paradis , auxquelles je
 » renonce pour les très-angoissantes
 » peines d'enfer , sur mon ame , sur ma
 » vie , sur mon honneur , que j'ai bon ,
 » saint & juste sujet de combattre ce
 » faux , mauvais , traître , meurtrier ,
 » parjure , menteur , que je vois cy
 » présent devant moi. J'en prends à
 » témoin Dieu mon vrai juge , Notre-
 » Dame , & M. saint Georges le bon
 » chevalier. Jamais déloyauté ne logea
 » dans mon cœur : je déclare que je n'ai ,
 » ni n'entends porter sur moi ou sur
 » mon cheval , aucunes paroles , pier-
 » res , herbes , charmes , charrois(a) , con-
 » juremens , invocations qui puissent
 » m'aider ou nuire à mon rival. Tout
 » mon recours est en Dieu , en mon
 » bon droit , par mon corps , par mon
 » cheval , & par mes armes : sur ce je
 » baïse cette vraie croix avec les saints
 » évangiles , & me tais ». Le défen-
 » deur de son côté juroit qu'à tort on
 l'avoit appelé faux & mauvais ; qu'il

(a) Du Cange présume que ce sont des caractères magiques , dont les sorciers , appelés *Caraji* , se servoient pour faire leurs sortilèges, Gloss. au mot *Caraula*.

étoit prêt à le prouver par son corps ; *& sur ses périls* , baïsoit également le crucifix. Alors le juge les obligeoit de se donner réciproquement la main, *& les faisoit entretenir*. Mais quel horrible entretien que celui dont les plus doux propos étoient des accusations mutuelles de fausseté , de trahison , *de foi mentie !* Aussi-tôt le prêtre prenoit sa croix , son *Te igitur* , le siége enfin où ils étoient placés , les emportoit hors du camp , & disparoissoit. Un héraut disoit par trois fois : *faites vos devoirs* : & le maréchal en partant crioit à trois différentes reprises , *laissez-les aller*.

La peine du vaincu n'étoit pas toujours la même : la raison & l'humanité exigeoient qu'elle fût proportionnée à l'objet de la querelle. Quand il s'agissoit de meuble ou d'héritage , celui qui avoit le malheur d'y succomber , perdoit la chose contentieuse avec amende : c'étoit pour le rôturier soixante sols , pour le gentilhomme soixante livres. S'il avoit combattu par autrui , le champion ou l'avoué avoit le poing coupé ; ce qui fut sagement ordonné pour empêcher que ceux-ci gagnés par argent , ne se laissassent

ANN. 1267.

Etab. l. 37

c. 5.

Beaum. c. 617

P. 309, 3154

~~_____~~ vaincre. Lorsqu'il étoit question de
 ANN. 1270. *jugement faussé*, si le vassal étoit vain-
 Etab. l. 1, queur, il ne devoit plus l'hommage
 c. 81. qu'au chef-seigneur. S'il n'avoit pas l'a-
 vantage du combat, il étoit privé de
 Ibid. c. 91, son fief. Soixante sols pour le fisc, les
 808. frais du jour de bataille, la restitution
 de ce qui avoit été donné au champion,
 constituoient tout le châtiment de celui
 que le sort des armes n'avoit pas favo-
 risé dans une affaire entreprise, ou
 pour répéter comme volée une chose
 garantie, ou pour obtenir des dédom-
 magemens de celui qui se nioit cau-
 tion. Mais en matiere criminelle, le
 témoin ou l'accusateur vaincu étoit
 condamné à la peine du talion. On
 lui disoit au moment qu'il proposoit
 Ibid. c. 3. ou acceptoit le combat : « Si tu entres
 » en lice, tu subiras le supplice que
 » mérite l'accusé, s'il est convaincu,
 » la mort ou la mutilation de mem-
 Philipp. l. 8. » bre ». *Juste peine*, dit Guillaume le
 Breton, *justement établie par un juste*
roi contre l'injuste pratique de la Nor-
mandie, où l'appellant terrassé en étoit
quitte pour soixante sols & un de-
nier. Gentilshommes ou roturiers, la
 punition devenoit la même pour les
 Etab. l. 1, uns & les autres. Ils étoient également
 c. 82.

pendus, parce que dans ces rencontres ^{ANN. 1270.} il y avoit toujours suspension de foi ^{Form. *ibid.*} mentie, c'est-à-dire, de trahison & de perfidie. Tel étoit le traitement usité à l'égard du vaincu, sur-tout dans les combats à outrance. S'il survivoit à sa défaite, un héraut le désarmoit, coupoit ses éguillettes, jettoit tout son harnois çà & là par les lices, & le livroit à l'instant au maréchal qui devoit ordonner son supplice. S'il avoit été tué dans l'action, on désarmoit pareillement son cadavre, qu'on laissoit quelque tems exposé sur le champ. On le traînoit ensuite; puis on l'attachoit à une potence : les pleiges ^{Ass. de Jer. *ibid.*} étoient arrêtés jusqu'à ce que la partie fût satisfaite, & le surplus des biens du malheureux, confisqué au profit du prince.

Ainsi Louis, en défendant le duel dans ses domaines, diminueoit considérablement les revenus de son fisc : mais l'intérêt n'eut jamais aucun pouvoir sur sa grande ame. Il le fit toujours céder à la gloire de la religion & de son divin auteur. Déjà il avoit rendu un édit fulminant contre ces pratiques barbares : il le confirme dans ses établissemens, & sans ôter ce ^{Etab. l. I, c. 13 2, 30.}

ANN. 1270. qu'on appelloit *les clains*, *les réponses*, *les contremands* (a), il veut que dans tous les cas où l'on ordonnoit autrefois la bataille, on juge désormais par la preuve testimoniale. On laisse la liberté de reprocher les témoins pour de bonnes & de solides raisons. On accorde même à cet effet quelques jours de délai à celui contre lequel ils déposent, lorsqu'il assure qu'il ne les connoît point : mais tout cela doit se faire avant qu'ils soient entendus. Leur déposition une fois reçue sans contradiction, il n'est plus permis de les rejeter. On ne défend pas néanmoins de leur en opposer d'autres qui attestent le contraire. Ceux-ci à leur tour peuvent être contredits; mais la loi ne porte pas la condescendance plus loin : il n'est plus libre alors d'en appeller ou produire de nouveaux. Ceux qui refusent de rendre témoignage de ce qu'ils sçavent, peuvent y être contraints par la saisie de leurs biens, même par corps, s'il s'agit de blasphème. L'usage étoit alors comme aujourd'hui de les entendre secrètement :

*Laur. ord.
des rois, l. 1,
p. 121.*

(a) Les *clains* sont les plaintes en matière criminelle, les demandes en matière civile : les *réponses* sont les défenses ; les *contremands*, les délais.

mais

mais, ce qui ne se pratique plus, on devoit sur le champ *publier*, c'est-à-dire, lire leurs dépositions aux parties.

ANN. 1270.

Le faux témoin *demeuroit en la volonté de la justice pour l'amende*. S'il succomboit dans le combat, il avoit le poing coupé : de nos jours il est condamné à mort. Celui qui l'avoit amené, ne pouvoit plus en produire un autre pour la même affaire : actuellement il encourt une peine capitale, si la connivence est prouvée.

Etab. l. 1, c. 7.

Il n'en étoit pas de l'ancienne procédure comme de celle qu'on voit pratiquée de nos jours. On commençoit par écouter *les paroles* des deux contendans. On leur assignoit ensuite un jour où ils devoient être entendus une seconde fois. Dociles à l'ordre, ils se représentoient au tems marqué, répétoient leurs moyens, & le bailli ou prévôt les remettoit encore à une autre séance. Ce dernier terme expiré, ils venoient de nouveau exposer leurs raisons. Alors le magistrat se levoit, appelloit ses conseillers ou assesseurs, qu'on nommoit *hommes suffisans*, ou *hommes juges*, leur faisoit le rapport de ce qui avoit été dit, alloit aux voix, enfin prononçoit. Les appellations furent

Etab. l. 1,
c. 105, l. 2,
c. 15.

long-tems ignorées dans nos cours laï-
 ques : elles commençoient à s'intro-
 duire sous le regne de Louis : il les dé-
 fend, lorsqu'il s'agit de jugemens ren-
 dus dans les justices royales. C'est,
 dit-il, qu'on ne peut appeller qu'à un
 supérieur. Le roi n'en connoît point
 d'autre que *Notre - Seigneur : il ne*
tient de nul que de Dieu & de lui,
 c'est-à-dire, de son épée. Mais il per-
 met de supplier le monarque de re-
 voir le jugement, & de le *dépiécer*,
 s'il est injuste. C'est ce qu'on appelloit
amandement, qui devoit être requis le
 jour même que la sentence avoit été
 rendue. Tout le monde pouvoit le de-
 mander en justice royale. On ne le
 permettoit pas anciennement dans les
 cours seigneuriales au *vilain ou coutu-*
mier(a), qui n'avoit entre son seigneur &
 lui d'autre juge que Dieu : depuis il ne
 fut défendu qu'au gentilhomme. Voici
 qu'elle étoit la formule usitée dans ces

Cérif. de Des-
font. c. 21,
art. 8.

(a) On appelloit *vilains* ceux qui habitoient les vil-
 lages; gens pour la plupart de basse extraction, le
 plus communément laboureurs & fermiers, sujets
 aux tailles, aux impôts, enfin aux autres corvées des
 seigneurs : delà vient qu'on a donné ce nom à tous
 les roturiers, ou non nobles. On voit par plusieurs
 monumens qu'ils étoient même dans le commerce
 comme les serfs, dont les seigneurs dispoient
 comme de personnes qui leur appartenoient. On di-
 soit des terres dont ils avoient la propriété, qu'elles

rencontres : » Sire , il me semble que
 » ce jugement me griève , & pour ce je ANN. 1270.
 » requiers amendement , & que fassiez
 » tant de bonnes gens venir , qu'ils
 » connoissent s'il doit avoir lieu , ou
 » non ». Si la révision du procès n'é-
 toit point favorable au suppliant , il
 payoit soixante sols d'amende , non-
 seulement au seigneur , mais à chacun
 de ses juges. Si le magistrat ne veut
 point répondre à la requête , on en peut
 appeller au roi. Alors s'il se trouve
 qu'il a été mal jugé , le bailli est con-
 damné à tous les frais du procès , & à
 réparation de dommages.

On a dit que dans les justices sei-
 gneuriales le gentilhomme n'étoit
 point reçu à demander *amandement de*
jugement. Il devoit ou le reconnoître Etab. l. 12
 bon , ou le *fausser* le jour même qu'il c. 78.
 avoit été prononcé ; ce qui n'avoit
 point lieu dans la cour du roi , qui
 n'a d'autre supérieur que celui d'où
 émane toute puissance. On appelloit
fausser jugement , soutenir qu'il étoit

étoient possédées en *villenage*. On les nommoit aussi
coutumiers , parce qu'ils étoient sujets aux prestations
 & aux tributs que les seigneurs exigeoient de leurs
 hommes sous le nom de *coutumes*. *Du Cang. obs.*
sur les établ. p. 185.

ANN. 1270.

Beaum. c. 67,
P. 337.

Idem c. 61,
P. 315.

Idem c. 67,
P. 338.

faux, ou méchamment rendu : ce qui se faisoit en deux manieres; ou en disant purement & simplement : ce jugement est faux & mauvais : j'en appelle en la cour mon seigneur; ou bien en ajoutant ces paroles injurieuses : Vous avez fait le jugement faux & mauvais, comme mauvais que vous êtes, ou par argent, ou par promesses, ou par quelque autre cause inique que je mettrai en avant. L'appel pur & simple, pour nous servir de l'expression des anciens jurisconsultes, se démenoit par raisons & par témoins loyaux; mais celui contre qui ceux-ci dépositoient, pouvoit lever le second, & l'appeller de parjure & de fausseté : alors la chose se decidoit par le combat. Si la sentence étoit confirmée suivant les voies ordinaires de la justice, l'appellant payoit soixante livres à chaque juge : si elle étoit infirmée, chaque juge payoit soixante livres à l'appellant. Si ce dernier avoit offert la bataille, & qu'il eût succombé; outre cette amende, il perdoit sa cause : son cheval, ainsi que ses armes, demeuroient confisqués au profit du seigneur. S'il avoit combattu par autrui, son champion vaincu avoit le poing coupé.

L'appel impliquoit-il quelque injure, ou, comme on parloit alors, *quelque vilain cas*? Il se jugeoit toujours par gage de bataille. Mais la prudence exigeoit de grandes précautions de la part de celui qui appelloit, s'il ne vouloit exposer son honneur & sa vie. Il devoit sur-tout éviter avec soin *de fausser la cour*; ce qui se faisoit en disant *qu'elle avoit fait jugement faux & déloyal*. Aussi-tôt ceux qui la composoient s'élevoient contre le téméraire, lui donnoient un démenti, & s'offroient de la justifier *de leurs corps contre le sien*. C'étoit donc pour lui une nécessité de combattre l'un après l'autre, non-seulement ceux de ses pairs qui avoient assisté au jugement, mais ceux-même que des affaires particulieres avoient empêchés de s'y trouver: ce qui fut très-sagement établi. L'honneur ou l'opprobre de la cour rejaillissoit également sur tous ses membres: tous étoient également obligés, & de défendre sa gloire au péril de leur vie, & de laver l'affront qu'elle recevoit, dans le sang de celui qui l'outrageoit. D'ailleurs, une fois faussée, elle n'avoit plus ni considération, ni juridiction: tous ses jugemens devenoient nuls: chacun

ANN. 1272.

Aff. de Jer.
C. III, p. 97.

ANN. 1270. étoit en droit de la recuser : ceux qui la formoient, s'ils ne vengeoient sa honte, perdoient pour toujours, & *voix*, & *répons en cour* (a) : ils ne pouvoient plus *porter loyale garantie*. Ainsi tous se trouvoient forcés d'entrer en lice contre l'audacieux appellant. Point de milieu pour lui : il falloit ou les vaincre tous en un même jour, ou se voir attaché à un infâme gibet : mort vile & honteuse, qu'il ne pouvoit échapper que par un miracle qu'il ne devoit pas espérer.

On ne couroit point le même risque, lorsque l'appel de faux jugement ne tomboit que sur ceux des juges qui se vantoient d'avoir dicté l'arrêt. Alors le plaignant leur adressoit ces paroles, sans faire aucune mention de la cour :

Ibid. » Vous dites que vous avez fait le jugement : je soutiens qu'il est faux & déloyal. Si vous le niez, je suis prêt à vous le prouver de mon corps contre les vôtres, & de vous rendre morts ou *récréants* dans une heure du jour : voici mon gage ». S'ils refusoient la bataille, c'étoit une conviction

(a) C'est-à-dire, qu'ils ne pouvoient plus y avoir assemblée, ni même y paroître pour s'y défendre.

de fausseté ; ils étoient deshonorés , & perdoient pour toujours le droit de ju- ANN. 1270.
ger. S'ils succomboient dans le combat qu'ils avoient accepté , ils étoient *pendus par la goule* : mais la cour n'étoit point *faussée*. Elle ne perdoit rien de son honneur : le jugement qu'elle avoit rendu demeuroid stable. Un gibet étoit également la peine de l'appellant vaincu. On pouvoit en quelques occasions ne prendre qu'un des juges à partie : dès-lors on n'avoit à combattre qu'un seul adverfaire ; ce qui étoit , au sentiment de Beaumanoir , & plus prudent, & plus sage. Mais cela même de- Beaum. 6. 62, p. 313.
mandoit des précautions. Lorsqu'on voyoit les juges prêts à prononcer , on devoit dire au seigneur qui tenoit la cour : « Sire , j'ai céans un jugement à avoir dans ce jour : si vous requiers que le fassiez prononcer par un des hommes , & que chacun d'eux dise hautement ce qu'il en pense ». Quand l'un des pairs avoit déclaré publiquement ce qui avoit été jugé , si celui qui parloit après lui étoit de même avis , on devoit l'appeller , & dire au seigneur de la justice : « Sire , je dis que ce jugement qui est prononcé contre moi , & auquel un tel s'est accordé , est

faux , mauvais , déloyal ; & tel le
 ANN. 1270. » ferai contre lui , ou par moi , ou par
 » mon homme qui peut & doit le
 » faire pour moi ». Rien de plus ab-
 surde que toute cette procédure : c'é-
 toit exposer la vie du magistrat à la bru-
 talité du premier chicaneur , forcené
 de dépit & de rage. Il y avoit cepen-
 dant un moyen de parer à cet inconvé-
 nient ; c'étoit de prononcer toujours
 en nom commun. Le président , après
 avoir résumé les voix , devoit dire au
 seigneur : » Sire , notre cour a jugé
 » telle chose ». Demandoit-on qui
 avoit fait l'arrêt ? Tous en général , &
 chacun en particulier , répondoient
 constamment : *C'est la cour avec nous*.
 Ainsi le plaignant se voyoit réduit à se
 soumettre à son jugement , ou à la
 fausser : ce qui l'engageoit à combattre
 contre tous , ou bien à avoir le cou
 coupé.

Aff. de Jer.
 c. 112, p. 88.

Quand le jugement n'étoit faussé
 que contre les hommes qu'on nom-
 moit *jugeurs* , le seigneur de la cour
 où il avoit été rendu , ne perdoit pas le
 droit d'en connoître ; mais s'il étoit
 pris lui-même à partie , l'affaire étoit
 portée à un tribunal supérieur. Dans
 le premier cas il devoit choisir d'autres

juges, qui ne pouvoient être tirés de la classe de ceux qu'on appelloit *vilains* ANN. 1270. & *coutumiers*, gens à qui la loi de l'état Laur. ord. d. ne permettoit pas de faire jugement. nos rois, t. 1, p. 265, 2234. L'usage en quelques endroits n'accor- doit cette prérogative qu'à ceux qui avoient la qualité de pairs. Dans les lieux où la justice étoit administrée par les baillis, on ne recevoit parmi leurs assesseurs ou conseillers que des gentilshommes, ou des hommes francs, c'est-à-dire, possesseurs de fief. On voit à la vérité dans Beaumanoir, qu'on Beaum. c. 67, appelloit quelquefois des bourgeois; p. 339. mais il nous apprend en même-tems que c'étoit souvent un moyen d'appel comme de juges qui ne peuvent, ni ne doivent juger. Lorsqu'un vassal, accusant le sire de *vilain cas*, lui parloit Etab. l. 1, c. 81. en ces termes : *ce jugement est mauvais & faux, jamais je ne plaiderai devant vous*; il devoit d'abord renoncer à son Beaum. c. 61, p. 517, c. 61, de qui relevoit la cour où il avoit été p. 337. condamné, de degré en degré, selon que les hommages montoient ou descendoient, du vavasseur au châtelain, du châtelain au baron, du baron au roi. « Sire, disoit-il, au supérieur, » celui que vous voyez m'a fait faux

~~ANN. 1270.~~ » jugement ; c'est pourquoi je ne veux
 ANN. 1270. » plus tenir de lui , mais de vous qui
 » êtes mon chef-seigneur ». Alors on
 ordonnoit la bataille : le vaincu perdoit
le corps & l'avoir.

On voit par ce fidele exposé, qu'a-
 lors la jurisprudence étoit moins une
 émanation de la souveraine équité,
 qu'un brigandage effréné. C'étoit mê-
 me une chose absolument inconnue au
 tems de ces établissemens, que le mi-
 nistère des procureurs du roi, & de
 ceux des seigneurs pour la punition des
 crimes. Quelqu'un se voyoit-il pour-
 suivi pour meurtre , trahison , rapt ou
 viol, il ufoit de récriminations ; ce qui
 constituoit deux accusations, deux pro-
 cès, deux jugemens ; chose monstrueuse
 & contraire à toutes les regles du droit
 ancien & nouveau. On commençoit
 par mettre en prison, & l'accusateur
 & l'accusé, pour les faire combattre
 ensuite, si les preuves manquoient.

Laur. t. 1, Louis gémissoit sur l'abus & se plai-
 P. 194. gnoit que sa puissance ne lui permît pas
 de l'exterminer. Il ordonne qu'il y aura
 une parfaite égalité dans le traitement
 des deux prisonniers. Il défend de re-
 cevoir caution, lorsqu'il s'agit de quel-
 que méfait qui mérite la mort. S'il

arrivé qu'un d'eux soit élargi sous la ga-
rantie d'une personne de probité, & ANN. 1270.
qu'il ne paroisse pas au tems marqué,
on doit dire au pleige : » Vous avez
» cautionné un tel qui a pris la fuite :
» vous subirez la même peine qu'il en-
» courroit, s'il étoit coupable. Sire,
» peut répondre celui-ci, ce ne ferons
» nous mie ; car si nous plevissions no-
» tre ami, nous faisons ce que nous
» devons ». Cette considération est son
excuse : il en fera quitte pour cent sols
un denier ; amende qu'on appelloit
relief d'homme. Dans les circonstances Etab. l. 2, 6 ;
où il s'agit de la liberté, de la vie, ou 37.
de la perte de quelque membre, quand
les preuves sont égales de part & d'au-
tre, il veut qu'on prononce en faveur
de l'accusé : *C'est*, dit-il, *que droit est*
toujours plus près d'absoudre que de con-
damner.

On ne connoissoit du tems de ces Loix pour
établissemens que deux degrés de jus- les juriflic-
tice, la haute & la basse. Toutes deux tions.
étoient réunies dans la personne du
baron (a) : c'est le nom qu'on donnoit Etab. l. 2, 6 ;
alors au seigneur qui avoit droit 36.

(a) Ce nom n'annonce rien de brillant dans son
origine. Il signifioit un homme lourd, stupide, un
valet de soldat, un domestique fort, robuste, infatigable.

~~ANN. 1270.~~ de foire ou de marche, trois châtel-
 ANN. 1270. nies, ville cloſe, péage, garde & lige
 eſtage. Ces deux dernieres préroga-
 tives méritent une attention particu-
 liere. Elles devoient leur naiſſance,
 tant aux guerres privées, ſource de
 mille brigandages, qu'aux incuſſions
 que pluſieurs barbares, Maures, Nor-
 mandſ, Cotteraux, firent ancienne-
 ment dans le royaume. Dans ces mal-
 heureuſes circonſtances, les pauvres
 habitans de la campagne ſe retiroient

Laur. ord.
 t. 1, 146, 47.

gale dans le travail, du mot Grec *Βαρός*, qui porte
 de peſans fardeaux. Il n'eſt devenu fameux qu'en
 paſſant à ceux qui ſ'attachèrent plus particulière-
 ment aux rois; l'honneur qu'ils avoient d'approcher
 de plus près la majeſté, leur acquit bientôt la pré-
 éminence ſur tous les autres nobles. De là vint
 qu'inſenſiblement on ſe ſervit du mot *Baron* ou *Fa-
 ron*, pour désigner un grand ſeigneur du royaume.
 On crut même ne pouvoir donner un plus beau titre
 aux habitans du ciel. De là cette expreſſion de Froiſ-
 ſard : *Il fit ſes vœux devant le benoit corps du ſaint
 baron ſaint Jacques*. D'abord on ne le donna qu'à
 ceux qui tenoient leurs terres immédiatement du
 roi; enſuite on en diſtingua de deux ſortes; les hauts
 barons, qui relevoient nuement du prince, & les
 ſimples barons qui relevoient du comte ou du duc.
Du Cang. au mot Baro.

On appelloit *Parageau* le cadet de la famille qui
 avoit une portion de baronie; partage qui ne pou-
 voit ſe faire que par l'ordre du pere, ou par le *don
 du roi*. Celui qui l'obtenoit de l'une ou l'autre ma-
 niere, la tenoit auſſi noblement que ſon aîné; il
 jouiſſoit des mêmes prérogatives; il avoit égale-
 ment une juridiſtion. Mais cette juridiſtion reſſor-
 tiſſoit à celle de ſon chef *Parageur*. *Etab. l. 1, c. 24,
 l. 2, c. 36.*

avec leurs femmes, leurs enfans & leurs effets, dans les châteaux de leurs seigneurs, qui vendirent bien cher une protection qu'on n'auroit dû devoir qu'à leur générosité. On les vit en quelques endroits forcer leurs sujets aux réparations de leurs places fortes. Par-tout ils les assujettirent au droit de garde, qu'ils se firent payer en bled, en vin ou en argent, & les obligèrent de plus à faire le *guet* : servitude plus ou moins grande, suivant les différens pays. Là elle exigeoit la *veillée*, *gaite* ou *échaugaite*, quelquefois avec sa femme, quelquefois sans elle, toujours avec ses *sergens* ou serviteurs : c'est ce qu'on appelloit proprement la *garde* qui n'obligeoit qu'à passer les nuits dans le château du seigneur : on avoit le jour à foi. Ici elle emportoit l'obligation d'un séjour actuel dans les forteresses du sire dont on relevoit. C'est ce qu'on nommoit *lige-estage*, qui ne pouvoit se faire qu'en personne, le plus souvent avec sa femme, toujours avec la plus grande partie de sa famille. Les uns le devoient pour toute leur vie les autres pour six mois de l'année; quelques-uns pour six semaines, quel-

ANN. 1270.

Cout. d'Auvergne, ar. 17, tit. 25.

Etab. l. 1, c. 53.

Cout. d'Anjou, art. 136, 174, du Maine, art. 146, 194, de Tours, art. 98, 99, de Loudun, c. 8, art. 4, § 6.

Cout. d'Anjou, art. 135, reg. des fiefs de Champagne, fol. 62.

ANN. 1270. ques autres pour quinze jours. La rési-
dence néanmoins n'étoit pas tellement
requise, qn'on ne pût en certaines oc-
casions obtenir la liberté de s'absenter
pour ses affaires. Quiconque, sans au-
cune raison légitime, manquoit à ce
double service, & de la garde, & du
lige-estage, étoit puni par la perte de
ses meubles.

*Beaum. c. 34,
obs, sur le
même, p. 412.*

Le privilege du baron est de ne de-
voir que l'hommage au roi, & de ne
pouvoir être cité à la cour que pour
défaut de droit; ce qui le rend en
quelque sorte souverain dans sa terre.
Delà vient que par une enquête du
parlement de la Toussaint 1282, il est
dit que *Baronie est seigneurie souveraine
après le roi* : prérogative qui l'élève
beaucoup au-dessus du simple comté.
C'est pour cela que nos monarques,
en assignant des appanages à leurs en-
fans ou à leurs freres, déclaroient qu'ils
leur donnoient tel domaine pour être
tenu *en comté & baronie*. Le seul

*Etab, l. 1,
c. 24,*

baron *a toutes justices*, dit le saint
législateur : le roi même ne peut
faire ban dans ses terres, qu'il n'y
consente. Lui seul connoît des crimes
capitaux, tels que le meurtre, la

L. 1, c. 25,

trahison, l'incendie, le rapt (a), l'encis (b), *chemin brisé, méfait de marché*, ANN. 1270. tous délits enfin où il y a péril de perdre la vie ou quelque membre, & pour lesquels on ordonne la bataille. C'est lui qui donne à ses vassaux les mesures qu'ils doivent distribuer à leurs hommes, lui qui en conserve l'étalon ou le patron, c'est lui qui juge par prévention de tous les abus qui peuvent se commettre en cette matière. Les causes des Juifs ne peuvent être portées qu'à son tribunal, où néanmoins on ne doit point recevoir leur témoignage contre les chrétiens. *L'affurement* ne se donne que devant lui: il a seul le pouvoir de l'ordonner (a): toujours il est juge des infractions qui s'y font, à moins qu'il n'ait été demandé & accordé en la cour du roi, qui étant souveraine comme son chef, ne peut être privée de la connoissance d'une affaire dont elle a été une fois saisie. Dans les justices subalternes, il ne doit être ni ajourné, ni jugé que

L. 1, c. 33.

L. 1, c. 126.

L. 2, c. 281.

(a) Le rapt est *femme efforcée*, violée, l. 1, c. 25.

(b) *Encis* est le meurtre d'une femme grosse, ou de l'enfant dont elle est enceinte, lorsqu'elle a reçu quelque coup, *Ibid.*

(c) *Voyez ce qui a été dit de l'Affurement au t. V, p. 242, 43, 47.*

~~_____~~ par le ministère de ses pairs. Dans les
 ANN. 1270. justices royales il a droit, s'il le de-
 E. 1, c. 71. mande, de faire appeller au moins
 trois barons pour le juger avec les au-
 L. 1, c. 112. tres chevaliers qui se trouveront pré-
 sents. Mais il n'y est cité que par les
 sergens royaux, d'où est venu le pro-
 verbe, *sergent royal est pair à comte*.
 On ne permet d'inquiéter ses hommes,
 ni pour les dettes qu'il a contractées,
 ni pour les délits qu'il a commis : le
 L. 1, c. 88. roi même n'a pas ce pouvoir. On ne
 peut que faire saisir entre leurs mains
 les redevances qui sont échues. Les ju-
 gemens qu'il a rendus ne peuvent être
 réformés que par le roi, s'il relève
 immédiatement de la couronne ; ou
 par le comte, s'il tient sa terre d'un
 autre que du souverain : lui seul est
 autorisé à confisquer les meubles des
 L. 1, c. 90. suicides. La loi enfin lui accorde les
fortunes d'argent, c'est-à-dire, l'argent
 trouvé par hazard en fouillant la terre ;
mais nul n'a la fortune d'or, s'il n'est
roi. Peu de tems après ces établisse-
 mens, on trouva un lingot d'or à Au-
 bervilliers. Les religieux de saint De-
 nis se l'approprièrent comme hauts-
 justiciers. Le prévôt de Paris le reven-
 diqua pour le roi. L'affaire fut portée

au parlement, où l'on prononça en faveur des moines. Le lingot leur fut adjugé, non comme un trésor, mais comme une chose trouvée. On cite quelques jugemens, qui dans ces occasions partagent également entre le propriétaire du fonds, le seigneur haut-justicier, & celui qui a trouvé. Cependant, dit Lauriere, si la question se présentoit, il faudroit suivre la disposition de l'ordonnance du saint monarque.

Bacquet ;
trait. des
droits de just.
c. 32.

Mais de toutes les prérogatives attachées à la dignité de baron, les plus nobles, parce qu'il ne les partageoit qu'avec le roi, étoient le droit d'*aubaine*, celui de bâtardise, enfin celui de confiscation de meubles, tant sur les *déconfés*, que sur les *hérétiques convaincus*. On distinguoit deux sortes d'*aubains* ; l'*étrange*, ou étranger, qui étoit d'une autre crême, c'est-à-dire, d'un autre diocèse que celui où il venoit s'établir ; le *mesçu* ou *mesconnu*, qui étoit né hors du royaume, ou qu'on ne pouvoit croire sur son origine. Le premier étoit de la classe des personnes franches, quoiqu'il dût un droit d'*aubaine*, c'est-à-dire, quatre deniers. On lui accorde an & jour

Etab. l. 1.
c. 37.

ANN. 1270. pour se choisir un seigneur. S'il y manque, il encourt l'amende ; s'il vient à mourir, sans avoir ordonné par son testament de payer ce tribut, tous ses meubles sont au baron. Le se-
L. 115 c. 96. cond étoit serf ou *cuvert*, nom affecté à ce qu'il y avoit de plus bas parmi les esclaves ; homme *taillable à volonté*, *abonné*, *questable*, *corvéable*, *main-*
Laur. ord. *mortable* ; termes aussi barbares que la
t. 1, p. 188. chose qu'ils signifioient ; si méprisable
Ducang. enfin, qu'on ne croyoit pas pouvoir ré-
gloss. au mot duire à un état plus humiliant le lâche ;
culverta. qui oubliant sa patrie, fuyoit honteusement devant l'ennemi. Voici quelle étoit la loi pour cette classe de citoyens infortunés. Quand ils mouroient, la moitié de leurs meubles appartenoit au gentilhomme haut-justicier. S'ils n'avoient aucun *hoir*, *ni lignage*, le seigneur demeuroit saisi de tous leurs biens ; mais il devoit acquiter, & leurs dettes, & leurs legs ; adoucissement que le nouveau législateur crut devoir aux malheurs de leur condition. On ne leur permettoit pas anciennement de tester au préjudice de celui dont ils étoient couchants & levants. Le baron cependant n'avoit ni les cens, ni les *coûtumes* dûs par les héritages

que le *cuvert* acquéroit en d'autre seigneuries. On l'obligeoit de donner des hommes pour les desservir , & en payer les redevances. Cet usage si contraire à l'humanité , au droit des gens , au bien même du royaume , fut justement aboli. Nos monarques ayant affranchi de la *servitude de corps* , non-seulement les peuples de leurs domaines , mais encore les habitans des grandes villes , en usèrent de même envers le malheureux *aubain mesconnu* , qui sous leur protection royale , brava enfin toutes les violences des barons , & conserva sa franchise naturelle. Insensiblement il n'eut plus d'autre seigneur que le roi , qui seul doit lui succéder au défaut d'enfans régnicoles & légitimes , parce que lui seul peut lui accorder des lettres de *naturalité*.

ANN. 1270

On appelloit *droit de bâtardise* , le privilège qu'avoit le baron en quelques lieux de succéder aux biens du bâtard qui décédoit dans sa terre , sans laisser ni héritier , ni lignage. La loi n'y met d'autre condition , que de remplir les legs du défunt , & de payer le douaire de sa femme. On a vû qu'anciennement , en France sur-tout , en Italie , en Espagne , l'état des bâtards n'avoit

Etab. l. 12
c. 97. l. 26
c. 30.

rien de honteux, ni de deshonorant.
ANN. 1270. Ils y étoient traités comme ceux qui
Ducang. provenoient d'un légitime mariage,
gloss. au mot succédoient comme eux aux titres &
Bastardus. aux biens de leur peres, pourvû qu'il

les eût reconnus ; portoient également
 son nom, héritoient de ses armes, sans
 autre différence qu'une bande qui cou-
 poit diagonalement leur écu : usage
 qui a subsisté jusqu'au règne de Henri
 IV, qui leur défendit de s'arroger la
 noblesse, sans en avoir auparavant ob-
 tenu des lettres du souverain. Mais
 toutes ces anciennes prérogatives ne
 regardoient que les bâtarde des princes
 & des nobles : ceux des roturiers sui-
 voient ordinairement la condition des

Etab. l. 1. *Aubains mescrus* ou *mesconnus*. Ils
o. 93. étoient serfs ou main-mortables de
 corps, incapables enfin de succéder, &
 d'exercer le retrait lignager. Ils ne pou-
 voient ni se marier, ni acquérir, ni
 aliéner leurs possessions, ni donner par
 testament au-delà de cinq sols, sans la
 permission du Seigneur. Louis, tou-
 jours inspiré par la religion & l'humani-
 té, leur permet de disposer de
 leurs meubles en aumône : le reste
 de leur succession, s'ils décèdent
 sans enfans, est déclaré appartenir au
 gentilhomme sur la terre duquel ils

neurent : il n'en excepte que ses domaines où , suivant l'usage de Paris , de l'Orléanois , & de la Sologne , le bâtard ne peut faire autre seigneur que le roi. C'est aujourd'hui une maxime constante dans tout le royaume , que le souverain pouvant seul légitimer cette espèce de citoyens , lui seul doit succéder à leurs biens. Ce n'est que par tolérance que le haut - justicier jouit de ce droit , lorsqu'un enfant illégitime est né , a demeuré , est mort dans sa châtellenie.

ANN. 1270.

Laur. t. 1.
préf. p. 18, 19.

On voit encore par le traitement fait aux *décensés* ou *intestats* , termes qui dans nos vieux praticiens semblent signifier la même chose , que les seigneurs ne laissoient échapper aucun moyen de s'emparer des possessions de leurs sujets ; usurpations qu'ils sçavoient toujours colorer de quelques spécieux prétextes. C'étoit une espèce de crime de mourir sans se confesser , sans recevoir le sacré viatique , sans avoir fait son testament : on regardoit même les morts subites comme des châtimens de Dieu : c'étoit une note d'infamie , une marque de damnation. De là les hauts-justiciers prirent occasion de s'appliquer les biens de ceux qui

Ducang.
gloss. au mot
intestatio.

~~Ann. 1170.~~ faisoient une fin si malheureuse : abus
 ANN. 1170. qui jetta de si profondes racines , qu'in-
 sensiblement il passa pour un droit
 seigneurial , qu'on vendit avec les au-
 tres prérogatives de la terre. Le saint
 Etab. l. 1. législateur , pour remédier à ces dé-
 98. sordres , distingue deux sortes de dé-
 confés ; celui qui est mort subitement ,
 sans avoir eu le tems de se reconnoî-
 tre , & celui qui ayant été malade
 pendant huit jours , est décédé sans
 vouloir participer aux sacremens de
 l'église. Dans la premiere hypothèse ,
 il décide que la justice & la seigneurie
 n'ont rien à prétendre sur les biens du
 défunt. Dans la seconde , il déclare
 tous ses meubles confisqués au profit
 du baron ; mais s'il y a un testament ,
 il veut qu'il soit exécuté , & ses dettes
 payées ; ce qui étoit ordinairement la
 premiere chose oubliée. On voit par un
 Ducang. obs. ancien titre , que nos rois même ont
 sur les étab. estimé avoir droit sur tous les biens-
 182. meubles des prélats qui avoient le
 malheur de mourir sans tester. Quel-
 ques-uns même l'ont étendu jusques
 sur ceux de tous les ecclésiastiques du
 royaume. » Si l'évêque de Laon meurt
 » intestat , ce qu'à Dieu ne plaise , ce

• sont les propres termes de Louis VII, ANN. 1270.
 • tout son or, tout son argent, toute sa
 • récolte enfin appartient au roi. On
 • n'en excepte que le vin qui provient
 • des vignes qu'il a acquises ou plan-
 • tées : il doit être employé à payer
 • ses dettes : s'il n'en a point, on le
 • réservera pour le successeur ». Inno-
 • cent IV, pour recueillir dans le sein de
 • son avarice, c'est l'expression d'un au-
 • eur contemporain, des richesses épar-
 • gnées au service des autels, essaya de
 • approprier un droit si utile, au préju-
 • dice des princes ; mais les cardinaux
 • obligèrent à se départir de cette in-
 • justice. Insensiblement néanmoins le
 • clergé vint à bout de mettre la main
 • sur les biens de ceux qui décédoient
 • sans langue, comme on parloit alors,
 • c'est-à-dire, sans avoir testé.

Matth.
Westm. an.
1248. Matth.
Par. p. 485.

Déjà il connoissoit de l'exécution des
 testamens, apposoit les scellés, faisoit
 des inventaires, exigeoit enfin, le fou-
 dre à la main, l'accomplissement des
 volontés du testateur. On lui permit en
 outre de se mettre en possession des
 biens du défunt, si ceux qui recueil-
 loient sa succession, négligioient de
 remplir ce qui avoit été ordonné. Nos
 rois par cette concession vouloient

Ducang.
gloss. au mot,
intestatio.

ANN. 1270. corriger un abus : ils en occasionnerent un plus grand. L'intérêt s'empara du cœur des ministres d'une religion qui ne prêche que le dénuement : on ne chercha qu'à s'attribuer la dépouille du mort : on oublia de payer ses dettes ; & de distribuer ses aumônes. L'ignorance se joignit à la cupidité : bien-tôt le mal fut à son comble. On obligea peu à peu tout chrétien à léguer en faveur de l'église une certaine portion de ses biens , c'est-à-dire , la dixième partie. L'omission de cette bonne œuvre déceloit le mépris du salut. C'est pour cela que les conciles ordonnent aux prêtres , sous les plus grièves peines , d'exhorter vivement les moribonds à mériter les suffrages des fidèles par leurs pieuses libéralités. Quiconque se montroit indocile à leurs remontrances , étoit privé de l'absolution , du viatique & de la sépulture. On ne voyoit plus en lui qu'un réprouvé : on ne mettoit aucune différence entre l'intestat & le suicide. Quelquefois on vouloit bien se radoucir , & permettre aux parens du défunt de tester en son nom. On voit un acte d'Alain & de Gauthier de Neuville , l'un chevalier , l'autre chanoine de Rheims , par lequel ils

*Matth. Per.
p. 113. Synod. Sodor.
can. 1.*

*In Tabul.
Prior S. Vincent.
Laudun.*

ils déclarent qu'ils font un testament pour Pierre autrefois leur frere, & leguent pour le salut de son ame trois muids de vin aux moines qui desservent leur chapelle, à condition qu'ils feront tous les ans un service pour lui. La complaisance fut même portée plus loin. La charité fit présumer que celui qui étoit décédé sans disposer au profit de l'église, avoit eu intention de laisser à ses parens le soin de l'en dédommager. Sur ce fondement les évêques & les prêtres se chargeoient de suppléer à ce qu'il auroit dû faire. Ils rédigeoient, de concert avec ses héritiers, un testament qu'il falloit exécuter. Ceux-ci se rendoient-ils trop difficiles? On refusoit la sépulture au cadavre; ce qui leur attiroit de si grands affronts qu'ils étoient contraints de souscrire à tout ce qu'on exigeoit. C'est trop peu dire : il falloit encore payer un droit pour obtenir de l'évêque la permission d'enterrer un homme qui avoit osé mourir sans rien donner à l'église. On cite un arrêt du parlement, qui ordonne que les *intestats* pourront être enterrés sans le congé de l'évêque & de ses officiers, s'il n'y a empêchement canonique.

ANN. 1270.

Arrest. Senat.
Par. an. 1409.

Ainsi finit, au rapport de Ducange;
 ANN. 1270. une pratique où la cupidité avoit peut-être moins de part qu'une aveugle ignorance. On inféra de la nécessité de racheter ses péchés par des aumônes, que tout pécheur, c'est-à-dire, tout le genre humain, étoit obligé, sous peine de damnation, de faire quelques donations aux églises. C'étoit une erreur sans doute; mais cette erreur devint bientôt une loi: les pauvres comme les riches s'en faisoient un devoir indispensable. On raconte qu'une pauvre femme n'ayant rien à donner, porta un jour un petit chat à l'offrande, disant qu'il serviroit à prendre les souris de l'église, & qu'il étoit de fort bonne race. D'ailleurs, combien d'usages établis sur des principes aussi ruineux! Tel étoit entr'autres celui qui, fondé sur l'exemple du jeune Tobie, interdisoit aux nouveaux mariés d'habiter ensemble les trois premières nuits de leurs nûces. Les habitans d'Abbeville apparemment craignoient peu le dragon: rien ne put les faire plier sous un joug inconnu dans la primitive église.

Ibid. 19 Mar. an. 1409. Le maire & les échevins présentèrent une requête au parlement: il fut prononcé définitivement que les épousés

Thaumas de la Thaum. observat. sur Beaum. page 392.

*pourroient coucher franchement les trois
premieres nuits avec leurs femmes, sans
la permission de l'évêque & de ses offi-
ciers. On en dit autant de la coùtume
qu'on voulut introduire en quelques
endroits de porter les cheveux courts :
coùtume assurément dont l'observa-
tion n'augmentoît en rien les revenus
du clergé. On avoit lu dans saint Paul,
que la nature nous enseigne qu'il seroit
honteux à un homme de laisser croître ses
cheveux : ce qui signifie que l'air effé-
miné, les parures affectées, les frisu-
res, les vains ornemens enfin assez or-
dinares au sexe, sont indécens dans
l'homme, indignes de sa prééminen-
ce, opposés à son état. On crut y voir
un dogme de la morale évangélique.
Guillaume archevêque de Rouen, dé-
cida que c'étoit un péché contre nature :
plusieurs évêques adopterent cette chi-
mere. Il fut statué « que ceux qui por-
teroient de longs cheveux seroient
exclus de nos temples pendant leur
vie, & qu'on ne prieroit pas pour
eux après leur mort ». Un évêque
d'Amiens officiant le jour de Noël,
refuse le baiser de la patène aux réfrac-
taires : le zele qui l'anime fait impres-
sion : la frayeur se répand dans tous les*

ANN. 1270.

I. Corint.
c. II, v. 14.

Hist. des
Arch. de R.
par le Pere
Pom. Bened.
c. 1, 8.

ANN. 1270. esprits. Les prétendus coupables faïssent leurs couteaux, se coupent les cheveux dans le sanctuaire même, & sont admis à l'offrande. L'étude & la réflexion dessillèrent enfin les yeux : les ténèbres se dissipèrent ; on rougit de se trouver si ridicule.

*Etab. l. 1,
c. 85.*

*Laur. ord.
t. 1, p. 51.*

*Idem ibid.
p. 612.*

On ne trouve gueres plus de désintéressement dans la conduite des hauts-justiciers à l'égard des personnes suspectes de *bouguerie* (a), c'est-à-dire, d'hérésie, crime dont ils partageoient alors la connoissance avec le souverain. Anciennement, tout hérétique étoit infâme : ses enfans ne lui succédoient pas. Ceux qui lui donnoient retraite, le défendoient ou le favorisoient, ne pouvoient plus ni témoigner, ni tester, ni succéder, ni posséder aucune dignité. Raymond VII, comte de Toulouse, n'échappa à la rigueur de cette loi que par son courage, & le sacrifice de la plus grande partie de ses états. C'étoit au seigneur à faire arrêter les hérétiques. S'il négligeoit ce devoir, on lui donnoit an & jour pour

(a) On donna d'abord le nom de B. aux Albigeois, puis à tous les hérétiques en général, ensuite aux usuriers, enfin à ceux qui commettent le crime qu'il n'est pas permis de nommer. *Laur. ord. t. 1, p. 175. Ducing. observ. sur les établ. p. 187, 10.*

se remplir : ce terme expiré, il per-
 doit sa terre, dont le premier catho-
 lique pouvoit se mettre en possession.
 Lorsque les cours laïques s'étoient fai-
 tes d'un malheureux errant dans la foi,
 elles l'envoyoient à l'évêque. Celui-ci,
 après l'avoir convaincu, le livroit au
 bras séculier, qui devoit le faire brûler.
 Tous ses meubles étoient confisqués au
 profit du baron. On n'usoit pas tout-à-
 fait de la même sévérité contre ceux
 qui par an & plus étoient comme chiens
 endormis en excommunication ; mais
 on les contraignoit, & par corps, &
 par la saisie de leurs biens, à se remet-
 tre en obéissance de sainte eglise, dont
 ils étoient séparés par leur coulpe. L'ab-
 solution obtenue, ils étoient con-
 damnés à neuf livres d'amende, trois
 pour la justice laïque, six pour la cour
 de chrétienté, qui devoit les recevoir
 par les mains de la première. Le sage
 législateur néanmoins défend d'atten-
 der à leur liberté, s'ils sont excommu-
 niés pour dettes ; ce qui arrivoit alors
 très-fréquemment. Quiconque mou-
 roit sous cet imprudent anathême,
 n'avoit aucune part aux suffrages des
 fidèles. On n'offroit point pour lui le
 sacrifice de la messe : il étoit privé des

ANN. 1270.

Etab. l. 1,
c. 85, 123.

Laur. r. 1,
p. 180, 244.

ANN. 1270.

prieres publiques. On lit que Pierre de Bourbon ayant été plusieurs fois frappé du foudre ecclésiastique à la poursuite de ses créanciers, Louis son fils, afin de lui procurer les oraisons ordinaires, sollicita vivement auprès du pape Innocent VI pour le faire absoudre après sa mort; grace qu'il n'obtint que sous la condition de payer tout ce qui étoit dû. Les laïques s'éleverent avec force contre cette monstrueuse jurisprudence, que cependant ils n'osèrent d'abord entreprendre d'exterminer entièrement. On permit aux gens d'église de procéder en ces occasions *par sermons, par inhibitions, par monitions*; mais on leur défendit de lancer l'excommunication contre ceux dont les biens excédoient la créance. Enfin tout rentra dans l'ordre naturel: le clergé cessa de s'attribuer la juridiction sur une matiere purement temporelle: la prise de corps & la saisie des biens sont aujourd'hui les seules voies employées pour forcer le débiteur de payer.

Telles étoient les prérogatives que le baron tenoit ou de sa dignité, ou de la foiblesse de l'ancien gouvernement. On trouvera moins de brillant,

peut-être aussi moins d'usurpation dans les privilèges dont jouissoient les vassaux, nom généralement affecté à tout feudataire. On en distinguoit anciennement de deux sortes, les *majeurs*, qui relevoient immédiatement du roi ou des grands vassaux de la couronne: les *mineurs* qui étoient subordonnés aux *majeurs*, à cause des fiefs dont ils leur faisoient hommage. Un célèbre jurisconsulte Anglois, en parlant des premiers, dit qu'il y a dans l'état civil & politique des empereurs, des rois, des princes qui gouvernent, & sous eux des ducs, des comtes, des barons, des *grands ou vavasseurs*, des chevaliers, des personnes franches, des hommes coutumiers, & diverses autres puissances établies sous l'autorité royale. La probité, si l'on en croit un écrivain du même-tems, peut ennoblir le rôturier; mais ne change point l'ordre des choses. Un Plebéien ne peut devenir *grand seigneur ou vavasseur* que par concession du prince. Les usages de Barcelonne condamnent celui qui a tué un vavasseur à soixante onces d'or pur. La composition pour le meurtre d'un chevalier n'est que de douze : différence prodigieuse qui

ANN. 1270.

Ducang. glos. au mot vavassores.

Bracton, l. 1, c. 5.

Astr. Cappelletti & Amatoriis.

Ann. 1270. prouve bien que les *vavassories* (a) étoient alors des premières dignités de l'état. Mais du tems de ces établissemens le vavasseur étoit un simple seigneur de fief, *gentilhomme du moindre étage*, qui n'avoit que ce qu'on appelle *basse-justice*; d'où vient que dans le conseil de Pierre de Fontaines il est nommé *bas sire*. Delà encore ce discours si modeste, qu'un romancier met dans la bouche d'un de ses personnages : *je suis un chevalier né de ce pays, extrait de vavasseurs & de basse gent*. Delà enfin cette noble réponse d'un chevalier au roi Richard, qui le prenant pour le monarque François, lui dit dans son premier transport : *roi, or vous tiens je. Certes, sire,*

Roman de Merlin.

Leur. t. 1, p. 135, not. 2.

(a) C'est le nom qu'on donnoit alors au fief de moindre conséquence; la dame qui le possédoit est appelée *vavassoire* dans le roman mss. de Girard de Vienne.

- (2) *de retr. d.* Karlon li roi n'y fit plus de morée (a);
A son conseil à la duchesse appelée,
Dame, fait il, il n'y a mestier celée,
Se il vous plaît, & il bien vous agréé,
Je vous prendrai à moller espousée.
(b) *l'ouit.* La dame l'ot (b), tote en fut trépassée (c);
(c) *affligée.* Sire, fait-elle, or m'avez-vous gabée (d).
(d) *moquée.* Ne doit nul roi, c'est vérité provée,
La vavassoire prendre de sa contrée:
Fille de roi vous doit être donnée,
Ou autre dame de moult grant renommée!

reprit le brave aventurier , *non faites :*
ains tenez Alain de Rouffy , un pauvre ANN. 1270.
vavasseur.

On n'en doit cependant rien conclure au désavantage des vavasseurs : le seul défaut de richesses les constituoit dans un rang inférieur. Tel d'entre eux l'emportoit en noblesse sur le châtelain dont il relevoit : il n'étoit subordonné que dans l'ordre de la mouvance. On ne lui permet dans ces établissemens , ni de connoître des crimes capitaux, ni de bannir , ou de faire *forjurer* le pays[a] : ce qui seroit étendre sa juridiction au-delà de son territoire, puisqu'il n'est pas seigneur dans toute la châtellenie. S'il le fait sans le consentement du baron , il perd sa justice. On lui accorde le pouvoir d'ordonner ce qu'on appelloit *la petite amende*, c'est-à-dire , deux sols entre rôturiers,

L. I, c. 4, 31.

Ch. 47.

(a) Bannir & faire *forjurer* le pays , sont deux choses différentes. Quand ceux qui avoient la justice laïque, tenoient un malfaiteur dans leurs prisons , si le délit le méritoit , ils le condamnoient à quitter leur châtellenie ; ce qui s'appelloit proprement bannir , ou , comme on parloit alors , *forbanir*. Mais lorsqu'un criminel avoit le tems de se réfugier dans une église ou dans un cimetière , asyles sacrés , les cours laïques ne pouvoient plus lui faire son procès : elles exigeoient seulement qu'il abandonnât le pays ; ce qu'on exprimoit par ce terme , *faire forjurer le pays*. Laur. t. 1, p. 131-32.

sept sols six deniers entre nobles : il peut même lever jusqu'à soixante sols, s'il s'agit d'injures grossières, ou de fausses mesures, ou de forêt coupée, ou de chemin brisé, ou de troupeau qu'on a mené paître en des lieux défendus ; mais en même-tems on lui interdit les batailles. S'il les tient en quelques endroits pour des cas qui sont de son ressort, c'est sans préjudice des prérogatives des barons, qui seuls peuvent livrer le champ. Le droit général de la France l'oblige à conduire en la cour du seigneur dominant ceux qu'il a condamnés à se purger par le duel. Le combat ne peut se donner que devant le haut-justicier ; mais l'amende est pour le juge inférieur. Ici le vavasseur connoît du vol, & fait pendre le voleur ; ce qui lui donne droit d'élever des fourches, qui cependant, lorsqu'elles sont tombées, ne peuvent être rétablies que sous l'autorité du baron. Là il doit mener le larron à son seigneur, qui après l'avoir jugé, le lui renvoie pour en faire justice ; ce qui lui procure la dépouille du criminel, c'est-à-dire, le chaperon, le surcot, & tout ce qui est au-dessus de la ceinture. Jamais il ne peut relâcher le

ANN. 1270.

Ch. III, c. 38.

Ducang. obs.
sur les étab.
L. 153.

Etab. l. 1,
c. 38.

L. 2, c. 35.

L. 1, c. 35.

ravisseur du bien d'autrui que du consentement de son chef-seigneur : s'il est prouvé qu'il l'ait fait évader, la loi le déclare privé de sa juridiction. Toujours il est en droit de réclamer son homme, si le fait pour lequel il est ajourné en la cour du baron n'est pas de haute-justice. On n'en excepte que la circonstance où l'affaire seroit jugée, & la dette reconnue ; c'est que l'inférieur ne peut réformer le jugement du supérieur. Quelquefois il peut avoir un four banal ; mais on exige pour cela qu'il soit possesseur d'un bourg, ou d'une partie de bourg. Dans les endroits où il a *voirie*, tous ceux qui ont domicile en rôtture sur son fief, sont obligés de moudre à son moulin. Partout il a le trésor trouvé dans sa terre, s'il n'est ni d'or, ni d'argent.

ANN. 1270.

Ch. 40.

Ch. 100.

Ch. 107.

Ch. 90.

Mais ce n'étoit point assez d'avoir fixé les limites des juridictions : il falloit encore déterminer le genre de peine qu'on devoit infliger aux malfaiteurs. Ce fut un des premiers soins du sage législateur, moins toutefois par sévérité, que par amour de l'ordre ; autant pour contenir le peuple dans les bornes étroites du devoir, que pour prévenir tout abus de la part des juges. Alors le feu

Loix pénales.

& la potence étoient les seuls châti-
 mens de ceux qui avoient mérité la
 mort : le supplice de la roue , usité dès
 la fondation de la monarchie , sur-tout
 à l'égard des personnes accusées de ma-
 léfices & de forcellerie , paroît n'avoir
 pas été connu sous le règne de Louis.
 C'est François I qui l'introduisit en
 1534 pour les voleurs de grands che-
 mins. Celui, dit le saint roi , qui enleve
 de force l'habit ou la bourse des passans
 sur la voie publique , ou dans les bois ,
 doit être pendu , ensuite traîné , puis
 tous ses meubles confisqués au profit du
 baron , sa maison détruite de fond en
 comble , ses terres ravagées , ses prés
 brûlés , ses vignes arrachées , ses arbres
 dépouillés de leur écorce On sévit de
 même contre l'assassin , l'homicide , le
 ravisseur , l'incendiaire , le traître , &
ceux qui emblent cheval ou jument.
 On arrache les yeux à ceux qui volent
 dans les églises. Les faux monnoyeurs
 sont traités avec la même rigueur : an-
 ciennement on leur coupoit le poing :
 dans quelques endroits on les faisoit
 bouillir. On punit le péché contre na-
 ture , pour la première fois , par une mu-
 tilation honteuse ; pour la seconde , par
 la perte d'un membre ; pour la troisième ,

ANN. 1270.

Greg. Tur.

hist. L. 6,

c. 35, p. 368.

Aimoin. l. 3,

c. 52, p. 71.

Etab. l. 1,

c. 26.

L. 2, c. 39.

L. 1, c. 4, 29.

Capit. Lud.

pii. an. 819.

Cout. d'Anj.

art. 23.

Beaum. c. 30.

Anc. coutum.

d'Orl. p. 468.

par le feu. La femme, pour la première fois, perd la lèvre supérieure; pour la seconde, l'inférieure; pour la troisième, est brûlée. Un premier larcin *en menues choses*, telles qu'une écharpe, une robe, un soc de charrue, ou quelques deniers, est châtié par la perte d'une oreille; au second, on a le pied coupé; au troisième, on est pendu. C'est, dit la loi, que le crime a ses degrés, ainsi que la vertu : *on ne vient pas du gros au petit, mais du petit au grand*. Tout larron domestique est pendable; c'est une manière de trahison : rarement un chef de famille est en garde contre ceux qui sont à son pain & à son vin. Les complices d'un assassinat ou d'un vol, les receleurs, tous ceux en un mot qui ont consenti au crime, sont punissables comme ceux qui l'ont commis. La loi paroîtra peut-être trop dure à l'égard des femmes : peut-être aussi que les croyant plus fragiles, on a voulu les retenir par des peines plus effrayantes. Elles sont brûlées vives, lorsque sciemment elles tiennent compagnie aux meurtriers ou larrons. On les enfouissoit en Anjou pour avoir dérobé chevaux ou jumens. Dans la chronique scandaleuse, ou

ANN. 1270.

Etab. l. 32
c. 30.

Ch. 32.

Cout. d'Anj.
art. 26.

ANN. 1270. de Louis XI, il est parlé d'une Perrette Mauger, qui fut enterrée toute vive.

Ch. 35. Une mere qui malheureusement tue ou étrangle son enfant de jour ou de nuit, est renvoyée à la sainte église pour recevoir la pénitence que les sacrés canons imposent en pareil cas : si elle récidive, on la condamne au feu.

Ch. 36. On ne punit point la simple volonté, quand l'exécution n'a point été tentée :

Ch. 37. mais si quelqu'un a l'audace de menacer un de ses concitoyens, il le met en droit de lui demander *assurement devant justice* : s'il le refuse, il est coupable de toutes les violences commises contre lui.

Ch. 34. l. 2. Tout homme suspect, c'est-à-dire, **e. 16.** tout fainéant, tout vagabond, qui n'ayant rien & ne gagnant rien, fréquente les tavernes, doit être arrêté, interrogé sur ses facultés, banni de la ville, s'il est surpris en mensonge ou convaincu de mauvaise vie, quelquefois même condamné à mort, s'il se trouve coupable de quelque crime. On voit dans l'histoire des anciens Egyptiens une loi à peu près semblable, & beaucoup plus rigoureuse encore. **Herod. l. 2.** **in Europe.** Amasis, dit-on, ordonna à tous les habitans de l'Égypte de se présenter

chaque année devant le gouverneur de la province, pour lui donner un état de leurs biens. Ceux qui manquoient à ce devoir, ou qui ne pouvoient pas prouver qu'ils vivoient légitimement, étoient condamnés à mort : sévérité trop grande sans doute, mais qui fait bien voir l'idée affreuse qu'on avoit des gens oisifs chez un peuple d'ailleurs doux & modéré dans ses mœurs comme dans sa police. Louis plus indulgent, du moins aussi sage, en éloignant le citoyen inutile & dangereux, pourvoit avec la même efficacité à la sûreté & au bonheur de ses sujets.

Un gentilhomme qui séduit & des- honnore une demoiselle confiée à sa garde, est dépouillé de son fief. S'il a employé la violence, il est pendu; ce qui semble prouver qu'en ce tems-là les nobles étoient sujets aux mêmes peines que les rôturiers. On regardoit alors, on regarde encore aujourd'hui cette séduction comme un rapt; on a cru que le supplice devoit être le même. C'étoit aussi l'esprit des loix Romaines, qui cependant sont moins sévères à l'égard du tuteur qui a suborné sa pupille. Elles exigent à la vérité,

ANN. 1270.

Etab. l. 2.

P. 51.

Cod. Theod.

l. 9. tit. 8.

Cod. Just. l.

9. tit. 10.

ANN. 1270. qu'en la mariant, il prouve qu'elle est vierge ; mais s'il est constaté qu'il en a abusé, elles ne le condamnent qu'à l'exil & à la perte de ses biens. Une

Etab. l. 1. c. 12. fille noble qui est convaincue d'avoir eu quelque mauvais commerce, quand même elle n'auroit pas eu d'enfans, est privée de sa part dans la succession paternelle ou maternelle. Dans le Maine

Cout. d'Anj. art. 251. & dans l'Anjou on ne pouvoit la déshériter, que lorsqu'elle n'avoit pas vingt-cinq ans : ce tems arrivé, on supposoit que c'étoit la faute des parens

Etab. l. 1. c. 50, 52. de ne l'avoir point mariée. Le vassal qui corrompt la femme ou la fille de son seigneur, perd son fief. Le seigneur qui porte l'infamie & le deshonneur dans la famille de son vassal, n'a plus droit à l'hommage du mari ou du pere deshonoré.

Ch. 83. Le bris de prison devient la conviction du crime pour lequel on est arrêté.

Celui qui ose la forcer est pendu quand même il ne seroit point coupable du délit qui l'a mis dans les fers. La raison, la justice & l'humanité ont fait changer cette monstrueuse jurisprudence : elle n'est plus usitée dans la France. Le croisé, le moine, & le clerc qui porte la tonsure & l'habit clérical, ne peu-

Ch. 84.

vent être jugés par les cours laïques : droit qui ouvroit la porte aux plus affreux désordres. L'église ne condamne jamais à mort ; ainsi les plus grands crimes n'étoient point punis , ou ne l'étoient que par quelques coups de discipline : l'expérience a corrigé l'abus. L'hérétique est brûlé , l'usurier dépouillé de ses meubles & condamné à une peine canonique , le suicide privé de la sépulture ecclésiastique. Autrefois tout son mobilier étoit au baron , aujourd'hui tous ses biens seroient confisqués. Lorsqu'une bête vicieuse tue un homme ou une femme , on doit arrêter celui qu'on soupçonne être son conducteur. S'il jure sur les saints , qu'elle n'est point à lui , elle demeure à la justice pour ne plus servir : s'il convient qu'elle lui appartient , mais qu'il ne lui connoissoit pas un tel défaut , outre la confiscation de la bête meurtrière , il paye cent sols & onze deniers , amende qu'on appelloit *relief d'homme*. S'il est assez imprudent pour avouer qu'il n'ignoroit pas ce vice , la loi , trop barbare sans doute , veut qu'il expire sur un infâme gibet : supplice qu'on faisoit quelquefois subir

ANN. 1270.

Ch. 85 , 86

88 , 123.

Ch. 1216

ANN. 1279.
Decis. 238. au malheureux animal. Gui pape raconte comme témoin oculaire, qu'un cochon ayant tué un enfant en Bourgogne, on lui fit son procès dans les formes. Le crime avéré, on le condamna à être pendu, ce qui fut très gravement exécuté.

Etab. l. 1.
§. 130. La dégradation & la confiscation de meubles est la peine du téméraire qui ose se faire armer chevalier, quoiqu'il ne soit pas *gentilhomme de parage*, c'est-à-dire, par son pere. Alors, il est vrai, *la genti-femme*, mariée au roturier, communiquoit la noblesse à ses enfans. On les traitoit, non-seulement en Champagne^a, mais dans tout le reste du royaume, *comme gentilshommes du fait de leur corps*. Ils pouvoient tenir fiefs, ce qu'on ne permettoit pas au *vilain* ; cependant, dit Beaumanoir, *la gentillesse par laquelle on devient chevalier, doit venir de par le pere*. On n'a aucun égard à la naissance de


Beaum. c 49.
P. 152, 53.

^a La noblesse de par les meres avoit lieu à Paris, comme dans toutes les provinces de France. Il y a encore plusieurs coutumes qui l'autorisent, telles que celle d'Artois. *art. 198*, & celle de S. Michel, *art. 2*. ce qui suffit pour prouver que ce n'est pas un privilège accordé à la seule Champagne, ainsi que Pithou, & quelques autres Ecrivains se le sont imaginés. *Laur. t. 1. p. 217. not. 6.*

la mere ; il suffit qu'elle ne soit pas née dans la servitude : c'est la coutume générale de la France. Si quelqu'un , fondé sur la noblesse maternelle , s'introduit dans l'ordre des chevaliers , on doit l'arrêter , saisir son mobilier au profit du fisc , puis *lui couper de dessus les talons* ; ou , comme disent ces établissemens , *lui trancher sur un fumier ses éperons dorés* : c'étoit la marque distinctive de la chevalerie. L'écuyer les portoit argentés : le rôturier n'en avoit point ; il servoit à pied dans les armées. On lit dans le registre des hommages de Guienne , que si le seigneur roi vient en Gascogne au château de Redorte , le seigneur de Sancy & ses *aparageurs* lui doivent dix chevaliers , avec un repas tel qu'il l'exigera. On détermine jusqu'aux viandes qui le composeront : c'est du porc frais , du mouton , des choux , de la moutarde , des poulardes rôties. On ajoute qu'un de ces seigneurs servira le monarque à table avec des bottines rouges & des éperons dorés , s'il est chevalier ; avec des bottines blanches & des éperons argentés , s'il n'est que simple écuyer. Une autre prérogative du chevalier

ANN. 1270.

Ducang. obs.
sur les étab.
p. 126.


 étoit de pouvoir porter des dorures
 ANN. 1270. sur le harnois & sur les brides du
 courfier qu'il montoit : anciennement
 il n'y avoit que les empereurs qui pus-
 sent orner de perles & de pierreries
 les freins & les selles de leurs chevaux.
 Mais de tous ces caractères d'honneur ,
 le plus distingué fut toujours l'éperon
 doré. L'ôter à quelqu'un , passoit pour
 le plus grand des affronts : c'étoit le
 dégrader ; infamie qui supposoit quel-
 que énorme forfait. Quand le roi Ri-
 chard vit les noirs éperons & tout l'habit
 noir , il demanda pour qui cet équipage
 étoit destiné. Le varlet répondit, très-cher
 seigneur , c'est pour vous. Vas , reprit
 le généreux monarque , vas dire à Henri
 de Lancastre de par moi que je suis loyal
 chevalier , & que onques ne forfis che-
 valerie , & qu'il m'envoye éperons de
 chevalier , ou autrement je ne chaufferay
 point. A donc le varlet lui apporta les
 éperons dorés.

Hist. Mss. de
 la mort trag.
 de Richard II.

Etab. l. r. c. 144, 45, 46. Ceux qui fraudent le droit de péage ,
 qui vendent à fausse mesure , ou qui
 débitent de faux draps , sont condam-
 nés à payer soixante sols : amende
 la plus forte qui fût alors imposée
 au rôturier. Quelquefois on faisoit le

chaland^a ou bateau de celui qui , ~~transportant~~
transportant les marchandises par eau , ANN. 1270.
cherche des passages détournés pour
échapper au tribut. Toujours on con-
fisque , toujours on brûle publique-
ment le drap qui n'a point l'aunage
requis par la loi. S'il est prouvé
que le marchand l'ait fabriqué lui-
même , il a le poing coupé comme
faux & larron. On punit par la même
somme de soixante sols l'homme cou-
tumier , qui recueille les fruits de l'hé-
ritage que son seigneur a mis juridi-
quement en sa main , qui chasse dans
ses garennes ou dans son parc , qui pê-
che dans ses étangs , qui frappe son
prévôt ou le sergent de son hôtel , qui
vend du vin en détail avant l'expira-
tion de son ban , ou qui mène les trou-
peaux paître dans ses jeunes taillis. Il
perd le poing , si , sans avoir été frappé
le premier , il lève la main sur le sire
dont il tient ses terres *en villenage*. On
ne trouve point la même sévérité sur

Ch. 149
150, 151.

^a C'est le nom qu'on donnoit aux petits vaisseaux
qui voguoient sur la Seine & sur la Loire , d'où les
Parisiens ont nommé *pain chaland* celui qui leur étoit
amené par ces bateaux. Ceux qui en achetoient étoient
nommés *des chalands*. Les marchands s'accoutume-
rent insensiblement à appeller ainsi routes leurs pra-
tiques. On dit encore une *bourique achalandée*. Law.
ibid. p. 228. *Ducange* , *obs. sur Joinv.* p. 71.

ANN. 1270. l'art. de ce qu'on nommoit alors *laid* ou *vilain* paroles. Cinq sols à la justice, cinq sols un denier au plaignant, constituent tout le châtimant de celui qui traite quelqu'un de fripon, de meurtrier, de fou, de traître, de *déloyal*, ou qui dit à une femme cette injure grossière que les harangères se font un devoir de prodiguer de primauté. En Champagne, si l'insulte est faite devant le mari, on laisse la punition à la volonté du seigneur.

Loix de Thib. art. 45. En Bauvoisis, si un *vilain* outrage un vaillant homme, il y a peine de prison. Par-tout les femmes ne payent que la moitié des amandes ordonnées dans ces circonstances. Les loix Saliques offrent quelques dispositions assez semblables, quoique plus sévères. Appeller quelqu'un *borgne*, ou *homme de néant*, ou *trompeur*, est un crime qu'elles punissent par une réparation pécuniaire de six cents deniers^a. Elles en exigent cent vingt pour lui avoir reproché sa malpropreté^b, & mille

^a C'est-à-dire, quinze sols : ce qui feroit à peu près vingt-deux livres dix sols de notre monnoie d'aujourd'hui. Si quis alterum cenitum... vel falsatorem clamaverit, sexcentis denariis qui faciunt solidos quindecim, culpabilis judicetur. Lex. Sal. c. 32.

^b Si quis alterum concagatum (c'est-à-dire, bre-

huit cents pour avoir dit faussement ou sans preuve à une femme qu'elle vit dans une prostitution honteuse^a. Il est humiliant pour l'humanité que les législateurs aient été obligés de donner une partie de leurs soins à l'extirpation de ces horreurs qui la deshonnorent.

La tranquillité intérieure des familles, objet toujours cher aux bons princes, occupoit sur-tout l'attention du saint roi. Les sources les plus ordinaires des divisions qui troublent la société, sont les donations, les partages, les douaires, les tutelles, l'état des particuliers, enfin la cupidité qui toujours porte un œil avide sur les possessions d'autrui. Tout est prévu dans le nouveau code ; tout est réglé avec autant de sagesse que de justice & d'équité. Le tiers des propres est tout ce qu'on permet au gentilhomme de donner à ses enfans puînés. Il peut aussi leur laisser ses acquêts, ainsi qu'à sa femme ; mais s'ils font partie de son fief, le fils aîné peut les retirer en

ANN. 1270.

Loix pour les donations, successions, partages.

Etab. l. 22
l. 8, 14.

neux, selon M. Pithou) *clamaverit, centum viginti denariis culpabilis judicetur.*

^a *Si quæ mulier ingenua, aut vir, mulierem meretricem clamaverit, & non potuerit approbare; mille ostingentis denariis ... culpabilis judicetur. Ibid. tit. 32. art. 5.*

ANN. 1270. payant ce qu'ils ont coûté. Lorsqu'il marie sa fille , il lui est libre de l'avant-

Ch. 9. tager d'un quart au-dessus de la portion héréditaire , coutumière & légale , qui doit lui revenir dans la succession paternelle. Mais d'un autre côté , s'il donne moins , son sort est décidé ; elle n'a plus rien à redemander. C'étoit

*Cou. de Loud.
tit. de succ. de
fiefs , art. 26.*

l'ancien usage , qu'une fille noble dotée , n'eût-elle qu'un *chapel de roses* , se voyoit excluse de la succession du pere ou de la mere qui lui avoient constitué sa dot. Il n'en étoit pas de même d'une sœur , à qui le frere noble n'avoit donné que ce qu'on appelloit *petit mariage*. Elle ne pouvoit à la vérité rien répéter du vivant de son mari , qui en l'épousant sous les conditions proposées , s'étoit lui-même interdit toute faculté de faire aucune demande ; mais devenue veuve , elle rentroit dans tous ses droits : ses enfans même après sa mort étoient autorisés à réclamer *le supplément de l'hérédité*. Ainsi ce retranchement de légitime n'apportoît souvent au frere qu'un profit momentané. On n'en tiroit avantage que contre l'époux : c'étoit diminuer *son droit de viduité*. Ceci demande quelques éclaircissemens.

On

On appelloit anciennement *droit de viduité*, celui qui affuroit au pere, Ann. 1270. après la mort de l'enfant qui survivoit sa mere, la propriété de tout ce que celle-ci avoit reçu à la porte du *moutier*, ou de l'église; lieu destiné de tout tems à la célébration des mariages. C'étoit-là, en présence du peuple, que Capitul. 1. 7; c. 79. les épousés devoient recevoir la bénédiction nuptiale : là que le mari, de l'avis du curé & des amis communs, assignoit un douaire à sa femme : c'étoit là que les parens constituoient à la nouvelle épouse ce qu'on nommoit *don de mariage*. *Lorsqu'une femme meurt dans les travaux de l'enfantement*, ce sont Capitul. 2; reg. Dagob. les propres termes de l'ordonnance du roi Dagobert, *tous ses biens appartiennent au mari, si l'enfant dont elle est accouchée, lui survit l'espace d'une heure, en sorte qu'il puisse voir le plancher & les quatre murailles de la chambre (a) :* ce qu'on regardoit apparemment alors comme une prise de possession de l'héritage maternel. Delà, par une suite de

(a) *Si quæ mulier post nuptum prægnans pepererit filium, & in ipsâ horâ mortua fuerit, & infans vivus remanserit spatio vel unius horæ, ut possit videre culmen domûs & quatuor parietes, & postea defunctus fuerit, hæreditas materna ad patrem ejus pertineat.*
Capit. 2, Dagob. reg.

~~la~~ la puissance paternelle qui avoit lieu dans tout le royaume, la succession passoit au pere. Louis, en confirmant une partie de cette loi, y fait divers changemens, tous inspirés par l'amour du bien public. Peu content de la restreindre au seul gentilhomme, il ordonne qu'il n'aura que l'usufruit, non de ce qui devroit revenir à sa femme, mais de ce qui lui a été donné à la porte du moutier. Il n'exige point que l'enfant survive à sa mere; il suffit qu'il ait manifesté son existence par quelques cris. Enfin s'il assure au noble la jouissance du don de mariage fait à son épouse, ce n'est que sous la condition *qu'elle lui ait été donnée pucelle*, c'est-à-dire, qu'il l'ait cru telle. Il y auroit eu de l'injustice que, trompé sur un point si délicat, il fût encore privé du droit de succéder aux enfans qu'il en auroit eus. S'il l'avoit épousée pour réparer son honneur flétri, ou par lui-même, ou par quelque autre commerce scandaleux, comme il étoit en faute, il ne jouissoit pas du bénéfice de la loi. Celui qui épousoit une veuve, n'étoit pas traité plus favorablement.

On permet aux femmes, lors-

qu'elles se marient, ou qu'elles sont au lit de la mort, si toutefois elles n'ont point d'enfans mâles, d'avantager leurs maris du tiers de leurs biens : mais tandis qu'elles sont sous le lien conjugal, elles ne peuvent leur faire aucun don gratuit. La loi le déclare invalide, sans force, sans effet. On présume que c'est ou excès de tendresse, ou crainte de mauvais traitemens. Telle étoit alors la puissance, ou plutôt la tyrannie des maris, que si l'on en croit Beaumanoir, l'usage les autorisoit à battre leurs femmes *à loisir*. On leur recommandoit seulement de ne les point tuer, estropier ou mutiler. D'un autre côté, ces mêmes loix, trop favorables à la femme, lui permettoient de se remarier, lorsqu'elle avoit été sept ans sans voir son mari, ou sans recevoir de ses nouvelles. Les donations de pere & de mere aux enfans qui sont sous leur puissance, deviennent de toute nullité. Dans l'état de veuvage, on ne peut favoriser un enfant au préjudice des autres, sans le consentement de tous. Une dame qui a des *hoirs mâles*, cesse d'être propriétaire de sa terre : elle n'en jouit plus que comme usufruitiere. On ne lui

ANN. 1270

Ibid. c. 114

Beaum. c. 57

p. 292, 293

Etab. l. 2

c. 25.

L. 1, c. 64

~~_____~~
 ANN. 1270. permet ni de vendre ni d'engager, ni de donner. Si la loi lui accorde la faculté de faire quelques legs pour son anniversaire, ce n'est que d'une portion au-dessous du quint de son héritage. Mais l'époux noble, quoiqu'il ait des enfans, peut disposer du tiers de ses propres. Quand il marie son fils, ou qu'il le fait chevalier, il doit lui donner la troisieme partie, non-seulement de sa terre, mais encore de celle dont sa femme peut avoir hérité depuis son mariage.

L. I, c. 19.
 L. I, c. 132,
 140, c. 23:
 Beaum. c. 18.
 Telle est la loi des successions. Les enfans du rôturier, follement dissipateurs, ou sagement économes, partagent également l'hérédité paternelle. On n'en excepte *que ceux qui sont nés trente-neuf semaines après la mort du mari*. Si leur mere a mis dans la famille un fief *franc ou noble*, l'aîné obligé de garantir ses freres en partage, est avantagé du château ou principal manoir, avec une certaine étendue de terre à l'entour : c'est ce qu'on appelloit anciennement le coq, ce qu'on nomme aujourd'hui le vol du chapon. La même chose s'observoit depuis l'aïeul jusqu'au petit-fils. Alors le partage se faisoit *gentilment*, c'est-à-dire, à la ma-

nière des gentilshommes, dont le premier né a les deux tiers du fief, l'hé- ANN. 1270.
 bergement, le coq, quelquefois la
 moitié des meubles, souvent la tota-
 lité (a). Quand il n'y a que des filles Ch. 10.
 pour recueillir l'héritage du noble,
 l'aînée n'a d'autre avantage sur ses
 sœurs que l'hôtel & le parc ; si cepen-
 dant on peut appeller parc un fonds de
 terre dont la valeur étoit fixée à cinq
 sols de rente. Parmi la noblesse, toute
 hérédité collatérale est dévolue au pre-
 mier des enfans, après la mort du pere.
 Les cadets ne peuvent y prétendre, que Ch. 21.
 lorsqu'ils tiennent leur partage ensemble,
 c'est-à-dire, par indivis, ou lorsque
 l'escheoite, c'est le nom que nos anciens
 donnent à cette sorte d'héritage, pro- Cout. du
 vient du frere aîné, ou du chef de la Loud. tit. de
 ligne ou fouché : dans ces deux circon- succ. art. 23
 stances même, l'aîné a toujours le tiers le Tour.
 en avantage, avec le vol du chapon, art. 232.
 comme en succession directe. S'il arrive
 qu'une dame laisse des enfans de deux
 lits, ceux du premier ont les deux tiers

(a) Lorsqu'un gentilhomme mouroit sans avoir
 partagé ses enfans, & ne laissoit point de femme,
 tous ses meubles étoient à son fils aîné qui devoit
 payer toutes ses dettes: si la femme lui survivoit,
 l'aîné n'avoit que la moitié des meubles, & ne payoit
 que la moitié des dettes. Etab. l. 1, ch. 8, 15.

- ~~ANN. 1270~~ de son bien ; mais si ce même bien lui a été donné, & aux hoirs qui naîtront d'elle & de son premier mari, ceux du second ne peuvent rien répéter. C'est une espece de substitution qui les exclut de tout partage. Ce droit est justement aboli. Quand un roturier a eu deux femmes, les enfans de la premiere ont seuls la moitié de l'acquisition faite du vivant de leur mere ; ce qui n'empêche pas qu'ils n'aient encore leur part dans l'autre moitié. Il en est à-peu-près de même, lorsqu'une femme a eu deux maris : les enfans du premier prennent la moitié des meubles, & partagent l'autre avec ceux du second : dans les immeubles, tous succèdent par égale portion. Le gentilhomme qui a seul la justice d'une seigneurie commune, ne peut être forcé à la partager : hors ce cas, tout héritier est en droit d'exiger le partage des biens communs. Celui qui le demande, fait les lots : l'autre choisit. Il n'est point stable entre roturiers, s'il est fait sans l'autorité de la justice.
- ANN. 1270
 Etab. l. 1.
 a. 115.
 Ch. 135.
 Ch. 136.
 Ch. 134.

Loix pour le
 douaire, pour
 la garde, tu-
 telle & mi-
 norité.

On a dit qu'anciennement le douaire se constituoit à la porte de l'église : c'é-
 rémonie qui le rendoit en quelque sorte
 sacré. Delà cette prétention du clergé

d'autrefois, qu'à lui seul appartenoit de connoître des contestations qui sur-
viennent en cette matiere. Le nouveau
législateur semble respecter ce préjugé :
il n'attaque que l'exclusion qui lui pa-
roît un abus. S'il accorde à la femme,
soit noble, soit roturiere, la faculté
de s'adresser en ces rencontres aux mi-
nistres de la religion, il laisse en même
tems à son choix de recourir, ou à la
cour du roi, ou à celle du baron ou
châtelain, sur la terre duquel son
douaire est assis. Il fait plus, il déter-
mine jusqu'à la nature de ce don. C'est
pour le gentilhomme le tiers de sa
terre, avec obligation à la veuve de
donner à son fils aîné la même portion
dans le fief dont elle est héritiere : c'est
pour le roturier la moitié de tous ses
biens. On accorde même à la douai-
riere noble l'ébergement ou hôtel
après la mort de son mari : mais si elle
ne peut dédommager l'héritier des dé-
fordres qu'elle y a faits, on la condam-
ne à perdre son douaire : droit cepen-
dant alors si respecté, qu'on permet à
la femme de le prendre, non-seule-
ment sur les biens vendus par le dé-
funt, sans son consentement attesté
par des lettres du juge, & sans un

ANN. 1270.

Etab. l. 1,
c. 18, 133.

Ch. 13, 132,
133.

Ch. 252

Ch. 1662

échange équivalent, mais encore sur
 ANN. 1270. l'héritage des pere, mere, ayeul &
 Ch. 20. ayeule du mari, sur les successions
 même collatérales échues à l'époux
 Ch. 113. avant son mariage. On n'en excepte
 que les dons accordés par le roi, par
 le comte, ou par quelque autre sei-
 gneur, avec cette clause : *à un tel & à*
ses hoirs. Cette jurisprudence ne sub-
 siste plus : tous les fiefs sont aujour-
 d'hui patrimoniaux.

Ordonn. de S. Louis, an. 1246. Laur. t. 1, p. 199. Un autre privilège des veuves mo-
 bles étoit d'avoir, & le *bail*, & la
 garde de leurs enfans, sans être sou-
 mises à la loi du *rachat*. On appelloit
bail la jouissance que le pere ou la mere,
 ou le plus prochain du lignage, avoit
 des biens du mineur, sans lui rendre
 compte, sans autre charge en un mot
 que de le nourrir, d'acquitter toutes
 ses dettes, & de maintenir son héritage
 en bon état. On nommoit *rachat* ce
 qu'on étoit obligé de donner au sei-
 gneur suzerain à chaque mutation,
 pour reprendre de lui, ou, comme on
 parloit alors, pour relever un fief va-
 cant par mort. C'est de ce droit oné-
 reux, que la loi fixe au revenu d'une
 année, dont le saint monarque affran-
 chit la mere du gentilhomme pupille,

Il n'en exige qu'une administration prudente, sage, œconome. Si elle laisse dégrader le *manoir*; si elle vend les bois, si la terre enfin dépérit par sa faute, il déclare le *bail* dévolu au plus prochain héritier; mais il défend de lui confier la garde du mineur: précaution dictée par la sagesse même, dit un grand chancelier d'Angleterre: remettre un enfant entre les mains de celui qui a droit de lui succéder, c'est livrer l'agneau au loup pour en être dévoré. On suivit scrupuleusement cette disposition pendant la minorité de Charles VI. Ce jeune prince avoit trois grands oncles; Louis duc d'Anjou, Jean duc de Berri, & Philippe duc de Bourgogne. Chacun aspiroit au gouvernement. Le premier, comme aîné, prétendoit réunir les deux qualités de régent & de tuteur. L'affaire fut mise en arbitrage. On lui déféra la régence & la présidence du conseil; mais Philippe, quoique cadet de Jean, eut l'éducation du roi, avec la surintendance de sa maison.

Le devoir du parent qui tient le *bail*, est de payer une pension convenable à celui qui a la garde du mineur: elle doit être du tiers du revenu de

ANN. 1270.

Etab. l. 1,

c. 17, 117.

Fortescue. de
laud. les Ang.
cap. 44.

Bosquet. inv.
ta Clem. VII,
p. 260.

Cout. d'Anj.
art. 89.

la terre. On exige de lui qu'il possède le
 ANN. 1270. fief, comme il a été possédé par le dé-
 Etab. l. 1. funt. Il ne peut ni finir le partage, ni
 2. 73. rien demander au-delà de ce que le
 pere tenoit au moment de sa mort, ou
 de ce qui est échu depuis par succes-
 sion. Son droit est de ne pouvoir être
 contraint à restituer ce que son prédé-
 cesseur peut avoir usurpé injustement ;
 son privilège de n'être point astreint au
 L. 2, c. 18. *rachat* à cause de son *bail* : mais si l'en-
 fant le doit de son chef, l'administra-
 teur est obligé, ou de l'acquitter, ou
 de donner assurance qu'il le fera ac-
 quitter à ses propres dépens, quand
 le pupille sera parvenu à l'âge de ma-
 jorité. C'étoit parmi la noblesse, pour
 les mâles, la vingt-unième année com-
 L. 1, c. 17, 73. mencée, tems où l'on est censé en état
 de porter les armes : pour les filles, la
 quatorzième accomplie, parce qu'al-
 lors elles pouvoient prendre un mari
 pour desservir leur fief.

Toute cette jurisprudence ne regar-
 de que les nobles : il en étoit différem-
 L. 2, c. 18. ment pour les roturiers. Un axiome
 constant dans le nouveau code, *c'est*
qu'en vilenage il n'y a point de bail de
 L. 1, c. 137. *droit*. On n'en excepte que le pere ou
 la mere, à qui la loi de l'état, comme

celle de la nature, confie, & la per-
 sonne & les biens de leur enfant mi-
 neur. C'est, disent les affises de Jérusalem, que n'ayant aucune prétention
 à l'héritage dont ils ont l'adminiftra-
 tion, ils n'ont aucun intérêt à la mort
 du légitime possesseur. Au défaut de
 ceux-ci, on permet au plus proche
 héritier de se charger, & de l'éduca-
 tion de l'orphelin, & de la régie de ses
 revenus : étrange inconféquence ! On
 vient de défendre de commettre la
 garde du gentilhomme à celui qui est
 destiné à lui succéder par la proximité
 du sang, *de crainte que la convoitise ne
 lui fasse faire la garde du loup*, & tout
 de suite on livre le roturier à l'avidité
 d'un parent qu'un crime secret peut en-
 richir. Les loix doivent-elles donc
 moins d'attention à la vie de l'un qu'à
 celle de l'autre ? Tristes restes de l'an-
 cienne barbarie. On y met cependant
 un double correctif ; l'un & l'autre fa-
 vorable au pupille plébéien. 1°. Dès
 qu'il commence à se connoître, on lui
 accorde la liberté de quitter ce pre-
 mier tuteur, & d'en choisir un autre
 parmi ses pères ou amis, en allant
 demeurer chez lui. 2°. Dès qu'il a
 quinze ans accomplis, on le déclare

Ann. 1270.

Aff. de Jer.
 c. 173.

Ibid. c. 177.

Etab. l. 13

c. 137.

Ch. 130.

ANN. 1270.

majeur, c'est-à-dire, capable de posséder ses terres, de tenir service de seigneur, & de porter garantie ; mais on lui interdit le combat jusqu'à vingt & un an.

Loix pour
l'état des par-
ticuliers, ou
pour les af-
franchisse-
mens.

On retrouve à peu près le même esprit dans cette multitude de loix qui regardent la liberté, ce don si précieux de la nature, toujours si cher à l'homme qui sent & qui pense, mais malheureusement trop souvent contesté, quelquefois même trop peu respecté par l'ambition de ceux qui gouvernent. On a dit qu'il y avoit dans l'état politique un souverain, des barons, ducs ou comtes, dont la puissance approchoit de la souveraineté, des francs ou nobles, des hommes libres, des affranchis, des serfs. On appelloit noble celui dont l'origine n'étoit souillée d'aucune tache de servitude. On nommoit libre celui qui descendoit de parens anciennement mis en liberté ; ce qui ne l'exemptoit pas de certains tributs si connus sous le nom de *coutumes*, que les seigneurs exigeoient pour la protection qu'ils lui accorderoient contre ses ennemis, ou, comme on parloit alors, *pour le droit de recommandation*. L'affranchi ne faisoit que changer d'es-

Ducang.
gloss. aux
mots liberi
liberti, co-
mendatio.

clavage. Il ne cessoit point d'être de la famille du patron , étoit obligé de cultiver ses terres , devoit lui payer tous les ans une certaine redevance. S'il y manquoit , on le condamnoit à rentrer dans l'état d'où il étoit sorti. On ne lui permettoit , ni d'épouser une personne ingénue , ni d'aspirer aux ordres sacrés. S'il mouroit sans enfans , tous ses biens retournoient au maître. Ce n'étoit qu'à la troisieme génération que les enfans étoient reçus à témoigner en justice , & à se mettre en possession d'un héritage : alors ils prenoient le nom de *fulfréales* , c'est-à-dire , pleinement libres. Telle étoit la cérémonie de l'affranchissement , suivant la loi salique. Le patron , ou quelque autre , faisoit tomber , en présence du roi & des grands du royaume , un denier que le serf tenoit dans sa main ; & après l'avoir jetté de côté & d'autre pendant quelque tems , l'esclave étoit censé affranchi. On se contenta depuis de lui donner des lettres par lesquelles on attestoit qu'on l'avoit franchi & manumis , & qu'on le franchissoit & manumettoit , lui & ses hoirs nés & à naître , & toute la postérité d'iceux jusqu'à l'infini. Le serf , homme

ANN. 1270
*Observ. sur
 Beaum. p.
 429.*

ANN. 1270. *de corps*, absolument dépendant, étoit attaché à la glèbe, se vendoit avec le fonds, ne pouvoit ni s'établir ailleurs, ni acquérir, ni donner, ni se marier, ni changer de profession sans la permission du seigneur. Tout ce qu'il gaignoit étoit pour le possesseur du *châtel* où il étoit *levant & couchant*^a. L'affranchir auroit été *abrégé*, c'est-à-dire, diminuer le fief dont il faisoit partie.

Etab. l. 2. C'est pour cela que dans ces établissemens il est défendu de le délivrer de servitude sans le consentement du baron ou chef-seigneur. Le châtiment de l'infacteur étoit la perte de son hommage, qui passoit en la puissance du supérieur dans le même état où il étoit auparavant. D'un autre côté le suzerain en confirmant la grace accordée par son inférieur, éteignoit pareillement une portion de son fief; ainsi le malheureux affranchi étoit dévolu successivement de seigneur en seigneur jusqu'au roi. De-là vient qu'en toute rigueur le roi pouvoit seul affran-

Beaum. c. 45.
P. 253, 254.

Laur. ordon.
t. 1. p. 283,
24.

^a On ne l'admettoit point en jugement contre une personne franche, pour y rendre témoignage, ou pour combattre. Louis le gros par un privilège singulier, ordonne qu'on y admettra les serfs de S. Maur des fossés, & ceux de l'église de Chartres. *Laur. ordon. tom. 1. p. 3 & 5.*

chir , & les personnes , & les terres.

Tout homme est né franc & libre , ANN. 1270.
dit Beaumanoir ; mais plusieurs causes Chap. 45.
l'ont réduit en servitude , la raison P. 254.
d'état , la pauvreté , la violence , la dé-
votion. Les rois anciennement *semon-*
goient leurs sujets pour les batailles
qui étoient contre la couronne. Ceux
qui ne se rendoient pas à l'ordre , de-
venoient serfs *a toujours* , eux & leurs
hoirs : il y en avoit autrefois beaucoup
de cette espèce. Quelques-uns , consu-
més de misère , se sont vendus eux-
mêmes. Ils disoient à leur seigneur :
Vous me donnerez tant , & je deme-
urerai votre homme de corps. Quelques
autres , dénués de tout secours , ont dit
à quelque homme puissant : Je me mets
sous votre protection , garantissez-moi
contre la fureur de mes ennemis , je
vous sacrifie ma liberté. Ceux-ci, frap-
pés de quelque mouvement subit d'une
dévotion mal-entendue , se sont don-
nés , eux , leurs enfans & tous leurs
biens , aux saints & aux saintes dont ils
croyoient avoir éprouvé le crédit & la
puissance auprès de Dieu. Fidèles à
leurs vœux , ils payoient exactement ce
qu'ils avoient proposé en leur cœur.
Les gens d'église écrivoient soigneuse-

ment ce qu'ils en recevoient chaque année ; ce qui devint insensiblement un titre qu'on fit valoir dans toute la rigueur , *par la malice qui est puis crûe plus qu'il ne fut métier ; tellement que ce qui avoit été fait par cause de bonne foi , tourna au dommage & en la vilenie aux hoirs.* Ceux-là, pour avoir changé de pays , ont perdu leur état de franchise , par la loi barbare qui soumettoit à la servitude ceux qui habitoient certaines terres un an & un jour. Louis gémissoit en secret , que les loix du gouvernement féodal ne lui laissassent point assez d'autorité pour exterminer ces abus. Il y apporte du moins tout l'adoucissement que la sagesse & l'humanité peuvent inspirer. Il permet à la vérité de poursuivre un serf par-tout où l'amour de la liberté lui a fait choisir

Etab. l. 2. une retraite ; mais en même-tems il
6. 31, 37. veut que cette poursuite ne puisse se faire que devant les juges ordinaires , à qui seuls il attribue la connoissance du *servage*. Si celui qu'on poursuit comme fugitif est mineur , il l'exempte de l'obligation de répondre jusqu'à la majorité , & cependant lui accorde la franchise sous caution. Si la demande du seigneur est mal fondée , il l'aban-

donne à la volonté de la cour pour l'amende. Si les preuves sont égales de part & d'autre , il décide en faveur de la liberté. Il fait plus ; il déclare que la prescription de vingt ans affranchit , & que l'enfant né d'un serf & d'une femme franche , suit la condition de la mere : faveur singuliere , & jusques là presque inconnue en France , en Allemagne , en Italie.

Mais de toutes les loix contenues dans le nouveau code , les plus intéressantes pour les curieux , comme les plus nécessaires dans les tems dont il est ici question , sont celles qui regardent les fiefs. C'est ainsi qu'on appelloit tout ce qui étoit donné par le prince , ou avec sa permission , à la charge de foi & hommage ; une terre , une maison , une rente ou pension , un droit de gruerie ou d'entrée , ou de péage , ou de rouage , quelques essains d'abeilles ; & , si l'on en croit certains auteurs , l'air même que nous respirons : d'où vient cette expression si singuliere , qu'on trouve souvent dans nos anciens , *fief en l'air , fief volant , incorporel , sans terre & sans domaine*. Il n'y a proprement que le roi qui ait

Loix pour les fiefs.

Ducang.
glos. au mot
feudum.

Choppin. l. 1.
de Mol. And.
c. 6. n. 1.

ANN. 1270. droit de conférer un fief^a. C'est ;
Aff. de Jerus. disent les assises de Jérusalem , qu'il
c. 145. est seul chef de la seigneurie ; qu'il ne
 la tient que de Dieu ; qu'il ne doit enfin
 ni hommage , ni service , ni redevance.
 Quand les ducs & les comtes eurent
 rendu leurs gouvernemens héréditaires
 dans leurs familles , ils s'arrogerent en-
 core cette prérogative de la souverai-
 neté. Pour engager plus efficacement
 leurs officiers à les maintenir dans leur
 nouvelle principauté , non-seulement
 ils leur donnerent , pour eux & leurs
 descendans , une partie des biens
 royaux qui se trouverent dans les pro-
 vines dont ils venoient de s'emparer ;
 mais encore ils leur permirent de gra-
 tifier à même titre d'une portion de ces
 mêmes dons , les soldats qui servoient
 sous eux. Telle est l'origine des arriére-
 fiefs. Hugues Capet , trop foible pour
 rétablir les choses dans leur premier
 état , fut forcé de confirmer , & l'usur-
 pation , & la disposition qui avoit été

^a Quelques uns dérivent le nom de fief du mot latin *fiscus* , dont on a fait d'abord *fiesc* , ensuite fief : nom qui ne convient proprement qu'aux terres données par le roi , mais qui a été communiqué aux héritages accordés en foi & hommage par les particuliers. *Observ. sur les Aff.* p. 245.

faite de certains domaines de la couronne. Insensiblement il passa en loi, ANN. 1270 que quiconque auroit *cour, sceau & justice*, pourroit donner une partie de son fief : privilège qui fut également Ibid. c. 146 accordé à ceux qui tiennent des vassaux du chef-seigneur. On voit une charte qui permet aux gentilshommes de Champagne de donner à leurs serviteurs nobles, en récompense de leurs services, *tant comme il leur plaît de leurs terres*. On n'y met qu'une condition, c'est que leur domaine *n'en sera point trop amenuisé*, & que cette concession ne les mettra point hors d'état de remplir leurs engagements envers leur seigneur.

Les mêmes loix cependant qui autorisent les sous-inféodations, défendent l'aliénation sans le consentement du seigneur, sous peine de confiscation du domaine aliéné. La vente d'un fief n'étoit permise que dans une grande nécessité, pour pauvreté jurée, pour dette connue & prouvée en justice, de l'avis de ses pairs, & avec les proclamations usitées dans le pays où il étoit assis. L'histoire en fournit plusieurs exemples. On se contentera de celui de Jean d'Ypre, chevalier, Obs. sur les Aff. de Jérus. p. 246.

Les mêmes loix cependant qui autorisent les sous-inféodations, défendent l'aliénation sans le consentement du seigneur, sous peine de confiscation du domaine aliéné. La vente d'un fief n'étoit permise que dans une grande nécessité, pour pauvreté jurée, pour dette connue & prouvée en justice, de l'avis de ses pairs, & avec les proclamations usitées dans le pays où il étoit assis. L'histoire en fournit plusieurs exemples. On se contentera de celui de Jean d'Ypre, chevalier, Ass. de Jérus. c. 147.

Les mêmes loix cependant qui autorisent les sous-inféodations, défendent l'aliénation sans le consentement du seigneur, sous peine de confiscation du domaine aliéné. La vente d'un fief n'étoit permise que dans une grande nécessité, pour pauvreté jurée, pour dette connue & prouvée en justice, de l'avis de ses pairs, & avec les proclamations usitées dans le pays où il étoit assis. L'histoire en fournit plusieurs exemples. On se contentera de celui de Jean d'Ypre, chevalier, Ibid. c. 195.

Les mêmes loix cependant qui autorisent les sous-inféodations, défendent l'aliénation sans le consentement du seigneur, sous peine de confiscation du domaine aliéné. La vente d'un fief n'étoit permise que dans une grande nécessité, pour pauvreté jurée, pour dette connue & prouvée en justice, de l'avis de ses pairs, & avec les proclamations usitées dans le pays où il étoit assis. L'histoire en fournit plusieurs exemples. On se contentera de celui de Jean d'Ypre, chevalier, Preuve de l'hist. de Bethun. l. 4. c. 1. an. 1238.

ANN. 1270. seigneur de Gastine , qui vendit son droit de dîme à l'église de Marchiennes , en présence de ses pairs , qui déclarèrent juridiquement la vente bonne & légitime , attendu la pauvreté & la misère du vendeur. Ce sage règlement ne regardoit pas seulement les domaines

Laur. ord. de nos rois, t. 1. p. 233, 34, 25. nobles. Anciennement tous les propres étoient inaliénables , sans le consentement de l'héritier présomptif , ou sans nécessité jurée , ou sans intention de les remplacer par d'autres acquisitions.

Etab. l. 1. c. 102. Depuis on obligea du moins de les offrir aux plus proches parens ^a , qui pouvoient les prendre au prix convenu avec l'acheteur devant les juges ordinaires , dont l'approbation étoit toujours acquise pour légitimer la vente. Heureux siècle où le gouvernement , toujours attentif au bien de la chose publique , forçoit en quelque sorte les familles à la conservation de leur patrimoine ! si cette loi dictée par la sagesse même étoit encore en vigueur ,

^a Si l'offre n'étoit point acceptée, il n'y avoit plus lieu au retrait , c'est-à-dire, que les parens ne pouvoient plus retirer l'héritage vendu. Le sage législateur détermine avec beaucoup de précision les occasions où ce retrait a lieu, le tems où il doit se faire, qui a droit de l'exercer , ce qui est dû à l'acheteur. Voyez les établissemens mêmes , l. 1 , c. 98 , 153, 154, 155 , 156 , 157 , 158 , 159 , 160.

on ne verroit point les seigneurs engager si facilement leurs terres , pour ANN. 1270.
 satisfaire d'indignes passions qui les deshonoreroient. L'œil de la justice , toujours ouvert sur leurs démarches , les contiendrait dans les bornes étroites d'une prudente économie. Tous leurs domaines passeroient en entier à leur postérité , non à des gens plutôt nés pour occuper les anti-chambres , que pour étaler un luxe indécent dans des palais élevés par les mains des princes.

Aussi nos ancêtres ne vouloient-ils pas qu'un roturier pût acquérir un fief. Exclue de l'honneur de porter , & la lance , & l'éperon , qui étoient les Aff. de Jérus.
c. 198.
 marques distinctives du service militaire , on le jugeoit également incapable de posséder un domaine noble. On n'accordoit cette prérogative qu'au chevalier , ou au fils de chevalier & de dame , né en loyal mariage. Tous les monumens de la monarchie attestent cet ancien droit de la France. On y trouve un refus authentique d'investir de la terre d'Uxelles en Châlonnois un maître de la chambre des comptes de Dijon , nommé Maignan ; refus fondé sur ce qu'il n'étoit pas noble Antiq. des
Bourguig. 24.

ANN. 1270. d'extraction. On y voit les traverses qu'essuya un Laurenfin de Lyon dans l'acquisition de la baronie de la Riviere. Tous les gentilshommes, vassaux de cette seigneurie, refusoient de s'agenouiller devant un homme de moindre qualité qu'eux, de quitter leur épée dans la cérémonie de l'hommage, de mettre leurs mains entre celles du vil acquereur, de captiver leur pouvoir sous son obéissance, & de lui promettre service.

Regist. Olim.
AN. 1260.

On y remarque enfin un arrêt fameux, qui déclare qu'un chevalier, nommé Amaury, ne doit point l'hommage à un bourgeois appelé Jean de Tronge : parce que celui-ci extrait de race ignoble, quoique possesseur du fief dominant, n'en jouissoit point à titre d'hérédité, mais par acquisition. L'exemple de Pierre de la Forêt offre quelque chose de plus frappant encore. Cet homme célèbre étoit né de parens obscurs dans un lieu dit la Suze. Son grand mérite l'éleva successivement aux premières places de l'église & de l'état. Il fut d'abord avocat du roi au parlement, puis évêque de Tournai & de Paris; ensuite archevêque de Rouen; enfin cardinal & chancelier de France. Tous ces honneurs, loin d'assouvir

Liv. I des
Chart. depuis
1340, jus-
qu'en 1362,
fol. 78.

son ambition, ne firent que l'irriter. Il voulut être admis dans l'ordre de la noblesse. Ce fut pour cela qu'il jeta les yeux sur la châellenie de la Houperlande au pays du Maine. Bien-tôt cette acquisition fut résolue. Mais comme la dignité de chancelier, quoique la plus haute & la plus éminente dans la profession des lettres, n'ennobliſſoit point de son tems, il lui fallut obtenir des lettres-patentes portant dispenses du droit & autres clauses d'ennoblissement & habilitation pour tenir fiefs. Elles sont dattées de Reims^a, & scellées, non-seulement du grand sceau dont il avoit la garde, mais aussi du sceau secret que portoit le chambellan,

ANN. 1270.

^a An. 1354.

Insensiblement l'usage contraire prévalut. D'abord on consentit que le roturier, devenu héritier d'un fief par succession, fût démené comme gentilhomme, c'est-à-dire, jouît de toutes les franchises d'un gentilhomme. Ensuite on le déclara capable d'acquérir un domaine noble, pourvû que les droits du roi n'en fussent point diminués, & que la féodalité ne fût point changée en cens. On n'en excepta que les baronies, pour lesquelles on exigea une permission expresse du prince : enfin il

Beaum. c. 30.

P. 152.

Ordon. de nos
rois. Laur.

t. 1. p. 103.

617.

——— passa en loi , que la possession des fiefs
 ANN. 1270. continue en ligne directe ennoblissoit
 Etab. l. 1. l'homme de poëte à la troisieme géné-
 6. 6, 143: ration. Mais on lui fit payer bien cher
 cette nouvelle espèce de noblesse, On
 commença par exiger une grosse finance
 pour le suzerain, & pour tous les supé-
 rieurs jusqu'au roi. On voulut bien
 ensuite restreindre cette redevance à
 trois seigneurs, en remontant de de-
 Laur. t. 1. gré en degré. On voit une ordonnance
 p. 304. de Philippe le Hardi, qui oblige ces
 nobles du jour, possédant fief *avec abrégement de services*, ou de le mettre hors
 de leurs mains, ou de payer au trésor
 royal la valeur des fruits de deux an-
 nées, s'il n'y a point trois seigneurs
 intermédiaires entre le souverain &
 celui qui a fait l'aliénation. Philippe
 le Bel, plus avide d'argent, le traite
 Ibid. p. 323, aussi avec plus de rigueur. Quand même
 224. le service n'en seroit point dimi-
 nué, il les taxe pour la France à trois
 années de leurs revenus, & au double
 pour le Languedoc. S'il y a détériora-
 tion, il laisse l'imposition à l'arbitrage
 des gens de bien qu'il commettra pour
 Ibid. p. 745. en connoître. Philippe le long renou-
 velle la même disposition avec les mê-
 mes distinctions, & presque dans les
 mêmes

mêmes termes. Charles le Bel , plus favorable aux nouveaux feudataires , ANN. 1270. ne leur demande rien au-delà de ce qui est prescrit par son ayeul. Il déclare même qu'il n'est rien dû , lorsque le fief écheoit aux non-nobles par succession , ou lorsqu'il n'est point détérioré , *ni le service abrégé.*

Le traité étoit mutuel entre celui qui donnoit & celui qui recevoit l'investiture d'un fief. Nous rapporterons d'abord les prérogatives , ensuite les obligations du premier. Les uns & les autres nous retracent en même-tems , & les devoirs , & les privileges du second. Tout baron , dit Beaumanoir , Beaum.c.58, p. 294. peut obliger ses vassaux à lui livrer leurs forteresses , lorsqu'il en a besoin , ou pour y mettre garnison , ou pour y renfermer ses prisonniers de guerre. Cet usage n'étoit point particulier au seul Beauvaisis. On voit en Bourbonnois , dans le Berri , dans l'Angoumois , en Champagne , dans le Limousin & dans la Guienne , un grand nombre d'anciens fiefs *jurables & rendables à grande & petite force , sur un simple mandement du supérieur.* Les usages de Catalogne lui permettent , une fois en sa vie , de mettre son vassal hors du

*Observ. sur
Beaum. pag.
442, 43, 44,
45.*

~~_____~~
 ANN. 1270. château qui relève de lui , d'y demeurer dix jours, d'y établir garnison pendant tout ce tems, enfin d'y vivre aux dépens de son inférieur. On n'en excepte que le cas où le feudataire seroit en guerre, & ne pourroit être garanti de la fureur de ses ennemis que par l'assurance de sa forteresse. C'est, dit-on, *qu'on n'est point obligé de s'incommoder pour accommoder autrui.* Cette espèce de prise de possession étoit accompagnée de circonstances très-remarquables. On alloit en grande cérémonie porter les clefs au seigneur, qui après les avoir reçues, entroit comme en triomphe dans la place, s'emparoit du principal logement, ordonnoit d'ouvrir les prisons, jugeoit les criminels, arboroit ses étendarts sur les donjons, & faisoit monter au haut des tours un écuyer, qui après avoir sonné trois fois de la trompette, prononçoit plusieurs fois de par son maître le nom de la seigneurie dominante ; par exemple, *Guienne, Guienne, Guienne, de par monseigneur de Limoges : Aurillac, Aurillac, par saint Guiraud & par l'abbé.* Mais de tous les droits du seigneur, les plus brillans, comme les plus utiles, étoient le rachat, l'aide,

le rouffin de service , l'ost & cheuau-
chée.

ANN. 1276.

On a dit qu'anciennement les fiefs n'étoient que viagers. Quand ils furent devenus patrimoniaux , on songea , pour indemniser les seigneurs , à établir un droit de rachat. Quelques-uns Ibid. p. 406 ; 407. d'entre eux voulurent qu'il dépendît absolument de leur libre arbitre. Quelques autres , plus indulgens , le rédui- Ducang. gloss. au mot relevium & spolia. firent au revenu d'une année. De-là cette distinction de *rachat à merci* & de *rachat légitime*. Il y en eut enfin qui , plus favorables encore à leurs vassaux , fixerent cette redevance à beaucoup moins. C'étoit ici , un levrier blanc , un lapin , un chien avec de certaines oreilles , un épervier , un cerf ; là , un arc avec une corde d'étoupe , une lance , des gantelets , des éperons dorés , un cheval , une paille ou un fétu ; quelquefois une farce grossiere , digne des siècles qui l'avoient imaginée : telle la servitude imposée à un certain Baudouin de faire à certain jour un saut , Idem. ibid. au mot Bombulus. une grimace , un p. Celui-ci étoit obligé de porter la banniere de son seigneur d'une riviere à l'autre ; celui-là Observ. sur Beaum. ibid. d'aller prendre chaque année , le jour de Noël , la dame dans son château ,

~~ANN. 1270.~~ pour la conduire à la messe dans l'église paroissiale. Le sire de Montbron tenoit la terre du roi sans autre devoir que la foi : le sire de Franc-aleu ne devoit au monarque que l'offre de l'hommage, sans être tenu de le faire. Dans la plupart des coutumes, le rachat n'étoit point dû en succession directe : dans les autres on exigeoit soixante sols parisis pour le fief tenu *en hommage plein*, dix livres pour celui qui étoit possédé en pairie. Mais en succession collatérale, le relief étoit toujours une année du revenu. Les cadets nobles, garantis en parage, n'étoient point soumis à cette loi. Elle ne regardoit que l'aîné, qui seul couvroit le fief par son hommage. Mais le parage cessant, les puînés devenus hommes du chef-seigneur, devenoient en même-tems sujets au rachat, que ces établissemens fixent pour eux à un cheval de service.

*Ducang.
gloss. au mot
relevium.*

*Etab. l. 1.
c. 22, 44.*

On observera que l'obligation du rachat, à chaque changement de propriétaire, a donné naissance au droit si célèbre en France, sous le nom d'*amortissement*. C'est ainsi qu'on appelle certain tribut que le souverain leve sur les héritages acquis par les

églises , pour se dédommager des profits & confiscations qui lui appar- ANN. 1270.
 tiendroient dans les mutations inévi-
 tables , si ces biens demeuroient dans
 le commerce ordinaire. Tous les an- Laur. ord. r.
1. préf. p. 2.
 ciens monumens de la monarchie dé-
 posent que sous les deux premières
 races, l'église acquéroit librement des
 fonds ; & que nos rois , qui favori-
 soient pieusement ces acquisitions, lui
 accordoient des *lettres de garde & de*
protection , qu'on nommoit *immunités* :
 lettres qui en l'exemptant de la jurif-
 diction séculière , de quelques impôts
 & de quelques amendes , ne l'affran-
 chissoient pas néanmoins du cens. On
 voit par tous nos vieux capitulaires ,
 que les gens d'église le payoient com-
 me les laïcs : on n'en exceptoit qu'une Ibid. p. 101
 certaine quantité de terre désignée par
 le nom de *manse* , qui étoit franche
 de toutes sortes de services & de de-
 voirs seigneuriaux. Quand les droits
 de mutations furent établis (ce qui ar-
 riva sur la fin de la seconde race , & au
 commencement de la troisième) , les
 églises commencerent à être troublées
 dans leurs acquisitions. La réflexion
 qu'elles ne meurent point , & qu'elles
 n'aliénent presque jamais , fit sentir

tout le danger de leur laisser accumuler
 possessions sur possessions. Les seigneur
 se plaignirent vivement qu'ils per-
 doient par là les droits de *lods & ven-*
tes, de *rachats* ou de *reliefs*, qui ne
 pouvoient manquer de leur écheoir,
 si ces mêmes fonds étoient possédés
 par des laïcs. La querelle enfin s'é-
 chauffa fortement sous le règne de
 saint Louis. Le sage monarque, mal-
 gré son attachement à la religion,
 & à tout ce qui lui appartenoit,
 se crut obligé en conscience de dé-
 cider contre les ministres des autels.
 Il ordonna qu'ils seroient obligés de
 traiter avec les seigneurs féodaux,
 pour être conservés dans la jouis-
 sance des héritages qu'ils auroient ac-
 quis dans leurs mouvances. Voici ses
 propres termes : » Si quelqu'un donne
 » une pièce de terre à quelque reli-
 » gion ou communauté, le seigneur
 » du fief où elle est assise, ne le sou-
 » frira point, s'il ne veut : il pourra au-
 » contraire la mettre en sa main. Mais
 » celui à qui l'aumône est faite, doit
 » venir le trouver, & lui dire : sire,
 » on nous a donné telle chose : s'il vous
 » plaît, nous la garderons ; sinon nous
 » l'ôterons de notre main dans terme

Etabl. l. 1.

c. 125.

à venant , c'est-à-dire , dans l'an & jour. S'il ne l'ôte point , le seigneur peut la prendre comme son domaine. « Ainsi les églises se virent forcées de négocier pour obtenir la permission , non d'acquérir des immeubles , on ne leur a jamais disputé ce droit , mais de conserver ceux qu'elles avoient acquis : graces que les seigneurs n'accordoient que moyennant une finance proportionnée à la perte qu'ils faisoient. Or ces graces , accordées par le seigneur subalterne , étoient autant de diminutions de fief pour le supérieur. Celui-ci prétendit qu'elles n'avoient pû être faites à son préjudice : il mit donc en sa main les héritages pour lesquels on n'avoit point traité avec lui , & ne les rendit qu'à condition que les églises s'en dessaisiroient dans l'année : exemple qui fut suivi de seigneurs en seigneurs jusqu'au roi. Ce qui donna lieu à des plaintes très-vives , tant de la part des communautés religieuses , que de celle des ecclésiastiques séculiers , qui tous se trouvoient dans l'impossibilité de conserver des fonds ; parce qu'au moyen de toutes ces finances , ils les payoient infiniment plus que leur valeur. Philippe le hardi ,

ANN. 1270.

Laur. ord.

t. I, p. 214.

~~AN. 1270.~~
 ANN. 1270. touché de leurs remontrances ; entre-
 prit de circonscire des bornes aux
 prétentions excessives des seigneurs. Il
 ordonna dans un parlement tenu à
 Paris, aux fêtes de Noël : 1°. » Que les
 Ord. de 1275. » gens d'église qui produiroient des
 Leur. tom. I. » lettres d'amortissement accordées par
 p. 403. » trois seigneurs suzerains, en remon-
 » tant de degré en degré, ne feroient
 » plus inquiétés : 2°. qu'ils ne feroient
 » pas contraints de mettre hors de leurs
 » mains les fonds qu'ils avoient acquis
 » depuis vingt-neuf ans dans les fiefs &
 » arrière-fiefs de la couronne, pourvû
 » qu'ils lui payassent en argent l'esti-
 » mation des fruits de deux années, si
 » c'étoit aumône ; ou de trois, s'ils les
 » avoient eus à titre onéreux, c'est-à-
 » dire, par achat. «

Telle fut la jurisprudence de ces
 anciens tems sur le rachat : celle qui
 regarde le tribut si connu sous le nom
 d'aide, n'étoit pas tout-à-fait la même.
 Ibid. ch. 4. Il est vrai que l'aîné qui garantissoit
 en franc parage n'avoit pas droit de
 l'imposer sur ses puînés, ou sur les
 enfans de ses puînés, qui tenoient aussi
 noblement que lui. Mais d'un autre
 côté, il n'étoit pas obligé de les affran-
 chir de ce subside : tous devoient y

contribuer pour leur part. On exigeoit ~~seulement~~ qu'étant mandé par le baron ANN. 1270. pour acquitter ce tribut, il fût avertir ses paragers de venir à tel jour pour être témoins. S'il manquoit à cette formalité, ceux-ci ne lui devoient aucun contingent, s'ils ne vouloient. On remarquera que *l'aide* étoit un secours en argent, que les *nobles Chevels*, ou chefs seigneurs levoient sur leurs vassaux dans les nécessités urgentes. On en distinguoit de deux sortes : *le légitime*, qui étoit prescrit par la loi ou par la coutume ; *le gracieux*, qui étoit accordé librement & par pure grace. Le premier étoit de toute rigueur dans les circonstances où il s'agissoit de la rançon du seigneur, du mariage de sa fille aînée, de la promotion de son fils aîné à l'ordre de chevalerie, ou de l'avènement de l'héritier présomptif à la seigneurie, après la mort du pere. Personne n'en étoit exempt, pas même le clergé, qui réclama plusieurs fois très-inutilement. Celui de Normandie essaya envain de s'y soustraire lors du mariage de Catherine, fille aînée du roi de France, & reine d'Angleterre. Il y fut assujetti par un arrêt de la cour du parlement, qui fit loi pour toutes

Ducang.
gloss. au mot
auxilium.

les autres provinces du royaume. Le
 ANN. 1270. second, toujours dépendant de la vo-
 lonté de l'inférieur, étoit demandé
 comme un don, lorsque le supérieur se
 croisoit pour le secours de la Palestine,
 lorsqu'il acquéroit une nouvelle terre
 dans le voisinage de la sienne, lorsque
 son frere étoit armé chevalier, ou lors-
 que lui-même recevoit cet honneur;
 lorsqu'il marioit sa sœur ou ses enfans
 puînés, lorsqu'il faisoit élever quel-
 ques forteresses, ou rétablir les ancien-
 nes; enfin lorsqu'il étoit obligé d'en-
 treprendre ou de soutenir une guerre
 pour la défense de sa terre. Mais bien-
 tôt les choses changerent. Ces mêmes
 Marcui. l. 2.
 form. 1. subside qu'on sollicitoit ancienne-
 ment comme *des présens* de l'amour du
 sujet, ne tarderent pas à être exigés
 comme des tributs de son obéissance.
 Telles sont les vicissitudes humai-
 nes.

Il en est arrivé de même à l'occasion
 de la taille, impôt qui n'affectoit que
 le rôturier. Le gentilhomme n'y étoit
 Etab. l. 1.
 c. 93. soumis, suivant ces établissemens,
 que dans le cas où il n'occupoit point
 par lui-même une maison, de quelque
 maniere qu'elle lui fût échûe dans les
 terres du roi ou des barons. On

voulut bien aussi en exempter les
 clercs , non pour les héritages qui
 leur tomboient en rôturè , à moins
 qu'ils ne les occupassent eux-mêmes ,
 mais pour les francs-fiefs qu'ils te-
 noient de leurs ancêtres , & pour les
 bénéfices qu'ils possédoient dans l'é-
 glise : on exigea seulement qu'ils ne
 fussent ni marchands , ni mariés. Cette
 dernière condition parut nécessaire
 pour les contenir , du moins extérieu-
 rement , sous l'empire de la conti-
 nence , qu'ils oublioient si scandaleu-
 sement. Telle étoit la dépravation des
 mœurs parmi le clergé de ces anciens
 tems , que tous les foudres de l'église
 furent plusieurs fois lancés inutilement
 pour réduire les prêtres au célibat. Ce
 fut envain qu'en 1229 les prélats d'An-
 gleterre s'assemblerent à Londres ,
 pour délibérer sur les moyens de remé-
 dier à cet abus. Leurs décrets rigou-
 reux ne servirent qu'à enrichir le mo-
 narque , qui s'étoit chargé du soin de
 les faire exécuter. Henri III , plus
 avide d'argent , que zélé pour la pu-
 reté de la religion , n'eut pas honte
 de protéger le scandale. Il toucha de
 grosses sommes des ecclésiastiques , &
 leur laissa leurs femmes. Ainsi le dé-

ANN 1270.

Beaum. c. 50.

p. 270. Laur.

ord. tom. 1.

p. 41.

Bibl. univ.

c. 11. p. 103.

404.

~~_____~~ fordre alla toujours en augmentant.

ANN. 1270. On voyoit encore sur la fin du règne de ce prince des bénéficiers mariés, des évêques incontinens, & des clercs fornicateurs publics. On parle d'un abbé, nommé Roger de Norreis, qui avoit publiquement dix-huit enfans de plusieurs de ses concubines. On alla même dans la Biscaye jusqu'à ne point recevoir les prêtres qui n'avoient point ce qu'on nommoit alors des *commerces*. Leur conduite avoit fait croire qu'il leur falloit des femmes qui fussent à eux, ou qu'infailiblement ils se tourneroient vers celles de leurs paroissiens. On n'imagina point en France de moyen plus efficace pour les renfermer dans les bornes étroites de la continence, que de les assujettir à la taille, s'ils franchissoient les limites de cette vertu que la religion seule ne pouvoit leur persuader. Quand le monarque impoisoit cette taxe sur les sujets de son domaine, les barons obligés de le servir dans ses guerres, la levoient également dans les villes dont ils étoient seigneurs. Nous avons une ordonnance de saint Louis, qui prescrit la maniere de la répartir le plus justement qu'il est possible. Il paroît

Ibid. t. 22.

p. 8 & 22.

Laur. ord.

t. 1, p. 291.

par ce monument qu'on avoit coutume de l'asseoir sur tous les biens, tant meubles qu'immeubles. Beaumanoir nous apprend qu'elle étoit fixée de tems à la dixième partie des revenus. Celui qui déclaroit moins qu'il n'avoit, étoit puni par la confiscation de l'excédent, qui demeuroid dévolu au roi ou au baron : châtement bien rigoureux sans doute ; mais enfin ce tribut n'étoit que momentané, & pour les besoins pressans de l'état. C'est depuis Charles VII, qu'il est devenu ordinaire, annuel & perpétuel.

ANN. 1270.

Beaum. c. 50.

p. 270.

Le Gendre ;
mœurs des
Fr. p. 139.

On mettoit aussi au nombre des droits seigneuriaux le cheval de combat, ou, comme on parloit alors, *le rouffin de service* : droit qui étoit dû à chaque mutation de seigneur & de vassal. On n'en excepte dans le nouveau code que le cas où le supérieur, qui l'a déjà perçu, transporterait son fief à son fils. Alors l'inférieur pouvoit lui dire : » Je ne me departirai point de mes engagemens à votre égard, » que vous ne me fassiez décharger du cheval de service, ou que votre successeur ne me promette de ne point l'exiger de moi, tandis que vous vivrez. « S'il manquoit à cette

Et b. l. 1,

c. 75.

précaution , & faisoit l'hommage au
 ANN. 1270. nouveau possesseur , il n'étoit point
 exempt de cet onéreux tribut, toujours
 payable à chaque changement de foi.
 Beaum. c. 28. Nous apprenons de Beaumanoir que le
 P. 112. roi , ni ceux qui tiennent en baronie ,
 ne doivent point le lever. La raison ,
 dit-il , *c'est qu'ils peuvent , quand ils
 veulent , prendre les corps tout armés à
 cheval comme à pied : prérogative que
 n'avoit pas le simple châtelain , qui en
 plusieurs endroits devoit fournir la
 monture à ses hommes. Le vassal avoit*
 Etab. l. 1, soixante jours pour répondre au com-
 131. mandement qui lui étoit fait de remplir
 ce devoir. Ce terme expiré , il étoit
 obligé d'amener l'animal ferré des quatre
 pieds , avec sa bride , sa selle , & tout le
 harnois nécessaire. S'il paroïssoit trop
 foible , le seigneur avoit droit de l'es-
 sayer , essai qui consistoit à le faire
 monter par un écuyer , le plus grand
 que l'on pût trouver , à le charger de
 toute l'armure de fer usitée dans ces
 anciens tems , & à l'envoyer douze
 lieues loin. Quand il fournissoit cette
 course en un jour , & revenoit le len-
 demain , on ne pouvoit le refuser. Si
 le supérieur , sans l'essayer , ou après
 l'avoir essayé , le gardoit plus d'un an

& un jour , l'inférieur n'étoit point
tenu de le reprendre , s'il ne vouloit. ANN. 1270.
Telles sont les loix que la sagesse
dicta au saint législateur , pour prévenir
les abus trop fréquens en cette matiere ,
le vassal ne cherchant qu'à s'acquitter
au plus vil prix , le seigneur n'étant
occupé qu'à faire valoir son droit dans
toute la rigueur.

Il ne faut pas confondre le cheval
de service avec le service de cheval ,
ou , comme on parloit alors , avec
l'ost & chevauchée. C'est ainsi qu'on
nommoit indistinctement tout service
militaire que les vassaux & tenans de-
voient à leur seigneur ; non que tous
fussent obligés de le servir à cheval ,
mais parce que tel étoit le service de la
noblesse , qui faisoit le plus grand
nombre & la principale force de nos
armées. Quand le roi ou les barons se
trouvoient engagés dans quelques guer-
re , ils avoient droit de mander non-
seulement les gentilshommes , ce qu'on
appelloit *lever le ban* , mais encore les
hommes coutumiers de leurs états , ce
qui étoit *convoquer l'arriere-ban*. On
apprend en effet par un ancien titre du
tems de Philippe le Bel , que les nobles
seuls étoient sujets au ban , & toutes

Ducang.

*gloss. au mot
hostis.*

Laur. ord.

t. 1. p. 172.

Tres. des

Char. reg. de

Phil. le Bel ,

coté 36 , au

haut & au bas

12. n. 38.

personnes sans distinction , soumises à l'arriere-ban , pourvu qu'elles pussent porter les armes. Tout feudataire , évêque , abbé , abbesse , prêtre , clerc , gentilhomme ou rôturier , devoit marcher à la premiere réquisition du seigneur , avec l'équipage convenable à sa condition , fourni des provisions nécessaires pour sa nourriture , & muni de voitures pour les transporter. On n'exceptoit de cette loi que les maires , consuls , jurats , échevins & gouverneurs des villes , les jeunes gens au-dessous de seize ans , les vieillards au-dessus de soixante , les notaires , les médecins , les jurisconsultes , les boulangers , les meûniers , les pauvres , les malades , les nouveaux épousés pendant la premiere année de leur mariage , les femmes enfin toute leur vie , quoique suivant l'usage de certains pays , elles fussent obligées d'accompagner leurs maris , lorsqu'ils faisoient la garde ou le guet. Les pauvres cependant , les vieillards , les dames même , n'étoient pas absolument affranchis des charges de la guerre. Les premiers étoient employés à construire des ponts , à dessécher les marais pour y pratiquer des passages , à bâtir de nouvelles for-

ANN. 1270.

Ducang. Ib.

Etab. l. 1.
6. 61 , 53.

Ducang. Ib.

teresses, & à faire sentinelle dans les villes & sur les frontieres. Les seconds, ANN. 1270 sileurs facultés le permettoient, étoient tenus de mettre un homme à leur place : on obligeoit les autres à envoyer le nombre de chevaliers qu'elles devoient à raison de leur fief. Tous ceux en un mot que leur état dispen- Etab. Ibida soit d'être de l'expédition, y contribuoient du moins de leur argent. Ainsi, à proprement parler, personne n'étoit exempt de concourir à la défense de la patrie. Dès que le ban ou arriere-ban Chart. comm. f. Quint. ann. 1195. avoit été proclamé, ceux qui se trouvoient dans l'obligation de partir, étoient à l'abri de toute poursuite en justice. Les lettres qui leur notifioient cette convocation, avoient tout l'effet de celles que nous appellons *lettres d'état* : c'est même des premières que celles-ci tirent leur origine.

L'obligation de *l'ost & chevauchée* n'étoit pas la même dans tous les lieux. Ici le vassal n'étoit point tenu de sortir des limites de la seigneurie : là il avoit droit de refuser de marcher, si l'expédition étoit telle qu'il ne pût revenir chez lui le même jour. Dans quelques endroits le service étoit de deux jours ; dans quelques autres de trois, de neuf, Chart. S. Aub. dom. an. 1127. Etab. l. 1, c. 61.

ANN. 1270. de quatorze : quelquefois même il alloit jusqu'à six semaines. On l'avoit fixé en France à soixante jours pour les nobles , à quarante pour les rôturiers. On ne comptoit ni l'aller , ni le revenir. Ce terme expiré , ils s'en retournoient , s'ils le vouloient. Le roi même ne pouvoit les forcer de demeurer que pour la défense du royaume , & qu'en les soudoyant à ses frais. S'il entreprenoit dans ces circonstances de les mener à quelque conquête hors de ses états , *la loi laissoit à leur choix de le suivre , si tel étoit leur bon plaisir.* Les uns n'étoient sujets à cette servitude que dans le cas où il s'agissoit de secourir la seigneurie ou la patrie : les autres devoient accompagner le seigneur dans toutes ses expéditions. Tous en général servoient à leurs dépens : quelquefois cependant on leur donnoit des gages , & très-souvent on les dédommageoit des pertes qu'ils avoient faites dans la guerre. Lorsque le monarque convoquoit ses barons , ceux-ci étoient obligés de mander leurs vassaux & leurs hommes coutumiers. Les prévôts de la baronie devoient les amener jusques dans leurs châteaux , d'où ils les faisoient conduire aux pre-

*Ibid.**Ducang. Ib.**Etab. l. 1. p. 61.*

vôts du roi. Autrefois on punissoit de mort le gentilhomme qui refusoit de suivre, ou qui désertoit le drapeau royal avant l'expiration du *ban*. Telle fut du moins la peine décernée dans une assemblée de la nation contre Tassillon, duc de Bavière, qui avoit quitté l'étendard du roi Pepin, sans le congé de ce prince. Quant au rôturier, l'esclavage étoit le châtiment de sa désertion : de là, si l'on en croit Beaumanoir, ce grand nombre de serfs répandus dans tout le royaume. Depuis on s'est adouci : le noble dans l'un & l'autre cas fut condamné à perdre son fief, & l'homme coutumier à soixante sols d'amende.

ANN. 1270.

L. 4, capitul.
Car. M. apen.
2, c. 29.

Beaum. c. 45.

Glos. sur le c.
6. de la cout.
d'Anj. Etabl.
ibid.

Tant de prérogatives attachées à la qualité de seigneur, n'étoient pas sans de grandes obligations de sa part. Le sire, suivant l'ancien axiome du droit féodal, ne doit pas moins au vassal, que le vassal au sire. On en excepte seulement le respect, que l'inférieur ne peut exiger, que le supérieur a droit d'attendre. Du reste, la foi est réciproque entre eux. Si elle est violée de l'un ou l'autre côté, le fief est réputé cesser : il ne subsiste que par cette union mutuelle. Tous deux encourent

Obs. sur les
Ajs. de Jer. p.
243.

ANN. 1270. le blâme de félonie : le premier, quand il manque de fidélité & de reconnoissance ; le second, quand il refuse protection & justice. Tous deux perdent pour les mêmes raisons , l'un son fief , l'autre sa mouvance : de là ces clauses si remarquables , qu'on lit dans quelques anciennes formules d'hommages :

Duch. tom. 4. » Nous Henri (II du nom) roi d'An-
P. 584. » gleterre , assurons au roi des Fran-
 » çois (Louis VII) comme à notre
 » seigneur , la vie , les membres ,
 » l'honneur & les biens , si lui-même
 » nous donne semblables sûretés com-

Obs. sur les » me à son homme. » Nous Thibaut ,
As. de Jer. p. » comte de Champagne , déclarons ,
264. » que nous avons juré sur les saints
 » évangiles de servir fidèlement notre
 » très-cher seigneur lige (Louis IX)
 » contre tout ce qui peut vivre & mou-
 » rir , & de ne point nous écarter de ce
 » que doit un bon & loyal serviteur ,
 » tant que lui-même nous fera droit à
 » sa cour par le jugement de ceux qui
 » peuvent & doivent nous juger «.

On retrouve le même esprit dans ces établissemens. Louis y décide qu'un déni de justice autorise le feudataire à prendre les armes pour forcer le supérieur à lui faire droit. Voici les propres

termes du monarque : » Si le sire dit à
 » son homme-lige ; Venez vous-en ANN. 1270
 » avec moi , je veux guerroyer mon Etab. l. 1.
 » seigneur (a) , qui me dénie le juge- e. 49.
 » ment de sa cour ; le vassal doit ré-
 » pondre : j'irai sçavoir s'il est ainsi
 » que vous me dites. Alors il doit
 » aller trouver le supérieur , & lui
 » dire : sire , le gentilhomme de qui
 » je tiens mon fief , se plaint que
 » vous lui refusez justice : je viens
 » pour en sçavoir la vérité ; car je
 » suis semoncé de marcher en guerre
 » contre vous. Si la réponse est que
 » volontiers il fera droit en sa cour ,
 » l'homme n'est point obligé de défé-
 » rer à la réquisition du sire ; mais
 » il doit , ou le suivre , ou se ré-
 » soudre à perdre son fief , si le chef-
 » seigneur persiste dans son refus. »
 Telle étoit la loi du gouvernement
 féodal. Il paroîtroit même que le sou-
 verain n'en étoit pas excepté.

(a) Quelle a été l'intention de l'écrivain moderne ;
 qui en rapportant cet établissement , substitue par-
 tout le nom de *roi* à celui de *seigneur* ? C'est ce qu'on
 n'ose décider. Mais il est bien difficile de concevoir
 une idée fort avantageuse d'un auteur capable de
 falsifier un texte de cette importance. De pareilles
 infidélités sur des objets de cette conséquence ne
 peuvent que décréditer un Ouvrage. *V. L. H. sur*
les fonct. du Parl. 2 part. p. 122, 130.

~~_____~~
 ANN. 1270. Ce fut du moins le spécieux pré-
 texte dont se servit Pierre de Dreux,
 surnommé Mauclerc, comte de Bre-
 tagne, pour se retirer de l'hommage
 de saint Louis. » Le roi, dit ce prince
 » dans son manifeste, m'avoit ajourné
 » pour le Dimanche d'après Noel à
 » Melun, où lui-même ne voulut
 » pas se trouver. Je lui représentai
 » que le terme de la citation n'étoit
 » pas compétent, & que suivant les
 » loix il devoit être de quarante
 » jours. C'est pourquoi j'en deman-
 » dai un autre à ceux qui tenoient
 » la place du prince. Je dressai en
 » conséquence un mémoire où j'ex-
 » posois fort au long tous les torts
 » que m'avoient faits le monarque &
 » sa mere. Cet écrit fut remis aux
 » lieutenans de sa majesté; mais la
 » reine ne voulut point qu'on le
 » communiquât aux barons & aux
 » prud-hommes de France. Ainsi je
 » n'ai pû obtenir aucune satisfaction.
 » On a même poussé plus loin les ou-
 » trages & les mauvais traitemens.
 » Le roi a fait saisir tout ce que je
 » possédois en Anjou. Il a mis le siège
 » devant Belesme, que je tenois de
 » lui : il a porté le ravage sur mes

Ducarg.

obs. sur Joinv.

p. 44, 45.

» terres : il a fait massacrer mes hom-
 » mes ; ce que je n'ai cependant mé- ANN. 1270
 » rité par aucun procédé injuste. On
 » ne m'a point vu manquer aux de-
 » voirs de feudataire : je n'ai pas
 » même été cité en règle au tribunal
 » de mes pairs. Tout considéré, dé-
 » sespérant d'avoir justice du roi, à
 » qui je l'ai demandé plusieurs fois
 » inutilement, je lui déclare que je
 » ne me tiens plus pour son homme ;
 » que je me retire de son hommage ;
 » & que cette présente déclaration
 » doit être regardée comme un défi. »
 C'étoit à la vérité un faux exposé ;
 mais on ne voit pas qu'en cherchant
 à le réfuter, on se soit appliqué à
 détruire les conséquences qu'on en
 tiroit : ce qui suppose qu'alors un
 déni de justice de la part du seigneur
 étoit estimé une raison valable de re-
 noncer à son hommage.

On le déclare encore déchû de tous
 ses droits, s'il attente, ou souffre
 qu'on attente à la vie de son feuda-
 taire ; s'il *fait faux jugement* ; s'il
 entreprend sur sa liberté, le fait arrê-
 ter sans les formalités requises par les
 loix, ou permet qu'il soit pris par
 ses ennemis ; si pouvant le délivrer

*Aff. de Jer. c.
 217. Etab. l.
 18. h. 48, 49,
 50, 52, 55
 57, 81. L. 23
 c. 39, 42. Bib.
 uni. tom. 6.
 p. 360.*

~~_____~~
 ANN. 1270. de prison , il le laisse languir dans les fers ; si sans aucune cause légitime , il court ou fait courir sur ses terres ; s'il le frappe dans sa colere , conseille ou n'empêche pas de le maltraiter ou mutiler ; s'il l'accuse mal-à-propos , ou ne prend point sa cause en main , lorsqu'il est accusé fausement de foi mentie , le plus grand de tous les crimes en matière de féodalité ; si enfin il deshonoré ou voit tranquillement deshonoré sa femme , sa fille ou sa sœur. Le vassal d'un autre côté est condamné à perdre son fief , s'il se rend coupable d'aucun de ces forfaits ; s'il vend son domaine sans la permission du seigneur ; s'il refuse de le suivre à la guerre ; s'il le désavoue , ce qui est , dit-on , *grand péché mortel* (mortel) ; s'il livre sa forteresse à l'ennemi , ou fuit dans le combat ; s'il ne satisfait point pour les fautes de son fils ou de ses hommes ; en un mot , s'il néglige , après trois sommations juridiques , de rendre l'hommage qu'il doit.

Il y avoit enfin une liaison si étroite entre le feudataire , & celui dont il relevoit , que les besoins de l'un devenoient ceux de l'autre. Le seigneur cautionnoit

cautionnoit son vassal , quand il empruntoit de l'argent , jusqu'à concurrence de la valeur du fief servant. Le vassal réciproquement étoit obligé de cautionner son seigneur , de tenir prison pour lui , de le défendre à son loyal pouvoir dans le combat , de lui donner son cheval pour le remonter , & d'aider à le mettre sus. Si dans l'exécution il étoit pris , ou souffroit quelque dommage , le supérieur étoit tenu de payer sa rançon , & de lui restorer ses couts. Notre histoire fournit plusieurs exemples de ce cautionnement mutuel. On se contentera de celui de Thibaud , comte de Blois & de Clermont , qui reconnoît devoir à la comtesse de Champagne quatre mille livres , dont il donne pour pleige le roi de France , avec tous les barons , chevaliers , & bourgeois de sa terre. Au reste , l'obligation des feudataires n'étoit pas seulement d'aller à la guerre sous la bannière de leur seigneur , ils devoient encore le servir dans ses plaids , c'est à-dire , se trouver assidûment à ses assises , l'aider de leurs lumières dans l'administration de la justice , assister de leurs sages avis ceux à qui il les donnoit pour conseil ,

ANN. 1270.

Observ. sur les Aff. de Jer. p. 160 , 261.

Aff. de Jer. c. 206.

Cartul. de Champ. ann. 1212.

Aff. de Jer. c. 230. Beaum. c. 35.

ANN. 1270. ajourner ceux de leurs pairs qu'il faisoit citer à sa cour, en un mot *faire les devises, les bornes, les descentes, les vûes & montrées de terres.*

On appelloit anciennement *montrée* ce qu'on nomme aujourd'hui *aveu & dénombrement*. Quand le seigneur craignoit que son vassal ne lui diminuât son fief, il pouvoit l'obliger de lui en faire *montrée* devant quatre chevaliers. ^{tab. l. 1,} Alors le saint législateur exige qu'on lui donne terme de quinze jours & de quinze nuits pour travailler à sa déclaration. Interrogé ensuite s'il n'y a rien de plus que ce qu'il annonce, il a droit de demander encore quarante jours & quarante nuits, pour y ajouter ce qu'il peut avoir omis. Ce terme expiré, s'il persiste à dire qu'il ne tient rien de plus du seigneur, on lui permet d'en requérir acte. Si l'on découvre *aucunes choses oubliées*, il ne perd que ce qu'il n'a pas déclaré, quand il assure avec serment, *qu'il ne le sçavoit mie, & qu'il en fera ce qu'il devra*. S'il ne fait pas le serment, il est dépouillé de son fief en entier.

Quelques sçavans ont cru que le seul souverain avoit des hommes-liges, parce que la ligence oblige à servir le

seigneur contre tous ceux qui peuvent vivre & mourir, sans exception d'aucune personne. C'est une erreur qu'ils auroient évitée, s'ils avoient lu les anciens titres. On y voit une infinité d'exemples d'hommages liges faits aux comtes & à de moindres seigneurs, sans préjudice de ce qui est dû au prince & au premier seigneur : clause essentiellement requise ; sinon le vassal étoit censé traître & perfide. Gautier d'Avesnes, comte de Blois, & la comtesse son épouse, déclarent qu'Archambaud de Bourbon est leur homme-lige pour la baronie de Charenton en Bourbonnois, sauf la foi-lige qu'il doit antérieurement au roi de France & au comte de Nevers. Ce qui est plus remarquable encore, le sire d'Apremont fait hommage-lige au roi de sa terre de Briente sur Meuse, & promet de le servir contre tous les hommes, excepté contre l'évêque de Metz. Si la guerre s'allumoit entre deux seigneurs liges d'un même vassal, il pouvoit sans mentir sa foi, il devoit même aider & secourir le plus ancien. C'est, disent les assises de Jérusalem, qu'il n'est devenu homme du second, que sauf la féauté du premier. Quelquefois il s'est trouvé

ANN. 1170.

Ass. de Jerus.
c. 205.

Extrait du
prem. Livre
des fiefs de
Bourbon. an.
1228.

Obs. sur les
Ass. de Jerus.
p. 258.

Ass. de Jerus.
c. 222.

ANN 1270. des expédiens pour satisfaire à tous les deux en même-tems : ce qui se prouve par l'exemple suivant. » Un certain Jean de Tallo reconnoît qu'il est homme-lige de la comtesse de Troyes & du comte de Champagne son fils, envers & contre tous, sauf la ligence d'Enguerrand de Couci, de Jean d'Arci, & du Comte de Grand-Pré. Si ce dernier, pour quelque querelle personnelle, marche en armes contre la comtesse, Tallo promet de le secourir de son bras ; & s'il en est requis, d'envoyer à la princesse un certain nombre de chevaliers pour desservir le fief qu'il tient d'elle. Mais si le comte de Grand-Pré n'est qu'auxiliaire, il se contentera de lui envoyer un chevalier, & servira la comtesse en personne « ,

Ducang. obs. sur les étab. On remarquera que l'usage universel de la France étoit qu'une fille héritière présomptive ou effective d'une

Aff. de Jerus. terre qui devoit service de chevalier ;
P. 139, 140, 180. ne pouvoit être mariée sans le consentement du seigneur : si le pere négligeoit de le requérir, il étoit puni par la perte de son fief. On en usoit avec la même rigueur à l'égard des filles

majeures qui dispoſoient de leur main ſans la participation de celui dont ANN. 1270. relevoient les domaines qui leur étoient échûs. Si l'époux oſoit ſ'en mettre en poſſeſſion , on le condamnoit à mort, ou du moins à la mutilation d'un membre. Les loix avoient crû cette ſévérité néceſſaire pour empêcher que les vafſales des rois & des barons ne priſſent des maris dont la fidélité leur fût juſtement ſuſpecte ; ce qui pouvoit avoir des ſuites funeſtes pour le royaume ou pour la ſeigneurie dominante. Ce fut Laur. ord. r^e l. p. 155. dans la vûe de les prévenir , que Philippe Auguſte fit jurer au comte Hervé de Nevers , qu'il ne marieroit point Agnès ſa fille ſans la permiſſion de ſa majeſté , ſur-tout aux enfans du roi d'Angleterre , du comte de Champagne , du duc de Bourgogne , & d'Enguerrand de Couci. Quand la demoifelle , devenue héritière , n'avoit pas atteint l'âge de majorité , ou elle paſſoit avec ſon fief ſous la garde du ſeigneur , ou elle deneuroit ſous la tutelle & la conduite de ſa mere. Dans le premier cas le ſeigneur étoit obligé de la marier ſelon ſa condition , c'eſt-à-dire , ſuivant la nobleſſe de ſon lignage , & la richeſſe de ſes terres , mais

ANN. 1270. toujours de l'avis de ses parens. Philippe Auguste, en recevant l'hommage-lige de Blanche, comtesse de Troyes, lui promet de ne marier sa fille, dont elle lui a confié la garde, que de son agrément, & qu'après douze ans accomplis. Dans la seconde supposition le seigneur avoit droit d'exiger que la mere lui donnât caution & pleige, qu'elle ne marieroit point sa fille sans son consentement. Si elle violoit cet engagement, on confisquoit tous ses meubles, ne lui laissant que deux robes, l'une pour tous les jours, l'autre pour les jours de cérémonie, *des joyaux avenans*, un lit, un palefroy pour sa monture, une charrette & deux roussins pour faire ses provisions. Autrefois, lorsqu'on faisoit les meubles d'un gentilhomme *qui portoit armes*, on devoit lui laisser son palefroy, un roussin pour son écuyer, deux selles, un sommier ou cheval de somme, un lit, son habit de cérémonie, *un fermail*, un anneau.

Toute héritiere noble étoit obligée de prendre un mari pour desservir le fief qui lui étoit échû, sur-tout s'il exigeoit service de corps. On n'en exceptoit que celle qui avoit passé soi-

*Obs. sur les
Ass. de Jerus.
p. 248:*

*Erub. l. 1.
c. 63.*

Ibid. c. 54.

xante ans. C'est , disent les assises de Jérusalem , *que le mariage étant établi pour multiplier le siècle sans péché* , il eût été injuste d'y assujettir une personne qui a perdu l'espérance d'avoir des enfans. Si la demoiselle , parvenue à l'âge nubile , refusoit de se marier , le seigneur en plusieurs lieux ne pouvoit pas l'y contraindre. On lui permettoit seulement de requérir indemnité pour l'abrégement de son fief ; mais ailleurs on lui accordoit la faisie de la terre comme pour défaut de service. Quant à la femme veuve , la jurisprudence féodale n'étoit point la même par-tout. Ici elle pouvoit se défendre du mariage , pourvû qu'elle donnât caution qu'elle ne se marieroit point sans l'agrément du seigneur : là elle étoit forcée , ou de prendre un mari , ou de renoncer au *bail* de ses enfans , & de s'en tenir à son douaire.

Quand l'héritiere avoit atteint l'âge de quatorze ans , si quelqu'un la demandoit en mariage , la mere devoit aller trouver le seigneur , & lui dire en présence des parens du pere de la demoiselle : » Sire , un tel se présente » pour épouser ma fille : je viens vous » demander conseil ; j'espère que vous

ANN. 1270.
Ass. de Jerus.
c. 244.

Stat. d'Alen.
II, roi d'Es-
cosse, c. 23.

Ass. de Jerus.
c. 189.

Etat. l. 15
c. 63.

» me le donnerez bon «. Si le seigneur
 ANN. 1270. connoissoit un meilleur parti, il pou-
 voit non-seulement le proposer, mais
 même le faire accepter. D'un autre
 côté, le lignage paternel de la jeune
 personne avoit le même droit, s'il
 trouvoit quelqu'un *plus riche encore &
 plus gentilhomme*. Telle étoit la loi, qui
 cependant n'ôtoit pas au seigneur le
 pouvoir de récuser ceux dont la fidélité
 lui paroissoit suspecte. Alors l'usage
 étoit en plusieurs lieux, que lui-même
 offroit *trois barons*, parmi lesquels la
 mere & les parens de la demoiselle
 étoient obligés de lui choisir un époux.
 S'il abusoit de sa minorité pour la
déparager, c'est-à-dire, pour la marier
 à quelqu'un de moindre condition
 qu'elle, il perdoit tous les émolumens
 de la garde. Si devenue majeure, elle
 consentoit librement à cette alliance
 disproportionnée, les loix ne déro-
 noient aucune peine contre lui. On ne
 doit pas oublier que cette obligation
 de requérir le consentement du sei-
 gneur pour le mariage des héritiers de
 fief, ne regardoit pas seulement les
 Ibid. p. 177. filles, mais encore les mâles. C'étoit
 une maxime d'état en France, que les
 barons, c'est-à-dire, ceux qui rele-

Aff. de Jerus.

6. 242.

*Ducang. el f.
 sur les étab.
 p. 1752*

voient immédiatement de la couronne, ne pouvoient ni se marier, ni marier leurs enfans, sans l'agrément du monarque. Nous en avons un exemple dans la personne de Blanche, comtesse de Champagne, qui fut obligée de donner caution, qu'elle ne marieroit point son fils sans la permission du roi Philippe Auguste. ANN. 1270.

On trouve dans le nouveau code un grand nombre d'autres réglemens sur divers objets importans à la société : sur la promesse de mariage assurée par des arrhes, qui sont toujours perdues pour l'infrauteur de la convention ; qui doivent être rendues de bonne foi, quand l'empêchement ne vient d'aucune des deux parties ; qui, lorsque l'alliance est réellement contractée, constituent de la part du mari une portion de la dot, du côté de la femme une partie de la donation à cause de noces : sur les améliorations, qui ne sont comptées, ni au mari qui les a faites dans la terre de sa femme, ni au tuteur à qui le pupille en a l'obligation, ni à l'acheteur depuis la demande en retrait, ni à l'enfant de famille qui est forcé de rapporter à la succession : sur les cautions, qu'on ne recevra point Etab. l. 1. c. 124.

Ibid. c. 132, 141, 145.

Ibid. c. 104.

ANN. 1270.

quand il s'agira de peine capitale ; qui
 en matiere civile seront obligées de
 donner des effets pour sûreté , sauf leur
 recours sur le débiteur principal ; qui
 pourront être contraintes de se battre
 en duel contre le créancier , si elles
 nient leurs engagements à son égard : sur
 l'échange, qui exclut tout retrait, quel-
 que inégal qu'il soit ; qui n'est point su-
 jet aux redevances de lods & ventes , si
 les terres échangées sont tenues du mê-
 me seigneur dans la même baronie ; qui
 est chargé de tous ces droits , si elles
 relevent de deux barons différens : sur
 la maniere dont celui qui a possédé an
 & jour , ou son héritier , doit former
 sa plainte en cas de violence , de dé-
 pouillement ou de trouble , pour être
 rétabli ou maintenu dans la jouissance
 du bien de ses peres : sur la récréance
 ou possession qui doit être accordée à
 celui qui a joui paisiblement pendant
 la dernière année , sous caution néan-
 moins qu'il ne détériorera point la
 chose litigieuse : sur les prérogatives
 du souverain , qui ne souffre jamais
 rien de la négligence ou de la foiblesse
 de son sergent ; qui ne plaide qu'en sa
 cour , parce qu'il n'a d'autre juge que
 Dieu ; qui pendant le procès demeure

Ibid. c. 152,
153.

Ibid. c. 85,
92. l. 2. c.
4. 43.

Ibid. l. 2. c.
5, 6, 9, 10.

Ibid. l. 2. c.
3, 13, 19.

faisi de la chose contentieuse , parce ~~que sa main ne nuit à personne~~ , & qu'il ANN. 1270.
 est plus juste que le sujet reçoive du prince , que le prince du sujet : sur le Ibid. l. 1. c. 102. l. 2. c. 8.
 devoir des procureurs , qu'on peut , qu'on doit même constituer en certaines occasions ; qui sont obligés de présenter à la justice leurs lettres scellées du sceau des évêques , des barons , des abbés , des monasteres , des chapitres , des cités ou villes , des universités , des personnes enfin à qui leur dignité , ou l'exigence des affaires permet de les employer ; qui n'ont de pouvoir qu'autant qu'il leur en est donné par l'acte de procuration ; qui peuvent être révoqués en tout tems : sur les obligations des avocats , à qui l'on Ib. l. 2. c. 11.
 défend de se répandre en injures ; style toujours plus propre à avilir leur ministère , qu'à faire briller leur esprit ; qui ne doivent ni se charger de causes injustes , ni citer les coutumes à faux ; qui ne peuvent faire des contrats avec leurs cliens , mais seulement convenir avec eux de leurs salaires ; qui ont action pour être payés de leurs honoraires , pourvu qu'ils n'excèdent pas trente livres ; toutes matieres plus

intéressantes pour un jurisconsulte, que pour un historien.

ANN. 1270.
Droit de prélibation ou de Markette.

Ducang.
gloss. au mot
Cullagium
& Marcheta.

On est étonné du silence de Louis sur un usage qui régnoit de son tems : usage barbare , qui prouve bien la corruption des mœurs dans ces anciens siècles. Sans doute qu'il fut ignoré dans ses domaines , ou que le religieux prince ne se crut pas assez d'autorité pour entreprendre de l'exterminer dans les lieux où il étoit établi. Les seigneurs avoient imaginé le droit de *prélibation* , qu'on nomma depuis Markette. C'étoit celui de coucher la première nuit avec les nouvelles épousées , leurs vassales. Des évêques , dit-on , des abbés jouirent de ce privilège en qualité de hauts barons. Ce fut le roi Evéne qui l'introduisit le premier en Ecosse , d'où il passa en Angleterre , en Allemagne , en Piémont , & dans plusieurs autres parties de l'Europe. Les bonnes mœurs doivent à la sagesse d'une reine , femme de Malcome III , sinon l'extinction totale de ce droit étrange , du moins l'abolition de ce qu'il avoit de plus indécent. Elle obtint du roi son mari qu'on pourroit s'en racheter en payant un demi-marc d'argent. C'est de-là, dit-

on, qu'il fut appelé droit de *Markette*.
 Le sçavant Papebroch nous apprend
 que de nos jours les seigneurs l'exigent
 encore de leurs serfs dans quelques pro-
 vines des Pais-bas, de la Frise & de la
 Germanie. On voit par plusieurs mo-
 numens que cette coutume honteuse
 fut usitée dans toute sa rigueur jusques
 en France, où la religion sembloit an-
 ciennement avoir fixé le siège de son
 empire. On lit dans un titre de 1507,
 article des revenus de la Baronie de
 S. Martin, que le comte d'Eu a droit
 de prélibation audit lieu, quand on se
 marie. Boëtus raconte à cette occasion
 un fait très-singulier. J'ai vû, dit-il,
 à la cour de Bourges, devant le métro-
 politain, un procès par appel pour un
 certain curé de paroisse, qui prétendoit
 avoir la premiere nuit des jeunes épou-
 sées, suivant l'usage reçu. La demande
 fut rejetée avec indignation, la cou-
 tume proscrire tout d'une voix, & le
 prêtre scandaleux condamné à l'a-
 mende.

ANN. 1270.
In vit. S. For.
Abbat. Wal-
ciod.

Laur. gloss.
de droit Fr.
au mot cul-
lages, cul-
liage.

Décis. 297.
n. 17.

Quelques années avant la promulga-
 tions de ces établissemens, le sage mo-
 narque avoit fait publier plusieurs
 beaux réglemens sur les monnoies :


Réglemens
 sur les mon-
 noies, ann.
 1262. 12

ANN. 1270.

*Le Blanc, tr.
des monn. p.
145, 46, 47.*

*Labb. t. 2.
p. 217.*

objet toujours précieux aux bons rois, parce qu'il intéresse les peuples, mais malheureusement jusques-là trop négligé. On ne trouve en effet aucune ordonnance de nos souverains sur cette matière, depuis Charles le chauve, jusqu'à Philippe Auguste. On sçait seulement que sous les premiers rois de la troisieme race, sous Hugues capet, sous Robert, sous Henri I, il y avoit des sols d'or & d'argent, tous sans aucun mélange. Les deniers étoient aussi d'argent fin. On n'en excepte que quelques-uns fabriqués sous Henri, où l'on découvre un alliage assez considérable, si cependant ce n'étoit pas une espèce particulière, de moindre valeur que le denier, & dont le nom nous est inconnu : espèce nécessaire dans le commerce pour acheter les menues denrées. On apprend du moins par un passage de la Chronique de Maillezai, que jusqu'en 1103, le denier n'avoit souffert aucun affoiblissement, mais qu'alors on y mêla un tiers de cuivre avec deux tiers d'argent : altération qui ne rejaillit point sur les autres espèces. On voit dans le même tems, c'est-à-dire, sous Philippe I, non-seu-

lement des *francs* ou *florins*^a d'or pur , 
 mais encore des sols d'argent fin. Il ANN. 1279.
 feroit difficile de fixer la valeur des
 premiers. On en ignore le poids. C'é-
 toit peut-être la même chose que l'an-
 cien sol d'or , monnoie encore usitée
 en France sous le regne de ce prince ,
 mais sur laquelle notre histoire n'offre
 rien de plus certain. Il n'en est pas de
 même du sol d'argent. Si l'on en juge
 par le poids du denier , qui étoit de
 vingt-trois à vingt-quatre grains , il
 devoit peser demi once. Ainsi dans un
 siècle où le marc d'argent est à cin-
 quante deux livres , il vaudroit trois
 livres cinq sols. Louis le gros , Louis
 le jeune , Philippe Auguste , Louis
 VIII, avoient aussi leurs monnoies d'or

^a Quelques-uns , tels que Jean Villani , assurent
 que les premiers florins ne furent frappés à Flo-
 rence qu'en 1252. Quelques autres en reculent la fa-
 brication jusqu'au tems du roi Jean, qui le premier,
 disent-ils , fit faire des espèces de ce nom. C'est une
 double erreur. Un titre de 1068 , prouve que cette
 monnoie existoit dès le regne de Philippe I. Une
 veuve , nommé Jeanne , y reconnoît avoir cédé à la
 confrairie des clercs de Pontoise une rente de sept
 sols parisis , moyennant quatre francs d'or , *quibus*
florenis se tenuit pro contentâ. On lit d'ailleurs dans
 l'histoire de Normandie , sous l'an 1067 , que Guil-
 laume le conquérant donna au messager qui vint de
 la part de Harold lui signifier l'ordre de sortir d'An-
 gleterre , un coursier , une robe , & quatre florins
 d'or. *Le Blanc , trait. hist. des monn. p. 147.*

ANN. 1270. fin. C'étoit des *francs* de soixante-seize grains, des *florins* de deux deniers
LeBlanc. ib. seize grains, & si l'on en croit quelques-uns, des *masses double tierce* d'un gros seize à dix-huit grains, & des *petits royaux* de soixante-dix au marc. On peut juger de leur valeur, tant ancienne que moderne, par celle de l'once d'or, qui valoit alors cinquante sols, qui vaut aujourd'hui quatre-vingt-deux livres. Mais on trouve sous leurs regnes un grand affoiblissement dans la monnoie d'argent. Leurs sols n'étoient plus qu'à fix deniers de loy, c'est-à-dire, moitié cuivre, moitié argent fin. Leurs deniers de différens poids, & de différente loy, n'offroient également qu'un vil alliage : leur marc enfin ne présentoit que variations, tantôt à 40 (a), tantôt à cinquante sols (b); quelquefois à 53 sols 4 deniers (c); d'autrefois à 54 sols 7 deniers (d).

- (a) *En 1144.*
 (b) *En 1207.*
 (c) *En 1158.*
 (d) *En 1226.*

Les *sols* cependant, les *francs* & les *florins*, n'étoient pas les seules especes du plus précieux des métaux, qui fussent alors connues dans le royaume. Tous les historiens parlent encore de *bezants*, d'*oboles*, de *marabotins*, monnoies d'or qui, quoiqu'étrangères, eurent cours en France au commencement de

la troisieme race. Le bezant est évalué neuf sols dans un comte des baillis de France, en un tems (an 1297) où le marc d'argent étoit à trois livres dix sols. C'étoit donc à peu près la huitieme partie du marc : ainsi de nos jours il vaudroit un peu plus de six francs. Il paroît qu'il étoit fort commun sous les premiers successeurs de Hugues Capet. Le cérémonial du sacre de nos rois, dressé sous les yeux de Louis le jeune, ordonne qu'*d l'offrande soit porté un pain, un baril d'argent plein de vin, & treize bezants d'or* : usage qui s'observoit encore sous Henri II. Ce prince, pour entretenir l'ancienne coutume, fit fabriquer treize pieces d'or, nommées *bizantines*, du poids d'un double ducat, qui furent présentées à la Messe le jour de son sacre. On fera sans doute surpris que, dans une cérémonie aussi solennelle, nos rois offrirent une monnoie qui n'étoit point marquée à leur coin ; mais l'étonnement cessera, & toutes les difficultés disparaîtront, si l'on veut dire avec le sçavant Auteur que nous suivons, qu'en ce tems-là on donnoit le nom de *bezant* à toutes sortes de monnoies d'or, quoiqu'elles ne fussent point fabriquées à Constanti-

ANN. 1278.

Le Blanc. ib.

P. 158.

Ibid. p. 157.

ANN. 1270. nople. Ainsi nos ancêtres nommoient généralement *florins* toutes les espèces d'or, quelque part qu'elles eussent été frappées : ainsi les Sarrafins appelloient *bezants* toutes leurs monnoies d'or, qu'ils n'avoient certainement pas empruntées des empereurs Grecs.

Tous nos anciens titres déposent que les *oboles* ou *mailles* d'or furent long-tems usitées dans le royaume. On *Antiq. de Par. p. 1240.* lit que le seigneur de S. Mandé, fondateur de saint Antoine des Champs, ayant fait regarder dans son trésor, y trouva sept mille mailles d'or ; qu'il fit venir quatre clercs ; qu'il leur en donna à chacun mille pour trafiquer. Mais on ne trouve qu'incertitude sur leur valeur. Sous saint Louis, sous Philippe le *Le Blanc. p. 163, 164, 185.* Bel, on les voit à cinq sols tournois : sous Louis XI, elles sont à vingt-sept sols six deniers.

Les *marabotins* ont vivement exercé les sçavans. On avoit lû des vers de Théodulfe, évêque d'Orléans, où il est dit que la monnoie des évêques de Maguelonne étoit marquée avec des caractères Arabes : on en a conclu qu'elle tiroit de cette langue le nom singulier de *marabotin*. Cependant il est bien plus naturel de croire qu'elle

étoit originaire d'Espagne. Toutes les histoires attestent qu'elle a eu cours dans la Castille, dans la Navarre, en Portugal, en Arragon. On sçait que les rois Arragonois ont été fort long-tems seigneurs de Montpellier. De-là vient qu'il est si souvent question des *marabotins* dans les titres de cette ville. Ce n'est pas une chose aisée que d'en fixer le prix : le poids n'étoit pas le même partout. C'étoit en Portugal soixante-seize grains ; c'étoit à Montpellier quarante-six grains $\frac{2}{25}$ de grain.

L'*esterlin*, ou comme on parloit alors, l'*estellin*, monnoie d'Angleterre, fut aussi une des especes étrangères que la France voulut bien adopter. C'étoit un denier d'argent du poids de *trente-deux grains de bon froment*. Saint Louis par son ordonnance de 1265, lui donne cours dans ses états pour quatre deniers tournois, mais seulement jusqu'au quinze du mois d'Août de la même année : ce terme expiré, il en interdit l'usage, & défend de le recevoir dans aucun marché de son royaume. S'il reparoit en France sous Philippe-le-Bel, ce n'est qu'au prix fixé par l'ayeul du monarque. On en

Ducang. *an*
mot *esterlin-*
gus. Laur.
ord. tom. 1.
p. 96.

Le Blanc ;
166, 67.

ANN. 1270.

Ducang.
gloss. au mot
pinpenellus.
Le Blanc,
ibid.

comptoit cent soixante au marc : par conséquent il vaudroit de notre monnoie courante six sols six deniers. Une charte de 1218, porte qu'il revient au roi des cens de S. Cyr neuf livres quatre sols deux deniers tournois, & deux cents *pinpenelles*. De-là le celebre Ducange a conclu qu'il existoit alors une monnoie de ce nom ; monnoie, dit-il, de la plus petite espece : ce qui paroît fort douteux au sçavant historien qui nous sert de guide en cette matiere.

Idem, p.
150, 151.

L'usage du marc, ou poids de huit onces, ne fut introduit en France qu'entre l'an 1075, & l'an 1093. Depuis Clovis jusqu'à la seizieme année du regne de Philippe I, on s'étoit servi de la livre, non de compte, ou de vingt sous ; elle n'a commencé qu'avec la seconde race ; mais de la livre romaine ou de douze onces, ce qui se prouve par la maniere dont les amendes sont conçues. Celui qui osera violer cette convention, dit le roi Dagobert, payera au fisc *dix livres d'or & vingt livres du poids d'argent*. Le téméraire qui enfreindra cette loi (c'est Louis le Débonnaire qui parle) sera condamné à une amende de *douze livres de poids*

Diplom. pag.
464, 580.
Doublet,
pag. 651.

d'or le plus affiné. Quiconque aura la présomption de contester l'autorité de cette chartre, est-il dit dans un titre du regne de Henri I, sera obligé de composer avec le comte de Poitiers pour *une livre d'or le plus pur, & avec l'évêque pour six onces.* Qui ne voit que dans tous ces passages *livre & poids* sont synonymes; qu'ils ne peuvent par conséquent être entendus que d'or ou d'argent en masse, non en monnoie?

Mais c'est principalement sous saint Louis qu'on commence à connoître avec quelque certitude les monnoies de la troisieme race: la maniere dont il les regla, lui assure incontestablement le titre glorieux de leur restaurateur en France. On la trouvoit si avantageuse, que les peuples, lorsqu'on avoit affoibli les especes, demandoient toujours qu'on les remît au même état qu'elles étoient du tems de ce religieux prince. Nous voyons par les ordonnances de ses successeurs, qu'il fit faire des deniers d'or à l'*Agnel*, qu'on nomma depuis *Moutons d'or*. Cette monnoie qui étoit d'or fin, du poids de trois deniers cinq grains trebuchants, valoit dix sous Parisis, ou douze sous six deniers Tournois: ce

ANN. 1270.

Le Blanc, p.
167, 68.

Laur. ord.
tom. I. p. 536.

ANN. 1270.

Le Blanc,
p. 170.

qu'il faut toujours entendre des sous de ce tems-là, qui étoient d'argent fin du poids d'environ une dragme sept grains: elle a duré en France jusqu'au regne de Charles VII. On lui attribue aussi les *reines d'or*, qu'on prétend avoir été fabriquées en l'honneur de la reine Blanche sa mere: mais il y a toute apparence qu'elles doivent leur existence au roi Philippe-le-Bel. Celle de ces monnoies, où est empreinte la figure de cette princesse, & qui se trouve au cabinet du roi, ne peut servir de preuve: elle est contrefaite & très-certainement moulée. Rien de plus célèbre sous le saint roi, que le *gros tournois*, ainsi nommé tant parce qu'il étoit fabriqué à Tours, que parce que c'étoit la plus grosse monnoie d'argent qui fût alors en France. Elle pesoit trois deniers sept grains $\frac{26}{8}$ trebuchants. Il y en avoit par conséquent cinquante-huit dans un marc, qui valoit alors cinquante-quatre fols sept deniers tournois. On voit par d'anciens titres qu'elle étoit à onze deniers douze grains de loi, c'est-à-dire, qu'il ne s'en manquoit qu'une vingt-quatrième partie qu'elle ne fût d'argent fin: elle vaudroit aujourd'hui près de

Ibid. 171;

92, 73:

dix-huit sols. Louis fit aussi fabriquer des deniers, tant tournois que parisis, des *Oboles*, des *Pougeoises*, *Pites*^a ou *Poitevines*. L'obole partageoit le denier en deux parties, la pougeoise en quatre : l'une & l'autre varioit de prix, suivant la valeur diverse des deniers qu'elle divisoit. Ceux qu'on appelloit tournois, étoient à trois deniers dix-huit grains de loy : ceux qu'on nommoit parisis, à quatre deniers douze grains. Ainsi la monnoie parisis étoit plus forte d'un quart que la monnoie tournois. Toutes les deux furent longtemps usitées en France dans les comptes & dans les contrats : la premiere, qui avoit commencé sous Philippe I, fut abolie sous le regne de Louis XIV : on ne se sert plus que de la seconde. On remarquera que du tems de S. Louis la proportion étoit dixieme entre l'or & l'argent : elle est aujourd'hui plus que douzieme.

Ce n'étoit point l'usage au commencement de la troisieme race de graver la figure des princes sur les monnoies.

^a La pite tire son origine de la Province de Poitou. On en fabriquoit aussi à Tours ; ce qui se prouve par ces paroles d'une ordonnance de Philippe-le-Bel, *dabunt unam pogeſtam, seu pictam Turonenſem*.

ANN. 1270. Parmi celles qui nous restent de ces anciens tems, on n'en trouve qu'une

Ibid. 149, seule où l'on voit d'un côté la tête d'un évêque couverte d'une mitre ouverte

par le devant, & de l'autre le buste du roi Philippe I, couronné d'un cercle ou diadème surmonté de trois croix^a. Elle est de Roger II, évêque de Châlons, qui par reconnaissance pour le souverain dont il avoit obtenu le droit de battre monnoie, ou peut-être parce qu'il y étoit obligé par la concession, faisoit empreindre l'image du monarque sur les espèces qui avoient cours dans sa seigneurie^b. Toutes celles des premiers Capétiens ne présentent d'un côté qu'une croix, le plus souvent toute simple, quelquefois cantonnée de quatre bezants, ou entrelassée de quelques lettres de l'alphabet, ou entremêlée d'autres petites croix, & sur le revers, tantôt le nom du prince,

^a Louis le Gros est représenté avec une couronne semblable sur un sceau de cire blanche attaché à un titre de l'an 1107, qui est à la bibliothèque de sainte Geneviève. *Le Blanc*, p. 156.

^b Ducange en a fait graver une frappée postérieurement. Elle offre d'un côté le buste de l'évêque de Laon avec une mitre semblable à celle de nos prélats; de l'autre la figure du roi Louis, ayant sur la tête un diadème surmonté de fleurs de lys, *Gloss. au mot Moneta*,

ou de la ville où elles ont été fabriquées , tantôt quelques figures assez singulieres pour embarrasser les sçavans , ou une maniere de porte soit de ville , soit d'église , soutenue par des piliers. De-là vient qu'encore aujourd'hui les différens côtés des monnoies se nomment *croix & pile*. La légende la plus commune étoit *dextrâ Dei benedictus* : ce qui prouve qu'alors, comme de nos jours , les souverains ne croyoient tenir leur couronne que de Dieu.

On a avancé beaucoup de fables sur les monnoies de saint Louis. Les uns veulent que l'*Agnel d'or* qu'on lui attribue communément , ait été fabriqué au tems de la guerre des Albigeois , pour payer les troupes de l'armée des croisés : les autres croient que ce fut le roi Jean qui le premier le fit frapper , pour honorer son saint patron. C'est une double erreur suffisamment réfutée par deux ordonnances de nos rois , l'une de Philippe-le-Bel , l'autre de Louis Hutin , qui tous deux assurent qu'il est de la fabrication de *M. saint Louis*. On voit sur l'un de ses côtés un agneau tel qu'on le peint ordi-

~~SCULPTURE~~
 ANN. 1270. nairement aux pieds de saint Jean-Baptiste, avec cette inscription, *Agnus Dei qui tollis peccata mundi, miserere nobis* ; & de l'autre une croix fleurdelisée avec cette légende ; *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*. Les figures gravées sur le gros tournois du saint monarque, sur les deniers de la même fabrique, & sur ceux qu'on nommoit parisis, n'ont pas

Ibid. p. 173. moins exercé les sçavans. Les uns veulent qu'elles retracent l'image de ces *Bernicles* dont il est parlé dans Joinville, supplice horrible dont Louis fut menacé dans sa prison d'Egypte : mais si l'on consulte la description que le sénéchal fait de cette terrible machine, on n'y trouve aucune ressemblance avec ce qu'on voit sur les monnoies dont il est ici question. Les autres n'y reconnoissent que le plan des tours d'un château : de-là vient, disent-ils, qu'en plusieurs ordonnances de nos rois elles sont appellées *Châtel*. Leur demande-t-on la raison de cet usage ? ils répondent, ceux ci, que c'est par considération pour la Reine Blanche, qui étoit de la maison de Castille ; ceux-là, que c'est par allusion à la ville

de Tours, où ces espèces ont été frappées. L'opinion la plus vraisemblable est qu'elles ne représentent ni *Bernicles*, ni tour, mais une église soutenue par divers piliers, & sommée d'une croix : en quoi le religieux prince voulut imiter quelques rois de la seconde race, qui firent empreindre un temple sur leurs monnoies, avec cette légende, *Christiana religio*. On ne dira rien, ni des espèces où l'on veut qu'il ait fait graver des coquilles de mer avec un navire, ni de la monnoie de cuir qu'on prétend avoir été usitée sous son règne, ni des bezans d'or qu'il fit fabriquer, dit-on, pour payer sa rançon : bezans où l'on voyoit d'un côté l'histoire de son expédition d'outremer, & de sa prison d'Egypte ; de l'autre, un taureau environné de claies, ou un calice surmonté d'une hostie : ce qui a donné lieu à de Serres & à du Haillan de couler, dit Menard, sans titre ni autorité, que Louis laissa aux Sarrafins la sainte hostie pour gage de sa parole. Ce sont autant de fables absurdes, qui ne méritent pas même d'être réfutées.

ANN. 1270.

Cl. Men. obs.
sur Joinv. p.
329.

On comptoit en 1262 plus de qua-

ANN. 1270.

Ducarg.
gloss. au mot
moneta rc-
giz.

tre vingts seigneurs particuliers , qui pouvoient faire battre monnoie en France : mais il n'y avoit que le roi seul , qui eût droit d'en fabriquer d'or & d'argent. Celle des barons étoit *noire* , c'est-à-dire , de cuivre : il ne leur étoit pas permis d'en faire d'autre , sans une concession expresse du prince , qui d'ordinaire la restreignoit à la valeur d'un denier. On objecte en vain qu'il s'en trouve un grand nombre , non-seulement de l'une & l'autre espece , mais d'un prix beaucoup plus haut , qui ne sont point marquées au coin du monarque : il restera toujours à discuter si ce n'est point par un privilège spécial. On voit en effet des lettres patentes de Louis XI qui permettent au duc de Bretagne d'en frapper d'or : ce n'étoit donc pas un droit essentiellement attaché à la baronnie. Quoi qu'il en soit , la monnoie des barons , de quelque matiere qu'elle fût , n'avoit cours que dans leurs terres : la monnoie du roi étoit *celle du royaume* ; c'est ainsi que l'appelle Eudes , duc & comte de Bourgogne , comte d'Artois , Palatin & sire de Salins, Saint Louis qu'on ne

An. 1455.

Hautin des
monn. Franç.
p. 99.

soupçonnera certainement point d'au-
voir usurpé des droits douteux, » or-
» donne que dans les endroits où il
» n'y a point d'espèces particulieres,
» on ne reçoive que celle du roi,
» qui peuvent & doivent courir par
» tout son royaume, sans contredit
» de nul qui ait propre monnoie ou
» point ». On essayeroit inutilement
d'opposer à cette autorité, ici des
lettres de Philippe Auguste qui prie
l'abbé de Corbeille de permettre que
la monnoies royale parisis soit reçue
dans sa seigneurie, là une convention
arrêtée entre le duc de Bourgogne &
l'évêque de Langres, que nulle autre
monnoie que la leur n'aura cours à
Châtillon : ce sont ou des usurpations
tolérées par la nécessité des circonf-
stances, ou des exceptions particulie-
res, qui ne dérogent point à la loi
générale, qui le plus souvent la con-
firment. Une autre prérogative du
souverain étoit d'avoir sur ses mon-
noies une marque distinctive, que les
barons ne pouvoient imiter, *ni devers
croix, ni devers pile*. Il y avoit aussi
de la différence dans le châtiment de
ceux qui les corrompoient. Quiconque

ANN. 1270.

Ducang. Ib.

Le Blanc, p.
176.

An. 1155,

1195.

Laur. ord.

t. 1, p. 93,

94.

~~_____~~ osoit contrefaire les monnoies du roi ,
 ANN. 1270. étoit bouilli ; qui les rognait , étoit
 pendu comme voleur public , & tous ses
 Ducang. Ib. biens confisqués. Ceux qui altéroient
 celles des barons n'étoient pas punis
 avec la même sévérité : ils avoient le
 poing coupé , & payoient de grosses
 amendes. Mais la preuve la plus com-
 plette que le droit de monnoie étoit
 purement royal ; c'est que les sei-
 gneurs ne pouvoient , ni en fabriquer
 de nouvelles , ni changer ou diminuer
 les anciennes , sans en avertir le mo-
 narque : ce qui se justifie par un an-
 cien titre * où l'évêque de Meaux
 reconnoît en termes exprès , que s'il
 veut faire quelque changement dans
 ses especes , il sera obligé de le notifier
 au roi quatre mois auparavant.

On lit dans Sponde que les mon-
 noies de saint Louis guérissent de
 tous maux ceux qui les portoient sur
 eux. De-là vient qu'il n'en reste pres-
 que aucune qui ne soit percée : les ma-
 lades sans doute les suspendant à leur
 cou comme des médailles bénites.

Le Blanc ,
 P. 176. On assure que l'an 1269 , S. Louis
 prêt à partir pour sa seconde expédition
 d'outremer , institua un ordre militaire
 doublecrois-

sous le nom du double croissant ou du navire, dont il donna le collier à plusieurs seigneurs François, pour les encourager à le suivre dans ce voyage : ordre qui fut approuvé par le pape Clement IV. Ce collier, dit-on, étoit entrelassé de coquilles & de doubles croissans, avec un navire qui pendoit au bas. Ces coquilles & le navire exprimoient une entreprise maritime : les croissans désignoient qu'elle étoit pour combattre les nations infidèles, qui portent ce symbole pour armes. Les doubles croissans, passés en sautoir, étoient d'argent, les coquilles d'or, & le navire représenté dans un ovale, étoit armé & freté d'argent au champ de gueules, à la pointe ondoyée d'argent & de sinople. On ajoute que le saint roi permit aux nouveaux chevaliers de mettre au chef ou au cimier de l'écu de leurs armes, un navire d'argent, aux banderoles de France sur un champ d'or : que les premiers qui reçurent cet ordre, furent Philippe le Hardi ; Jean surnommé Tristan, comte de Nevers ; Pierre, comte d'Alençon, tous trois fils du monarque ;

ANN. 1270.
saint ou du navire, qu'on attribue à S. Louis.

*Hist. des ord.
mon. relig. &
milit. tom. 3.
p. 279, 280.*

ANN. 1270. comte de Poitiers , son frere ; Thibaut , roi de Navarre son gendre : que la mort du précieux fondateur fut l'époque de l'extinction de cette nouvelle chevalerie en France ; mais que Charles d'Anjou l'adopta en 1268 pour lui & pour ses successeurs rois de Naples , sous le seul nom de croissant , avec quelque changement au collier , qui fut entrelassé d'étoiles & de fleurs de lys , ayant pour pendant un croissant avec cette devise : *donec totum impleat*. Ce sont autant de fables , enfans d'une imagination trop livrée à elle-même. Comment Clement IV a-t-il pu confirmer un ordre , qu'on ne suppose établi qu'un an après sa mort ? Comment Charles d'Anjou auroit-il réformé en 1262 un établissement qui ne fut fondé qu'en 1269 ? On doit donc le regarder comme chimérique.

Ordre de la
crosse de Ge-
nest , fausse-
ment attri-
bué à saint
Louis.

C'est avec aussi peu de fondement qu'on attribue au saint roi l'institution de l'ordre *de la crosse de Genest*. Quand même on pourroit supposer qu'il l'eût conféré à Philippe son fils , & à Robert d'Artois son neveu , il ne s'ensuivroit pas qu'il en ait été le fon-

dateur : tous les sçavans conviennent qu'il n'institua aucun ordre militaire. ANN. 1270.
 Nangis d'ailleurs ne dit point qu'il Chron. ann. 1267.
 donna l'ordre *de la cosse de Genest* à ces Gesta S. Id. p. 372, 373.
 deux princes , mais simplement qu'il T. 3. p. 277.
les fit chevaliers : cérémonie qui occasionna des fêtes superbes. On ignore
 quelle peut être l'édition ou l'histoire des ordres monastiques , religieux
 & militaires , a vu ce mot si décisif : *milites novos genistillæ fecit* : on ne le
 trouve ni dans la chronique imprimée par les soins de D. Luc d'Acheri ,
 ni dans l'histoire particulière de saint Louis , publiée par Duchesne. Si nous Duch. t. 5.
 avons eu moins de confiance en ce texte Latin , rapporté peut-être infidèlement , nous aurions évité la faute
 qui nous est échappée au premier volume de cette histoire ^a , où il est a Pag. 319.
 dit très-affirmativement , qu'au rapport de Guillaume Nangis , le pieux
 monarque *conféra cet ordre à son frere , à son fils , & à plusieurs princes de son sang.*

Une chevalerie qui paroît moins fabuleuse , est celle de l'Eperon , que Charles d'Anjou institua après sa victoire sur Mainfroy , pour récompenser

Ordre de l'Eperon.

ANN. 1270. fer la noblesse, qui s'étoit rangée sous ses étendards. On ne sçait point quelle étoit la marque de cet ordre : voici de quelle maniere on y étoit reçu. Le novice ou candidat se rendoit au jour marqué dans l'église cathédrale de Naples , montoit sur un théâtre élevé où étoit le roi avec toute sa cour , & alloit s'asseoir sur une chaise couverte d'un drap de soie verte. L'archevêque , accompagné de ses suffragans , lui faisoit jurer sur les saints évangiles , qu'il ne porteroit jamais les armes contre le roi , s'il n'y étoit obligé par son légitime seigneur ; qu'en ce cas il rendroit au monarque le collier de l'ordre , sous peine d'infamie , de mort même , s'il étoit fait prisonnier de guerre ; qu'il défendrait de tout son pouvoir , quand il en seroit requis , les dames & les orphelins , si leur cause étoit juste. Deux anciens chevaliers le présentoient ensuite au souverain , qui le frappoit sur l'épaule en lui disant : *Dieu te fasse bon chevalier.* Aussi-tôt sept demoiselles de la reine venoient lui ceindre l'épée : quatre chevaliers des plus distingués lui attachoient les éperons dorés :

*Hist. des ord.
mon. relig. &
milit. tom. 8.
pag. 396. Des
Noulis , hist.
des rois de Si-
ciles & de Na-
ples , p. 138.*

la reine le prenoit par la main droite , ~~se tenoit par la main gauche~~
 une des premières dame de la cour , ANN. 1270.
 par la gauche , & le conduisoient sur
 un autre siège richement paré. Le roi
 se plaçoit d'un côté , la reine de l'autre ,
 toute leur cour au-dessous. On
 servoit une collation de sucreries.
 Ainsi finissoit la cérémonie.



P H I L I P P E I I I .

Dit le Hardi.

ANN. 1270.

Philippe é-
crit en Fran-
ce, part pour
donner ses
ordres aux
régens, aux
évêques, à
tous ses su-
jets.

LA mort de Louis répandit la conf-
ternation dans l'armée chrétienne.
Les soldats le pleuroient comme un
tendre pere, la noblesse comme un
digne chef, les gens de bien comme
le gardien & le soutien des loix, les
évêques comme le protecteur & le dé-
fenseur de la religion, tous les Fran-
çois en général comme le plus grand
roi qui eût jamais régné sur la nation.
Les uns admiroient les secrets de cette
Providence impénétrable, qui avoit
voulu le sanctifier dans les souffrances :
les autres s'en prenoient au roi de
Sicile, qu'ils accusoient hautement
d'avoir cherché à le faire périr dans une
terre étrangere : tous s'entretenoient
des grandes qualités & des vertus du
saint monarque. On le voyoit dans sa
tente étendu sur la cendre : sa bouche
étoit encore vermeille, son teint frais.
On eût dit qu'il ne faisoit que som-

meiller : les rayons de la gloire qui
brilloient sur son visage annonçoient
déjà le bonheur éternel dont il jouissoit
dans le sein de Dieu. Il venoit d'expirer , lorsqu'on entendit les trompettes
des croisés Siciliens. Charles arrivoit
avec de belles troupes & toutes sortes
de rafraîchissemens. Surpris que rien
ne lui réponde , & que personne ne
vienne au-devant de lui , il soupçonne
quelque malheur , laisse son armée
sous la conduite de ses lieutenans ,
pousse à toute bride vers le camp , met
pied à terre à la vue du pavillon royal ,
& y entre avec une inquiétude que
tout ce qu'il voit ne fait que redoubler.
Quel spectacle que celui qui s'offre à
ses yeux ! il en est saisi. Ce cœur si
fier , si hautain , se livre à tous les
transports de la plus vive douleur. Il se
jette à terre , baise les pieds de son
saint frere , & verse des torrens de lar-
mes. Il songea ensuite à lui faire ren-
dre les derniers devoirs. On ignoroit
alors l'art d'embaumer. On fit bouillir
le corps dans du vin & de l'eau. Char-
les par ses instantes prieres obtint la
chair & les entrailles , qu'il envoya à
l'abbaye de Montreal près de Palerme.

ANN. 1270.

Gesta Phil.
III. Duch.
tom. 5, p. 516.
517.

~~_____~~
 lieu que ces précieuses reliques ont
 rendu si fameux dans la suite par les
 miracles sans nombre qu'elles ont opérés. Le cœur avec les os furent mis dans une caisse, pour être transportés à l'abbaye de saint Denis, où le pieux monarque avoit choisi sa sépulture. Déjà Geoffroi de Beaulieu, chargé de les porter en France avec quelques seigneurs de la première qualité, se préparoit à mettre à la voile, pour remplir sa commission. Toute l'armée s'y opposa, protestant qu'elle ne consentiroit jamais à se voir privée d'un trésor, dont la possession étoit le salut commun. Philippe encore plus rempli de confiance aux mérites du saint roi, ne doutoit pas que Dieu ne les sauvât tous, pour conserver les restes de son serviteur. Il se rendit sans peine aux vœux de la multitude. Beaulieu partit avec Guillaume de Chartres son confrère, & Jean de Mons, Cordelier d'une grande piété, tous trois fort chers au feu roi : mais sans autres ordres de la part du nouveau souverain, que de rendre diverses lettres ; aux régens, pour les confirmer dans leur autorité, & les exhorter à main-

tenir la paix & la justice dans le royaume; aux évêques, pour leur recommander de faire prier Dieu pour son illustre pere; aux commissaires préposés à la collation des bénéfices en régale, pour leur enjoindre de se conformer aux instructions qu'ils avoient reçues de son prédécesseur; à tous ses sujets en général, pour leur ordonner d'obéir à ses lieutenans, & de leur prêter serment de fidélité pour lui, & pour ses héritiers.

Ainsi rien ne changea dans le gouvernement. Tous les officiers établis par le feu roi, soit dans sa maison, soit dans les provinces, ou dans l'administration de la justice, furent conservés dans leurs emplois. On augura très-avantageusement de cette conduite; & si quelque chose eut pu calmer la douleur publique, c'étoit de retrouver dans le fils ces grandes vues du bien public, qui avoient été l'ame de toutes les actions du pere. Philippe cependant étoit encore très-foible de sa dernière maladie, & la fièvre qui ne le quittoit point, faisoit appréhender pour ses jours. Il avoit trois fils; Louis qui mourut six ans après, Philippe, surnommé le Bel, qui lui succéda, &

Il reçoit
l'hommage
de ses vassaux.

ANN. 1270. Charles, comte de Valois ; tous trois encore enfans. Il ordonna que s'il venoit à mourir dans ce voyage, le comte d'Alençon, son frere (a), gouverneroit, jusqu'à ce que l'héritier du trône eût atteint l'âge de quatorze ans (b). Il reçut enfin avec la plus grande solennité l'hommage de ses vassaux : Le comte Alfonse, comme l'aîné de ses oncles, le rendit le premier, tant pour les comtés de Poitiers & d'Auvergne, que pour celui de Toulouse qu'il avoit du chef de sa femme. Le roi de Sicile le prêta ensuite pour le Maine & l'Anjou ; le roi de Navarre pour la Champagne ; les comtes d'Artois, de Dreux, de Bretagne & de saint Paul, les évêques & tous les barons

Invent. tom.
3. *Régen. p.*
180. *Laur.*
ord. t. 1. p.
295.

Spicil. tom.
31. *p. 559.*

(a) M. Chalons dans son histoire de France ; tom. 1, p. 337, dit que saint Louis eut cinq fils, qui moururent tous avant lui, excepté Philippe le Hardi qui lui succéda. C'est une double erreur démentie par tous les monumens historiques. 1°. Saint Louis eut six fils, Louis, Philippe, Jean mort en bas âge, Jean dit Tristan, Pierre d'Alençon, Robert comte de Clermont. 2°. Le second, le cinquième & le sixième lui survécurent plusieurs années.

(b) Jusques-là la majorité de nos rois étoit comme celle des nobles à 21 ans. Depuis cette ordonnance elle fut à 14, comme celle des non nobles. Charles V statua qu'il suffisoit qu'ils entraissent dans la quatorzième année ; ce qui se pratique encore aujourd'hui. *Laur. ord. tom. 1. p. 2, 5.*

François en firent autant pour les terres qu'ils tenoient du monarque. Cette cérémonie fut suivie d'une autre, que la piété de Robert avoit consacrée. Le jeune roi, il étoit alors dans sa vingt-fixieme année, toucha les personnes incommodées d'une tumeur pituiteuse & maligne, causée par des humeurs froides, qu'on appelle en France écrouelles.

ANN. 1270.

On délibéra cependant sur la maniere de poursuivre l'entreprise projetée par le feu roi. Les Sarrafins encouragés par la nouvelle de sa mort, d'ailleurs tellement multipliés, qu'ils comptoient plusieurs souverains dans leur armée, se flattoient de mettre tous les François à la chaîne. Chaque instant étoit marqué par quelques nouvelles escarmouches, où les barbares, quoique supérieurs en nombre, étoient toujours battus. Ils venoient au combat avec assez de fierté, la tête haute, hurlant je ne sçais quoi de terrible, c'est l'expression de Nangis, & remplissant l'air d'une nuée de flèches; mais dès qu'ils trouvoient quelque résistance, ils tournoient bride, & se fauvoient aisément par la vitesse de

Divers combats entre les croisés & les Sarrafins.

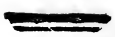
Spicil. ibid.

Gest. Philipp. III, p. 518 & 519, 520

~~_____~~
Ann. 1270. leurs chevaux. L'abondance étoit dans leur camp , où fans cesse on voyoit arriver toutes fortes de provisions par le moyen d'une espece de lac , qui faisoit la communication de leur armée avec la ville de Tunis. Charles , qui commandoit en l'absence de son neveu , qu'une fièvre violente avoit repris , forma le dessein de se rendre maître du fatal étang. Il commanda aux mariniers d'y transporter tout ce qu'on pourroit trouver de barques , & les troupes reçurent ordre d'être sous les armes avant le lever de l'aurore. Les infideles en eurent avis , sortirent de leurs retranchemens , & vinrent présenter la bataille avec des cris épouvantables. On fut obligé d'en venir aux mains , avant même que tout fût disposé pour le combat. Quelques aventuriers ayant à leur tête Hugues & Gui de Beaucei, deux braves chevaliers , partirent de la main , sans attendre l'ordre du comte de Soissons qui les commandoit , & allèrent se précipiter à travers les escadrons ennemis. Tout plia sous leur effort. L'ardeur qui les emportoit , ne leur permit pas de penser au retour. Ils furent enveloppés,


tous périrent, après avoir fait un horrible carnage. Le comte d'Artois arrive sur ces entrefaites : il est suivi du roi de Sicile. Tous deux fondent sur les Sarrafins avec l'impétuosité de la foudre, les renversent & les poussent avec tant de furie, que bientôt la campagne est couverte de morts. Les uns se retirent en désordre vers les montagnes où les vainqueurs aveuglés par la poussière qu'on élevoit avec des machines, ne peuvent les poursuivre. Les autres fuient avec précipitation vers le lac, espérant trouver leur salut sur ce grand nombre de bâtimens qu'ils y avoient laissés ; mais les mariniers, que la peur avoit saisis, s'étoient eux-mêmes sauvés à l'autre bord : ils furent tous, où tués, ou noyés. On fait monter la perte des barbares à cinq mille hommes : on lit cinquante mille dans la relation de Pierre de Condé. C'est peut-être une faute du copiste.

Quelques jours se passerent sans aucune action considérable. Il paroît même que le roi de Sicile, quoique vainqueur, n'avoit pu se rendre maître du lac, le seul poste qui facilitât les approches de Tunis. Bientôt les Sar-

 **ANN. 1270.** rasins reparurent en si grand nombre, qu'ils crurent inspirer la terreur. Ils se tromperent. Le roi qui se trouvoit en état de combattre, sortit du camp, résolu de donner bataille. C'étoit ce que les François souhaitoient le plus ardemment. Pleins de mépris pour des gens qui n'avoient jamais tenu devant eux, ils s'avancerent avec cet air fier qu'inspire le sentiment de sa supériorité. Mais le dessein des barbares n'étoit que de harceler leurs ennemis, & s'il se pouvoit, de les épouvanter par leur multitude & par d'horribles hurlemens : ils se retirèrent en bon ordre, & presque sans combat. On ne vouloit rien hazarder, on ne les poursuivit pas. Charles désespéré que sa proie lui échappe imagine un stratagème, qu'il communique au roi. Il part à la tête de ses meilleures troupes, charge les plus proches des infidèles, & prend aussi-tôt la fuite avec cette vitesse qui marque la plus vive frayeur. Les Maures donnerent imprudemment dans le piège, & tombèrent sur le prince Sicilien, qui se battit quelque tems en retraite, jusqu'à ce qu'il les eût amenés en un lieu, d'où les François

pussent leur couper le retour. Alors il tourne bride, & fond sur eux avec cette vigueur qui sçait fixer la victoire. Philippe en même tems donne avec furie sur ce corps ébranlé, & l'enferme de toutes parts. Le massacre fut grand : il en demeura trois mille sur la place. Le reste fut pris, ou périt malheureusement, les uns dans les eaux de la mer où ils se précipiterent pour échapper à l'épée des vainqueurs, les autres dans des fosses profondes qu'ils avoient creusées, soit pour trouver des puits, soit pour y faire tomber les Chrétiens dans l'ardeur de la poursuite.

Tant de victoires ne décidoient rien. Il falloit être maître du lac, pour marcher à Tunis : on reprit donc le dessein de s'en emparer. On fit faire des galeres plus fortes & plus vites que celles qu'on avoit. On les remplit d'arbalétriers. Bientôt on remporta de grands avantages sur les Infidèles, dont plusieurs vaisseaux furent pris, ou coulés à fond. Un ingénieur du roi, travailloit dans le même tems à la construction d'un château de bois, qu'on devoit placer sur le bord du

 golfe, pour écarter avec des pierriers les barques ennemies. Déjà l'ouvrage avançoit, lorsque les Sarrafins, fiers des nouveaux secours qui venoient de leur arriver, quitterent encore une fois leurs retranchemens, couvrirent toute la campagne de leurs troupes, & firent retentir l'air des cris affreux, & du bruit effroyable de mille instrumens militaires, qui sonnoient de tous côtés. On crut dans l'armée Chrétienne, qu'ils vouloient enfin en venir à une bataille décisive. On laissa le comte d'Alençon avec les Templiers à la garde du camp & des malades; l'oriflamme fut déployée; & les rois de France, de Sicile & de Navarre fortirent en armes, chacun à la tête de ses escadrons, résolus de bien recevoir l'ennemi, s'il se présentoit, ou de l'aller attaquer, s'il ne faisoit point les premiers pas. On marchoit avec moins de tumulte; mais aussi avec plus de hardiesse que les Sarrafins. Jamais on n'avoit vû de plus belles dispositions pour le combat. Il n'y en eut point cependant : ce fut plutôt une déroute qu'une bataille. Les barbares culbutés dès le premier choc, se renversent les

uns sur les autres ; & jettant à terre flèches & zagaies , cherchent leur salut dans une fuite précipitée. On les poursuivit jusqu'à leur camp , qu'ils abandonnerent. On craignoit quelque embuscade, Philippe fit défendre sous les peines les plus grièves de s'arrêter au pillage : il fut obéi. On poussa les fuyards jusques dans les défilés des montagnes , où la prudence ne permettoit pas de s'engager. Les vainqueurs revinrent ensuite sur leurs pas , pillèrent le camp où ils trouverent des provisions immenses , égorgerent dans la première chaleur , & malades , & blessés , firent main-basse sur tout ce qui pouvoit être à leur usage , brûlèrent tout ce qu'ils ne purent emporter.

Mais si les armes des croisés proféroient, leur nombre diminuoit chaque jour par les maladies pestilentielles qui continuoient de les désoler. Déjà elles commençoient à attaquer l'armée du roi de Sicile : elles n'épargnoient pas même les naturels du pays : toute la contrée étoit infectée de la contagion. On dit que le roi de Tunis , pour se soustraire à son

Le roi de Tunis demande la paix.

Gest. Phil.
III. p. 521 ,
522.

 ANN. 1270.

poison , se tenoit ordinairement dans des cavernes souterraines, où il croyoit que le mauvais air ne pouvoit pas pénétrer. L'horreur de sa situation, la nouvelle défaite de ses troupes, la crainte de se voir assiégé dans sa capitale, tout contribuoit à redoubler ses allarmes : il envoya proposer, ou la paix, ou la trêve. Les conditions qu'il offroit, étoient des plus avantageuses; chacun y trouvoit son compte; le conseil néanmoins fut fort partagé sur le parti qu'on devoit prendre. Les uns étoient d'avis qu'il falloit pousser vivement les Sarrasins, leur tuer le plus de monde que l'on pourroit, s'emparer de Tunis leur plus fort rempart, le détruire, si on ne pouvoit le garder, & par-là s'ouvrir un chemin sûr pour transporter des armées en Palestine. Les autres remontoient qu'il n'étoit pas si facile qu'on le pensoit, d'exterminer une nation si nombreuse; que les combats qu'il faudroit livrer, le siège, la disette, les maladies, emporteroient sans doute beaucoup de monde; qu'avant qu'on fût maître de la place, on se trouveroit au fort de l'hiver, tems où la mer devenue orageuse;

geuse, empêcheroit, retarderoit du moins l'arrivée des convois; enfin que l'objet principal de cette croisade étant de secourir les chrétiens de Syrie, on ne devoit pas négliger l'occasion de se procurer par une bonne paix l'avantage qu'on étoit venu chercher jusques sur les côtes d'Afrique. Le roi de Sicile appuyoit fortement cet avis, qui étoit aussi celui du roi de Navarre, & des grands seigneurs de l'armée: il prévalut. La trêve fut conclue pour dix ans.

Les conditions étoient, » que le port de Tunis seroit franc à l'avenir, sans que les marchands fussent obligés à ces impôts immenses dont ils avoient été surchargés par le passé; on prenoit la dixième partie des marchandises qu'ils apportoit: » que tous les chrétiens qu'on avoit arrêtés à l'approche de l'armée Francoise, seroient mis en liberté; qu'ils auroient l'exercice libre de leur religion; qu'ils pourroient faire bâtir des églises; qu'on ne feroit aucun obstacle à la conversion des Mahométans; que le roi de Tunis jure-

Condition: auxquelles elle lui est accordée.

Ibid.

~~ANN. 1270.~~ » ordinaire au roi de Sicile ; qu'il
 ANN. 1270. » rembourseroit au monarque & aux
 » barons François toutes les dépenses
 » qu'ils avoient faites depuis le com-
 » mencement de la guerre , ce qui
 » montoit à deux cens dix mille onces
 » d'or ; dont la moitié seroit payée
 » comptant , & l'autre dans deux
 » ans « (a). On ne pouvoit rien espé-
 rer de plus favorable dans la circonf-
 tance : la multitude cependant éclata
 en murmures. Elle s'étoit flatée de
 s'enrichir par le pillage de Tunis ; elle
 accusa hautement le prince Sicilien
 d'avoir sacrifié l'honneur de la reli-
 gion à son intérêt particulier : Charles
 méprisa ces vaines clameurs. On reçut
 le premier Novembre les sermens
 du roi Mahométan. Aussi-tôt toutes
 les hostilités cessèrent , les François
 allèrent à la ville , & les Sarrafins vin-
 rent au camp , où bientôt on vit re-
 gner l'abondance. Le prince Edouard
 d'Angleterre arriva sur ces entrefaites
 avec la princesse sa femme , le prince
 Edmond son frere , Henri d'Allema-

(a) Rapin Thoyras (*hist. d'Angl. tom. 2. p. 507*)
 attribue ce traité à saint Louis. C'est une erreur
 démentie par tous les Historiens contemporains.

gne son cousin , & un grand nombre de seigneurs. On prétend qu'il désapprouva hautement la convention qu'on venoit de faire , & que pour en témoigner son mécontentement , il s'enferma dans sa tente , sans vouloir participer aux délibérations, ni au partage qu'on fit de l'argent des infideles. Il ne paroît pas qu'on l'ait beaucoup pressé sur ce dernier article : c'est peut-être ce qui a donné lieu à la maniere emportée dont les historiens Anglois parlent de ce traité.

On doit encore attribuer à cette fureur jalouse ce qu'ils racontent de l'embarquement des François , lorsqu'ils abandonnerent la côte d'Afrique. Il se fit, disent-ils, avec si peu de soin , que deux cens malheureux demeurés sur le bord de la mer , y seroient pérés , si le prince Edouard ne les eut charitablement recueillis. C'est une fable qui n'a d'autre fondement que la malignité de ceux qui l'ont imaginée. Un historien témoin oculaire , assure que le roi de Sicile , le connétable , Pierre le chambellan , & quelques autres , se tenoient sur le rivage , pour veiller à ce que chacun

Philippe quitte l'Afrique, & aborde en Sicile.

Spicil. rom.
2. P. 563.

~~1270~~
ANN. 1270. trouvât place, & que personne ne fût insulté par les infideles. Deux jours entiers furent employés à cette œuvre également généreuse & chrétienne : ils monterent ensuite sur leurs vaisseaux. On mit à la voile le jeudi dans l'octave de saint Martin, & les pilotes reçurent ordre de faire route vers le royaume de Sicile. Le vent fut si favorable, qu'après deux jours de navigation, cette partie de la flotte où étoient les trois rois, entra dans le port de Trapani. Le reste obligé de demeurer à la rade, essuya une horrible tempête, qui fit périr près de quatre mille personnes de toutes sortes de conditions, dix-huit gros navires, un grand nombre de petits bâtimens, & beaucoup de chevaux.

On tint ensuite un conseil, où l'on s'engagea solennellement à une nouvelle expédition d'outremer. Les trois rois, les princes, & les grands seigneurs, promirent de se rassembler dans quatre ans sur la fin de Juillet, au port qui leur seroit indiqué, pour passer de-là en Palestine. Chacun jura de ne s'en point dispenser sans une raison légitime, dont le monarque

François seroit juge. On quitta donc la croix, & toute l'armée ne songea plus qu'à reprendre le chemin de la France. Le seul Edouard persista dans son premier dessein, & se rendit à saint Jean d'Acre, suivi de ses Anglois, du comte de Bretagne son beau-frere, & de quelques seigneurs François. Le succès ne répondit point à son attente : il ne fit que de très-médiocres exploits.

Rien n'arrêtoit Philippe à Trapani, que sa tendresse pour Thibaut V, roi de Navarre, son beau-frere, qui s'étoit embarqué avec une fièvre violente, dont il mourut quinze jours après son arrivée en Sicile : prince bien fait de corps & d'esprit, qui par ses grandes qualités avoit gagné le cœur de tous les croisés. Le roi son beau-pere l'avoit toujours tendrement chéri, & ce qui est le comble de l'éloge, le regardoit plutôt comme son fils, que comme son gendre : il fut généralement regretté. Aussi l'histoire ne lui reproche qu'un commerce de galanterie, erreur d'une premiere jeunesse, dont il lui resta une fille naturelle. La reine Isabelle sa femme l'aimoit au-

Mort du roi de Navarre.

Gest. Phil. III p. 523.

~~Philippe le Hardi~~
 ANN. 1270. tant qu'elle en étoit aimée : elle ne lui survécut pas long-tems. Elle avoit fait vœu de passer le reste de ses jours dans la viduité : quatre mois après , elle mourut aux isles d'Hières , dans les larmes & dans les prieres. Le cœur du prince est aux Jacobins de Provins ; son corps & celui de la princesse reposent dans l'église des dames Cordelieres de la même ville. Thibaut ne laissoit point d'enfans , Henri son frere lui succéda au royaume de Navarre , comme aux comtés de Champagne & de Brie.

~~Philippe le Hardi~~
 ANN. 1271. Trapani n'étoit plus pour Philippe , qu'un séjour de deuil : il le quitte avec horreur , se rend à Palerme , où le roi de Sicile lui fait une réception magnifique , de-là passe à Messine , ensuite en Calabre , où il eut une nouvelle affliction plus sensible que toutes les autres. La reine sa femme , qui étoit grosse , tomba de cheval en passant à gué le Savuto , riviere qui coule un peu au dessous de Martorano. La douleur de la chute , la fatigue du voyage , peut-être aussi la frayeur , plus dangereuse encore dans les circonstances où elle se trouvoit ,

Mort de la
 reine Isabelle
 d'Aragon.

Ibid. p. 524.

lui firent faire une fausse couche, dont elle mourut à Cozenza; laissant par le souvenir de ses vertus une tristesse incroyable dans tous les cœurs. Celle du roi son époux fut si vive qu'on craignit pour sa vie. Il continua cependant sa route, emportant avec lui les tristes restes du roi son pere, du comte de Nevers son frere, & d'Isabelle d'Aragon son épouse; traversa d'abord la Pouille, ensuite la terre de Labour, puis la campagne de Rome; enfin arriva dans cette fameuse capitale du monde chrétien. Il y séjourna quelques jours, pour satisfaire sa dévotion envers les bienheureux apôtres. De-là, il vint à Viterbe, où les cardinaux étoient assemblés depuis deux ans pour l'élection d'un pape: étrange effet de l'opiniâtre attachement à des intérêts particuliers. Philippe les exhorta vivement à lever un scandale qui faisoit gémir toute l'église. Déjà poussé par les instantes prieres des régens du royaume, il dispoisoit tout pour son retour en France, lorsqu'un attentat horrible l'obligea de suspendre sa marche.

Henri d'Allemagne lui avoir été par-

~~Assassinat de Henri d'Allemagne.~~
 ANN. 1271. ticularly recommandé par l'héritier présomptif de la couronne d'An-

gleterre. Le jeune prince, fils de Richard roi des Romains, aspirait au vain titre qu'avoit porté son pere.

Ibid. Dans ce dessein il se rendit à Viterbe un peu avant l'arrivée de Philippe, pour solliciter les cardinaux en sa faveur. Rome en effet s'étoit arrogée le droit de disposer de ce sceptre plus précaire que réel. Gui de Montfort, fils du fameux comte de Leicester, se trouvoit alors dans la même ville. Furieux, dit-on, que Henri eût opiné à la mort de son pere avant la bataille d'Evesham; il jura sa perte, & ne craignit point d'exécuter un crime si affreux dans le sanctuaire même de l'église de saint Laurent. On raconte qu'il le poignarda comme il tenoit un coin de l'autel; qu'il lui coupa le poing pour l'en arracher, & que l'ayant traîné hors du temple, il le perça de plusieurs autres coups; au moment que les mains jointes, il le conjuroit au nom de Jesus-Christ de lui pardonner. Philippe, indigné qu'on eût osé commettre une action si noire dans une ville qu'il honoroit de sa

présence, donna les ordres les plus sé- ANN. 1271.

Mais déjà l'exécrable Montfort, escorté d'une troupe de cavaliers, étoit sur le chemin de Florence, où le comte de Toscane son beau-pere, voulut bien lui donner asyle. Quelque tems après, il tomba au pouvoir de Rome, qui le condamna à une prison, d'où la politique le fit ensuite sortir. C'étoit un des plus grands capitaines de son siècle. Martin IV. en eut besoin pour l'exécution de ses projets ambitieux : il lui ôta ses fers, pour le mettre à la tête de ses troupes.

Le roi, au sortir de Viterbe, tra- Philippe arrive en France.
versa la Toscane, passa par Florence, entra dans la Lombardie, vit Bologne, Modene, Parme, & célébra la fête de Pâques à Crémone. Milan envoya le Ibid. p. 525.
recevoir sur les confins de son territoire, le pria de vouloir bien la prendre sous sa domination, & lui offrit douze chevaux de prix, richement enharnachés. Philippe refusa l'un & l'autre, mais d'une maniere qui ne choqua point. Le marquis de Monferrat, prince puissant dans cette contrée, l'attendoit à l'entrée de ses états. Il le

ANN. 1271.

reçut avec de grands honneurs, le conjura de disposer de sa personne & de ses domaines, & l'accompagna sur ses terres avec tout le respect dû au premier roi du monde chrétien. Le monarque continua sa route par Vercell, séjourna trois jours à Suze, franchit le mont Cenis, non sans beaucoup de fatigues ; puis prenant par la vallée de Morienne, se rendit à Lyon, ensuite à Châlons sur Saone, à Mâcon, à Cluni, à Troyes en Champagne, enfin à Paris. Tous les peuples, en Italie comme en France, venoient au devant de lui, & s'empressoient pour honorer les reliques du feu roi, que la voix publique avoit déjà canonisé. Le clergé & les religieux le recevoient en procession : les malades se croyoient guéris, pourvu qu'ils pussent toucher la caisse où ses os étoient renfermés : la plupart en recevoient du soulagement. Philippe, en arrivant, alla les déposer dans l'église de Notre-Dame, où toute la nuit on chanta les prières des morts.

Il fait rendre
les derniers
devoirs au
feu roi.

Le lendemain, au lever de l'aurore, toute la cour, le clergé, les religieux & le peuple partirent en pro-

cession , pour conduire ces précieux ossemens à saint Denis , où tous les ancêtres de Louis avoient leur sépulture. Le roi les voulut porter lui-même sur ses épaules. La tradition est , que les sept monumens de pierre qu'on voit encore aujourd'hui sur le chemin de Paris à cette célèbre abbaye , furent élevés par l'ordre de ce prince aux endroits où il fut obligé de s'arrêter pour se reposer. On croit que les statues des trois rois placées sous la croix qui fait la pointe de ces espèces de pyramides , représentent Philippe le hardi , S. Louis son pere , & Louis VIII son ayeul. On transportoit en même-tems le corps d'Isabelle d'Aragon , femme de Philippe , celui du comte de Nevers , fils du feu roi , celui d'Alfonse comte d'Eu , fils du fameux Jean de Brienne , roi de Jérusalem , enfin celui de Pierre de Nemours ou de Ville-Beon , chambellan , chevalier d'un mérite distingué , que S. Louis avoit toujours tendrement aimé , & que pour cette raison on jugea digne de l'honneur d'être enterré aux pieds de son cher maître. On fut fort étonné , en arrivant à l'abbaye , de trouver

ANN. 1271.

ib. & p. 526.

ANN. 1271.

l'église fermée : étonnement qui redoubla , quand on ſçut le motif d'un procédé ſi étrange. C'étoit l'effet de l'inflexible opiniâtreté de l'abbé Matthieu de Vendôme , l'un des régens de l'état pendant l'abſence du monarque. Fier du crédit que lui donnoient ſes ſervices & ſa naiſſance , il ne vouloit point que l'archevêque de Sens & l'évêque de Paris entraſſent revêtus de leurs habits pontificaux dans un temple que Rome , au mépris des anciens canons , avoit ſouſtrait à la juridiction de l'ordinaire. Il fallut que les deux prélats allaſſent quitter les marques de leur dignité au-delà des limites de la ſeigneurie de l'ambitieux ſolitaire. Juſqu'à ce que cela fût exécuté , Philippe & tous les barons de France attendirent patiemment à la porte , qu'on pouvoit , dit un judicieux écrivain , qu'on devoit peut-être même enfoncer. *Ce ſont là des choſes , ajoute le P. Daniel , qui ſe ſouffrent en de certaines conjectures , & dont on eſt ſurpris , je dirois , ſcandalisé , en d'autres tems.* Lorsque l'orgueilleux moine vit les prétendus privilèges aſſurés , il ordonna d'ouvrir la Baſilique , & la cérémonie

La Chaire ,
t. 2. p. 680 ,
Dan. nouv.
edit. t. 4. p.
627.

des obſèques ſe fit avec une piété que l'indignation publique ne ſembloit pas annoncer. Le corps du ſaint roi fut placé à côté de ſon pere & de ſon ayeul , dans un tombeau de pierre ; qu'on couvrit enſuite de lames d'or & d'argent : ouvrage ciselé avec tant d'art, qu'on n'avoit encore rien vû de ſi parfait en ce genre. On prétend qu'elles furent enlevées pendant la guerre des Anglois, ſous le règne des Valois.

Auſſi-tôt le monarque diſpoſa tout pour la cérémonie de ſon ſacre, qui ſe fit à Reims, ſelon Nangis, le quinzième, ſelon quelques autres, le trentième du mois d'août. Le ſiège archiépiscopal de cette ville ſi célèbre étoit alors vacant. Ce fut Milon de Baſoches, évêque de Soiffons, qui donna l'onction ſacrée au nouveau roi. C'étoit une ancienne coûtume, qu'au couronnement de nos rois, un des plus grands ſeigneurs de France portât devant eux l'épée de Charlemagne, qu'on nommoit *la joyeuſe*, & qui ſe gardoit, avec la couronne & le ſceptre, à l'abbaye de S. Denis. Le comte d'Artois fut chargé de cette glorieuſe fonction,

Couronnement du roi.
Gest. Ph. III.
p. 526.

ANN. 1271.

dont le souverain n'honoroit pour l'ordinaire que des favoris. On remarque qu'il n'y eut que deux pairs laïcs qui se trouverent à cette solennité, le duc de Bourgogne & le comte de Flandre. Les trois autres, (depuis long-tems la Normandie étoit réunie à la couronne) ou n'y furent point invités, ou ne purent y venir pour des raisons qui furent jugées légitimes. Le duc d'Aquitaine, Henri III, roi d'Angleterre, étoit prêt à descendre au tombeau. Henri, comte de Champagne, occupé à recueillir la succession de son frère, recevoit dans la Navarre les hommages de ses nouveaux sujets. Pour le comte de Toulouse, Alfonse de France, il étoit ou mort ou mourant.

† Mort d'Alfonse, comte de Poitiers.

Ce bon prince, digne frère de saint Louis, moins brillant, mais pieux comme lui, chaste, débonnaire, aimônier, juste, équitable, ne manquant d'ailleurs ni de courage, ni de fermeté, avoit passé tout l'hiver & une grande partie du printems en Sicile, où peut-être il fut retenu par le mauvais état de sa santé. Enfin il mit à la voile; & ayant débarqué en Italie, il continuoit sa route par terre, lorsqu'il

fut frappé au château de Corneto, sur les confins de la Toscane, d'un mal si subit & si contagieux, qu'il en mourut le vingt-unieme d'août, à Savone, où il s'étoit fait transporter. La comtesse, son épouse, ne lui survécut que trois jours. Un historien Génois, auteur contemporain, raconte la chose différemment. » La même année (1271), » dit cet écrivain, le comte de Poitiers, Alfonse de France, voulant » retourner dans ses états, s'embarqua » sur des galères avec sa femme, passa » sur nos côtes sans vouloir entrer dans » notre capitale, & mit à terre au faux-bourg de S. Pierre d'Arena, où il » mourut âgé de cinquante & un an. » On célébra avec beaucoup de pompe » les obsèques dans l'église cathédrale » de Gènes. Ses chairs y furent inhumées avec ses intestins, son cœur fut » porté à l'abbaye de Maubuisson, & » ses os furent transférés à saint Denis » pour être mis avec ceux de ses ancêtres. La princesse sa femme décéda le jour suivant de mort subite; ce qui fit dire à plusieurs qu'elle avoit été empoisonnée. Elle avoit choisi sa sépulture à l'abbaye de Gerici, qu'elle

ANN. 1271.

Gest. Ph. III.

p. 526. Guil.

de Pod. c. 53.

p. 704.

Cassari. ann.

Oen. tom. 6.

rer. ital. p.

553.

ANN. 1271. avoit fondée dans la Brie pour quarante religieuses. On y voit encore son tombeau, où elle est représentée en bosse, enveloppée d'un grand manteau avec une guimpe, la tête couverte d'un voile, & par-dessus une couronne qui ressemble beaucoup à celle des reines de France.

Puissance de
ce prince.

On voit en effet par plusieurs monumens qui nous restent de ce tems-là, que cette princesse & le comte son époux jouissoient des droits régaliens sans aucune restriction, non-seulement dans le comté de Toulouse, le Rouergue, la partie de l'Albigeois qui est à la droite du Tarn, l'Agenois, le Querci, le pays Venaissin ou marquisat de Provence, mais encore dans le Poitou, l'Auvergne, une partie de la Saintonge & le pays d'Aunis. Ils avoient une cour aussi brillante que celle des rois, un grand nombre d'officiers, parmi lesquels on compte des connétables, des chanceliers, des écuyers, des chapelains ou aumôniers, une compagnie d'arbalétriers & de sergens pour leur garde, une maison enfin montée sur la plus grande magnificence. On remarque comme une chose singulière,

Hist. de Lang.
t. 3. p. 523,
525. & not.
45.

qu'en 1260 la dépense pour l'hôtel du comte monta à vingt mille livres, ANN. 1271. & pour celui de la comtesse à huit mille ; somme alors très-considérable. On admira aussi comme une générosité sans exemple , qu'en 1267 ils eussent fait distribuer huit cents quatre-vingt-quinze livres tournois d'aumônes pendant les seuls jours du lundi & du mardi de la semaine sainte. Mais ce qui caractérise beaucoup mieux l'espèce de souveraineté des deux époux , c'est qu'Alfonse , à l'exemple des comtes ses prédécesseurs , exerçoit sur tous ses sujets une juridiction pleine & entière. On apprend par un acte de 1264, Ibid. p. 497. que dès son avènement au comté de Toulouse, il établit un parlement particulier pour toute l'étendue de ses domaines ; qu'il en tenoit les séances à sa cour , qu'il en décidoit en dernier ressort toutes les causes qu'on y portoit des divers pays soumis à sa domination. Nos rois ses successeurs le continuèrent après sa mort. On donne encore au prince & à la princesse le titre glorieux de fondateurs de plusieurs villes. Calmont, Villefranche, Salles, Fosseret, Gimont, Cordes dans le Toulousain, Villefranche, Verfeil dans

~~le Rouergue ; & la Bastide de sainte~~
ANN. 1271. Foy , dans l'Agenois , leur doivent , &
 leur existence , & leur droit coutu-
 mier ^a.

Coutumes &
 mœurs de ses
 sujets.

Nous apprenons par les loix qu'Al-
 fonse donna aux habitans de Ville-
 franche en Rouergue , qu'alors les pei-
 nes afflictives étoient arbitraires, c'est-
 à-dire , dépendantes de la volonté du
 seigneur. Il se réserve non-seulement
 la punition des voleurs & des homici-
 des , mais même la confiscation des
 biens de ceux qui auront été condam-
 nés pour crime. Ailleurs ces biens

^a Alfonse eut aussi la gloire d'avoir favorisé la
 construction du fameux pont Saint Esprit sur le
 Rhône ; ouvrage entrepris , non par un simple ber-
 ger , à qui un ange en donna le plan , mais par une
 compagnie de zélés citoyens , qui eurent en même-
 tems , & le courage d'aller quêter chez tous les
 peuples des environs , & le bonheur de ramasser une
 somme assez considérable pour l'exécution d'un des-
 sein qu'ils croyoient inspiré par le saint Esprit. Ce
 célèbre monument , commencé en 1265 , ne fut
 achevé que vers la fin de l'an 1309 , quoique le tra-
 vail eût toujours été continué avec des peines & des
 frais immenses ; il a donné ensuite son nom à la
 ville de saint Saturnin du Port. Il a 425 toises de
 longueur : sa largeur est 12 pieds dans œuvre , & de
 17 pieds hors d'œuvre , y compris l'épaisseur des
 parapets. Il est soutenu par 26 arches , 19 grandes
 & 7 petites. Les plus grandes ont 13 toises d'ouver-
 tures. Il y a 267 toises fondées sur le roc , & 153
 sur des piloris. Voyez *D. Vaissette , hist. de Lang.*
tom. 3. p. 564, 505.

passoient au plus proche héritier : on n'en exceptoit que le cas d'hérésie , ou de lèze-majesté. Quand à l'adultere , il est ordonné que les deux coupables surpris en flagrant délit, ou convaincus par des témoins sans reproche , courront vraiment nuds dans la ville , & seront fustigés pendant toute cette cérémonie honteuse ; mais en même-tems on leur permet de se racheter de cette infamie par une amende pécuniaire de soixante sols. Saint Louis , dans ses coutumes pour sa nouvelle ville d'Aigues-Mortes , est beaucoup moins sévère sur cet article. Il ne veut pas , qu'on fasse aucune information dans ces sortes de cas : il faut que les délinquans soient pris sur le fait. Dans cette circonstance même , il leur accorde la liberté de composer avec la cour royale. S'ils refusent , ou s'ils sont hors d'état de payer , il les condamne à courir tout nuds , excepté la femme, dont on couvrira la nudité ; mais d'un autre côté il retranche la fustigation. Tout cela prouve la licence qui regnoit alors dans les mœurs. Elle étoit montée au point , qu'on fut obligé de tolérer les mauvais lieux , d'assi-

ANN. 1271.

Alfonse ;
art. 21.

Reg. 30. du
Thres. n. 465.

ANN. 1271. gner des quartiers aux femmes perdues de débauches , de les mettre même sous la protection du roi & de sa cour , pour empêcher qu'elles ne fussent insultées. On nous rappelle sans cesse l'exemple du bon vieux tems. Il est assurément en bien des choses digne de notre admiration ; mais en beaucoup d'autres il seroit très-dangereux de l'imiter. C'est à peu-près la même somme de bien & de mal dans tous les siècles : il n'y a de différence que dans le plus ou le moins de délicatesse qui les caractérise. Que penseroit-on aujourd'hui d'un évêque qui seroit frapper de la monnoie au coin de Mahomet ? C'est néanmoins ce que fit Berenger , évêque de Maguelonne.

Hist. de Lang. Les *milarets* , monnoie de ce prélat , portoient l'empreinte du faux prophète , auquel certainement il ne croyoit pas ; mais comme il y avoit un grand profit à faire sur ces especes , il sacrifia honneur & conscience à une cupidité sordide. Il est vrai que Clément IV l'en reprit sévèrement , & lui défendit de continuer. Il n'en est cependant pas moins humiliant pour le 13. siècle d'avoir vu un phénomène si étrange.

Hist. de Lang.
t. 3. p. 532

Clem. IV. ep.
317.

On remarque que sous Alphonse les peuples de la Narbonnoise , hommes & femmes , au lieu de ces *toges* si amples , qui avoient fait donner à la province le nom de *Togata* , se servoient de vêtemens extrêmement ferrés & plissés sur le corps , comme les Espagnols & les Gascons ; que les hommes se rasoient la barbe , & se couvroient la tête de capachons ; que l'un & l'autre sexe étaloit un luxe somptueux dans ses habillemens ; enfin que les fourures étoient fort en usage. Un concile tenu à Montpellier défend aux hommes d'avoir des habits fendus par en bas , & aux femmes de porter des robes traînantes. Il seroit difficile de deviner le motif de cette dernière prohibition ; il semble que la modestie , si recommandée au beau sexe , ne pouvoit qu'y gagner. C'étoit une ancienne coutume dans le pays de porter les morts au tombeau dans leurs lits de parades , qui demeuroient au Curé. Rien de plus tragique que ce qui se pratiquoit aux funérailles. Les parens du mort se faisoient conduire & soutenir en ces occasions par des jongleurs & par des jongleuses. Tous de concert

ANN. 1271.

Leurs habits, leurs funérailles, leurs notaires, leur chronologie.

Hist. de Lang.

Ibid. p. 533.

534.

Baluz, conc.

Narb. p. 361

Clem. IV. ep.

663.

ANN. 1271. s'égratignoient le visage , s'arrachotent les cheveux , se déchiroient les habits , se renversoient par terre , & remplissoient l'air des cris les plus lugubres. **Cartel. Com.** On voit un reglement des bourgeois de Toulouse , qui proscriit tous ces abus. Déjà les notaires , établis par quelques princes depuis environ cent ans , étoient devenus fort communs dans le royaume. La plupart des actes du treizieme siècle furent passés par leur ministère. Ils ne les signoient point cependant : ils n'étoient institués que pour les rédiger. Les parties se contentoient , pour l'authenticité , d'y nommer les témoins , puis d'y apposer leurs sceaux , & d'en faire mention dans l'écrit. Ce ne fut que vers la fin du regne de saint Louis , qu'on obligea les officiers publics à garder les minutes de leurs expéditions. Jusques-là ils en faisoient deux ou plusieurs exemplaires qu'ils écrivoient , pour éviter toute fraude , des deux côtés du parchemin , remplissant le blanc qui se trouvoit au milieu par les lettres de l'alphabet en grandes capitales. On partageoit ensuite ce parchemin en deux , pour délivrer à chacun des

intéressés l'original de ses obligations ; ANN. 1271
 ce qui ne pouvoit se faire sans partager en même tems les lettres capitales qu'on avoit tracées pour occuper ce vuide intérieur. On appelloit ces sortes de monumens *des chartes divisées par l'alphabet*. C'étoit l'usage presque général de la France, pendant tout le treizieme siècle, de ne commencer l'année qu'à Pâques, c'est-à-dire, le samedi saint, précisément après la bénédiction du cierge pascal. On n'en excepte que les diocèses de Narbonne, de Beziers, de Carcassonne, & le pays de Foix, où plus communément on datoit de la nativité de notre Seigneur.

On partageoit la monarchie, comme dans les deux siècles précédens, en deux parties, France & Provence : division fondée sur les deux idiomes différens, dont on se servoit dans toute l'étendue de la domination de nos rois. On nommoit France toutes les provinces où les peuples parloient françois : langage alors très-informe, qui depuis, en se perfectionnant, est devenu les délices de l'Europe. On appelloit Provence tous le pays dont les

Hist. de Lang.

Ibid. p. 527.

ANN. 1271.

habitans parloient provençal , c'est-à-dire , toute la partie méridionale , par conséquent près de la moitié du royaume. On voit par tous les monumens qui nous restent de ces tems reculés , qu'alors la langue provençale étoit à peu près la même que de nos jours. On la parloit au treizieme siècle, non-seulement dans le Roussillon & la Catalogne , mais encore dans l'Aragon & le royaume de Valence ; ce qui se prouve par les mémoires que Jacques I, roi d'Aragon, nous a laissés de sa vie. Ce n'est que vers la fin de ce même siècle qu'on a commencé à appeller *Languedoc* cette partie de l'ancienne Provence , qui porte encore aujourd'hui ce nom ^a.

Le roi se met en possession des comtés de Poitou & de Toulouse. *Gest. Philip. III. p. 526.* Alfonse & la comtesse Jeanne , sa femme , ne laissoient point de postérité. Philippe se hâta de se mettre en possession du Poitou & du Toulousain , qui devoient revenir à la couronne : le premier , comme l'apanage d'un fils de France ; le second , comme cédé par

^a On a déjà expliqué l'étymologie de ce mot. On appelloit *Languedoc* les provinces où les peuples disoient *oc* pour *oui*. On nommoit *Languedoil* le pays dont les habitans disoient *oil* , pour exprimer la même chose.

par Raymond VII, pere de la princesse, qui fut la dernière de l'illustre famille des comtes de Toulouse. Cette succession augmentoit considérablement le domaine royal. Déjà S. Louis l'avoit accru des comtés de Perche, de Clermont en Beauvaisis, de Mâcon, de Beaumont sur Oise, de Namur; des vicomtés de Beziers, de Carcassone, d'Avranches, de la Châtellenie de Peronne; des seigneuries de Beaumont-le-Roger, de Brionne, de Loches, de Châtillon sur Indre; des châteaux de Belesmes, de Mortagne, de la Ferté-Alpes dans la Beauce; enfin de tous les droits qu'avoit Trincavel sur Lombers, & sur un grand nombre de seigneuries situées dans les évêchés de Narbonne, d'Agde, de Maguelonne, de Nîmes, d'Albi & de Toulouse^a. C'étoit beaucoup sans doute; mais rien de tout cela n'est comparable à ce que le nouveau monarque acquéroit par la mort du comte & de la comtesse. Il héritoit du prince le Poitou, l'Auvergne, une partie de

ANN. 1271.

^a Voyez Sainte-Marthe sur la fin du regne de S. Louis, & le P. Daniel, *nouv. édit. tom. 4, p. 571, 572.*

~~1270~~
 ANN. 1271. la Saintonge, & le pays d'Aunis. Il succédoit à la princesse dans tous ses droits sur le Comté de Toulouse, qui comprenoit presque toute la Province ecclésiastique de ce nom, sur la partie de l'Albigeois, qui est à la droite du Tarn, sur le Rouergue, le Querci, l'Agenois, & le pays Venaissin. Aussitôt il fit expédier des lettres de commission au sénéchal de Carcassonne, pour exiger les hommages de ces provinces. Ce seigneur, nommé Guillaume Cohardon, se rendit à Toulouse, fit assembler les Consuls, & reçut leur serment au nom du roi. Tout le pays imita l'exemple, & jura une fidélité inviolable au monarque. Il ne fut cependant réuni à la couronne qu'en l'année 1361 : jusques là nos rois le gouvernerent en qualité de comtes particuliers de ce riche domaine. Ainsi fut éteinte en 1271 l'ancienne maison de Toulouse, qui jouissoit depuis 852 du comté de ce nom, échu à Raymond I, par la mort de Fredelon son frere, fils comme lui de Fulgaud ou Fulcoad, & de Senegonde, personnages distingués par la plus haute naissance.

Le monarque étoit à peine en possession des états de la comtesse Jeanne, que le roi d'Angleterre envoya lui demander la restitution de l'Agénois, du Querci, suivant le traité conclu avec saint Louis. Philippe ne se pressa point. Ce ne fut qu'en 1279, sur les instances redoublées d'Edouard, fils & successeur de Henri, qu'il consentit enfin à la réunion de l'Agénois au duché d'Aquitaine. Quant au Querci, il étoit dit qu'on feroit une enquête, pour sçavoir s'il avoit été donné en dot à la princesse Jeanne d'Angleterre, lorsqu'elle épousa Raymond VI. Cette affaire traîna en longueur; & ne fut terminée que l'an 1286. Philippe le Bel, qui regnoit alors s'engagea de payer à l'Anglois trois mille livres tournois de rente pour ses prétentions sur cette province, qui fut ainsi réunie au domaine de la couronne. Quelques années après*, Gui, comte de saint Paul, tuteur de Philippe de Laumagne, demanda au parlement de Paris d'être reçu, au nom de sa pupille, à la foi & hommage des terres & seigneuries que la feue comtesse de Toulouse lui avoit laissées par son testament; mais sa de-

ANN. 1271.

Rymer. act. publ. tom. 1. part. 2. pag. 179.

Ibid. part 3. & 4. pag. 14 & 15.

* 1274. Hist. gen. des gr. off. t. 2. p. 669.

ANN. 1271. mande fut rejetée d'une voix unanime.

Ainsi la jeune demoiselle fut obligée de se contenter des vicomtés de Lomagne & d'Auvillar , qui lui étoient échûs par la mort du vicomte Vezian son frere : triste exemple de la foiblesse du bon droit , lorsqu'il est sans appui. Pour le Venaissin , quoiqu'il eût été légué au roi de Sicile , Philippe néanmoins n'avoit pas laissé de s'en saisir.

Bouch. Prov. t. 2. p. 232. & suiv. 1067. & suiv. Mais Rome jettoit un œil avide sur ce comté , que Raymond VII lui avoit cédé pour être réconcilié à l'église , & qu'elle lui avoit restitué quelques années après , pour éviter le reproche de

Fantoni, hist. d'Avig. l. 2. c. 1. n. 69. & suiv. cupidité. Grégoire X étoit à peine sur le trône pontifical , qu'il envoya prier le roi de lui remettre cette province , l'une des plus belles du domaine des comtes de Toulouse. Philippe se trouvoit dans des circonstances qui l'obligeoient à ménager le saint Siège ; il promit tout ce qu'on voulut. Il ne consumma néanmoins cette importante négociation que vers le carême de l'an 1274 , dans une entrevûe qu'il eût à Lyon avec le pontife. Depuis ce moment les papes ont joui , par la condescendance de nos rois , de cette

ancienne portion de la principauté de Toulouse. Philippe s'étoit réservé la moitié de la ville d'Avignon. Seize ans après, son successeur l'échangea avec Charles II, comte de Provence, & roi de Sicile.

Le roi cependant crut devoir se montrer dans les provinces dont il venoit de faire prendre possession par ses ministres. Il part de Paris vers le commencement de février, arrive à Poitiers, puis se rend à Angoulême, ensuite à la Rochelle, à Saintes, enfin à Toulouse, où il fit son entrée aux acclamations redoublées du peuple. Il y demeura huit jours, pour attendre l'armée qu'il avoit convoquée sur la nouvelle de l'action téméraire de Roger-Bernard, comte de Foix. C'est, dit Nangis, la seule révolte qu'on ait vûe sous son règne : voici quelle en fut l'occasion. Le comte d'Armagnac, Géraud V, prétendoit que le château de Sompuy, au diocèse d'Auch, étoit de sa mouvance : Geraud de Casaubon, seigneur de ce fief, soutenoit de son côté que cette terre relevoit immédiatement du roi, comme substitué aux droits des comtes de Toulouse. Là

ANN. 1272.

Philippe se rend à Toulouse, & marche contre le comte de Foix.

Guil. de Pod. c. 52. p. 706. Gest. Ph. III. p. 527.

Hist. de Lang. t. 4. p. 6, 7. & not. 2.

querelle s'échauffa ; & après plusieurs défis envoyés de part & d'autre , on en vint aux armes. Le comte entra le premier en campagne , s'approcha de Sompuy à la tête de ses troupes , pour faire insulte à son ennemi , & cependant passa outre. Casaubon , outré de cette démarche , sort du château avec quelques chevaliers , tombe sur l'arrière-garde des d'Armagnac , tue d'un coup de lance Arnaud Bernard , frere du comte , & le met lui-même & ses gens en fuite. Le vaincu désespéré de cet affront , plus sensible encore à la mort d'un frere qu'il aimoit tendrement , invita tous les seigneurs de sa maison à en tirer une vengeance éclatante. Le plus considérable étoit Roger-Bernard III , comte de Foix , son beau-frere , qui assembla aussi-tôt une armée , & marcha vers Sompuy , résolu ou de périr , ou de ruiner cette forteresse de fond en comble. Le seigneur de Casaubon , trop foible pour résister aux forces réunies d'une si puissante famille , se mit sous la protection du roi , livra son château avec tous ses domaines entre les mains du sénéchal de Toulouse , se consti-

tua prisonnier dans ce même fort , ~~se~~ qu'il remettoit au monarque , se ANN. 1272. soumit au jugement de sa cour , & consentit à la confiscation de sa seigneurie , s'il ne pouvoit se justifier de la mort d'Arnaud-Bernard d'Armagnac. Aussi-tôt les officiers du prince prirent possession de la forteresse & de toutes ses dépendances. On arborapartout les pennonceaux royaux : on fit publier la sauve-garde : on défendit sous peine de désobéissance d'attaquer un sujet qui réclamoit la justice du Souverain. Un ordre si respectable ne put suspendre la fureur des ennemis de Casaubon. Ils vinrent l'assiéger jusques dans la prison où il s'étoit rendu volontairement, prirent la place d'assaut, la livrerent en proie aux flammes , massacrerent les habitans , & porterent ensuite le fer & le feu sur tous les domaines de ce gentilhomme , qui cependant eut le bonheur de leur échapper.

Le roi fut indigné de cet attentat ; & jugeant de quelle importance il étoit , sur-tout au commencement d'un regne , de ne pas laisser impunie une pareille insolence , il résolut de châtier

~~les rebelles d'une maniere qui pût ser-~~
ANN. 1272. vir d'exemple aux autres barons. Dans cette vûe , il donna ses ordres pour publier le ban & l'arrière ban dans tout le royaume ; non qu'il eût besoin de toutes ses forces pour réduire les deux comtes , mais parce qu'il vouloit leur faire sentir , ainsi qu'à leurs alliés , qu'il étoit en état de se faire craindre , & de punir , quand il le jugeoit à propos , l'orgueil des vassaux qui s'oublioient. Bien-tôt il fit citer les deux coupables à sa cour , pour y rendre compte de leur conduite. Geraud d'Armagnac comparut , demanda grace , & l'obtint : il en fut quitte pour une amende de quinze mille livres tournois. Mais Roger Bernard , toujours obstiné dans sa révolte , méprisa l'ordre du souverain , & se prépara à une vigoureuse défense. Il comptoit sur la situation avantageuse de son petit état , environné de hautes montagnes , défendu d'ailleurs par une multitude de châteaux également fortifiés par la nature & l'art. Plein de cette idée , il osa même fonder sur le sénéchal de Toulouse , qui passoit paisiblement dans le comté de

Foix , le mit en fuite , fit plusieurs prisonniers sur lui , & pilla une partie de ses équipages. La revanche fut prompte. L'officier du roi rassemble ses troupes , tombe sur les domaines du sédition , soumet tout le pays jusqu'au pas de la Barre , & s'assure des principales forteresses. Le comte , obligé de se retirer dans ses montagnes , s'y fortifie de plus en plus , & malgré cet échec , se flatte de pouvoir y tenir contre toute la puissance du monarque.

Tous les vassaux François avoient ordre de s'assembler à Tours. Les principaux s'y trouverent au jour marqué^a , soit en personne , soit par leurs Procureurs. Ce fut Ferri de Verneuil , maréchal de France , qui reçut leurs montres. Les uns reconnurent de bonne foi , & le nombre de soldats , & le tems du service militaire qu'ils devoient au souverain , en qualité de ses feudataires : les autres prétendirent qu'ils n'étoient obligés qu'au simple hommage ; d'autres enfin se rachetèrent par une somme pécuniaire. Ceux

^a Le huit de Mai.

qui manquèrent au rendez-vous, furent condamnés à des amendes plus ou moins fortes suivant leur condition. Le service étoit de quarante jours. On estimoit la dépense du Baron à cent sols tournois par jour, celle du chevalier Banneret à vingt, celle du simple chevalier à dix, celle du *servant* ou écuyer à cinq. On taxa le premier à trois cens livres tournois pour tout le tems du service manqué, le second à soixante, le troisieme à trente, le quatrieme à quinze : c'étoit pour l'amende la moitié en sus de leur dépense journaliere. Tout ceci ne regardoit que leur personne. On les imposa de plus à une somme particulière pour chaque homme qu'ils devoient fournir, & qu'ils n'avoient pas fourni : taxe qui fut réglée dans la même proportion, c'est-à-dire, à raison de quinze sols par jour pour un chevalier, & de sept sols six deniers pour un écuyer. On compte parmi les prélats qui se rendirent à l'armée devant Tours, l'archevêque de Sens, les évêques de Paris, de Troyes, de Beauvais, de Nevers, de Châlons, de Coutances, d'Avranches. Les plus distingués d'entre les

ANN. 1272.

Duch. tom. 5.

p. 553.

Hist. de Lang.

tom. 4. P. 7.

G. S.

laïques furent le compte de Bretagne , ANN. 1272.
 qui amena soixante chevaliers , dont
 seize étoient bannerets ; le comte de
 Flandres , qui avoit à sa suite treize
 bannerets , & quarante autres cheva-
 liers ; le comte de Boulogne , qui étoit
 accompagné de trente-trois chevaliers
 & de soixante-dix écuyers ; le comte
 de Rodez , qui commandoit cinquante
 gendarmes , dont sept étoient banné-
 rets & vingt-six chevaliers , outre qua-
 tre-vingt-dix-sept écuyers & vingt-
 six arbalétriers ; le duc de Bourgogne ,
 le comte de Ponthieu & le comte de
 Blois , qui rassembloient sous leurs
 drapeaux une nombreuse & brillante
 noblesse. Tous se mirent en marche
 vers Toulouse , où ils furent joints
 par les grands vassaux de la province
 & des pays voisins.

Aussi-tôt l'armée s'avança vers Pa-
 miers , où elle fut encore augmentée
 par un grand nombre de seigneurs qui
 arrivoient des environs du Rhône.
 Philippe la commandoit en personne.
 Le roi d'Aragon , Jacques I , accom-
 pagné de Gaston , vicomte de Bearn ,
 beau-pere du comte de Foix , vint le
 trouver à l'abbaye de Bolbonne , non

Il souleva le
 rebelle , & le
 retient un an
 prisonnier.

ANN. 1272.

Gest. Ph. III.
p. 528.

pour excuser l'entreprise téméraire du rebelle , mais pour demander sa grace & négocier sa paix. On convint des articles : ils furent communiqués au comte ; mais il refusa de se soumettre entièrement à la volonté de son souverain. Le monarque , plus irrité que jamais , donne ses ordres pour commencer les hostilités : ses troupes font le dégât dans tout le pays. Déjà elles sont à la vue du château de Foix , où Roger-Bernard se tient enfermé. La difficulté de l'approche les oblige de s'arrêter à une certaine distance. Rien cependant ne peut suspendre la juste indignation du roi. Peu effrayés des obstacles que la nature & l'art semblent lui opposer , il fait serment de ne point abandonner son entreprise , qu'il ne soit maître de la place , ou par force , ou par capitulation. En même-tems il commande un grand nombre de travailleurs , pour tailler les roches qui environnent la forteresse. L'ardeur des ouvriers répond à la vive impatience du monarque : bien-tôt ils ont coupé le pied de la montagne. Le séditieux , étonné de la constance du prince & de la promptitude du travail , comprit

qu'il étoit perdu, s'il attendoit plus long-tems. Il tint un conseil, dont le résultat fut d'envoyer demander grace, offrant de se livrer avec tous ses domaines à la discrétion du vainqueur. Il vint ensuite lui-même se jeter aux pieds de son maître, & solliciter un pardon qu'il ne put obtenir. Il fut mis aux fers, & envoyé prisonnier dans une des tours de la cité de Carcassonne. Philippe se saisit de tout le comté, à la réserve du haut pays de Foix, que le roi d'Aragon prétendoit être soumis à sa suzeraineté, qu'il remit depuis entre les mains des officiers du roi, pour accélérer la liberté du captif. On mit de bonnes garnisons dans toutes les places fortes. Le monarque nomma Pierre de Villars, chevalier, pour gouverner cette principauté en qualité de sénéchal. L'armée fut congédiée, & la comtesse de Foix, Marguerite de Montcade, emmenée à la cour de France, où l'on eut pour elle toutes sortes d'égards. Le comte demeura plus d'un an en prison. Devenu libre par la générosité de son souverain, il vint à Paris remercier son bienfaiteur, qui le reçut avec bonté, le logea dans

ANN. 1272.

son palais, l'arma chevalier, lui donna des maîtres pour le former à tous les exercices militaires, & le renvoya comblé d'honneurs dans la possession de tous ses domaines. On fait monter les frais de cet armement à cinq cens mille livres tournois, qui furent levées en grande partie, tant sur les vassaux qui n'étant point en état de servir, s'étoient rachetés pour une somme d'argent, que sur ceux qui n'ayant ni comparu, ni composé, furent condamnés au parlement de l'Assomption 1274, à de grosses amendes pécuniaires.

Divers changemens arrivés en Europe.

Gest. Ph. III.
P. 528.

On vit alors de grands changemens dans l'Europe. Il y avoit deux ans & neuf mois que le saint Siége étoit vacant, lorsque les cardinaux, honteux enfin d'une conduite que toute l'Eglise blâmoit, élurent Thibaud de Plaisance, archidiacre de Liège, qui prit le nom de Grégoire. Il étoit en Palestine avec Edouard, prince d'Angleterre. Il partit de saint Jean d'Acre, aussi-tôt qu'il eut reçu la nouvelle de son élévation, arriva heureusement à Viterbe, fut d'abord ordonné prêtre, puis consacré, ensuite couronné Pape.

Il trouva l'Allemagne en grand trouble depuis près de vingt ans, & envoya des légats pour conjurer les princes de s'accorder sur l'élection d'un empereur. L'Italie n'étoit pas plus tranquille. La plupart des grandes villes se mettoient en liberté : les autres étoient opprimées par des particuliers, qui s'en étant rendu maîtres, en firent de petites principautés, qu'ils laisserent à leur postérité. Enfin le choix des princes d'Allemagne tomba sur Rodolphe, ANN. 1273.
dit le roux, issu par son pere Albert des comtes de Thierstein près de Basle en Suisse, & par sa mere Itha des comtes de Haspourg. C'étoit un seigneur que son mérite seul rendoit recommandable. Sa fortune répondoit si peu à son courage, qu'il fut quelque tems grand maître-d'hôtel d'Ottocare, roi de Bohême, qui pressé depuis de lui rendre hommage, répondit *qu'il ne lui devoit rien, & qu'il lui avoit payé ses*

^a Il y avoit eu un interregne, dont plusieurs auteurs placent le commencement à la mort de Conrad, l'an 1254, & la fin à l'élection de Rodolphe, l'an 1273. On peut dire en effet que Guillaume, comte de Hollande, Richard de Cornouaille, & Alphonse de Castille, furent plutôt des rois de théâtre, que de vrais empereurs.

ANN. 1273.

gages. Il étoit âgé de cinquante-cinq ans , d'une taille avantageuse , d'une figure agréable , doué de toutes les vertus militaires , politiques & morales , d'une piété solide & sincère , d'un bonheur enfin que rien n'égalait jamais. Toujours suivi de la victoire , il gagna quatorze batailles rangées , défit Ottocare qui refusoit de le reconnoître , & lui enleva l'Autriche , dont il investit son fils Albert , conquête qui a donné le surnom aux princes de sa maison , l'une des plus florissantes de l'Europe , & qu'on a vue quelquefois sur le point d'avoir dans l'empire la même puissance que Charlemagne. Quelques auteurs ont dit qu'à la diète assemblée pour l'élire , le nombre des électeurs fut réduit à sept. Aussi-tôt il se fit prêter serment ; & comme quelques-uns s'en excusoient sur ce qu'ils n'avoient pas le sceptre impérial , il prit une croix , la donna à baiser à tous les seigneurs , & reçut ainsi leur hommage. Un de ses premiers soins fut de traiter avec le pape. Il promit de conserver les biens & les privilèges de l'église Romaine ; mais il refusa d'aller en Italie pour se faire

couronner, disant qu'aucun de ses prédécesseurs n'en étoit jamais revenu ANN. 1273.
qu'avec perte ou de ses droits, ou de son autorité.

Le roi d'Angleterre, Henri III, prince également foible & violent, venoit de mourir avec de grands témoignages de pénitence. Edouard son fils aîné lui succéda au trône. Aussi-tôt il vint à Paris, & rendit hommage au roi pour tous les domaines qu'il possédoit en France. Ce n'étoit point une vaine cérémonie : elle donnoit au monarque François tous les droits qu'un souverain peut avoir sur un vassal. Le nouveau duc d'Aquitaine ne tarda pas à en faire l'épreuve dans une querelle qu'il eut avec un de ses vassaux : épreuve bien humiliante pour un prince qui porte une couronne. Gaston de Montcade, vicomte de Bearn, refusoit de le reconnoître pour son suzerain : il le fit arrêter, & le retint quelque tems prisonnier. Le captif eut enfin le bonheur de s'échapper, & se hâta d'interjetter appel à la cour du roi. Philippe convoqua son parlement. Edouard y fut cité, & contraint, malgré son extrême répugnance, de se soumettre

au jugement de cette illustre assemblée. Il est vrai que l'arrêt lui fut favorable ; mais cette supériorité même qu'on lui donnoit sur un simple gentilhomme , témoignoit la dépendance où il étoit du juge qui la lui assuroit.

ANN. 1274.

Concile
général à
Lyon.

Nouv. édit.

t. 4. p. 338,
339.

Plusieurs raisons exigeoient l'assemblée d'un concile général ; le secours de la Terre-sainte , la réunion des Grecs , la réformation des mœurs. Grégoire X l'avoit convoqué dans la ville de Lyon , qui selon le P. Daniel , n'étoit pas encore revenue sous la domination de nos rois. Il convient que S. Louis , avant son départ pour l'Afrique , en avoit eu la justice , ou , comme on parloit alors , la cour séculière ; mais ce n'étoit , dit-il , qu'en vertu d'une transaction passée avec le chapitre , & jusqu'à l'élection d'un nouvel archevêque. Philippe néanmoins ne voulut point s'en désaisir , que l'élu , Pierre de Tarantaise , ne lui eût prêté serment de fidélité : démarche très-délicate. Elle fut un des titres qui fonderent le droit de la réunion du Lyonnais à la couronne sous le regne suivant. Le concile fut très-

nombreux. Ils y trouva cinq cens évê-
ques, soixante-dix abbés, & plus de ANN. 1274.
mille prélats. Le pape y présidoit en
personne, accompagné de quinze car-
dinaux. Quelque tems avant l'ouver-
ture, Philippe vint saluer le pontife, Gest. Ph. III.
eut quelques conférences avec lui, P. 523.
l'assura de son zèle pour le recouvre-
ment de la terre-sainte, & lui laissa
des troupes sous le commandement
d'Imbert de Beaujeu, tant pour sa
garde, que pour la sûreté des peres
assemblés : car, dit Nangis, tout ceci
se passoit dans son royaume : ce qui sem-
bleroit indiquer qu'alors Lyon étoit
sous la puissance du monarque Fran-
çois. La premiere session se tint le
lundi des rogations (le 7 mai) dans
l'église métropolitaine de saint Jean.
Le saint pere revêtu d'ornemens blancs, Concil. rom.
à cause du tems pascal, monta au jubé, XI. P. 955.
assisté de six cardinaux, & s'assit dans
un fauteuil. Il avoit à sa droite le roi
d'Aragon, qui s'étoit rendu à cette
assemblée, dans l'espérance de rece-
voir la couronne & l'onction royale
des mains du vicaire de Jesus-Christ :
mais bien-tôt il se retira, indigné
qu'on voulût lui faire acheter cet

ANN. 1274. honneur par l'exaction du tribut auquel son pere s'étoit engagé envers le saint siége, lorsqu'il fut couronné à Rome. On avoit placé au milieu de la nef des sièges élevés pour les patriarches & les cardinaux évêques : de l'autre côté étoient les cardinaux prêtres, puis les primats, les archevêques, les évêques, les abbés, les prieurs. Il n'y eut point de dispute sur le rang : on étoit convenu qu'il n'en résulteroit aucune conséquence. On voyoit ensuite les ambassadeurs des rois de France, d'Allemagne, d'Angleterre, de Sicile, & de plusieurs autres princes, les grands maîtres de l'hôpital & du temple, enfin les députés des chapitres & des églises.

Ibid. p. 257. On fit un décret qui ordonnoit que le dixième du revenu de toutes les églises seroit levé pendant six ans pour la guerre sainte : imposition qu'on exigea dans toute la rigueur. Ce fut le dernier effort de la France pour ces expéditions si funestes à l'état, tant par les dépenses excessives qu'elles occasionnerent, que par le grand nombre d'hommes qu'on y perdit. On compte jusqu'à cinq grandes croisades

où les François s'engagerent avec plus de piété que de politique. La première, sous Philippe I, fut la moins infortunée : la seconde, sous Louis le jeune, fut très-malheureuse : la troisième acquit peu de gloire au roi Philippe Auguste : la quatrième vit saint Louis dans les fers ; la cinquième le mit au tombeau. On prétend qu'elles coûterent au royaume plus de deux millions d'habitans, & deux cens millions de livres, en supposant que chacun des croisés morts dans ces transmutations, n'ait emporté que cent francs. Celle de Tunis fut la dernière. La Nation ouvrit enfin les yeux sur ses véritables intérêts. Rebutée de tant de mauvais succès, elle perdit insensiblement le goût de cette dévotion. Ce fut en vain que les papes essayèrent de ranimer son zèle à cet égard : toutes leurs tentatives furent désormais inutiles. La terre-sainte, dénuée de secours, demeura exposée à toute la fureur des infidèles. Quelque tems après (l'an 1291), le sultan Calil emporta d'assaut la ville d'Acre, le plus ferme rempart des chrétiens de Syrie. Le reste ne lui coûta que la peine de se

ANN. 1274.

Eff. sur l'hist. génér. t. 82. p. 184, 185.

~~montrer.~~ Tout fut abandonné, pris de
 ANN 1274. force, ou rendu; & la mer se vit
 couverte de familles désolées, qui
 n'avoient plus rien sur la terre: juste
 châtimement d'un peuple souillé de cri-
 mes, affoibli d'ailleurs par ses divi-
 sions intestines.

On venoit de finir la troisième ses-
 sion, lorsque les ambassadeurs de Mi-
 chel Paléologue, empereur des Grecs,
 Concil. Ibid. arriverent au concile, pour rendre,
 P. 957. & seq. disoient-ils, toute obéissance à la
 sainte église Romaine. Ils avoient été
 chargés de riches présens pour la basi-
 lique de saint Pierre. C'étoit des pare-
 mens de toute espèce, des images à
 fond d'or, des compositions de par-
 fums précieux, un tapis couleur de
 rose, tissu d'or & semé de perles,
 mais le vaisseau qui les apportoit,
 brisa contre un rocher: tout fut perdu.
 Il y eut une messe solennelle, où
 l'épître, l'évangile & le symbole fu-
 rent chantés dans les deux langues. On
 répéta trois fois l'article: *qui procède*
du pere & du fils. Les Grecs enton-
 nerent ensuite quelques versets à la
 louange du souverain pontife qui cé-
 lébroit. Tous abjurèrent, ou feigni-

rent d'abjurer le schisme, acceptèrent la profession de foi de Rome, & reconnurent la primauté du pape. Ainsi fut consommée en apparence la réunion des deux églises; mais bien-tôt on reconnut que la sincérité n'avoit pas présidé à cette paix si désirée par tous les gens de biens. C'étoit l'ouvrage de la politique; elle ne fut point durable. Dès que Charles d'Anjou, roi de Sicile, cessa de paroître redoutable, Constantinople de son côté cessa de reconnoître le pontife Romain, & ses princes parurent véritablement Grecs.

Cette importante négociation étoit à peine terminée, qu'on songea aux affaires de l'Allemagne, de l'Italie, & de l'église de Rome. On confirma l'élection de l'empereur Rodolphe; mais ce ne fut qu'après avoir obtenu la renonciation du roi Alphonse de Castille, qui vendit un droit très-douteux pour une décime très-réelle sur le clergé de son royaume. *Ainsi, dit Mezeray, quelque chose qui arrive, les dédommagemens se prennent toujours sur le peuple, qui paye tout.* On traita des moyens d'accommoder les différends de plusieurs princes Italiens, qui mé-

—————
 ANN. 1274. prisèrent des exhortations qu'on ne leur faisoit point à la tête d'une armée. On supprima tous les ordres mendiens, à la réserve des freres mineurs & des freres prêcheurs, qui étoient alors d'une grande utilité dans l'église. Les Carmes & les Hermites de saint Augustin furent tolérés jusqu'à plus ample délibération. On régla qu'à l'avenir, pour empêcher que le saint siège ne demeurât si long-tems vacant, les cardinaux, aussi-tôt après la mort du pape, s'assembleroient dans une même chambre, sans aucune séparation de murailles ou de rideaux, d'ailleurs tellement fermée, que personne ne pût y entrer furtivement, ni en sortir que du consentement de tous & pour cause de maladie, sous peine de privation de voix active. Telle est l'origine du nom de *conclave*, mot inventé pour exprimer un lieu où plusieurs personnes sont enfermées sous une seule & même clef. Si trois jours après leur clôture, ils ne sont pas d'accord sur le choix d'un pape, on ne leur servira les cinq jours suivans, qu'un seul plat à chacun de leurs repas : ce terme expiré, on ne leur

Concil. Ibid.
 p. 975. & seq.

leur donnera plus que du pain, du vin & de l'eau, jusqu'à ce que le pontife soit élu. Les cardinaux murmurent beaucoup contre un statut qui réprimoit d'une façon si humiliante, & leur ambition, & leur cupidité. On ne vouloit point qu'ils se mélassent pendant la vacance d'autre affaire que de l'élection : ils ne dévoient plus rien recevoir de la chambre apostolique : on leur défendoit de toucher aux autres revenus de l'église Romaine. Tout ce que l'intrigue a de manège & de raffinement fut employé pour parer un si funeste coup. Mais Grégoire avoit sçu mettre les évêques dans ses intérêts : tous souscrivirent la fatale constitution, y mirent leurs sceaux, la publièrent dans leurs diocèses : elle fut enfin regardée comme une loi.

On fit plusieurs autres réglemens sur divers objets. Les uns regardent la résidence des bénéficiers, les élections, les provisions, les monitions canoniques, les ordinations, les absolutions des censures, les interdits : on défend comme un abus détestable d'aggraver la cessation de l'office divin en couchant à terre, au milieu des orties &

ANN. 1274.

des épines , la croix & les images des saints : usage établi depuis la fin du fixième siècle. Les autres déclarent que c'est un crime de soumettre aux laïques les églises , ou les droits qui en dépendent ; que les bigames sont déchûs de tout privilège clérical ; qu'il n'est point permis d'user de représailles , sur-tout contre les ecclésiastiques ; que les usuriers sont une peste infâme qu'il faut éviter soigneusement ; qu'on ne doit ni leur louer des maisons , ni leur donner l'absolution ou la sépulture , qu'ils n'aient restitué , ou donné les sûretés nécessaires. Ceux-ci portent excommunication contre les téméraires qui auront permis de tuer ou molester un prêtre , pour avoir prononcé quelque censure contre les rois ou contre leurs officiers : ceux-là défendent sous la même peine d'usurper de nouveau le droit de régale , & se contentent d'exhorter à la modération les princes qui sont en possession de cette prérogative par la fondation des églises , ou par une ancienne coutume. On lit encore parmi les constitutions de ce concile un statut sur les avocats & les procureurs , dont

on fixe le salaire, pour les premiers, à vingt livres tournois, pour les seconds, à douze, & qu'on oblige à renouveler chaque année le serment, qu'ils ne se chargeront point de procès iniques : nouvelle preuve des entreprises du clergé sur l'autorité des souverains. Le roi cependant voulut bien adopter une partie de cette idée, moins toutefois par déférence aux décisions du synode, que par attention pour l'utilité publique. Il rendit sur ce sujet une ordonnance qui fit loi, parce qu'elle émanoit du seul législateur en cette matiere. Elle contient en substance :

1°. Que les avocats, tant des sé-
néchaussées, que des bailliages, pré-
vôtés & autres justices royales, jure-
ront sur les saints évangiles, sous peine
d'interdiction, qu'ils ne soutiendront
que des causes justes ; qu'ils les défen-
dront avec autant de zèle que de fidé-
lité ; qu'ils les abandonneront, dès
qu'ils verront qu'elles sont fondées sur
la chicane ou la méchanceté : 2°. Que
leurs honoraires seront proportionnés
à leur mérite & à la difficulté de pro-
cès, sans néanmoins pouvoir excéder

*Laur. ord. de
nos rois, t. 1.
p. 300, 301*

~~Ann. 1274.~~ la somme de trente livres : 3°. Qu'ils engageront leur foi de ne rien prendre au-delà , ni directement , ni indirectement : 4°. Que s'ils violent leur promesse , ils seront notés de parjure & d'infamie , exclus de leurs fonctions , & punis par les juges suivant la qualité du méfait : 5°. Que tous les ans ils renouvelleront ce serment , & que cette ordonnance sera publiée aux assises trois fois l'année ^a.

La multitude des affaires qu'on traita dans le concile , ne permit , ni de travailler à la réformation des mœurs , ni de donner toute l'attention nécessaire à l'extirpation de plusieurs abus qui s'étoient glissés dans l'église. Grégoire promit d'y pourvoir , exhorta les coupables à se corriger ,

Concil. Ibid.
p. 261.

^a C'est mal-à-propos que l'éditeur du P. Daniel , en parlant de cette ordonnance , (tom. 4. p. 690.) cite le recueil de Secousse : plus mal à propos encore qu'il la date du mois de Mars 1274. 1°. Le volume où elle est rapportée , est de M. Laurière , qu'il ne falloit pas priver de l'honneur de ses sçavantes recherches. 2°. Elle est datée de Paris du mardi avant la fête des bienheureux apôtres Simon & Jude : *Die martis ante festum beatorum apostolorum Simonis & Judæ*. Est-il croyable qu'on ait pris le jour que les anciens avoient consacré au dieu Mars , pour le mois qui portoit également le nom de cette divinité fabuleuse ?

menaça de punir sévèrement ceux qui oublieroient la sainteté du ministère, ANN. 1274
 & finit par dire, que les prélats par leur mauvaise conduite étoient la cause de la chute du monde entier. On connoissoit sa fermeté, tout le monde trembla. Il venoit de faire un exemple terrible sur Henri de Gueldres, évêque de Liège; prélat plus occupé de la guerre que de son breviaire, qu'il ne disoit point, que même il n'entendoit pas; ecclésiastique indécemment qui portoit des habits d'écarlate avec des ceintures d'argent; prêtre simoniaque, qui vendoit, & les bénéfices, & la justice; homme scandaleux, qui avoit pris une abbesse de l'ordre de saint Benoît pour sa concubine, qui avoit deshonoré une autre abbesse de son diocèse, qui depuis long-tems entretenoit publiquement une jeune religieuse, enfin qui s'étoit vanté dans un festin d'avoir eu quatorze enfans dans vingt-deux mois. Le pape, avant que de procéder juridiquement contre l'accusé, lui demanda s'il vouloit se démettre, ou attendre la sentence. Le malheureux Henri crut obtenir grace, en remettant son anneau pastoral;

Ibid. p. 9296

ANN. 1274. mais Grégoire le garda , & l'obligea d'abdiquer sa dignité. On disoit que le saint pere se souvenoit encore , qu'étant archidiacre de Liége , l'évêque en plein chapitre lui avoit donné un coup de pied dans l'estomach. Ainsi finit le second concile général de Lyon.

Le roi épousa en secondes nûces Marie de Brabant. Il y avoit un mois que cette assemblée étoit séparée , lorsque Philippe , qui avoit alors trente ans , épousa en seconde nûces Marie , sœur de Jean duc de Brabant. Le mariage se fit à Vincennes , & l'année suivante la nouvelle reine fut couronnée , le jour de saint Jean-Baptiste , en présence d'un nombre infini de princes , de barons & de prélats , tant François qu'Allemands , que la célébrité de cette fête avoit attirés à Paris. On ne se souvenoit point , dit Nangis , d'avoir jamais vu tant de magnificence au couronnement d'aucune souveraine. Tous les seigneurs y parurent en habits & en manteaux de pourpre : les robes des dames étoient tissues d'or , leurs colliers d'une grande richesse , toute leur personne eufin *parée comme un temple*. Les parisiens cessèrent tout travail pen-

ANN. 1275.

dant huit jours : les rues furent tapissées de tout ce qu'il y avoit de plus précieux en étoffe : toute la ville retentissoit nuit & jour de cris de joie & d'allégresse. Ce fut l'archevêque de Rheims qui fit la cérémonie de l'inauguration. Gilon, qui étoit alors sur le siège archiépiscopal de Sens, se plaignit, comme métropolitain de la Capitale, qu'on avoit entrepris sur ses droits. On lui prouva que mal-à-propos il éclatoit en murmures ; que la chapelle du monarque étoit un lieu exempt, sur lequel il n'avoit aucune juridiction.

Marie étoit une princesse d'une grande beauté, d'une sagesse plus grande encore : le roi l'aimoit de l'affection la plus tendre. Un scélérat, natif de Touraine, autrefois chirurgien de profession, alors l'un des premiers officiers de la couronne, entreprit de troubler une si belle union. Il se nommoit Pierre de la Brosse : homme fort habile dans son art, souple, intrigant, qui, dès le règne de S. Louis, avoit scû s'insinuer si avant dans les bonnes grâces de Philippe, que ce prince, devenu roi, l'employa dans

Intrigues d'un favori contre la nouvelle Reine : fortune de cet aventurier. Sa fin malheureuse.

Ibid.

ANN. 1275. les plus importantes affaires ; l'éleva à la dignité de chambellan, qui jusques là n'avoit été possédée que par des personnes de la plus haute qualité. Tout fléchissoit devant l'orgueilleux favori. Barons, prélats, chevaliers, tout ce que la France avoit de plus grand lui envoyoit des présens, briguoit son amitié, recherchoit sa protection. Toutes les graces étoient pour sa famille. Pierre de Benais, son beau-frere, fut fait évêque de Bayeux : ses enfans entrèrent dans les plus illustres alliances : il possédoit enfin tellement l'esprit du roi, qu'il obtenoit tout ce qu'il souhaitoit. La tendresse du monarque pour la nouvelle reine lui causa de vives allarmes : il craignit la diminution de son crédit : il ne s'occupa que du soin d'affoiblir une innocente passion que tout autorisoit, & la religion, & le mérite de la princesse.

Il arriva que Louis, fils aîné du roi, mourut subitement, âgé d'onze à douze ans^a. Le bruit courut qu'il

^a Ce jeune prince ne mourut qu'en 1276 ; mais on a cru devoir réunir sous un seul coup d'œil les malheurs de la reine, & les crimes de la Brosse : l'atrocité

avoit été empoisonné. Le perfide la Brosse profita de cette malheureuse ANN. 1275.
 circonstance pour jeter des soupçons dans l'esprit de Philippe. Il lui insinua secrètement que c'étoit la reine qui avoit commis ce crime ; qu'elle avoit formé le dessein d'attenter pareillement sur la vie des princes Philippe & Charles ; qu'il étoit aisé de voir qu'elle cherchoit à mettre la couronne sur la tête des enfans qui naîtreient du second lit. On dit même qu'il osa suborner un traître , qui accusa publiquement la princesse d'avoir donné du poison à l'héritier présomptif du trône. Mezeray
abr. tom. 24
p. 739.
 Marie couroit risque d'être brûlée vive , si le duc de Brabant son frere n'eut envoyé un chevalier pour justifier son innocence par le combat. Le dénonciateur n'eut pas le courage de soutenir la calomnie l'épée à la main ; il fut pendu. Le roi cependant se trouvoit dans une étrange perplexité. Le bruit qui se répandoit , quoique sans fondement , les discours artificieux de son favori , l'intérêt de la reine à la

tion du lecteur est moins fatiguée. On en dit autant du supplice de l'insolent favori , qui fut de quelques mois postérieur à la mort de Louis.

~~ANN. 1275.~~ mort des fils d'Isabelle d'Aragon, tout contribuoit à le confirmer dans les idées qu'on vouloit lui inspirer. Il voulut être éclairci de ses doutes : il eut recours à une célèbre pythonisse ; car quel autre nom donner à une femme sans aveu , qui faisoit profession de deviner par l'esprit de prophétie ?

Trois imposteurs passaient alors pour avoir des révélations ; le vidame de l'église de Laon , homme adroit & intéressé ; un moine vagabond, fourbe , pervers , qui vivoit aux dépens des simples à qui il disoit *la bonne aventure* ; une béguine de Nivelles , femme enthousiaste , mais dans une grande considération , parce qu'elle étoit de qualité : gens sans religion , dit Nangis , détestables hypocrites , qui séduisoient le peuple par l'apparence d'une vie austère , qui n'étoient réellement inspirés que par l'esprit de mensonge. On disoit que la Brosse s'étoit servi d'eux pour semer des bruits injurieux à la reine , désespérans pour le roi. C'est sur-tout à la cour , où cependant l'on se pique d'être au-dessus des opinions & des préjugés vulgaires , qu'on trouve plus de crédulité sur ce qu'on

appelle astrologie , divination , nécromance. Philippe , séduit pas son favori , peut-être aussi troublé par la douleur , eut la simplicité d'ajouter foi aux merveilles qu'on lui racontoit de la béguine. Il résolut de la faire consulter sur l'auteur de la mort de son fils. Mathieu , abbé de S. Denis , & Pierre de Benais , évêque de Bayeux , furent chargés de cette singulière commission. Le pontife arriva le premier , parla à la prétendu prophétesse , l'engagea à lui dire en confession ce que Dieu lui avoit révélé sur ce sujet. On ignore ce qui se passa entre eux : tout ce qu'on sçait, c'est qu'il ne la trouva pas assez hardie pour calomnier une grande princesse. L'abbé vint ensuite, interrogea de son côté la pythonisse ; mais il n'en put rien tirer , sinon qu'elle avoit tout dit à son collègue : ce qui lui inspira de violens soupçons. Il fit son rapport au roi. Aussi-tôt l'évêque fut appelé. Interrogé sur ce qu'il avoit appris : Sire , » répondit-il , la béguine n'a » voulu me parler qu'en confession : je » ne peux ni ne dois rien publier de » ce qu'elle m'a confié sous un sceau si » sacré ». L'artifice étoit grossier ; il

excita la défiance. » Je ne vous avois
 ANN. 1275. » pas envoyé, reprit le monarque en
 » colere, pour confesser cette fille ^a,
 » mais pour sçavoir la vérité sur une
 » chose qui m'intéresse : j'ai d'autres
 » moyens de la découvrir ; je sçaurai
 » punir ceux qui me trompent ». Sur
 le champ il fit partir pour Nivelles Thi-
 baud, évêque de Dol, & Arnaud de
 Visemale, chevalier du temple. Ceux-
 ci n'avoient point d'intérêt à trouver
 la reine coupable. Ils furent reçus fa-
 vorablement, & rapporterent une ré-
 ponse claire & précise. » Dites au roi,
 ce sont les propres termes de l'ora-
 cle, » qu'il ne doit point ajouter foi
 » à ceux qui lui parlent mal de son il-
 » lustre épouse : elle est innocente du
 » crime qu'on lui impute : il peut
 » compter certainement sur sa fidé-
 » lité, tant pour lui, que pour les
 » siens ».

Cette aventure, qui pouvoit perdre
 la reine, augmenta beaucoup son

^a M. Châlons (*Hist. de Fr. tom. 1. p. 403.*) fait dire au roi, qu'il n'avoit pas envoyé l'évêque de Bayeux pour se confesser : ce qui ne forme aucun sens raisonnable. Nangis dit expressément qu'il ne l'avoit pas envoyée pour confesser la bégaine, *ad illam confitendum.*

crédit, & fit tomber insensiblement celui du perfide la Brosse. Elle confirma le roi dans la défiance qu'il commençoit à avoir du favori, le plus ingrat en même-tems envers son bienfaiteur, & le plus traître à son maître ; mais il dissimula prudemment, pour ne point commettre le secret de l'état, dont ce malheureux étoit dépositaire. Bien-tôt cependant on s'aperçut qu'il le trahissoit : ce fut son dernier crime. Un jour que le monarque étoit à Melun, un moine lui fit demander instamment une audience secrète. C'étoit *Ibid. p. 536* pour lui remettre une petite cassette, qu'un messager, passant par son abbaye où il mourut, lui-avoit recommandé de porter lui-même au roi. Aussi-tôt Philippe assemble son conseil : on ouvre la boîte : on y trouve des lettres scellées du sceau du grand chambellan. On ignore ce qu'elles contenoient : mais quelques jours après, la Brosse fut arrêté, enfermé d'abord dans les prisons de Paris ; ensuite conduit dans la tour de Janville en Beauce, puis ramené dans la capitale, où il fut pendu aux fourches patibulaires, en présence du duc de Bourgogne, du comte d'Ar-

~~_____~~
 ANN. 1275. tois & du duc de Brabant. Les grands par jalousie applaudirent à ce juste châ-
 timent : le peuple , parce qu'il est
 peuple , éclata en murmures. Le secret
 qu'on gardoit sur le crime du cham-
 bellan , lui fit oublier sa haine natu-
 relle pour les favoris. Il crut qu'on
 avoit sacrifié celui-ci à la colere de la
 reine. La disgrâce du protecteur se
 répandit sur les protégés : tous furent
 enveloppés dans son malheur. L'évé-
 que de Bayeux , son beau-frere , s'en-
 fuit à Rome , où il demeura long-
 tems en exil sous la protection du sou-
 verain pontife. Telle fut la fin mal-
 heureuse d'un aventurier , homme de
 néant , que la fortune semble n'avoir
 voulu élever si haut , que pour le pré-
 cipiter plus bas : assez coupable , dit
 Mezeray , quand il n'auroit eu d'autre
 crime que d'avoir obsédé son roi ,
enlacé sa personne sacrée , subjugué
 son esprit & son cœur par ses artifices.

Abreg. t. 2.
p. 761.

Mort du roi
 de Navarre.
 Philippe
 prend son
 héritiere sous
 sa protec-
 tion , & la
 marie à un
 de ses fils.

Quelque inclination que Philippe
 eût à la paix , il se vit obligé de pren-
 dre les armes , non pour défendre ses
 domaines que personne n'attaquoit ,
 mais pour venger une jeune reine sa
 parente , opprimée par la violence

de ses voisins , & dépouillée de ses états par des fujets rebelles. Henri I. ANN. 1275. Gest. Ph. III. p. 522. roi de Navarre & comte de Champagne, étoit mort à la fleur de l'âge^a, suffoqué par la graisse. Il ne laissoit qu'une fille au berceau , nommée Jeanne , qu'il avoit fait reconnoître pour son héritière, avant que de mourir. Peu content de cette précaution , il lui avoit encore assuré sa succession par un testament , où il lui donnoit pour tutrice la reine sa femme , Blanche d'Artois, nièce de saint Louis , & fille du fameux Robert , tué à la Mafoure ; lui recommandant sur toutes choses de ne la marier qu'en France. Cette exclusion des naturels du pays déplut aux seigneurs Navarrois , qui sans égard pour les dernières volontés de leur souverain, élurent Dom Pedre-Sanche de Montagu pour lieutenant général du royaume , jusqu'à ce que la princesse fût en âge d'être mariée. Un coup si hardi ne pouvoit manquer d'exciter de funestes divisions entre la cour & la noblesse. Il réveilla parmi les étrangers de vieilles prétentions

^a L'an 1274 , selon quelques-uns , le 21 ou 22 ; selon quelques autres , le 28 Juillet.

ANN. 1275. sur une Couronne qui ne paroissoit que trop affermie sur la tête d'un enfant de trois ans. Le roi d'Aragon prétendoit qu'elle lui appartenoit par la donation de Sanche VII, qui l'avoit institué son héritier^a. Le roi de Castille y aspirait du chef de Sanche III, dit le grand, qui l'avoit possédée & transmise à sa postérité^b. Tous deux envoyèrent représenter leurs droits aux états de Navarre assemblés à Puente-la-Reina. Montagu, le plus puissant des factieux, étoit pour l'Aragonnois, qui cependant n'avoit aucun titre réel. Il avoit renoncé en faveur de Thibaut I. à l'adoption de Sanche VII, qui seule pouvoit fonder sa demande. Quelques-uns se déclarèrent pour le Castillan, dont les ancêtres avoient porté le sceptre Navarrois. Ils vouloient qu'on lui confiât l'éducation de

^a L'an 1231, Sanche VII se voyant sans enfans, adopta Jacques I, roi d'Aragon, & l'institua son héritier : disposition qui n'eut pas lieu, par la renonciation généreuse du fils adoptif. *Art. de vérif. les dates*, p. 681.

^b Sanche III, dit le grand, réunit la Castille à la Navarre. Il eut plusieurs enfans, dont les uns firent la branche des rois de Navarre ; & les autres celle de Castille. Garcie III, son fils aîné, hérita de la Navarre, l'an 1035. C'est de lui qu'Alfonse X, dit le sage, tiroit son droit à cette couronne.

la jeune princesse, & qu'on lui desti-
 nât pour époux celui que ce prince
 choisiroit. Quelques autres, c'étoit le
 plus petit nombre, soutenoient qu'il
 falloit prier le monarque François de
 se charger de la tutelle d'une pupille
 qui avoit l'honneur d'être du sang
 royal de France. La faction Arago-
 noise prévalut. Le Castillan irrité cou-
 rut aux armes, attaqua Viana, d'où il
 fut repoussé, & rabattit de rage sur
 plusieurs petites places qui n'osèrent
 lui résister, parce qu'on n'avoit point
 d'armée à lui opposer. La reine mere
 de son côté craignit qu'on ne lui enle-
 vât sa fille. Elle s'échaapa secrètement,
 & l'emmena avec elle en France.
 Cette démarche acheva d'aigrir les
 esprits. Il fut résolu de ne point
 reconnoître la princesse Jeanne pour
 reine, qu'elle n'épousât Alfonse d'A-
 ragon, petit fils du roi Jacques I. On
 supplia en même tems le pere du futur
 époux d'employer toutes ses forces
 pour empêcher qu'un prince de France
 ne montât sur le trône de Navarre. La
 haine contre les François étoit si gran-
 de, qu'on s'engagea à lui fournir pour
 les frais de la guerre, jusqu'à la con-

Ann. 1275. currence de deux cens mille marcs d'argent : somme alors prodigieuse.

Philippe reçut les deux reines avec tous les égards dûs à des personnes de ce rang, qui avoient l'honneur de lui appartenir, qui d'ailleurs étoient dans l'oppression : motif toujours si puissant sur le cœur de nos souverains. Dès-lors il prit des mesures pour assurer une nouvelle couronne dans sa maison par le mariage d'un de ses fils avec la jeune princesse. Blanche souhaitoit passionnément cette alliance : elle fut bien-tôt conclue. Mais il y avoit un grand obstacle à lever. Jeanne & les enfans du roi étoient parens au troisieme degré : il falloit une dispense que le pape pouvoit refuser. Le monarque n'oublia rien pour le mettre dans ses intérêts. Il lui fit représenter que la Navarre, province Espagnole, la Champagne & la Brie, pays situés au centre de la France, étant réunis sur une seule & même tête, on verroit naître des guerres éternelles, si cette succession passoit à quelque prince étranger, déjà redoutable par ses propres forces. Grégoire étoit porté d'inclination pour le roi. Il lui devoit le

comtat Venaissin , il sentoît tout le prix de ce don. Mais d'un autre côté il étoit vivement sollicité par les deux monarques Espagnols , qui lui remon- troient que l'Europe avoit tout à crain- dre , si la maison de France , déjà si puissante par ses états héréditaires , s'aggrandissoit encore par la jonction d'une seconde couronne. Le pontife sensible à leurs allarmes , crut devoir prendre un milieu pour faire cesser leurs murmures. Le roi avoit trois fils , Louis qui vivoit encore , Philippe surnommé le Bel , & Charles comte de Valois. Le saint pere refusa constamment la dispense pour le premier , & l'accorda pour le second , qui , réduit à la possession de la Navarre , de la Champagne & de la Brie , ne lui paroïssoit pas en état de causer beaucoup d'inquiétude. Le traité de mariage fut signé à Orléans.

Aussi-tôt la reine Blanche présenta une requête au roi pour le supplier de vouloir bien prendre la princesse Jeanne sous sa protection , lui engagea la châellenie de Provins , pour en jouir jusqu'à ce qu'il fût remboursé des frais de la guerre qu'il seroit obligé

Il envoie des troupes dans la Navarre, & soumet tous les fâsieux.

ANN. 1275. d'entreprendre , & lui remit la tutelle ,
ou , comme on parloit dans ces anciens tems , le bail de la jeune pupille pour les comtés de Champagne & de Brie. Alors Philippe se déclara protecteur de la Navarre , & sur le champ fit partir Eustache de Beaumarchais , sénéchal de Toulouse , pour y commander en son nom. Cet officier , grand homme de guerre , sçut profiter des divisions qui régnoient parmi les Navarrois , s'assura d'un grand nombre de places où il mit garnison , s'empara du château ou bourg de Pampelune , capitale du pays , & s'y fortifia avec soin. Tout plioit , & la faction Françoisse sembloit prendre le dessus , lorsque l'imprudence du gouverneur excita un soulèvement général. Eustache , par un zèle outré , toujours déplacé dans un changement de domination , entreprit d'abolir quelques coutumes qui lui paroissoient injustes. Toute la noblesse se révolta : le peuple à son exemple courut aux armes. Le sévère réformateur fut assiégé dans cette partie de Pampelune , dont il étoit maître. Montagu prévint les suites funestes de cette nouvelle rébellion. Il n'espéroit

Ibid. p. 533 ,

34 , 35 .

plus rien , ni de l'Aragon , ni de la Castille : il songea à se réconcilier avec la France. Déjà il étoit en pourparler de paix , lorsqu'il fut assassiné par Dom Garcie Almoravid , qui continua de harceler les François trop foibles pour tenir la campagne. Baumarchais pressé de tous côtés , demandoit un prompt secours , & cependant se défendoit avec une vigueur qui désespéroit les rebelles. Il arriva enfin ce secours si impatiemment attendu , sous la conduite de Robert comte d'Artois , & du connétable Imbert de Baujeu. C'étoit un corps de vingt mille hommes , composé , tant de la noblesse & des communes, des sénéchaussées de Toulouse , de Carcassonne , de Périgord , de Baucaire , que des vassaux du comte de Foix , & du vicomte de Béarn , qui les commandoient en personne. Tout change à l'approche de cette armée , & les assiégeans deviennent eux-mêmes assiégés. Bien-tôt Pampelune est investie , battue avec toutes les machines alors en usage , & une grande partie de ses maisons ruinée avec les pierriers.

Dom Garcie & les principaux chefs

ANN. 1275. ~~_____~~ des féditieux virent bien qu'ils ne pourroient pas tenir long-tems contre une armée en règle, dans une place d'ailleurs très-peu fortifiée. Certains que s'ils se laissoient forcer, ils n'évitent pas le châtiment que méritoit leur opiniâtreté dans la révolte, ils penserent à se mettre en sûreté. Ils dissimulèrent néanmoins, insinuèrent aux bourgeois que le lendemain ils feroient une sortie générale, leur donnèrent un bal, réjouissance très-propre à cacher le trouble qui les agitoit, & s'échappèrent la nuit à la faveur de l'obscurité. Les malheureux habitans abandonnés à eux-mêmes prirent le seul parti qui convenoit à leur situation. Ils implorèrent la miséricorde du comté d'Artois, & cependant se réfugièrent dans le grande église de Notre-dame, pour y attendre leur grace. Déjà le connétable de Beaujeu traitoit des articles de la capitulation, lorsque le comte de Foix & le vicomte de Béarn s'apercevant qu'il ne paroissoit personne sur les murailles, sortirent en tumulte du camp, donnèrent l'assaut à la ville, & l'escaladèrent d'autant plus aisément, qu'on ne songeoit pas même à la défen-

dre. On fit main basse sur tout ce qui se rencontra. Tout fut pillé, tout fut égorgé sans distinction d'âge ni de sexes, les femmes & les vierges violées, les temples profanés, les tombeaux sacrilègement fouillés. Celui du roi Henri étoit de cuivre doré : on le crut d'or ; il fut mis en pièces. Nangis observe que les acteurs de cette cruelle scène n'étoient ni François, ni gens de considération, mais un vil ramas de Gascons, de Bearnois & d'Albigeois. On peut dire en effet à la gloire des peuples qu'on appelloit alors François, que tant de barbarie n'entra jamais dans leur ame. Il falloit être armé pour mériter leur haine : un ennemi soumis étoit sûr de fléchir leur courroux. Le comte d'Artois sensiblement touché d'un malheur qu'il n'avoit pû empêcher, tâcha par toutes sortes de bons traitemens de consoler des citoyens consternés. Il leur rendit la liberté, les confirma dans tous leurs privilèges, & leur fit restituer tout ce qu'il put recouvrer du pillage. L'exemple de la capitale inspira la terreur : la plupart des autres places se soumirent. On n'en excepte que sept forteresses, qui


ANN. 1275.

résistèrent encore quelque tems, mais qui ne purent échapper au joug. Toute la Navarre enfin *se tut en présence du comte*, & la révolte fut entièrement éteinte.

ANN. 1276.
 Droits de la
 France sur la
 Couronne
 de Castille.
Gest. Ph. III.
 p. 530.

 Dans le même tems Philippe s'avan-
 çoit à la tête d'une armée formidable,
 non pour achever de réduire les Na-
 varrois, tous étoient rentrés sous l'o-
 béissance, mais dans le dessein de por-
 ter la guerre jusqu'au centre de la Cas-
 tille, dont le roi Alfonse X, qu'il a
 plu aux Espagnols, on ne sçait trop
 pourquoi, de surnommer le Sage,
 violoit indignement les traités les plus
 sacrés. Ce prince, en mariant son fils
 aîné, Ferdinand dit de la Cerda, à la
 princesse Blanche, fille de saint Louis,
 avoit promis solennellement, que les
 enfans qui naîtroient de ce mariage,
 succéderaient au trône Castillan, quand
 même il arriveroit que leur pere mou-
 rût avant lui. Ce n'étoit qu'à cette
 condition que Louis renonçoit aux
 prétentions qu'avoit sa mere sur cette
 couronne : prétentions fondées sur les
 titres les plus légitimes. C'est une
 grande question dans l'histoire d'Es-
 pagne, si la reine de France, Blanche fille
 d'Alfonse

d'Alfonse IX, roi de Castille, étoit l'aînée ou la cadette de Berengere sa sœur. Les uns, tels que Garibai & Mariana, décident affirmativement qu'elle étoit l'aînée : les autres, tels que Lic de Tuy & Rodrigues de Toledé, assurent positivement qu'elle n'étoit que la cadette. Rodrigue de Placentia, en deux différens endroits, dit les deux contradictoires. Quoi qu'il en soit, aînée ou cadette, le droit de Blanche sur le sceptre Castillan n'en étoit pas moins incontestable. Le mariage de Berengere avec le roi de Leon s'étoit fait contre le gré de son pere. Deux papes l'avoient déclaré nul. Les deux époux étoient cousins germains : ils furent excommuniés, obligés de se séparer : leur alliance enfin passa toujours pour incestueuse. Ainsi Ferdinand III, leur fils, sembloit devoir être exclus du trône comme bâtard. Alfonse lui-même, Alfonse IX, ayeul de ce prince, ne voulut point le reconnoître pour légitime. Il déclare par son testament, que si Henri son fils meurt *sans hoirs mâles*, son intention est que les enfans de Blanche & de Louis lui succèdent au royaume. C'est du moins

 ce qu'on apprend par plusieurs lettres que les Seigneurs Espagnols écrivirent à la cour de France, pour offrir la couronne de Castille au fils aîné de cette princesse. Si Philippe Auguste parut négliger un droit si bien fondé, c'est que se voyant prêt à descendre au tombeau, il vouloit épargner de grandes guerres à son fils, dont la santé étoit fort chancelante : peut-être aussi qu'il craignoit que Berengere, supposé qu'elle fût l'aînée, ce qui est assez vraisemblable, ne rendît ce droit douteux par un autre mariage. Cette raison ne subsistoit plus : Berengere étoit morte sans avoir contracté une nouvelle alliance. Le saint roi Louis n'oublia point les justes prétentions de la reine sa mere ; mais la piété lui ferma les yeux sur ses véritables intérêts. Il se fit scrupule d'armer contre un prince chrétien. Il crut avoir accommodé toutes choses, en mariant Blanche sa fille à l'aîné des Infans de Castille. Le monarque François, en faveur de la princesse, tenoit à toutes ses prétentions : le Castillan de son côté assuroit la couronne aux enfans qui naîtroient de ce mariage. Il en vint deux fils, Alphonse

ANN. 1275.

Trésor des
Chart. Cast.Papebrok in
vit. 3. Ferd.

& Ferdinand. Leur pere mourut avant leur ayeul , qui loin d'exécuter la parole qu'il avoit donnée , déclara pour son héritier le prince Sanche son second fils. C'étoit , disoit-il , la loi & la coûtume du païs , que les fils puînés du roi lui succédaient , à l'exclusion des enfans de leur frere aîné.

Philippe fut indigné du traitement fait à ses neveux : indignation qui redoubla , quand il apprit la triste situation de sa sœur , privée d'un époux qu'elle aimoit tendrement , dénuée de tout secours *au milieu d'un peuple grossier & d'un aspect horrible* , persécutée par un beau-pere qui n'eut pas honte de lui refuser jusqu'à sa dot. Il prit hautement la défense de ces illustres malheureux , & fit partir Jean d'Acre , grand bouteiller de France , avec quelques autres Chevaliers , pour demander justice au roi de Castille d'un procédé si barbare. L'ambassadeur s'acquitta de sa commission avec beaucoup de hauteur. Ou exécutez le traité fait avec S. Louis , dit-il fièrement au monarque Espagnol , ou faites droit au roi mon seigneur sur les

Le roi prend la défense de Blanche sa sœur , & des princes ses enfans , injustement exclus du trône Castillan.

Gest. Ph. III. *ibid.*

ANN. 1275. présentions de la reine Blanche son ayeule, ou du moins permettez aux deux jeunes princes de passer en France avec la princesse leur mere. Alfonse étoit trop politique pour accorder ce dernier article. Il prevoit que bientôt on les verroit reparoître à la tête d'une armée Françoisse, en état de venger les torts qu'on leur faisoit, ou du moins d'allumer dans le sein de la Castille une guerre intestine, dont les suites pouvoient lui être funestes. Il méprisa instances, prières, menaces, & refusa tout. On s'échauffa de part & d'autre. Le grand bouteiller, parent des deux rois, fils du fameux Jean de Brienne, roi de Jerusalem, s'échappa en des termes pardonnables dans un homme d'une si haute naissance; mais peu convenables au caractère dont il étoit revêtu. Alfonse de son côté répondit sur un ton qui pourroit paroître indécent dans un souverain. On se sépara sans avoir pû rien conclure. Tout le fruit de cette ambassade fut de ramener en France l'illustre veuve de Ferdinand de la Cerda. Le roi son frere la reçut avec tous les témoignages de la plus vive tendresse, lui fit

une maison , eut toujours pour elle la plus grande considération. Elle passa le reste des ses jours dans une sainte vie , mourut à Paris dans la pratique de toutes les vertus , & fut enterrée aux Cordelieres du fauxbourg saint Marceau , qu'elle avoit fondées en partie.

Dès-lors la guerre fut résolue ; mais le conseil du monarque fut d'avis de ne rien précipiter. La révolte de Navarre n'étoit pas encore entièrement éteinte. Le roi qui venoit de perdre son fils aîné , étoit dans la plus grande affliction. On prit donc le parti de tenter une seconde ambassade , qui fut aussi infructueuse que la première. Les nouveaux envoyés ne pouvant obtenir aucune satisfaction du prince Castillan , lui déclarèrent authentiquement la guerre , suivant l'ordre qu'ils en avoient reçu en partant. Aussi-tôt Philippe manda la noblesse & les communes de toutes les provinces de son royaume , va prendre l'oriflamme à saint Denis , & se met en marche , suivi du duc de Bourgogne , du comte de Bar , du duc de Brabant son beau-frere , du comte de Juliers , & de

P iij

ANN. 1276.

Il déclare la guerre au roi de Castille.

Ibid. p. 531, 33.

ANN. 1276.

plusieurs autres princes Allemands qui voulurent l'accompagner dans cette expédition, & combattre sous ses étendards en qualité de volontaires. Il prit son chemin par Orléans, par le Berri, par le Poitou, & rencontra sur sa route cinq chevaliers Espagnols, qui pendant sept jours sollicitèrent inutilement une audience. Admis enfin en présence du monarque, ils lui adressèrent un discours ampoulé, fanfaron, fastueux, dans lequel ils se répandirent en menaces pompeuses, & finirent par le défi de la part de leur maître. On méprisa leurs rodomontades; mais le défi fut regardé comme un attentat dont on n'avoit point encore vû d'exemple. Le roi, dans le premier mouvement de son indignation, c'est l'expression de Nangis, dit que ce seroit pour lui un opprobre éternel, s'il ne punissoit le roi de Castille, qui avoit eu la présomption de le défi. Ce qui prouve combien les rois de France étoient élevés en dignité au-dessus des autres, puisque c'étoit une insolence même à un souverain de leur envoyer un défi.

Le rendez-vous général des troupes

étoit à Sauveterre en Bearn : ce fut là que le roi en fit la revûe. Il y avoit long-tems qu'on n'avoit mis sur pied une armée si nombreuse & si leste. Tous les historiens conviennent qu'elle étoit plus que suffisante pour conquérir toutes les Espagnes. Mais plus elle avoit paru d'abord redoutable , plus son inutilité fut honteuse à la France. On n'avoit pourvû à rien : on manquoit de vivres & de fourages : l'hiver cependant approchoit ; les pluies rendoient les chemins impraticables. Le monarque fut obligé de remettre l'entreprise au printems. On soupçonna quelque trahison ; l'événement fit voir qu'on ne s'étoit point trompé. Le roi de Castille , effrayé d'un armement si prodigieux , envoya prier le comte d'Artois de vouloir bien lui accorder une entrevûe. Ce prince , après en avoir obtenu la permission du roi son souverain , se rendit en Espagne , où il fut reçu avec les plus grands honneurs. Alphonse le conjura par tout ce qu'il avoit de plus cher au monde , de se faire médiateur de la paix entre la France & la Castille , lui protesta que la crainte n'avoit aucune part à la dé-

ANN. 1276.

Ibid.

Ibid. p. 135.

~~ANN. 1276.~~ marche qu'il faisoit, puisqu'il sçavoit de science certaine que Philippe avoit repris le chemin de Paris; enfin il lui fit entendre qu'il étoit exactement informé de tout ce qui se passoit dans le conseil François. Robert ignoroit la retraite du monarque; il fut saisi d'étonnement. Tous les soupçons tombèrent sur le grand chambellan. Il ne put envisager sans horreur le danger que couroit le roi, s'il eut passé outre. Aussi-tôt il retourne en Navarre, y reçoit de nouveau le serment de fidélité des peuples, remet le commandement de l'armée au sénéchal de Beaumarchais, & revole à la cour de France, pour y rendre compte de ce qu'il avoit vu & entendu. Bien-tôt l'aventure du moine & de la boîte dévoila tout le mystère. Le perfide la Brosse subit le châtiment qu'il méritoit.

~~ANN. 1277.~~ Tel étoit l'état des choses, lorsqu'Iolande, reine de Castille, mécontente de son mari, qui ne cessoit de fulminer contre sa conduite peu régulière, outrée d'ailleurs de l'injustice qu'on faisoit à ses petits-fils, se sauva avec les deux jeunes princes à la cour du roid'Aragon son frere. On raisonna

beaucoup à Paris sur cette évasion, ANN. 1277.
 qui fit naître de grandes espérances. Elle ne produisit néanmoins d'autre effet, que d'irriter la cruauté d'Alfonse contre tous ceux qui l'avoient favorisée. Le prince Frédéric, frere du monarque, fut étranglé : Simon Ruitz, qui avoit épousé la fille de Frederic, fut brûlé vif. Toutes les instances de Philippe ne purent engager l'Aragonnois à lui rendre ses neveux. Ce prince, naturellement ennemi des François, les amusa pendant quelques tems, puis traita avec le Castillan, & conclut avec lui une ligue défensive contre la maison de Hugues Capet. La reine de Castille fut renvoyée à son époux : Alfonse & Ferdinand furent renfermés dans le château de Xativa, où le barbare Dom Pedre, leur grand oncle, qui s'étoit déclaré leur protecteur, les traita plus mal qu'ils ne l'avoient été en Castille par l'usurpateur de leur couronne. On se divertissoit cependant en France, où pour faire honneur au prince de Salerne, fils du roi de Sicile, on fit publier plusieurs tournois : fêtes superbes où le roi signala sa magnificence, mais qui furent bien

1511. 527.

funestes au jeune Robert , comte de Clermont. Il y reçut sur la tête de si furieux coups , qu'il en perdit l'esprit. C'étoit un prince d'une belle figure , d'une taille avantageuse , d'un grand courage , d'une probité plus grande encore : il avoit épousé l'héritière de Bourbon , & venoit d'être armé chevalier. Toute la cour prit part à son malheur. Il paroît néanmoins qu'il avoit de bons momens. On le voit dans la suite employé en des affaires importantes , & faire de grandes actions qui ne conviennent point à un insensé.

ANN. 1279.
1280.

Il abandonne hon-
teusement
son entre-
prise.

Ibid.

Un si triste accident fit cesser les réjouissances : on s'occupa de choses plus sérieuses. Le roi , suivi de tous les barons du royaume , se rendit au mont de Marsan en Gascogne , pour négocier avec Alphonse , qui de son côté s'avança jusqu'à Bayonne. On ne put convenir de rien. Déjà le monarque François se préparoit à donner ses ordres pour lever une seconde armée , lorsque deux moines , nonces du pape Nicolas , vinrent trouver les deux rois , pour leur défendre , sous peine d'anathême , sans préjudice néanmoins

de leurs droits respectifs , de recourir aux armes pour se faire justice. C'étoit ANN. 1279.
une raison de plus pour les déterminer à la guerre ; mais l'ignorance & les préventions du tems les aveuglerent tellement , qu'ils ne virent point ce que cette prohibition avoit d'injurieux à la royauté. Le Castillan d'ailleurs y trouvoit son intérêt. Les justes prétentions de ses petit-fils , que Rome oublioit si indignement , la puissance d'un protecteur tel que Philippe , tout lui inspiroit les plus vives allarmes. Le roi de son côté s'applaudissoit de se voir tiré d'embarras : il n'aimoit point la guerre. Celle-ci lui coutoit beaucoup de soins , de peines , & d'argent : il fut charmé de trouver un prétexte , qui dans les idées de son siècle le justifioit pleinement de tout reproche d'inconstance : reproche néanmoins qu'il méritoit à si juste titre. On le vit toujours commencer de grandes entreprises avec feu , les poursuivre foiblement , & s'arrêter avec simplicité au moment de l'exécution. On remarque cependant qu'il n'obéit qu'à regret. Aussitôt il vint à Toulouse , où il eut une entrevue avec Dom Pedre , roi

~~CONFÉRENCE~~
 ANN. 1279. d'Aragon ^a. On ignore ce qui fut agité dans cette conférence. Tout ce qu'on sçait, c'est que l'Arragonnois fut reçu avec de grands honneurs, & comblé de riches présens. Mais peu touché de toutes ces politesses, il étoit à peine de retour dans ses états, qu'on vit éclater en Sicile une horrible conjuration, que le perfide tramoit four-

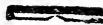
^a C'est mal-à-propos que l'éditeur du P. Daniel (tom. 4. p. 657) fait dire au sçavant historien de Languedoc, que cette entrevue des deux rois n'est appuyée sur aucun témoignage des auteurs du tems, ni sur aucun ancien monument : plus mal-à-propos encore qu'il ajoute *que cela paroît démontré*. Dom Vaissette ne nie point la réalité de cette conférence. Il l'atteste au contraire sur l'autorité de Nangis & de quelques autres contemporains ; mais il en réfute certaines circonstances rapportées sans aucun fondement par des écrivains plus récents. Une lecture plus réfléchie (de la 5^e note du 4^e volume de l'histoire de Languedoc, p. 535) convaincra l'observateur, que la critique du célèbre Bénédictin ne tombe que sur la prétendue médiation au sujet de la guerre de Castille, offerte, dit-on, par le roi d'Arragon, acceptée par le monarque François ; sur la cession de la part de Philippe de sa souveraineté sur Montpellier ; sur la promesse de ce Prince de ne jamais acquérir la partie de cette seigneurie qui appartenoit aux évêques de Maguelonne ; sur la réserve que Dom Pedre affecta en cette rencontre à l'égard du prince de Salerne, qui au rapport de Nangis, étoit alors au-delà des Alpes ; enfin sur l'étroite amitié qu'on fait naître à cette occasion entre l'héritier du trône de Sicile & roi de Majorque, qui cependant ne se trouva point à l'entrevue de Toulouse. Voilà en effet ce qu'on ne peut justifier par le témoignage d'aucun auteur du tems, & par conséquent ce qui doit paroître démontré.

dement depuis plusieurs années. Il est nécessaire de reprendre les choses d'un peu plus haut. ANN. 1279.

L'ambition du roi de Sicile aspirait à tout. Sénateur de Rome & vicaire de l'empire, il exerçoit une autorité presque absolue sur toute l'Italie. Il venoit d'acheter, moyennant une pension de quatre mille livres, les droits de Marie d'Antioche sur le royaume de Jérusalem^a : il méditoit encore la conquête de la couronne Impériale de Constantinople. Il eût réussi sans doute, s'il eût sçu mieux cacher ses desseins. Mais il s'en falloit beaucoup qu'il fût aussi prudent qu'il étoit actif & vaillant. Peu capable de réflexion, il conduisoit ses entreprises avec plus de

Ligue contre le roi de Sicile.

a Isabelle, fille & héritière d'Amauri roi de Jérusalem, avoit eu trois filles, Marie, Alix, Melisante. Marie eut de Jean de Brienne Iolande, qui transporta la couronne dans la maison de Suabe par son mariage avec Frédéric II. Cette famille éteinte, les enfans d'Alix & de Melisante se disputèrent, non la possession, Jérusalem n'étoit plus au pouvoir des chrétiens, mais le titre toujours honorable de cette souveraineté. Hugues II, roi de Chypre, y prétendoit comme petit-fils de l'aînée des deux sœurs. Marie d'Antioche y aspirait comme fille de la cadette, par conséquent d'un degré plus proche de la reine Isabelle. La représentation n'avoit pas toujours lieu dans ces siècles. Rome se déclara pour la princesse d'Antioche.

 hauteur que de ménagement. Ses vastes
 ANN. 1279. projets dont il ne faisoit point mystère,
 ses forces de terre & de mer, son
 courage, sa réputation, avoient ef-
 frayé l'Europe. Une grande partie des
 princes qui regnoient alors, conjura
 contre lui : Rome lui porta les pre-
 miers coups. Grégoire X l'avoit peu
 ménagé : Innocent V, successeur de
 Grégoire, lui fut plus favorable ; mais
 il ne fit que paroître sur le saint siége.
 Adrien VI, qui fut ensuite élu, ne vé-
 cut pas même assez long-tems pour
 GEst. Ph. III. être consacré : Jean XXI, qui lui suc-
 P. 536. céda, se flattoit de regner de longues
 années ; *il s'en vantoit même*, si l'on
 en croit les auteurs du tems, lorsque
 tout-à-coup, il fut écrasé par la chute
 d'un bâtiment qu'il venoit de faire éle-
 ver. La mort du pontife fut très-
 funeste au monarque Sicilien. Il en
 avoit reçu les témoignages de l'affec-
 tion la plus tendre : il lui devoit la
 couronne de Jérusalem. C'est de sa
 main qu'il avoit été sacré roi de
 cette fameuse contrée, qui fut le ber-
 ceau du christianisme & de son divin
 chef.

Jean Gaëtan, Romain, de la famille

des Ursins , étoit à peine sur le trône pontifical , sous le nom de Nicolas III, ANN. 1272 qu'il entreprit , sinon de ruiner , du moins d'affoiblir la trop grande puissance d'un prince , qui étoit le plus grand obstacle aux projets ambitieux qu'il avoit formés pour l'élévation de ses parens , qui d'ailleurs lui avoient donné de grands sujets de mortification. Charles, dit-on , avoit fait trancher la tête au mari d'une nièce du pontife , qui s'étoit imprudemment déclaré pour Conradin. Mais ce qui avoit achevé d'enflammer le courroux du saint pere , c'est qu'ayant eu la témérité de faire demander pour un de ses neveux une des petites filles du monarque , il avoit été refusé avec hauteur. » Quoiqu'il ait la chaussure rouge , répondit le roi d'un ton railleur , son sang n'en est pas devenu plus digne d'être mêlé avec celui de la maison royale de France ». Jamais l'orgueilleux Gaëtan ne put lui pardonner un si sanglant affront. Il profita des divisions qui regnoient entre ce prince & l'empereur Rodolphe , se fit nommer arbitre de leur querelle , & condamna le roi à se démettre du

Villani. l. 73

*6. 54.
Rain. ann.
1278. n. 673*

Gest. Ph. III

P. 537.

ANN. 1279. vicariat de l'empire. Charles ne résista point. Il donna sa démission, qui rendit le pape encore plus fier. Bien-tôt il lui envoya ordre de se défaire aussi du sénatoriat de Rome, conformément au traité conclu avec Clement IV : il trouva la même docilité. Ce qui fit dire au cardinal qui avoit été chargé de cette commission, que le monarque avoit toute la fidélité de la maison de France dans l'exécution des traités, toute la finesse de la politique Espagnole, & toute la prudence de la cour de Rome. » Nous pourrions en » surmonter d'autres, ajouta-t-il ; mais » pour celui-ci, nous n'en viendrons » pas à bout ». On ne cherchoit en effet qu'un prétexte pour le dépouiller du royaume des deux Siciles. C'étoit le saint siège qui l'en avoit investi. Le pontife, tout hardi qu'il étoit, n'osa entreprendre ouvertement de le renverser d'un trône où ses prédécesseurs l'avoient élevé : ce ne fut qu'en secret qu'il promit au roi d'Aragon de l'aider d'hommes & d'argent.

Dom Pedre, roi d'Aragon, prince plus rusé que brave & généreux, avoit un droit apparent sur la Sicile, du

chef de la reine sa femme, qui étoit ~~_____~~
 fille de Mainfroi. On dit droit appa- ANN. 1279.
 rent ; non qu'on veuille supposer avec Ibid. p. 383
 Nangis , que la maison de Suabe ait
 été justement privée de la couronne
 par la sentence de Rome contre Fre-
 deric , Conrad , Conradin & Main-
 froi ; mais parce que ce dernier étant
 né d'un commerce illégitime , il sem-
 ble qu'il devoit être exclus du trône.
 Rien par conséquent de plus équivo-
 que , que les prétentions de la prin-
 cesse Constance sa fille : *femme détesta-*
ble , continue notre auteur , *qui causa*
tant de maux , & empêcha un si grand
bien. Charles , ajoute-t-il , étoit sur le
 point de partir pour la Palestine , qu'il
 eût sans doute reconquise , si l'on peut
 juger du succès par tous les prépara-
 tifs qui peuvent humainement l'assu-
 rer. Mais , si l'on en croit la plupart
 des historiens Espagnols , Grecs , Ita-
 liens , de si grandes forces étoient des-
 tinées pour détrôner Michel Paleolo-
 gue , empereur de Constantinople.
 Quoi qu'il en soit , Dom Pedre entre-
 tenoit de secrètes intelligences avec
 toutes les villes de Sicile , que mille
 raisons déterminoient à reconnoître la

ANN. 1279.

*M. de Euri-
gny, hist. de
Sicil. tom. 2.
pag. 184. &
suiv.*

prétendue légitimité des droits de la reine d'Aragon. L'humeur Espagnole convenoit mieux aux mœurs du pays : on se flattoit qu'un nouveau maître ôteroit les impôts , espérance séductrice dont le peuple est toujours la dupe : enfin la tyrannie des François étoit au dernier période. Rien n'étoit sacré pour eux , ni les droits de l'humanité , ni les loix de la religion & de l'honneur. Le peuple accablé de tributs jusques-là inconnus dans cette isle , se voyoit encore exposé au pillage d'une soldatesque effrenée , qui se croyoit tout permis. Ceux qui osoient se plaindre , n'en étoient que plus maltraités : point de famille où il n'y eût quel- qu'un de persécuté , sous le prétexte éternel qu'il avoit pris le parti de Conradin. Les peres n'étoient point maîtres de disposer de leurs filles ; ils ne pouvoient les établir sans la permission du gouvernement : s'ils étoient riches, on les forçoit de les marier à des François. On ne respectoit ni les privilèges des villes , ni les prérogatives du clergé. Les Siciliens souffroient d'ailleurs très-impatiemment de se voir exclus des bénéfices qui n'étoient con-

férés qu'aux enfans de leurs cruels conquérans. Mais ce qui acheva de révolter ce peuple naturellement porté à la jalousie , furent les excès commis contre les femmes : injure toujours si sensible aux Italiens. On dit que les gouverneurs François se faisoient amener les jeunes mariées , qu'ils ne renvoyoient à leurs époux , qu'après en avoir eu les prémices. Le soldat , sous prétexte d'exécuter les ordres du roi , forçoit l'entrée des maisons , prenoit toutes sortes de liberté avec le beau sexe. On n'entendoit parler que de viols ou d'adultères , moitié de gré , moitié de force.

Les plaintes de tant de malheureux parvinrent enfin jusqu'au pied du trône. Charles en fut touché ; il donna ses ordres pour informer de ces violences , & pour punir les coupables avec la plus grande sévérité ; mais il ne fut point obéi. Les François n'en devinrent que plus furieux contre leurs accusateurs. Ceux-ci poussés à bout , implorèrent la protection du pape. Le monarque , offensé de cette hardiesse , fit arrêter leurs députés , dont l'un mourut de misère dans le

ANN. 1279.

Ibid.

ANN. 1279. cachot où il fut enfermé. C'est tout ce que produisit une démarche , que la violence de la tyrannie rendoit en quelque sorte excusable. Loin de chercher à remédier au mal , on redoubla de rigueur & de dureté. Charles enivré de sa grandeur , méprisa de justes murmures , qu'il traitoit de cris impuissans , mais bien-tôt il apprit par une funeste expérience , que les plus grands potentats ont tout à craindre d'un peuple réduit au désespoir. Il y avoit dans ce même tems un seigneur grandement accrédité parmi la noblesse de Sicile , homme de tête & de résolution , soldat , capitaine , négociateur ; capable de bien conduire une intrigue , adroit , insinuant , fécond en expédiens , agissant avec flegme & sans précipitation ; animé d'ailleurs par le désir de se venger , & des François qui avoient violé sa femme , & de leur prince , qui avoit confisqué ses biens , après la défaite de Conradin. Cet homme si fameux dans l'histoire de Sicile , étoit Jean de Procida , ainsi appelé du nom d'une petite isle qui lui appartenoit dans les environs de Naples , & dont le roi l'avoit dépouillé , pour

avoir suivi le parti de la maison de Suabe. On lit quelque part qu'il étoit ANN. 1272.
médecin : c'est que dans ces anciens
tems les gens de la première condition
étudioient la médecine , non pour
en tirer un profit fardide , mais pour
pouvoir être utiles à leurs compa-
triotés.

Procida étoit alors à la cour d'Ara-
gon , comblé des bienfaits de Dom
Pedre , qui à la recommandation de
la reine Constance , lui avoit donné
de riches terres dans le royaume de
Valence. La reconnoissance pour le
sang de ses anciens maîtres redouble
son aversion pour les tyrans de sa pa-
trie ; il forme le dessein de mettre la
Couronne de Sicile sur la tête du
prince Aragonois ; & le succès justi-
fie la possibilité de son entreprise. Il
part déguisé en Cordelier , se rend d'a-
bord à Malthe , de-là en Sicile , puis à
Constantinople , ensuite à Rome , &
revient enfin auprès de ses généreux
protecteurs. Les principaux chefs des
mécontents Siciliens lui jurent d'entre-
tenir par toutes sortes de moyens la
haine du peuple contre les François.
L'empereur de Grèce l'affure d'un

Ibid.

ANN. 1279. puissant secours d'argent. Le souverain pontife , gagné par une somme considérable , dont Orso son neveu toucha une bonne partie , animé d'ailleurs par le plus vif ressentiment contre le roi Charles , non-seulement approuve la conspiration , mais écrit des lettres très-pressantes au roi d'Aragon , pour l'exhorter à entrer dans ce complot sanguinaire. Dom Pedre qui avoit longtems balancé , se détermine enfin à tenter l'entreprise.

Mais peu s'en fallut que la mort de Nicolas , qui arriva sur ces entrefaites , ne fût échouer tous les projets des conjurés. On ne peut lui refuser de grandes qualités , qui malheureusement furent mêlées de défauts plus grands encore. Il porta le népotisme jusqu'au scandale ; ce qui l'entraîna en des fautes impardonnables dans un homme de son caractère. Il eut pour successeur Simon de Brie , François de nation , cardinal du titre de sainte-Cecile , le même qui avoit négocié la donation du royaume de Sicile au roi Charles. Martin IV , c'est le nom que prit le nouveau pontife , étoit autant porté pour le monarque Sici-

lien , que Gaëtan lui avoit été contraire. Bien-tôt il lui en donna des preuves effectives ; lui rendit le sénatoriat de Rome , que son prédécesseur lui avoit enlevé ; excommunia sur ses instances l'empereur Grec , qui n'avoit pas exécuté les conditions portées par le concile de Lyon ; défendit enfin , sous peine d'anathême , d'avoir aucun commerce avec ce prince.

Un si fâcheux contretiens refroidit un peu l'ardeur du roi d'Aragon : Michel Paleologue n'en fut que plus animé. Procida étoit alors à sa cour. Il le fit partir avec trente mille onces d'or , qui sûrent si bien persuader Dom Pedre , qu'il donna ses ordres pour un grand armement , sous prétexte d'aller faire la guerre aux Sarasins. Le roi Philippe , qui avoit épousé en premières noces la sœur de ce prince , lui envoya demander quelle contrée des Infidèles il vouloit attaquer , lui offrant des secours d'hommes & d'argent. Il n'en reçut d'autre réponse , sinon qu'il méditoit de venger les injures faites à la religion sous le regne de saint Louis , &

ANN. 1281.

qu'il le prioit de lui prêter quarante mille livres tournois ; ce qui lui fut généreusement accordé. La cour de France néanmoins ne se fioit que très-médiocrement sur la bonne foi du monarque Espagnol. On prétend que Philippe écrivit au roi son oncle de se tenir sur ses gardes , & de ne pas oublier que *Dom Pedre étoit un Catalan*. Mais telle étoit la sécurité du prince Sicilien , qu'il eut l'imprudence de faire présent au perfide Aragonois de vingt mille ducats pour l'aider à équiper une flotte destinée à le renverser du trône. Le pape n'étoit point si crédule : la dévotion subite de Dom Pedre lui parut très-suspecte. Il lui dépêcha un Jacobin , tant pour lui défendre de faire la guerre à aucun prince chrétien , que pour sçavoir dans quel pays il alloit porter ses armes. On n'est point d'accord sur la réponse. Les uns lui font dire , qu'il brûleroit sa chemise , si elle sçavoit son secret ; d'autres , qu'il couperoit sa main gauche , s'il la croyoit instruite de ce que doit faire sa main droite ; quelques-autres , qu'il s'arracheroit la langue , s'il pensoit qu'elle fût capable

capable de le trahir. C'est tout ce qu'on en put tirer : il continua ses préparatifs.

Telle étoit la disposition des esprits, lorsque les habitans de Palerme se proposerent d'aller entendre vêpres au saint-Esprit, église située à six cens pas de la ville. Ces sortes de parties de dévotion étoient alors fort en vogue. La sainteté du jour, c'étoit le lundi de Pâques^a, ne permettoit pas la plus légère défiance. Cependant les bruits qui couroient exigeoient des précautions. Saint Remy, qui commandoit dans la place, donna ordre d'examiner si le peuple n'étoit point armé; ce fut pour le soldat une occasion de manquer de respect aux femmes. Un François voyant passer une jeune personne d'une rare beauté fille d'un homme de condition appelé Roger de Maître-Ange, l'insulta brutalement, sous prétexte de chercher s'il n'y avoit point quelque poignard caché sous ses robes^b. Elle jetta de

ANN. 1282.

Massacre des François, appelé les vêpres Siciliennes.

Nicol. Specul. Rer. ital. scrip tom. 10, ch. 4. p. 925. Malesp. ibid. tom. 8. pag. 1029. Giov. Villian, l. 7, c. 61, p. 205.

^a Le 30 Mars 1282.

^b Un célèbre moderne, peintre inimitable en tout, mais principalement dans les portraits d'imagination, dit en parlant de ce fameux événement (*Essai sur l'hist.*

ANN. 1282. grand cris. Le pere & le mari n'étoient pas loin ; ils accourent au bruit : leurs amis se joignent à eux : on s'écrie dans le premier transport qu'il faut tuer ces insolens. Tous en même tems fondent sur cette soldatesque licentieuse, armés les uns de filets, les autres de pierres & de bâtons : vieillards, femmes, enfans, tout ce qui appartenoit à cette milice effrenée fut impitoyablement massacré. La fureur alla jusqu'à ouvrir le flanc des femmes qui étoient grosses des François. On écrasoit leur fruit contre les murailles, pour ne pas laisser dans la ville le moindre reste de la nation. Les moines eux-mêmes donnoient l'exemple.

*univ. tom. 12, p. 215.) Un Provençal violoit une femme, le jour de Pâques, dans le tems que le peuple alloit à vêpres. Il y a bien des remarques à faire sur ce peu de paroles. 1^o. Malèspina, qu'il cite ne dit point le jour, mais le lundi de Pâques, in lunedì della Pâschia di Rêsurrezione. 2^o. Il n'est point question de viol dans cet auteur, mais d'une insulte faite à une dame par un François audacieux. *Uno Francesco per suo rigoglio prese una femina... per farle villania*. Un autre historien (Nicol. Special.) explique la qualité de l'insulte. Ce fut, dit-il, de fouiller indécemment sous ses robes, sous prétexte qu'il y avoit quelque poignard caché. 3^o. La circonstance d'une procession où se trouve une femme au milieu de ses compagnes & de sa famille ne permet pas de soupçonner le crime qu'on suppose sans aucune autorité.*

Sortis de leurs cloîtres pour animer les assassins, ils ne craignirent point de fouiller de sang & de carnage des mains destinées au ministère pacifique des autels. Le malheureux saint Rémy, forcé dans la citadelle, essaya de se sauver en habit déguisé: il fut reconnu & assommé. On n'entendoit par-tout que le cri de *liberté*. Roger de Maître-Ange fut choisi pour gouverneur de Palerme,

Le même jour, Mont-Real, Coniglio, Carini, Termini, & quelques autres villes voisines, furent le théâtre d'une scène également sanglante. Tout ce qui s'y trouva de François fut pareillement égorgé: exemple qui fut imité le lendemain à Césaledi, à Trapani, à Mazare, à Marsale, où Burdac étoit gouverneur. On dit que lorsque les Marsaliens se jetterent sur lui pour le tuer, il venoit de leur faire signifier l'ordre de porter leur or & leur argent au trésor royal.

Le massacre ne se fit que le premier d'Avril dans Gergenti & dans la Licata. Le lendemain, Louis de Montpellier, qui avoit enlevé une femme de condition, fut poignardé dans le

Hist. de Sicil.
ibid.

~~CHATELAIN DE SAINT-JEAN~~
 ANN. 1282. château de saint-Jean par le mari, fut rieu de son deshonneur, ensuite pendu à une des fenêtres de son palais, & tous les François qui servoient sous lui, passés au fil de l'épée. On vit de pareilles exécutions dans plusieurs autres villes : spectacle barbare sans doute ; mais dont l'horreur diminue, si les relations des Siciliens ne sont point exagérées. La patience des peuples étoit poussée à bout. On assure que chaque semaine Ludolphe, gouverneur de Menon, prenoit de force une jeune fille pour servir à ses plaisirs. Un certain Faramond d'Artois, qui commandoit dans Noto, se faisoit amener toutes les plus belles femmes de son gouvernement, & les forçoit de contenter ses desirs. Catane fut le lieu où se passa la dernière scène de cette sanglante tragédie. Un jeune François, nommé Jean Viglemade, en fut l'occasion. C'étoit un de ces petits maîtres effrontés, qui font parade de leur libertinage, libres dans le propos, scandaleux dans les manières, insolens dans l'action. Il voulut embrasser de force Julie Villanelli. Le mari entre dans le moment : il veut s'op-

poser à la violence ; il est tué. Aussi-tôt la femme court les rues , & crie vengeance. Le peuple attendri sur son malheur , s'arme de tout ce qui se présente sous sa main , & se jette sur les François , dont il fait un horrible carnage. On dit qu'il en périt huit mille dans ce malheureux jour , qui fut le quatrième d'Avril. Quelques-uns se retirèrent dans un château très-fort , que l'histoire nomme *Sperlingue* : tous y moururent de faim. Quelques-autres essayèrent de se sauver sous l'habit du país ; mais ils ne purent en imposer à d'implacables ennemis , que la rage rendoit trop clairvoyans. Le signal , pour les distinguer , fut de leur faire prononcer le mot *ciceri* , dont la prononciation est très-difficile aux étrangers : ils furent reconnus , & poignardés sans miséricorde.

Les habitans de Palerme avoient mis sur pied trois petites armées pour encourager les autres villes à prendre les armes , ou pour les soutenir dans leur révolte. Fiers d'un avantage assez considérable qu'ils remportèrent sur une escadre du vice-roi , ils osèrent assiéger Taormina , qu'ils prirent d'assaut : toute la garnison fut egorgée. Il n'y

~~_____~~
 ANN. 1282. avoit plus que Messine qui n'eût point
 secoué le joug : bien-tôt la mauvaise

Ibid. conduite des François y causa la même
 révolution. Un certain Collura, hom-
 me séditieux , aposté sans doute par les
 mécontents , parut en armes dans la
 place publique : ce qui étoit défendu
 à tout Sicilien , sous les peines les plus
 sévères. Quatre archers voulurent l'ar-
 rêter ; il se défendit vigoureusement :
 plusieurs de ses amis vinrent à son se-
 cours ; il y eut une batterie très-vive.
 Le magistrat , c'étoit Alaïme de Len-
 rini , excitoit en secret ce souleve-
 ment : mais voyant que la partie n'é-
 toit pas encore assez liée , il accourt
 avec une grande apparence de zèle ,
 saisit les coupables , & les livre au
 vice-roi , qui les fait mettre au ca-
 chot. Heureux s'il en fut demeuré là ;
 mais en même-tems il ordonna d'y
 conduire aussi leurs femmes , qui ce-
 pendant n'avoient aucune part à la sé-
 dition. Les Messinois crièrent à l'injus-
 tice , coururent aux armes , & se jet-
 terent sur les François , dont ils firent
 un carnage affreux : trois mille péri-
 rent dans cette malheureuse journée.
 Quelques - uns se retirèrent dans le
 château de Matagriton , quelques-

autres dans la forteresse de Castelluzo : ~~ils y furent~~
ils y furent forcés, & immolés à la ANN. 1282.
fureur des vainqueurs. On dit que
le vice-roi fut livré au peuple ,
qui le conduisit comme en triom-
phe dans tous les quartiers de la ville ,
lui fit mille outrages , l'étrangla en-
suite , & pendit son corps au milieu
de la place publique. Quelques au-
teurs cependant assurent qu'il eut le
bonheur d'échapper à cette populace
en furie , & de se sauver en Ca-
labre.

Telles furent les causes , les cir-
constances & les suites de ce fameux
massacre si connu dans l'histoire sous
le nom de *vêpres Siciliennes* , parce
qu'il commença dans Palerme au mo-
ment que le peuple alloit entendre
vêpres. C'est sans aucun fondement
qu'on a cru qu'il avoit été prémédité.
La preuve du contraire , c'est que le
motif n'en fut point le même par-
tout , qu'il ne fut pas exécuté le même
jour , qu'il fût même trop précipité ,
le roi d'Aragon n'étant point encore
en état de paroître pour soutenir une
démarche si hardie. On lit dans les
histoires de Sicile , qu'en ces émeutes

~~—~~
ANN. 1282. diverses il y eut vingt-quatre ou vingt-huit mille François passés au fil de l'épée, ou assommés, ou étranglés, ou noyés, ou brûlés; car il en périt par tous ces genres de mort: quelques-uns soutiennent qu'il en faut au moins diminuer la moitié. Quoi qu'il en soit, les Siciliens, forcenés de rage, ne firent grace qu'à deux gentils-hommes également distingués par leur naissance & par leur vertu. L'un étoit un Provençal, nommé Guillaume de Porcellets, qui dans le gouvernement de Calara-Fimi, où il commandoit depuis plusieurs années, s'étoit toujours distingué par son équité, par sa modération, par sa douceur, par sa piété. Il dut la vie à la seule impression que sa probité avoit faite sur tous les esprits. Il fut arrêté d'une voix unanime qu'on lui donneroit un vaisseau pour sortir du royaume. L'autre s'appelloit Philippe Scalambre, que le roi avoit nommé gouverneur de la vallée de Noto. Il s'y étoit acquis une grande réputation de sagesse: jamais il n'avoit approuvé les excès de ses compatriotes: il fut redevable de sa conservation à la haute idée qu'on avoit conçue de

son intégrité, Dans la suite il s'attacha au service du roi d'Aragon : c'est la tige des barons de Serravalle. ANN. 1282.

Charles étoit à Monte-Fiascone, où il traitoit de quelque affaire avec le souverain pontife, lorsqu'il reçut la triste nouvelle que la Sicile avoit secoué le joug, massacré tous les François, abattu ses armes, pour y substituer d'abord celles de l'église, ensuite un crucifix, enfin l'écu d'Aragon, auquel on joignit deux aigles en l'honneur de la maison de Suabe. Il fut quelque tems sans parler, tant il étoit agité de colere & d'indignation. Il mordoit une canne qu'il avoit coutume de porter. Il jettoit çà & là des regards furieux : il rompit enfin le silence ; mais ce ne fut que pour annoncer des arrêts de mort. Il jura qu'il laisseroit à la postérité un exemple terrible qui feroit à jamais trembler tous les rebelles. Il le devoit ; les Siciliens étoient des traîtres abominables, qui ne méritoient aucune grace. Il le pouvoit : croisé depuis peu avec le prince de Salerne son fils, il avoit plus de cent galères, deux cens bâtimens de transport, dix mille hommes

Colere du
roi à cette
nouvelle.

~~_____~~
 d'armes, une infanterie sans nombre.
 ANN. 1282. Il ne le fit pas néanmoins : la passion
 l'aveugla : il échoua dans toutes ses en-
 treprises. Rome cependant combattoit
 pour lui. Elle avoit lancé contre les sé-
 ditionnaires tous les foudres qu'elle a dans
 ses trésors : tous les anathêmes étoient
 prononcés contre ceux qui favoriseroient
 la rébellion. Les députés de Sicile qui
 abordèrent le saint pere avec ces paroles si
 touchantes, *Agneau de Dieu, qui ôtez les péchés du monde,*
ayez pitié de nous, n'en avoient reçu
 d'autre réponse que ces mots de l'é-
 vangile : *ils le nommoient roi des Juifs,*
Malefp. p. 210, 212. & lui donnoient des soufflets. Tout cela
 ne produisit d'autre effet que d'aigrir
 de plus en plus les esprits des factieux.
Parce que vous nous avez jugés indi-
gnes de la grace de S. Pierre & de la vô-
tre, dit la ville de Palerme au pape,
celui qui a soin des grands & des petits,
envoye à notre secours un autre Pierre
que nous n'attendions pas. Ils vou-
 loient parler du roi d'Aragon, qui
 paroissoit en mer avec une flotte for-
 midable.

Il marche
 contre Messin-

Déjà le roi Charles avoit rassemblé
 toutes ses troupes. Aussitôt, suivi du

cardinal légat qui ne devoit point épargner les excommunications, il se met en marche, passe le détroit, & vient investir Messine, qu'il presse vivement. Les malheureux assiégés, prêts à se voir emportés d'assaut, envoyèrent des députés pour demander à capituler. Ils offroient de rentrer dans le devoir, si le monarque vouloit leur pardonner tout le passé, se contenter des tributs que leurs ancêtres payoient du tems de guillaume le Bon, & promettre de ne donner aux François ni charge, ni magistrature dans leur ville. Tous les seigneurs de l'armée, le ministre même de Rome, lui conseilloyent d'accepter ces offres; mais il n'écouta que la vivacité de son ressentiment. » Nos sujets qui ont mérité » la mort, répondit-il fierement, demandent encore des conditions : le » légat est d'avis de leur faire grace ; » je veux bien aussi leur pardonner, » mais à la charge qu'ils me donneront huit cens ôtages dont je disposerai comme je jugerai à propos ; » que je les ferai gouverner par qui je voudrai : enfin qu'ils me payeront ce qu'ils ont accoutumé, s'ils ne

ANN. I 282.

ne, qu'il investit.

Gest. Ph. III.

P. 549.

AN 1282. » veulent point se soumettre à ce prix,
» qu'ils se préparent à être traités com-
» me ils ont traité les François ». Les
Messinois plus irrités qu'effrayés de
cette réponse, jurèrent qu'ils man-
geroient plutôt leurs enfans, que de
souscrire à de pareilles propositions.
Ce fut en vain que le cardinal légat
essaya de les ramener par la crainte
des excommunications qu'il fulmina
contr'eux : elles ne firent qu'augmen-
ter leur désespoir, dont le résultat fut
qu'il valoit mieux périr en braves gens,
que de se voir livrés aux boureaux
comme d'infâmes scelerats. Vieillards,
femmes, enfans, tout prit les armes
pour la cause commune. Le roi ce-
pendant continuoit le siège avec une
ardeur incroyable ; mais si l'attaque
fut vigoureuse, la défense ne le fut
pas moins. On dit que s'il eût voulu,
il étoit maître de la place où ses ma-
chines avoient fait d'horribles brê-
ches ; mais que la compassion de voir
une si belle ville abandonnée à la fu-
reur du soldat, & tant d'innocens
confondus avec les coupables, lui fit
différer un assaut, que l'arrivée du roi
d'Aragon ne lui permit pas de donner

Dans la suite : anecdote peu vraisemblable. Charles étoit trop irrité : il avoit trop sujet de l'être , pour sentir un mouvement si tendre. ANN. 1282.

Dom Pedre étoit parti de Catalogne au mois de Juillet avec une flotte de cinquante galeres , qui avoit pour amiral Roger Doria , de Lauria , ou de Flor^a , le plus grand homme de mer de son siècle. D'abord , pour mieux cacher son dessein , il prit la route d'Afrique , débarqua au port de Tunis , mit son armée à terre , & forma le siège d'une misérable bicoque. Ce fut là que les députés de Sicile vinrent le trouver pour lui offrir une couronne qui appartenoit , disoient-ils , à la reine Constance sa femme. Le monarque , comme s'il n'eut pas été décidé depuis long-tems , assembla son conseil , pour délibérer sur le parti qu'il devoit prendre. Les avis furent partagés. Les uns , c'étoit le plus grand nombre ; lui représenterent la témérité d'une entreprise qui l'exposoit toute à la fois aux foudres de l'Eglise.

Il leve le siège à l'arrivée du roi d'Aragon.

Gest. Ph. III. p. 532.

^a La Chronique de Sicile l'appelle Roger de Lauria ; le P. Daniel & Dom Vaissette, Roger Doria ; M. Lancelot, (*Mém. de l'Acad. des B. L. tom. 8 p 602.*) Roger de Flor. Les uns le font Calabrois , les autres Catalan. Nous le nommerons Doria.

ANN. 1282. & à la haine irréconciliable d'une mai-
son aussi puissante que celle de France.

Les autres l'exhorterent à profiter de l'occasion que sa bonne fortune lui offroit de conquérir un royaume qu'on avoit enlevé aux princes ses enfans. Ce dernier sentiment prévalut. Aussi-tôt il cingle à pleines voiles vers la Sicile, aborde à Trapani, de-là se rend à Palerme, où il est reçu aux acclamations du peuple, proclamé roi, & couronné par l'évêque de Cefaledi. On lui conseilloit d'aller attaquer son rival par terre & par mer ; mais Procida, dans le dessein de couper les vivres aux assiégeans, le détermina à faire avancer l'armée navale dans le détroit de Messine, pour enlever la flotte Françoisse qui se trouvoit sans défense. Charles, instruit du projet, jugea que la prudence exigeoit de lever le siège ; mais il ne put sauver ses vaisseaux. L'amiral ennemi arrive le lendemain de sa retraite, se saisit de vingt-neuf bâtimens, tant grands que petits, en brûle trente autres à la rade de Catane.

On prétend que si le roi eut marché droit aux Aragonnois au moment de leur débarquement, il lui auroit été facile de les chasser ; mais sa haine

*Malesp. ch.
212. Fazet. l.
9, ch. 1.*

*Injures que
se disent les
deux rois.*

le retint devant Messine. Il vouloit s'assurer de cette place importante, & punir l'insolence de ses habitans. Tout à coup cependant il abandonne son entreprise, peut-être avec trop de précipitation : la ville n'avoit plus de vivres que pour trois jours. Quoi qu'il en soit, il ne fut pas plutôt en Calabre où il s'étoit retiré, tant pour contenir les peuples qui pensoient à secouer le joug, que pour attendre les secours de France, qu'il écrivit au roi d'Aragon une lettre remplie d'injures toujours blamables dans un particulier, plus indécentes encore dans un souverain. Il le traite de malheureux brigand, de perfide usurpateur, de méchant, rebelle à l'Eglise, que la terre, la mer & le ciel adorent, à laquelle tout doit payer tribut : il relève ensuite ses victoires sur Mainfroi & sur Conradin : il finit par le menacer, s'il ne sort promptement de la Sicile, de l'exterminer, lui, les siens, & tous les traîtres Siciliens. Dom Pedre répondit sur le même ton & avec la même fierté. Il lui reproche la mort de Conradin, crime affreux, & jusques là sans exemple ; il lui prodigue les noms odieux de tyran, de persécuteur plus

ANN. 1282

Gest. Philip.
III. p. 540.

Ap. Petr. d.
Vin. l. 1. ep.
38, 39.

ANN. 1282.

cruel que les Nérons , plus barbare que les Sarrafins : il lui fait un long détail des excès de ses ministres & de ses troupes : il insiste ensuite sur le droit de la reine Constance à la couronne de Sicile , & finit de même par des menaces aussi indignes de la majesté du trône , que dépourvûes de vraisemblance. Il étoit trop petit prince , *pour détruire Charles & sa race de dessus la face de la terre.*

Le pape
excommunia
le roi d'A-
ragon.

Le pape cependant n'oublioit rien pour la défense du prince François. Il étoit alors à Monte-Fiascone , où les troubles de Rome l'avoient contraint de se retirer. Il y fulmina une bulle terrible contre le roi d'Aragon qu'il traite d'usurpateur injuste , parce que la maison de Suabe ayant été dépouillée de la Sicile par le jugement de l'Eglise Romaine , la reine Constance ne pouvoit y prétendre aucun droit. Il le déclare excommunié , lui , son armée , tous ceux qui le secondent , & toutes les villes révoltées ; lui défend de prendre le nom de roi de Sicile ; annule de sa pleine puissance tous les traités conclus au sujet de cette entreprise ; menace de procéder contre tous ceux qui ont osé y tremper ; leur dé-

Rain. année
1282.

nonce que s'ils ne se soumettent dans un certain terme aux ordres du saint ANN. 1284. siège, il expose leurs personnes & leurs biens meubles à quiconque voudra s'en saisir, les prive de tous les fiefs qu'ils tiennent de l'église, & absout leurs vassaux du serment de fidélité. Ce court délai expiré, il se réserve de disposer du royaume d'Aragon, & de punir Dom Pedre suivant la qualité de ses crimes. Le zèle du pontife n'en demeura point là. Il fit publier un bref, par lequel il déclare, Idem. ann. 1283. que plein de confiance en la miséricorde de Dieu & en l'autorité de ses saints apôtres, il accorde à ceux qui combattront sous les étendarts du roi Charles, les mêmes indulgences qu'on a coutume d'accorder à ceux qui se croisent pour le secours de la Terre-sainte. Tant de faveurs de la cour de Rome ne consolèrent, dit-on, que très-médiocrement le monarque d'une horrible disgrâce, qu'on prétend lui être arrivée sur ces entrefaites. Si l'on en croit le moine Fazel, il avoit sé- Fazel. l. 9. p. 456. duit la femme d'un chevalier François, nommé Henri de Clermont, qui n'étant pas agréable au roi saint

ANN. 1282. Louis, s'étoit retiré en Sicile, où il fonda l'illustre maison de son nom, qui joua dans la suite un grand rôle dans l'histoire de cette île si fameuse. Ce seigneur, outré de l'affront, cherche tous les moyens de s'en venger. Un jour il trouve une fille du roi; il la viole, & court se réfugier dans le camp de l'Aragonois, où il fut reçu très-favorablement. Ceci a tout l'air d'un conte inventé par les ennemis de Charles. Un prince qu'on a vû dans sa jeunesse résolu à mourir, plutôt que de se souiller par un péché de fornication, ne doit pas être légèrement soupçonné d'adultère dans une vieillesse avancée : d'ailleurs toutes les histoires les plus authentiques le louent sur sa grande chasteté.

ANN. 1283. Mais un secours plus puissant que toutes les excommunications, fut celui que le prince de Salerne avoit été chercher en France. Elle arriva enfin cette formidable armée, & vint joindre le roi Charles dans les plaines de Saint Martin en Calabre. Elle avoit pour chefs, Pierre comte d'Alençon, frere du roi Philippe, Robert comte d'Artois, Othelin comte de Bourgo-

Charles re-
çoit un grand
secours de
France : il ac-
cepte le duel
que Dom Pe-
dre lui pro-
pose.

Gest. Ph. III.
p. 5241.

gne, le comte de Boulogne, Jean comte de Dammartin, Matthieu de Montmorenci, & plusieurs autres grands seigneurs du royaume. Dom Pedre qui jusques-là avoit bravé les foudres du vatican, auxquels peut-être il ne croyoit que très-foiblement, commença à trembler, lorsqu'il les vit si fortement appuyés. Il craignoit surtout le premier mouvement des François : il eut recours à l'artifice pour ralentir leur ardeur. Il connoissoit la franchise & le courage du monarque son rival ; il lui fit proposer de vider leur différent par un combat de cent chevaliers de part & d'autre, les deux rois à leur tête. Charles crut qu'il y alloit de son honneur de ne pas refuser un tel défi. L'espérance de se venger par lui-même d'un ennemi, qu'il se flattoit de terrasser, lui fit accepter la proposition : on nomma des commissaires, qui dressèrent les articles. Le jour du combat fut assigné au premier Juin de la même année. On choisit pour le champ de bataille la plaine de Bordeaux, pays neutre à l'égard des deux rois. La peine du vaincu, ou de celui qui manqueroit au rendez-vous,

ANN. 1283.

Rymer. act. publ. tom. 12 part. 2. p. 213, 14, 15, 16.

~~supplément~~
 ANN. 1283. fut d'être réputé parjure, faux, infidèle, traître, éternellement infâme, indigne du nom & des honneurs de roi, incapable de toute dignité, condamné enfin à n'avoir désormais pour toute suite qu'un seul sergent ou valet.

Le pape sensiblement affligé que Charles eût donné dans le piège, lui en fit de grands reproches, & n'oublia rien pour empêcher l'exécution d'un traité aussi désavantageux que singulier & bizarre. Il lui écrivit une longue lettre, où il lui représente que Dom Pedre n'a proposé ce moyen de terminer la guerre, que parce qu'il sent sa foiblesse & celle des rebelles qui tremblent aux seules approches d'une armée florissante : qu'en acceptant ce combat, il perd tout l'avantage qu'il a sur l'Aragonois, qui par-là devient son égal ; qu'en observant religieusement cette trêve, il laisse dans l'inaction de belles troupes, qui périront infailliblement par les maladies que les chaleurs de l'été ne manqueront pas de causer ; enfin, qu'en s'éloignant de la Sicile, il s'expose au danger de ruiner toutes ses affaires. Il en conclut, non-seulement

Rain. ann.

1283.

que la convention est nulle, parce qu'elle a pour objet un duel défendu par toutes les loix, mais que le serment du monarque ne l'oblige en aucune manière, parce qu'il est contraire au bien de l'église & de l'état. S'il lui reste encore quelque scrupule, il lui déclare qu'il lui en donne une ample absolution; il l'exhorte en un mot, lui enjoint même, sous peine d'excommunication, de se désister d'une résolution si préjudiciable à ses véritables intérêts. La crainte qu'une lettre ne fît pas assez d'impression, le détermina à faire partir Benoît Gaëtan, cardinal du titre de saint Nicolas, qui fut depuis pape sous le nom de Boniface VIII, pour s'expliquer plus amplement avec le prince François. Benoît étoit un prélat d'une grande capacité dans les affaires, très-habile à manier les esprits, d'ailleurs fort ami de Charles dont il fut toujours grandement considéré: il usa de toute son adresse pour le faire changer sur cet article; mais tous ses efforts furent inutiles. Le point d'honneur l'emporta dans l'esprit de l'inflexible monarque: il

ANN. 1283. *Gest. Ph. III.* P. 540.
 écrivit au roi son neveu , pour le prier de lui faire fabriquer à Paris une armure complete , tant pour lui que pour les cent chevaliers qui devoient combattre avec lui : ensuite laissant la régence du royaume au prince de Salerne , son fils aîné , & le commandement de l'armée aux comtes d'Alençon & d'Artois , il se mit en chemin pour se trouver au rendez-vous.

Le pontife Romain , désespéré de l'opiniâtreté invincible de Charles , se tourna du côté du roi d'Angleterre ; le pria , lui ordonna même , sous peine d'excommunication , d'empêcher de tout son pouvoir une action si criminelle : il paroît qu'il fut plus respecté à cette cour qu'à celle de Naples.

Rymer. act. publ. tom. 1. part. 2. pag. 218, 19.
 Edouard écrivit au roi de Sicile , son très-cher cousin , le conjura de l'excuser , s'il n'acceptoit point la qualité de juge du camp dans une occasion où la vie d'un si grand prince seroit exposée , lui protesta que quand même on lui offriroit les couronnes d'Aragon & de Sicile , il ne voudroit pas se charger de présider à un tel combat. Mais la suite de l'histoire fait voir qu'il permit , ou du moins qu'il ne défendit

Gest. Ph. III. P. 542.

point à ses sénéchaux de livrer le champ aux deux monarques ; il sem-
 ble même, sur le récit de Nangis ,
 qu'il envoya son sénéchal *pour tenir la*
cour en son nom. Rome alors ne mé-
 nagea plus rien. Martin , armé de tous
 les foudres du vatican , de l'avis de ses
 freres les cardinaux , publia une bulle
 terrible , par laquelle il déclare Dom
 Pedre déchû du royaume d'Aragon, de
 toutes ses terres , même de la dignité
 royale ; expose ses états au premier
 occupant , suivant que le saint siége
 en disposera ; absout ses sujets du ser-
 ment de fidélité ; lui défend de se mê-
 ler en aucune maniere du gouverne-
 ment ; excommunie tous ceux qui le
 reconnoîtront pour roi , le favorisè-
 ront dans ses entreprises , lui obéi-
 ront , ou lui rendront aucun devoir.
 Tout ce que les canonistes ont pû in-
 venter de subtilités ; fut employé à
 fortifier cette horrible sentence : la dif-
 ficulté étoit de la mettre en exécution.
 Charles par son imprudence avoit per-
 du le moment favorable. Dom Pedre
 fut étourdi du coup ; cependant il n'en
 fut point accablé. Il essaya de tourner
 la chose en plaisanterie ; & comme

ANN. 1283.

Rain. ann.

1283. n. 154

ANN. 1283. s'il eut voulu se soumettre aux ordres du saint pere, il ne prit plus le nom de roi, mais celui de chevalier d'Aragon, seigneur de la mer, & pere de deux rois.

Le roi d'Aragon mande au rendez vous.

Le jour assigné pour le combat étoit arrivé. Charles que le roi son neveu avoit eu la complaisance d'accompagner avec un grand nombre de noblesse, se présente au sénéchal du roi d'Angleterre, armé comme il avoit été réglé par les commissaires des deux rois, entre dans la lice avec ses cent chevaliers; & y demeure depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Mais l'Aragonois n'osa paroître. Quelques-uns disent que la nuit précédente il étoit venu trouver le sénéchal de Bordeaux pour faire sa protestation contre

Gest. Phil.
III. Ibid.

Malesp. c.
208.

Abreg. t. 2.
P. 706.

acte de comparution, dit Mezeray, & bien digne de la bravoure d'un prince à qui

à qui ses sujet: ont donné le nom de ~~grand~~ ANN. 1283., qui par cette honteuse supercherie ne mérite dans la réalité que celui d'éternellement infâme, auquel il s'étoit lui-même soumis s'il manquoit de parole. Charles reconnut alors, mais trop tard, que le pape avoit eu des vûes plus solides que lui. Le dessein de Dom Pedre n'avoit jamais été de se battre, il ne cherchoit qu'à gagner du temps, à se fortifier, à ruiner ou dissiper l'armée des François: c'est de quoi conviennent toutes les histoires impartiales. Aussi-tôt les deux princes remplirent toute l'Europe de manifestes. Dom Pedre se répandoit en plaintes contre le roi de France, qu'il accusoit d'avoir voulu le surprendre. On connoissoit la franchise & la noblesse des sentimens de Philippe: personne ne fut la dupe de l'imposture. Charles reprochoit vivement au monarque Aragonois, & son parjure, & sa lâcheté: la notoriété du fait parloit en sa faveur: on étoit venu de toutes parts pour être témoin d'un duel si fameux: il eut pour lui tous les cœurs sensibles à l'honneur.

ANN. 1283.

Le pape donna le couronne d'Aragon au comte de Valois, second fils de Philippe.

Gest. Ph. III. ibid.

Le monarque François, outré des bruits injurieux que Dom Pedre faisoit courir contre lui, leva promptement une armée dont il donna le commandement à Jean Nuguez de Lara, chevalier Espagnol, que son attachement aux deux princes de Castille opprimés par Dom Sanche, avoit obligé de quitter sa patrie. Ce seigneur eut ordre de Marcher en Navarre, & d'entrer de-là dans l'Aragon. Il trouva le royaume dégarni de soldats, s'empara d'une place forte qu'il fit raser, & ravagea tout le païs, où il auroit pû faire des conquêtes considérables, s'il n'eût été rappelé avec toutes ses troupes. Une nouvelle entreprise de Rome occasionna ce rappel, qui fut ordonné de concert avec le roi de Sicile & le légat Jean Cholet, François de nation, cardinal prêtre du titre de sainte Cecile. Ce prélat si connu dans l'histoire de Paris par la fondation du collège qui porte son nom, avoit reçu du pape un ample pouvoir de traiter avec Philippe, pour parvenir à mettre en exécution ses anathêmes contre l'Aragonnois. On l'avoit chargé d'offrir au roi pour un de ses fils cadets

le royaume d'Aragon & le comté de Barcelonne, pour en jouir pleinement, lui & ses descendans légitimes à perpétuité. La bulle exprime fort en détail comment la succession au trône doit être réglée entre les enfans du nouveau roi, mâles ou femelles, & à qui elle doit passer, si sa postérité vient à manquer. Elle permet au roi Philippe, si ce prince élu, ou son successeur, meurent sans enfans, de leur substituer encore un de ses fils, qui cependant ne soit pas l'aîné. S'il n'en a point d'autre que l'héritier présomptif de sa couronne, elle lui laisse la liberté de choisir un prince de sa maison, pourvû qu'il soit son parent au moins au quatrieme degré; mais elle ne lui donne que trois mois pour faire ce choix. Les conditions sous lesquelles Martin accorde une si grande faveur, sont 1°. Que le royaume d'Aragon & le comté de Barcelonne ne feroient jamais ni séparés, ni divisés, mais demeureront toujours réunis sur la même tête: 2°. Qu'ils ne pourront être possédés par un prince qui posséderoit en même-tems la couronne de France, ou celle de Castille, de Leon, d'An-

ANN. 1283.

Rymer. æt.
publ. tom. 1.
part. 2. pag.
223.

~~ANN. 1283.~~ **ANN. 1283.** gleterre : 3°. Que les privilèges des villes seront conservés en leur entier, de même que les droits & les libertés des églises, sur-tout pour les élections & les provisions des bénéfices : 4°. Que le roi de France & son fils, ni aucun de ses successeurs, ne traiteront sans la participation & le consentement du saint siège, avec Dom Pedre *jadis roi d'Aragon*, ni avec ses fils, pour la restitution totale, ou en partie, de la souveraineté, dont Rome les dépouille pour leurs péchés : 5°. Que le nouveau roi & ses successeurs se reconnoîtront vassaux du pape, lui prêteront serment de fidélité à chaque mutation, lui payeront tous les ans, à titre de cens, le jour de S. Pierre, cinq cens livres en petits deniers tournois ; enfin que lorsqu'il s'agira de se faire couronner, ils présenteront une requête au saint siège, par laquelle ils demanderont le royaume, & un ordre exprès pour recevoir l'onction royale des mains de l'Archevêque de Tarragone.

~~ANN. 1284.~~ **ANN. 1284.** Philippe avoit plusieurs raisons de faire la guerre au roi d'Aragon. La captivité de ses deux neveux, petits-fils

du roi de Castille, que le monarque refusoit constamment de lui remettre entre les mains, l'invasion de la Sicile sur un prince de la maison de France, le dessein odieux qu'il osoit lui imputer d'avoir voulu l'enlever, le respect pour le chef visible de l'église, la superstition du tems, tout l'excitoit à prendre les armes contre un souverain qui opprimoit sa famille, usurpateur injuste, lâche imposteur : tout le déterminoit à accepter l'offre du saint siège. Il ne voulut cependant rien faire que de l'avis des barons & des prélats de son royaume. Tous furent mandés à Paris pour le vingt & un février : ils s'y trouverent au jour marqué. L'assemblée se tint au palais. On y fit lecture de la bulle du pape, qu'on avoit eu soin de traduire en françois, & le roi demanda conseil sur le parti qu'il devoit prendre dans une conjoncture si délicate. Le clergé se retira dans une salle, la noblesse dans une autre : on délibéra. D'abord les sentimens furent partagés. Déjà les esprits commençoient à s'échauffer, lorsque tout-à-coup, sans doute par l'inspiration de celui dont Rome soutenoit la cause,

ANN. 1284.

Rymer adl.
publ. tom 1,
part. 2. pag.
229.

~~ANN. 1284.~~ *Ann. 1284.* *Etre tout-puissant dont l'œuvre ne souffre point de retardement, les uns & les autres s'accorderent à la même heure, sur le même point, sans toutefois s'être rien communiqué. Le sire de Nesle fut chargé d'en avertir les prélats. On fit prier le monarque de se rendre à son palais pour entendre la réponse & le conseil de ses fidèles : il y vint accompagné de ses deux fils, Philippe & Charles. Alors l'archevêque de Bourges se leva, & dit au nom du clergé, que l'honneur de Dieu & de la sainte église romaine, l'utilité de la foi catholique, la gloire du roi & de la France, exigeoient qu'il reçût avec reconnoissance le présent du saint pere. C'étoit aussi l'avis de la noblesse. Philippe y soucrivit sans peine, & le jeune comte de Valois fut investi par le légat, du royaume d'Aragon & du comté de Barcelone. Aussi-tôt le souverain pontife accorda au roi pour trois ans la dixième partie des revenus ecclésiastiques; & la croisade contre Dom Pedre fut publiée avec les mêmes indulgences que celle de la terre-sainte. Etrange aveuglement des rois, & de leur conseil, qui ne voyoient*

pas qu'en acceptant ainsi des royaumes de la main du pape, ils l'autorisoient dans sa prétention de pouvoir les déposer eux-mêmes !

Le roi Charles convaincu, quoique trop tard, de quelle importance il est pour un prince d'avoir le cœur de ses sujets, avoit chargé son fils, en partant pour la France, de faire proposer aux rebelles de réformer sa maniere de gouverner, s'ils vouloient eux-mêmes rentrer dans leur devoir. Jamais la Sicile n'avoit été, ni plus heureuse, ni plus florissante que sous le gouvernement de Guillaume II, surnommé *le bon*. Le jeune prince, conformément aux ordres de son pere, fit publier une constitution, par laquelle il déclaroit que l'intention du roi étoit de remettre en vigueur les loix & les usages établis sous ce regne si célèbre, d'abolir les coutumes contraires que le malheur des tems auroit pû introduire, & de s'en rapporter absolument au souverain pontife sur toutes les difficultés qui pourroient naître dans le rétablissement de cette ancienne police. On ne peut exprimer l'effet que cette déclaration produisit sur les Na-

Le prince de Salerne cherche à se concilier le cœur des peuples.

Rain. année 1283. n. 41, 42, 46.

ANN. 1284.

politains , & sur les autres peuples en-deça du Phare. Tous envoyerent leurs députés au pape , pour le conjurer de travailler incessamment à une affaire si importante & si avantageuse pour le royaume. Martin sur le champ nomma Gerard , cardinal du titre de S^{te}. Sabine , pour informer scrupuleusement des anciens privilèges de la nation. Le rapport fut qu'avant Frédéric II , le peuple ne payoit aucun tribut , que lorsqu'il s'agissoit de repousser l'ennemi , de couronner le roi , d'armer son fils Chevalier , ou de marier sa fille. Le saint pere apparemment trouvoit la redevance bien modique ; il ordonna une enquête plus ample. La chose n'alla pas plus loin sous son pontificat ; mais elle causa de vives allarmes au roi d'Aragon. Il y avoit eu quelques mouvemens dans la Sicile , qu'il venoit d'étouffer par la mort de leurs auteurs : il craignit que les brillantes promesses du légitime souverain ne fissent trop d'impression sur le peuple également inconstant dans le bien & dans le mal. Déjà il avoit perdu un puissant appui dans la personne de Michel Paléologue , qui mourut sur

ces entrefaites. Personne n'osoit lui annoncer l'extrémité où il étoit : on s'avisa de faire apporter l'Eucharistie dans sa chambre par un prêtre du palais. L'empereur étoit couché, ayant le visage tourné vers la muraille : le ministre des autels étoit de l'autre côté, debout, attendant que le monarque changeât de situation. Enfin il se tourne vers la compagnie : Qu'est-ce là, dit-il dans le premier mouvement de sa surprise ? Seigneur, répond le prêtre, après avoir prié pour vous, nous vous apportons les dons sacrés, qui serviront à votre santé. Aussi-tôt il se leve, prend une ceinture, récite le symbole, reçoit la sainte Communion, se réconcilie, & peu de tems après expire : préparation bien courte eu égard à la vie peu chrétienne qu'il avoit menée.

ANN. 1284.
Pachymér, l.
6, c. 36.

Dom Pedre cependant avoit tout lieu de se consoler par l'inutilité des anathêmes lancés contre lui : ils ne firent aucun effet. La noblesse & le peuple, le clergé & les moines de tous les ordres, les méprisèrent également. Personne ne se tint pour excommunié, personne n'observa l'interdit. Ce fut

Mort du
comte d'An-
lengon.

ANN. 1284.

Rain. année
1284. n. 10.Gest. Ph. III.
p. 342.

en vain que Rome les renouvela jusqu'à trois fois dans cette même année : le jugement de Martin fut recusé : on appella à un pape non suspect. Mais ce que l'Aragonnois voyoit encore avec plus de plaisir , parce qu'il l'avoit eu en vûe , quand il proposa le combat particulier à son rival , étoit l'inaction , le dépérissement même de l'armée Françoisse , qui demeuroid campée ou cantonnée dans la Calabre , en attendant le roi de Sicile. Elle perdit vers le même tems un de ses principaux chefs dans la personne de Pierre de France , comte d'Alençon , frere du roi Philippe , qui mourut d'une blessure qu'il avoit reçue dans une rencontre près d'un lieu nommé la Canina : digne fils de saint Louis par toutes les vertus qui font les héros chrétiens. Ses chairs & ses entrailles furent enterrées à l'abbaye de Mont-réal dans la Pouille , ses os transférés aux Cordeliers de Paris , son cœur déposé aux Jacobins de la même ville. Jeanne de Châtillon , comtesse de Blois , son épouse , passa le reste de ses jours dans une sainte virginité.

Charles étoit toujours en Provence, où il travailloit à un grand armement. Prêt à partir pour l'Italie, il écrivit à son fils, pour lui recommander de n'engager aucune action sur mer, l'assurant que bien-tôt il le verroit arriver avec un secours considérable. Malheureusement la lettre & le brigantin qui la portoit, furent pris par les rebelles qui résolurent de faire usage de l'avis. Ils rassemblèrent une flotte de quarante-cinq vaisseaux, se présentèrent devant Naples, entrèrent dans le port, criant & défiant les François au combat, avec des termes insultans pour le monarque Sicilien. Le prince de Salerne, qui avoit plus d'ardeur que d'expérience, ne put se contenir. & malgré les représentations du légat, sortit avec soixante-dix galeres, & s'avança fièrement contre l'ennemi, qui feignant d'avoir peur, prit la fuite jusqu'à la hauteur de Monte-Circello. Alors revirant de bord sur les François, qui entendoient fort peu la marine, qui peut-être étoient trahis par le comte d'Acerra & par quelques-uns des pilotes, il les mit en désordre & bientôt la galere amirale, où

ANN. 1284.
Le prince de Salerne est fait prisonnier par les rebelles.

Ge. l. Ph. III.
p. 5 + 3.
Hist. de Sicil.
tom. 2. p. 208.

~~1284~~
 ANN. 1284. étoit le prince , fut entourée de toutes parts. Le jeune Charles se défendit avec un courage digne de sa haute naissance ; mais son vaisseau ayant été percé en plusieurs endroits par un nommé Pagan , l'un des plus habiles plongeurs de son tems , il fut obligé , pour éviter d'être submergé , de se rendre avec tous ceux qui l'accompagnoient. On dit qu'il perdit à cette occasion quarante-deux bâtimens , & que les Aragonnois fouillèrent leur victoire par le meurtre de deux cents seigneurs prisonniers , qui eurent la tête tranchée.

Les rebelles vainqueurs par-tout , étoient maîtres de la mer , où rien ne leur résistoit. Ils venoient de remporter un avantage considérable sur Guillaume Corneille , chargé de ravitailler Malthe , qui étoit menacée d'un siège. Il est vrai qu'ils ne purent l'empêcher de jeter des vivres dans la ville ; mais ils vinrent l'attaquer jusques dans le port. Les François acceptèrent le combat. L'action fut vive & meurtrière. La victoire balança quelque tems ; mais enfin la fuite de six galeres Provençales , qui

avoient été fort maltraitées, la détermina en faveur du parti Aragonnois. Corneille désespéré de se la voir arracher, ne consulte que son désespoir : il se précipite sur le vaisseau ennemi l'amiral, monte fierement à l'abordage, renverse tout ce qui se présente, assomme les uns, culbute les autres dans les eaux de la Méditerranée, & presque seul remplit tout de sang & de carnage. C'est en vain que le général Sicilien essaye d'arrêter ce lion furieux : Corneille d'un coup de lance lui perce le pied, qui demeure cloué au vaisseau, le fer s'étant détaché de l'instrument meurtrier. La douleur de la blessure redouble les forces de Roger Doria, il en arrache le fer, dont il tue le brave provençal. La mort du commandant décida de la bataille : tout le reste de la flotte fut mis en déroute : l'isle de Malthe se rendit : Mainfroi Lancea en eut le gouvernement. On fit couper les cheveux à tous les soldats de la garnison, c'étoit alors une marque d'infamie : on les mit ensuite aux galeres : les officiers furent ramenés en Sicile.

La fille de Mainfroi, Constance,

~~_____~~ reine d'Aragon, sçut profiter de la
 ANN. 1284. consternation que la prise du prince
 de Salerne avoit jettée dans l'armée
 Françoisse. Jusques-là elle avoit faite
 d'inutiles efforts pour retirer la prin-
 cesse Beatrix, sa sœur, des mains du
 roi de Sicile, à qui elle avoit été li-
 vrée après la bataille de Benevent: elle
 n'eut garde de manquer une si belle
 occasion de lui procurer la liberté.
 Aussi-tôt elle fait partir le malheureux
 Charles sur le même vaisseau qui l'a-
 voit amené en Sicile, avec ordre au
 capitaine de le conduire à la vûe de
 Naples. Celui-ci se présente devant le
 port, demande à parler à la princesse
 de Salerne, lui montre son époux sur
 le tillac, un bourreau à ses côtés ayant
 le sabre à la main, & lui déclare qu'il
 va lui trancher la tête, si elle ne
 lui remet Beatrix. Marie, c'est le nom
 de la princesse, fut effrayée d'un si
 triste spectacle: il ne lui vint pas même
 en pensée que la captivité de Beatrix
 étoit la sûreté de Charles: elle ordon-
 na sur le champ qu'on délivrât la pri-
 sonniere; ce qui fut exécuté. Mais les
 Aragonnois, peu sensibles à ses larmes
 & à ses cris, ne lui rendirent point

Gest. Ph. III.

ibid.

Hist. de Sicil.

p. 209, 210.

son mari : ils essayèrent même d'exciter le peuple à la révolte. Il y eut un grand soulèvement dans Naples : la populace cria : *meure Charles, vive Roger Doria*. Elle auroit secoué le joug, si les seigneurs n'eussent employé toute leur autorité pour arrêter le progrès du tumulte. On dit qu'au retour de la flotte qui ramenoit le prince captif, les habitans de Sorrento députerent au commandant quelques-uns de leurs magistrats, qui admis dans la galere amirale, s'adresserent à l'héritier du trône de Sicile, qu'ils prenoient pour le général de Dom Pedre, parce qu'il étoit richement vêtu, & lui dirent : *Seigneur, nous vous prions d'agréer ces présens que notre ville a l'honneur de vous offrir : plutôt à Dieu que vous fussiez maître du pere aussi bien que du fils*. Charles ne put s'empêcher de sourire du compliment : *Voilà, dit-il, des gens bien fideles au roi mon pere*. On le conduisit au château de Matagriton, où il fut chargé de chaînes. On prétend que la reine d'Aragon, pour éprouver sa constance, lui envoya annoncer un vendredi matin, qu'il eût à se préparer à la mort ; mais que loin

de paroître effrayé, il répondit avec
 ANN. 1284. la plus grande sérénité, qu'il étoit
 content de mourir le jour que le Sau-
 veur du monde étoit mort pour tous
 les hommes. La princesse touchée
 d'une fermeté si chrétienne & si héroï-
 que, lui fit dire qu'à l'exemple de Jé-
 sus-Christ, qui ce même jour avoit
 pardonné à ses ennemis, elle vouloit
 bien lui faire grace. Mais la haine des
 Siciliens, qui demandoient hautement
 sa mort, fit appréhender pour ses
 jours : on craignit de n'être pas tou-
 jours maître de son sort : il fut depuis
 transféré à Barcelone.

Le roi Charles cependant arrivoit
 ANN. 1285. avec une flotte de cinquante-cinq ga-
 Mort du ro leres, & trois galions chargés de sol-
 Charles. dats & de chevaux. Déjà il rasoit la
 Hist. de Si. il cote de Pise, lorsqu'il apprit la défaite
ibid. & la captivité de son fils. Or fût-il
 mort, s'écria-t-il dans le premier mou-
 vement, *puisque'il a faili notre mande-
 ment* : ce qui semble insinuer, contre
 le témoignage de Nangis, que l'ordre
 du monarque étoit réellement parvenu
 au prince de Salerne. Quelques autres
 assurent qu'il dit simplement, *que la
 perte d'un prêtre étoit aisée à réparer* :

peut être parce que le jeune Charles lui paroissoit trop minutieux dans sa dévotion ; chose à son gré peu séante dans un prince destiné à régner : peut-être aussi parce qu'il ne le voyoit qu'à regret prendre avec trop de vivacité les intérêts du clergé. Quoi qu'il en soit, il débarque à Naples, qu'il veut réduire en cendres, sur la nouvelle de l'émotion de cette malheureuse ville : il fallut tout le crédit du légat pour calmer sa colere. Cent cinquante des plus mutins furent pendus : il pardonna aux autres en considération de la noblesse qui avoit appaisé la sédition ; mais il fit entrer ses troupes dans la place, où il les laissa vivre quelque tems à discrétion. Il s'avança ensuite vers Reggio, pour délibérer avec le comte d'Artois sur le siège de Messine qu'il méditoit. La saison malheureusement étoit trop avancée : les Messinois d'ailleurs le menaçoient de faire mourir son fils, s'il mettoit le pied dans la Sicile : d'un autre côté Dom Pedre le flattoit de l'espérance de lui rendre ce prince : il fut encore le jouet de sa crédulité, & de la perfidie de l'Aragonnois. Dévoré d'ennuis : plongé dans une profonde

~~_____~~
 ANN. 1285. mélancolie , il étoit parti de Naples pour tirer vengeance de cette seconde trahison , lorsqu'il fut attaqué à Foggia d'une fièvre violente , qui l'enleva en peu de jours , dans la soixante-fixième année de son âge , la vingtième depuis son élévation sur le trône Sicilien , la huitième depuis l'acquisition du titre de roi de Jérusalem. Quelques-uns ont écrit qu'il s'étoit étranglé : horrible calomnie dépourvûe de toute vraisemblance. Quel que fût l'état de ses affaires , il étoit assurément capable de les rétablir , secondé sur-tout , comme il fut toujours , des forces du royaume de France , & soutenu de tout le crédit de Rome. On lit au contraire dans les histoires les plus fidèles , qu'en recevant le saint viatique , il témoigna une grande contrition , & dit avec un grand respect : *Sire Dieu , je crois vraiment que vous êtes mon Sauveur ; ainsi vous prie que vous ayez pitié de mon ame : c'est plus pour servir sainte église que pour mon profit , que je fis la proie du royaume de Sicile ; ainsi vous me pardonnerez mes péchés.*

Giov. Villan.
 l. 7. ch. 24. p.
 115.

Ses enfans & Charles eut de sa première femme
 sa sépulture. Beatrix , comtesse de Provence & de

Forcalquier, quatre fils & quatre filles, Louis ou Locis, qui mourut peu de jours après sa naissance; Charles, qui lui succéda au trône; Philippe, qui fut roi de Thessalonique du chef de sa femme, Isabelle de Ville-Hardouin, & décéda sans postérité; Robert, qui ne fut point marié; Blanche, femme de Robert III, comte de Flandres: Beatrix, épouse de Philippe de Courtenai, empereur titulaire de Constantinople; Isabelle, dont l'histoire ne dit rien; Marie, qui fut femme de Landislas IV. roi de Hongrie; mais il ne laissa point d'enfans de Marguerite de Bourgogne, comtesse de Tonnerre: qu'il avoit épousée en secondes noces. On enterra ses entrailles dans la grande église de Foggia: son corps repose dans la cathédrale de Naples^a: son cœur est aux Jacobins de la rue saint Jacques à Paris, où l'on voit cette épitaphe si simple, mais en même-tems si noble: *Li cœr du grand roi Charles, qui conquit la Sicile.*

ANN. 1285

^a On lui fit cette épitaphe:

Conditur hac parvâ Carolus rex primus in urnâ,

Parthenopes, Galli sanguinis altus honos:

Cui sceptrum & vitam fors abstulit invida, quando

Illius famam perdere non potuit.

ANN. 1285.

Son caract.
p. 128.

Ainsi mourut le fameux Charles d'Anjou, guerrier intrépide, actif, infatigable, dont les exploits firent tout à la fois l'étonnement & l'admiration de son siècle. Tout paroissoit grand en sa personne : il avoit la taille haute & belle, le tempérament fort & robuste, l'air grave, noble, majestueux, certain je ne sçais quoi enfin qui annonçoit un héros. Sa gloire seroit sans pareille, & sa vie l'une des plus brillantes dont il soit fait mention dans l'histoire, s'il eut été aussi généreux dans la victoire, que brave dans le combat, aussi prudent qu'heureux, aussi politique que sobre, chaste, pieux, libéral, magnifique. Mais le sang d'un ennemi qu'il redoutoit, lui coûtoit peu à répandre : le cri d'un peuple opprimé ne touchoit que faiblement son cœur : il ne connut, ni la modération dans la prospérité, ni les ménagemens dans la manière de gouverner : rigueur impitoyable, qui fut moins un effet de justice ou de politique, que de férocité & de barbarie. Adoré du soldat & de l'officier, qui le pleurerent amèrement, parce qu'il leur permettoit tout, il négligea de se faire aimer de ses sujets, qui se révolte-

rent, parce qu'il souffroit qu'ils fussent tyrannisés impunément. Telle fut la source des malheurs qui empoisonnerent ses dernières années: triste fruit de cette abominable maxime, qu'il importe peu d'être haï, pourvu que l'on soit craint. Naples lui doit sa splendeur & sa magnificence. C'est sous son règne & par ses soins qu'on vit s'élever ces hôtels superbes, ces jardins délicieux qui en font l'ornement. La forteresse qui fait sa sûreté, sous le nom si célèbre de Château-neuf, le reconnoît pour son fondateur: la tour de saint Vincent, qui lui sert de défense, passe aussi pour être son ouvrage. L'église de saint Dominique, celle de sainte Marie, annoncent encore de nos jours sa piété bienfaisante. Ce fut lui qui transporta le marché du milieu de la ville dans la grande place où il se tient aujourd'hui; lui qui établit cette cour souveraine, qu'on appelle *la vicairie de Naples*: lui enfin qui augmenta les privilèges de l'université, qu'il remplit de personnages célèbres par leur grand sçavoir: il y attira saint Thomas d'Aquin, à qui il donnoit une onced'or par mois. Il fut comte d'Anjou & du

ANN. 1285.

Hist. de Sicil.
p. 221.

Dan. rom. 42
p. 678, 79.

~~—————~~
 ANN. 1285. Maine par son apanage , comte de
 Provence & de Forcalquier , du chef
 de sa femme , roi de Sicile par con-
 quête , roi de Jérusalem par acqui-
 sition , chef d'une postérité qu'on vit
 dans la suite sur le trône de Hongrie ,
 & sur celui de Pologne.

Le comte L'héritier de la couronne de Sicile
 d'Artois est étoit toujours dans les fers. Charles ,
 nommé ré- en mourant , avoit laissé la régence au
 gen du ro- comte Robert d'Artois , son neveu. Le
 yaume de Si- pape confirma cette disposition : mais
 cile.

Rain. 135. pointement par an. Il ordonne qu'ils
 n°. 6. exerceront en commun leur autorité ;
 qu'il reconnoîtront la tenir de l'église
 Romaine ; qu'elle durera autant que
 la captivité du roi Charles II ; enfin
 qu'on pourra appeller des régens au
 saint siége. Ce fut le dernier acte de
 souveraineté de Martin IV : il mourut
 subitement dans une si grande répu-
 tation de piété , que plusieurs malades

Gest. Ph. III.
 P. 544. ont crû être guéris à son tombeau. On
 dit qu'il haïssoit tellement les Ro-
 mains , qu'un de ses souhaits étoit
 qu'ils fussent tous grenouilles ou petits

Calvisius cité
 par M. Cha-
 lon. hist. de
 France. t. 1.
 p. 414.

poissons , & lui une cigone , pour pouvoir les dévorer : chose peu croyable d'un pape , que les histoires de ce tems-là représentent comme un saint. Il eut pour successeur Jacques Savelli , noble Romain , qui suivit scrupuleusement ses maximes. Il étoit à peine sur le trône pontifical , sous le nom d'Honorius IV , qu'il accorda au roi Philippe les decimes des diocèses de Lieges , de Metz , de Verdun & de Basle , l'exhortant à presser vivement un armement , qu'on espéroit devoir être le salut de la maison d'Anjou.

ANN. 1285

Philippe y étoit excité par un intérêt plus cher encore. Il s'agissoit de mettre le comte de Valois son fils en état de profiter de la donation qui lui avoit été faite de la couronne d'Aragon. Il ne négligea rien pour assurer le succès de cette expedition. Il avoit fait équiper une puissante flotte en divers ports de la Méditerranée , à Gênes , à Marseille , à Aigues-Mortes , à Narbonne , où l'on avoit embarqué une grande quantité de vivres. Aussitôt il va prendre l'oriflamme à saint Denis , & se met en marche , suivi de la reine & de toutes les dames de la

Le roi Philippe se met en marche pour l'expédition d'Aragon.
Gest. Phil. III
ibid:

~~Ann. 1285.~~ cour, qui vouloient gagner les indulgences de la croisade, du prince Philippe qui venoit d'épouser l'héritière de Navarre, du comte Charles de Valois, qu'il espéroit mettre en possession du trône Aragonnois, de Jean Cholet, cardinal-légat, & de la principale noblesse de France. D'abord il se rend à Toulouse, ensuite à Avignon & dans le Lauragais, puis à Carcassonne, où il laisse toutes les femmes; enfin à Narbonne, où il fit une entrée superbe. Ce fut là que son armée le joignit : elle étoit composée de tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans le royaume. Quelques-uns la font monter à cent mille hommes d'infanterie, & vingt mille de cavalerie : quelques-autres prétendent qu'elle étoit forte de trois cents mille hommes, tant à pied qu'à cheval. Quant à la flotte, on assure qu'elle étoit de cent cinquante galères & d'un nombre encore plus grand de vaisseaux de charge. L'ordre fut donné de marcher en bataille vers le Roussillon.

Le monarque se préparoit à suivre ; lorsque le roi de Majorque, frère de Dom Pedre, vint le trouver à Narbonne.

bonne. Ce prince, maître du Roussillon, pays limitrophe de la France & de l'Aragon, pouvoit faire beaucoup de bien, ou beaucoup de mal aux deux puissances belligérantes : toutes deux s'empressèrent de l'attirer dans leur parti. Philippe lui envoya le cardinal Cholet avec le sénéchal de Toulouse, pour lui demander passage par ses états. Ils sçurent si bien ménager son esprit, que non-seulement il accorda ce qu'on lui demandoit, mais qu'il entra dans la ligue de Paris & de Rome contre son frere. Dom Pedre, désespéré d'un événement qu'il ne croyoit pas même devoir soupçonner, quitte la Sicile, dont il laisse le gouvernement à la reine Constance, vogue à pleines voiles vers la Catalogne, & donne tous les ordres nécessaires, tant pour mettre ses places en état de défense, que pour rendre les gorges des Pyrénées inaccessibles. Aussi-tôt il fait sommer le roi de Majorque de le secourir comme son vassal, & lui demande une entrevûe, moins pour traiter de leurs intérêts communs, que pour s'assurer de sa personne. Dom Jayme refusa l'un & l'autre.

ANN. 1285.

Hist. de Lang.
tom. 4. p. 43.

ANN. 1285. tre. Il connoissoit toute la perfidie de l'Aragonnois : il étoit d'ailleurs outré qu'on l'eût forcé à faire hommage pour des domaines qu'il devoit tenir en toute souveraineté. Il répondit qu'étant également vassal du roi de France, il se trouveroit le premier exposé au ressentiment de ce prince , qui ne manqueroit pas de saisir les terres qu'il tenoit de lui , s'il faisoit aucune démarche contraire à ses intérêts. Dom Pedre alors résolut de joindre la force à la ruse, pour l'exécution de son dessein. Il part avec des troupes d'élite, s'avance dans le Roussillon , entre à l'improviste dans Perpignan , surprend le roi de Majorque dans son palais, le fait arrêter avec toute sa famille, & s'empare de tous ses trésors. Heureusement le prisonnier trouva moyen de s'échaper la nuit par un conduit souterrain ; mais il fut obligé de laisser sa femme & ses quatre fils dans les fers. Un chevalier de Carcassone , nommé Villar, eut le bonheur de les enlever quelque tems après , & de les amener au camp François. Dom Jayme , pour sûreté de ses promesses, les donna en ôtage au roi , qui les fit conduire à Paris.

Telle étoit la situation des affaires , lorsque le roi de Majorque vint au-devant du monarque François à Narbonne. Ils allèrent ensemble à Perpignan , qui d'abord parut vouloir se défendre , qui ouvrit enfin ses portes , & promit de fournir une certaine quantité de vivres aux troupes. On s'avança ensuite dans le Roussillon , dont les principales forteresses se soumirent , & reçurent garnison François. Elne , grande cité sur le Teck , essaya de faire résistance : elle fut prise d'assaut , ses habitans passés au fil de l'épée , les biens abandonnés au pillage , les édifices & les murs ruinés de fond en comble : châtiment , dit Nangis , justement ordonné par le légat contre un peuple insensé , qui mettant son appui sur un foible roseau , tel que Dom Pedre d'Aragon , roi excommunié , avoit méprisé le commandement de la sainte église & de ses ministres. Tant il est vrai que le propre de la superstition est d'étouffer jusqu'aux sentimens de l'humanité!

La difficulté étoit de forcer le passage des Pyrénées. On résolut de le tenter par le cou de Panissars , l'anique

Sij

Gesta Phil.
III. 2 545.

Il force le passage des Pyrénées.
Ibid.

~~chemin praticable pour entrer du~~
 ANN. 1285. Roussillon dans la Catalogne : mais les ennemis l'avoient tellement embarassé de pierres & de tonneaux remplis de fable , que Philippe désespérant de l'emporter , retourna sur ses pas , & vint camper aux environs de Colioure. Déjà il méditoit d'abandonner son entreprise , lorsque l'abbé & les religieux du monastere de saint André de Suréda auprès d'Argelez , vinrent le trouver , & lui offrirent de conduire son armée par le cou de la Mançana. Tous étoient François , ou natifs du Toulousain. Ils connoissoient parfaitement la nature du lieu , qui n'étoit gardé que foiblement , parce qu'on le croyoit inaccessible : on prit confiance en eux. Aussi-tôt le roi détacha le comte d'Armagnac & le sénéchal de Toulouse avec mille chevaliers , & deux mille , tant sergens que pionniers , qui sous la conduite des moines firent tant de diligence , qu'enfin ils gagnèrent le haut de la montagne. Elle n'étoit défendue que par cinquante chevaliers sous les ordres du comte d'Ampurias. Ils furent mis en fuite , ou taillés en pièces. C'est ainsi qu'un an-

Murtan. c.
 21. G. f.

cien historien raconte ce fait. Nangis
 au contraire prétend que ce fut le bâ- ANN. 1285.
 tard de Roussillon , qui montra ce Gest. Phil. III
 passage, & qui conduisit le détache- P. 545.
 ment. Bien-tôt les travailleurs eurent
 suffisamment élargi le chemin : toute
 l'armée y passa le vingtième de Juin.
 Ce fut en vain que Dom Pedre essaya
 de débûsquer les vainqueurs de quel-
 ques postes dont ils s'étoient assurés ;
 il fut forcé de se retirer , & d'aban-
 donner tentes , bagages , vivres &
 munitions , qui devinrent la proie
 des François.

Le roi s'arrêta pendant trois jours
 sur le haut de la montagne de la
 Mançana , pour y faire reposer ses
 troupes. Il descend ensuite dans la
 pleine du Lampourdan , assure la com-
 munication de son armée avec sa
 flotte , qui sous les ordres de l'amiral
 Guillaume de Lodève , s'étoit emparée
 du port de Roses , & vint mettre le
 siège devant Peiralade , qui bien-tôt
 fut obligée de se rendre. Figueire ,
 Castillon , & presque toutes les places
 du pays jusqu'à Besalu , imiterent cet
 exemple , & subirent le joug des croi-
 sés , si cependant on peut donner ce

~~Ann. 1285.~~
 ANN. 1285. *Gesta Comit. Barcin. p. 566. 569.* nom à des soldats effrénés, qui contents d'arborer la croix sur leurs habits, commettoient des désordres, que des payens auroient honte d'avouer. Ils profanoient les églises par l'effusion du sang & par d'horribles impuretés. Ils violoit les religieuses, emportoient les vases sacrés, les croix, les images, les livres, les ornemens des temples, les vendoient sacrilégement, dépendoient les cloches, les brisoient ou les trafiquoient. Tels furent leurs excès pendant toute la campagne, si l'on en croit l'histoire des comtes de Barcelone. Ils prétendoient néanmoins gagner l'indulgence de la croisade : ils étoient si jaloux de cette faveur, que ceux qui ne pouvoient tirer des flèches, ou employer d'autres armes, prenoient des pierres, & disoient : Je jette cette pierre contre Pierre d'Aragon, pour mériter les pardons de Rome. Si ce récit n'est point exagéré, il donne une étrange idée des mœurs de ce siècle, où l'on croyoit obtenir la rémission de ses péchés par des horreurs que toutes les loix condamnent.

Il a siége & prend Girone. Le roi s'avança ensuite vers Girone, qu'il investit la veille de saint Pierre :

& de saint Paul. C'étoit une ville très-forte, que sa situation parmi des rochers d'un très-difficile accès faisoit regarder comme imprenable. Dom Pedre y avoit mis une nombreuse garnison, sous le commandement d'un brave chevalier, nommé Raymond Folch, vicomte de Cardonne: la défense fut vigoureuse, & le siège aussi long que meurtrier. Les bourgeois ne cessoient nuit & jour de lancer des flèches & des grosses pierres contre les assiégeans, qui tenterent inutilement plusieurs assauts, où ils perdirent beaucoup de monde. Philippe, pour épargner le sang du soldat, eut recours aux machines que l'art de la guerre avoit alors inventées. Il fit préparer un *Engin*, pour fapper & détruire les murs de la cité. Déjà le terrible instrument avoit pénétré fort avant sous la terre, lorsque les assiégés, à la faveur de la nuit, firent une sortie, mirent le feu au fatal ouvrage destiné à renverser leurs remparts, & le réduisirent en cendres *avec celui qui l'avoit fait, afin qu'il n'en fût jamais un autre*^a.

ANN. 1285.

Gest. Phil. III
p. 545.
Chron. de Fr.
tom. 2. c. 42.

^a Il paroît qu'en cette occasion le P. Daniel n'a pas rendu exactement la pensée des anciens auteurs. Il dit

~~Quand le roi le sut, il en fut si~~
 ANN. 1285. courroucé, qu'il jura de ne point retourner en France, qu'il ne se fût rendu maître de la place, ou par assaut, ou par capitulation : serment téméraire, imprudent, peu digne enfin d'un roi, dont le premier devoir est de sacrifier sa propre gloire à l'innocence de ses peuples.

La difficulté du siège ne venoit pas seulement de la part des habitans, qui se défendoient avec une vigueur in-

(tom. 4. p. 684, 85.) que la mine étoit fort avancée, lorsqu'on s'en aperçut dans la ville; qu'aussi-tôt on contremina; que bien-tôt on rencontra les mineurs, qui furent étouffés dans la mine avec l'ingénieur. 1°. L'historien qu'il cite (*Nicol. Spic.*) ne fait aucune mention de mine, mais de machines que le roi fit élever pour battre la ville, & que Raymond Folch brûla ou détruisit dans une sortie qu'il fit pendant la nuit. 2°. Nangis. en décrivant les particularités de ce siège, parle simplement d'un Engin qu'on introduisit fort avant sous terre: *Quod ingenium cum per longum sub terra spatium transmississent* : d'une sortie des assiégés pour prendre les travailleurs par derrière: *Quidam ex civibus nocte quadam de urbe egressi* : enfin d'un feu qui fut mis à la machine, sans doute à l'entrée de la cavité souterraine; ce qui étouffa l'ingénieur qui la conduisoit, qui d'ailleurs ne pouvoit éviter de périr, ou par les flammes qu'il falloit traverser pour se sauver, ou par l'épée de l'ennemi qui l'attendoit au passage: *Combusserunt ingenium, & magistrum qui illud fecerat, suffocarunt*. On ne voit là, ni contremine, ni mineurs rencontrés. La Chronique de France s'explique là dessus de même que Nangis.

croyable , mais encore du côté de Dom Pedre , qui ne cessoit de harceler les François par de fréquentes escarmouches. Les croisés tiroient leurs vivres du port de Roses. Chaque jour ils étoient obligés d'envoyer divers détachemens pour les faire conduire en sûreté au camp. L'Aragonnois instruit que le jour de l'Assomption il devoit leur venir un convoi considérable , résolut de marcher en personne pour l'enlever. Ils s'avance la veille avec quatre cents chevaux & deux mille fantassins , & se met en embuscade entre Bagnuls & Girone. On en eut avis par un espion. Philippe ordonna au connétable Raoul de Nesle de prendre cinq cents cavaliers d'élite , & d'aller attaquer le monarque Espagnol jusques dans l'endroit où il se tenoit caché. Don Pedre le reçut avec beaucoup d'intrépidité : l'action fut vive & meurtrière : enfin les Aragonnois furent enfoncés de tous côtés : leur roi blessé , dit-on , d'un coup de lance au visage , manqua d'être pris. Déjà un François avoit saisi la bride de son cheval ; mais il eut assez de présence d'esprit pour couper les rênes ,

qui restèrent entre les mains du croisé.
 ANN. 1285. Cette précaution & une fuite précipitée furent le salut du prince, qui, suivant Nangis, mourut quelques jours après de sa blessure. Ce sont autant d'erreurs, si l'on en croit les Espagnols, qui le représentent quelque tems après à la tête de son armée, donnant avec vigueur sur l'arrière-garde des François, lorsqu'ils fortirent de la Catalogne. Il est d'ailleurs certain qu'il ne mourut que le onze de Novembre, c'est-à-dire, environ trois mois depuis ce fameux combat. Il paroît du moins incontestable qu'il fut défait en cette occasion, & que les François perdirent très-peu de monde.

Cette victoire néanmoins, quelque glorieuse qu'elle fût, n'étoit point décisive. Le siège duroit depuis deux mois sans beaucoup de succès. Le comble du malheur fut que les chaleurs excessives de la saison produisirent une quantité prodigieuse de mouches venimeuses qui attaquoient les chevaux, & les faisoient mourir. L'infection se mit dans le camp où elle causa une maladie épidémique,

Hist. de Lang.
tom. 4. no. 7.
 p. 545.

qui fit périr beaucoup de monde. Les Catalans attribuent cette calamité à une punition divine des profanations des Croisés , qui après avoir ruiné l'église de saint Felix , couperent en petites parties les reliques de plusieurs Saints , principalement le corps de saint Narcisse , que Girone révéroit comme son patron : ils crurent avoir vû sortir ces insectes du tombeau de leur saint protecteur. Quoi qu'il en soit , le Monarque commençoit à désespérer de réussir dans son entreprise , lorsque le comte de Foix & Raymond-Roger de Pailhas lui demanderent permission d'entrer dans la Place pour négocier avec le Gouverneur , qui étoit leur parent. Ils sçurent , dit-on , si bien ménager son esprit , qu'ils l'engagerent à capituler. Il paroît cependant que les conditions du traité furent plus honorables que la situation de ses affaires ne sembloit promettre. Il manquoit de vivres , & la garnison étoit sur le point de périr de faim ; ce qui fit soupçonner , ou que les deux ministres trahis-

ANN. 1285.
Nic. Special.
l. 2, c. 1. apud
Murat t. 10,
p. 947.

Gesta. Ph. III,
p. 547.

qui ne donne pas une grande idée de leur sagacité. Mais dans l'état où se trouvoit l'armée, on s'estimoit encore trop heureux de se voir maître du plus ferme rempart de la Catalogne. La joie d'un événement si inespéré ne permit pas trop de réfléchir sur la conduite des deux Comtes, qui paroissent du moins avoir eu plus d'égard aux intérêts de leur parent, qu'à ceux de leur Souverain. Ce fut le 7 de Septembre que le Roi fit son entrée dans Girone. Il y établit pour Gouverneur Eustache de Beaumarchais, sénéchal de Toulouse, avec une garnison de douze cents chevaliers & de cinq mille fantassins.

On croit que ce fut durant le siège, ou au plus tard immédiatement après la prise de Girone, que le Roi arma chevalier le Prince Philippe son fils aîné. On voit des lettres dattées du jeudi avant la fête de saint Matthieu, par lesquelles Pierre, doyen de saint Martin de Tours, & *clerc du roi de France*, somme le sénéchal de Carcassonne de contraindre les Clercs mariés, ou même non mariés, mais négocians, à contribuer à la taille im-

MT. Colb.
A. 2275.

posée sur les villes pour le secours qu'elles devoient au roi , à cause de la milice de l'héritier présomptif de la couronne. Les uns & les autres firent difficulté de payer : il y eut ordre d'y forcer les premiers sous les peines de droit : quant aux seconds, il fut dit qu'on les feroit sommer par leurs évêques , ou d'abandonner le commerce & les arts mécaniques, ou de renoncer au privilège clérICAL ; ce qui prouve qu'alors les ecclésiastiques étoient exempts de tailles , non-seulement pour leur personnes , mais encore pour leurs biens. Quelques abbés, tels que ceux de Pamiers & d'Alet, prétendirent que leurs vassaux n'étoient pas tenus à cette contribution. On leur fit restituer ce qu'on avoit levé sur leurs sujets : il fut décidé qu'il n'y avoit que les hommes immédiats du monarque , qui dussent être soumis à ce tribut.

Les maladies continuoient à désoler l'armée , & chaque jour la mort moissonnoit un grand nombre d'officiers & de soldats. C'est ce qui déterminâ le roi à repasser les Pyrénées , pour aller hiverner dans la province où il seroit

ANN. 1285.

Hist. de Lang.
t. 4. p. 82.

Il repasse les Pyrénées, & meurt à Perpignan.

Gest. Ph. III.
p. 547, 548.

ANN. 1285.

plus à portée de recommencer la guerre au printems suivant. Mais avant que de décamper, il permit à une grande partie de sa flotte de retourner en France : imprudence qui eut des suites funestes. Le détachement qui s'en fit, ne tarda point d'être attaqué par l'amiral de Barcelonne, nommé Marquet, qui étoit de beaucoup supérieur en forces. Le combat fut sanglant. Les François, battus de tous côtés, perdirent trente vaisseaux. Ceux qui étoient demeurés au port de Roses, sous le commandement d'Enguerrand de Bailleul, qui faisoit alors la fonction d'amiral, n'eurent pas un sort plus heureux. Tout l'équipage n'étoit occupé que de fêtes & de divertissemens, lorsque tout à coup on vit paroître l'amiral de Sicile, qui secondé des peuples de la côte, fondit sur la flotte abandonnée, & la ruina entierement. Bailleul fut pris, & ne recouvra la liberté qu'après avoir payé une grosse rançon. Aubert de Longueval, chevalier d'une grande réputation de valeur & de *courtoisie*, expira percé de mille coups. On accusa le maréchal d'Harcourt, qui ne l'aimoit pas, de l'avoir laissé

périr, pouvant le fecourir, s'il avoit voulu. Les François outrés de la trahison des habitans de Roses, s'en vengerent sur cette malheureuse ville; qu'ils réduisirent en cendres: foible dédommagement, qui ne leur rendoit, ni leurs galeres, ni tant de braves compagnons que les Catalans avoient immolés à leur haine pour la nation.

ANN. 1285.

Ce cruel échec hâta la retraite du monarque, qui craignoit que ne recevant plus de vivres par la mer, les Croisés ne vinssent à périr par la famine. Aussi-tôt il donne ses ordres pour décamper, s'avance dans le Lampourdan, & établit son quartier à Villeneuve, à un quart de lieue de Castillon. Ce qu'il avoit prévu ne manqua pas d'arriver: bien-tôt l'armée éprouva toutes les horreurs de la disette. Les pluies qui survinrent, causerent de nouvelles difficultés. Les chemins devinrent impraticables, sur-tout pour les équipages. Les Aragonnois d'un autre côté ne cessoient de harceler ces troupes désolées. Ils s'étoient saisis de nouveau du pas de la Cluse & du col de Pamissars; ils firent périr beaucoup de monde, & s'emparerent de presque

Ibida

tout le bagage. Pour comble de mal-
 ANN. 1285. heur, le roi fut lui-même attaqué de
 la maladie qui faisoit tant de ravages
 dans son camp : on fut obligé de le
 mettre dans une litiere. Enfin il fran-
 chit le passage, & gagna Perpignan,
 où la violence du mal le força de s'ar-
 rêter. Il fit son testament *en bon chré-*
tien, reçut le saint viatique avec tous
 les sentimens de la plus tendre dévo-
 tion, & mourut le cinquieme d'octo-
 bre, dans la quarante-unieme année
 de son âge, & la seizieme de son regne.
 Le roi de Majorque, qui ne l'avoit
 point quitté depuis leur entrevûe à
 Narbonne, lui fit faire des obseques
 magnifiques. On sépara du corps les
 chairs, qui furent inhumées dans la
 cathédrale de Narbonne, où l'on voit
 encore son tombeau en marbre blanc,
 ouvrage ordonné par le roi Philippe
 le Bel, qui fonda un anniversaire pour
 le repos de l'ame de son pere, moyen-
 nant vingt livres de rente qu'il assigna
 sur les domaines de la sénéchaussée de
 Carcassonne. On transporta depuis ce
 superbe mausolée de l'ancienne église
 dans la nouvelle. Les ossemens furent
 transférés à saint Denis, les entrailles

Hist. de Lang.
tom. 4, p. 52.

enterrées à l'abbaye de la Noë, ordre de Cîteaux, en Normandie, & le cœur déposé dans l'église de S. Jacques des freres Prêcheurs de Paris. Ces bons religieux avoient demandé cette grace avec beaucoup d'instance, & le nouveau monarque la leur avoit accordée *très-imprudemment* : les moines de S. Denis y formerent opposition, mais le roi fut inflexible, & les Jacobins l'emportèrent. On s'assembla à cette occasion en Sorbonne, pour examiner le droit des uns & des autres. Les docteurs, après une délibération très-sérieuse, décidèrent gravement, que le roi n'avoit pû donner, ni les Bénédictins céder, ni les freres Prêcheurs retenir le cœur du feu roi, sans une dispense expresse du souverain pontife. On riroit d'une si ridicule décision dans un siècle éclairé, où de pareilles bagatelles ne passent point pour des matieres de religion. Elle fit toutefois impression alors : cependant l'autorité du prince prévalut.

ANN. 1285.

Gest. Ph. III.
Ibid.

Le roi Philippe III fut marié deux fois. Il eut de sa premiere femme, Isabelle d'Aragon, Louis, qui fut empoisonné ; Philippe, surnommé le Bel,

~~_____~~
 ANN. 1285. qui lui succéda ; Charles , comte de Valois , qui forma la première branche collatérale de nos rois ; Robert , qui mourut en bas âge. Il laissa de Marie de Brabant , sa seconde épouse , Louis comte d'Evreux , souche des comtes d'Evreux , rois de Navarre ; Marguerite , qui fut mariée au roi d'Angleterre , Edouard I ; & Blanche , qui épousa Rodolphe duc d'Autriche , fils aîné de l'empereur Albert I. Le domaine de la couronne fut augmenté sous son règne du comté de Toulouse , du Port de Harfleur , de quelques autres terres du Bailliage de Caux , & de la Baronie de Montmorillon en Poitou , avec la forêt de Chavignî.

Son éloge

Gest. Ph. III.

p. 516. Frag.

de eod. p. 549.

Tous les historiens contemporains de ce prince remarquent comme une chose extraordinaire , qu'il n'avoit aucune connoissance des lettres : ce qui prouve qu'alors il étoit rare de trouver des rois qui n'eussent aucune teinture des sciences. On a vû sous le règne précédent , que saint Louis y fit des progrès considérables pour son siècle. Il ne négligea rien pour l'éducation de ses enfans , à qui il donna tout ce que la France avoit de plus habiles maîtres :

sans doute que Philippe avoit peu de disposition à profiter de leurs leçons , ANN. 1285. peut-être trop abstraites, suivant le goût de ce tems. Du reste il hérita de son pere toutes les qualités qui rendent un prince cher à ses sujets , sur-tout une grande piété, qu'il porta jusqu'aux plus grandes austérités. On dit que depuis la mort d'Isabelle jusqu'à son second mariage avec Marie de Brabant , il ne quitta point le cilice , qu'il revêtoit même sous sa cuirasse. *On l'eût prit à son abstinence plutôt pour un moine , que pour un roi ou un chevalier : c'étoit un éloge dans ce tems-là.* Il fut vaillant, bon, généreux, libéral , mais simple & trop aisé à tromper. Il aimoit la justice & l'ordre. Sans affecter la tyrannie , il sçut maintenir avec fermeté les droits incontestables de sa couronne ; ce qui parut sur-tout à l'égard d'Edouard I, roi d'Angleterre. Ce prince , vassal de la France pour le duché d'Aquitaine , ne datoit ses chartes , ou ne permettoit de dater celles de cette Province, que des années de son regne , sans faire aucune mention de celui du roi son souverain. Il reçut un ordre exprès du

*Duch. t. 52
p. 52.*

ANN. 1285.

*Rymer. act.
publ. tom. 2,
p. 108,*

monarque de se conformer là-dessus à l'ancien usage du royaume. Ce fut en vain qu'il voulut s'autoriser de l'exemple de Raymond VII & d'Alfonse son successeur, comtes de Toulouse. Le roi fut inébranlable. Il fallut que l'Anglois se foudât. Si Philippe ne fut pas heureux dans ses expéditions militaires, qu'il ne soutint pas toujours avec cette constance qui seule les couronne, il eut du moins l'avantage de mettre l'abondance dans ses états par une paix qui ne fut troublée que par la révolte momentanée du comte de Foix, & de faire le bonheur de ses sujets par la manutention des loix, sans aucune vexation d'impôts : aussi fut-il également regretté du peuple & des grands, qu'il gouverna toujours avec autant de douceur que d'autorité. On l'accuse d'avoir trop aimé l'argent. Il avoit fait arrêter plusieurs usuriers, qu'il relâcha quelques jours après pour une somme considérable : c'étoit les avertir de faire de plus grands larcins, afin que le gain fût plus grand de part & d'autre. On remarque que ses liaisons avec Rome ne servirent qu'à affoiblir sa puissance, loin de l'augmenter. Moins

sage que son pere, il reçut pour son fils une couronne qu'il ne devoit point accepter, parce qu'on ne pouvoit la lui donner : c'étoit autoriser des prétentions qui manquerent d'être funestes à son successeur. On ignore ce qui l'a fait surnommer le *Hardi*. L'histoire de son regne ne fournit aucune preuve d'une hardiesse extraordinaire, sinon qu'après la mort de saint Louis, il ne fut point épouvanté de la triste situation de son armée dans une terre étrangère, au milieu d'un peuple barbare, dont la bravoure animée par la haine, & soutenue par le nombre, paroissoit extrêmement à craindre : d'ailleurs ce surnom lui convient assez peu.

On prétend que sous le regne de Philippe (l'an 1275 ou 1276) il se tint une assemblée solemnelle à Montpellier, où tous les princes chrétiens convinrent par eux, ou leur ambassadeurs, que le domaine de leur couronne seroit inaliénable, & que les choses qui en auroient été démembrées, y seroient réunies : mais il est aisé de voir que cette prétendue convention est une fable. 1°. Où est la charte de ce fameux arrêté? Les prin-

ANN. 1285.

Ce que l'on doit penser d'une assemblée qu'on prétend tenue à Montpellier, où tous les princes chrétiens conviennent que leurs domaines sont inaliénables.

Laur. ord. t. 1. préf. p. 39, 40.

Hist. de Lang. t. 4. p. 22.

ces chrétiens qui regnoient alors ;
 ANN. 1285. étoient , à Constantinople Michel Paléologue , en Allemagne Rodolphe I , en France Philippe le Hardi , en Angleterre Edouard I , en Castille Alfonse X , en Ecosse Alexandre III , en Danemark Eric VIII , en Pologne Boleslas V , en Hongrie Ladislas IV , en Aragon Jayme I , en Bohême Premislas II ou Ottocare , en Sicile Charles I , à Jérusalem Hugues III : or dans les histoires de tous ces royaumes , on ne trouve rien sur ce fait , d'ailleurs si intéressant : on doit donc le regarder comme chimérique. 2^o. On voit dans ce même tems , ou peu d'années après , ces mêmes princes ou leurs successeurs , disposer de leurs domaines avec une facilité , qui prouve bien qu'ils n'étoient nullement persuadés de la maxime qu'on leur fait établir. Ici , c'est Rodolphe I , qui donne Bologne au pape , avec tout le pays qui en dépend : là . c'est Alfonse X , qui dans son code nommé *las fiere partidas* , déclare que le monarque Castillan peut *aliéner* les fonds domaniaux de sa couronne , & qu'en cela même il a plus d'autorité que l'empereur , qui ne le peut pas ; en

France c'est Philippe le Bel, qui fait de si grandes largesses de ses biens qu'on suppose inaliénables, que ses successeurs sont obligés de les révoquer : conduite bien opposée au prétendu décret de ce grand conseil des rois de l'Europe : c'est donc une anecdote très-apocryphe. Ce n'est qu'insensiblement, & après de longues réflexions, que nos monarques ont enfin reconnu la vérité du grand principe, qui les met dans une heureuse impuissance d'aliéner leur domaine : principe que le jurisconsulte Azon, qui fut maître d'Accurse, avoit établi comme incontestable long-tems avant cette fabuleuse assemblée.

C'est sous ce regne que furent données, en faveur de Raoul l'orfèvre, les premières lettres d'ennoblissement. De tout tems il y eut dans la monarchie françoise deux ordres de citoyens ingénus, celui des nobles, & celui des hommes simplement libres. On les trouve clairement désignés dans les amendes que la loi salique exige pour la mort d'un Antrustion, & pour zelle d'un simple Franc. La première est de six cents sous, la seconde de deux cents : ce

Premières
lettres d'en-
noblissement

Dom. Bou-
quet, tom. 4.
pag. 147.

ANN. 1285.

Loiseau des
Ord. de nobl.
ch. 4. p. 25.
c. 5. p. 31.

qui prouve invinciblement que même sous la première race tous les Francs n'étoient pas d'une condition égale. Mais alors la naissance seule donnoit la noblesse : depuis il fut convenu que la possession d'un fief ennoblirait à la troisième génération. Un nouvel ordre de choses s'éleva sous Philippe le Hardi. Le prince établi de Dieu pour être le distributeur des graces, fit usage de cette glorieuse prérogative, en honorant du titre de noble celui qu'il voulut : prérogative réservée au seul souverain : la loi de l'état ne l'accordoit pas même à ceux qui jouissoient des droits régaliens. On voit (en 1280) un arrêt du parlement, qui prononce *que le comte de Flandres ne peut, ni ne doit faire un noble d'un vilain, sans l'autorité du roi*. Ce qu'il y a de plus remarquable dans les lettres d'ennoblissement, est qu'elles exigent en même tems une finance pour le monarque, qui doit être indemnisé des subsides dont la lignée du nouveau noble est affranchie, & une aumône pour le peuple, qui se trouve surchargé par cette exemption. C'est la chambre des comptes qui décide de toutes les deux. Le
roi

roi peut remettre l'une & l'autre : mais il le fait rarement pour l'aumône, parce qu'elle regarde les pauvres. On ne doit pas oublier ici la réflexion d'un célèbre jurisconsulte. Toutefois, dit-il, à bien entendre, cette abolition de roture n'est qu'une effaçure, dont la marque demeure : elle semble même plutôt une fiction qu'une vérité, le prince ne pouvant par effet réduire l'être ou non être. C'est pourquoi nous sommes si curieux en France de cacher le commencement de notre noblesse, afin de la faire remonter à cette première espèce de gentillesse ou générosité immémoriale, qui seule constituoit autrefois les nobles. Budée rapporte qu'en plusieurs lieux on ne tient pour vraiment noble que l'arrière-fils de celui qui a été ennobli.

On vit fleurir ou mourir dans le même tems plusieurs personnages célèbres par leur sçavoir, ou par leur piété, quelques-uns par tous les deux ensemble. On donne le premier rang pour l'érudition au fameux Albert le Grand, à qui l'on attribue l'invention d'un grand nombre de machines très-ingénieuses, entr'autres d'une tête parlante, ou selon quelques-uns, d'une

ANN. 1285.

Hommes illustres qui ont fleuri ou sont morts sous le regne de Philippe.

ANN. 1285. figure parfaitement semblable à l'homme, que saint Thomas brisa d'un coup de pied, parce qu'elle l'importunoit par son trop grand caquet. Sur quoi l'on fait dire tranquillement au philosophe artiste : *Frere Thomas est un homme étrange : il détruit en une minute un ouvrage qui m'a coûté trente ans de travail :* anecdote très-incertaine, pour ne pas dire fabuleuse. Albert fut d'abord simple religieux Jacobin, ensuite provincial de son ordre, puis évêque de Ratisbonne : bien-tôt dégouté de cette dignité, il rentra dans son cloître, pour pouvoir se livrer entierement à l'étude. On a de lui vingt & un volumes *in-fol.* recueil imprimé à Lyon en 1651. Ce sont des commentaires aussi prolixes qu'ennuyeux sur la philosophie d'Aristote, sur l'Écriture-sainte, sur S. Denis l'Aréopagite, sur le Maître des sentences, une somme de théologie, des sermons, & quelques autres traités de doctrine & de piété. On y reconnoît l'esprit de son siècle, peu de gout dans la maniere d'écrire & de penser, peu de solidité dans le raisonnement. Souvent il établit pour principe des propositions qui ne sont ni évidentes par

M. Fleury
his. Eccles. t.
22. p. 332. 33.

opérations, de la béatitude des trois personnes divines, de leurs relations, enfin de Dieu considéré comme créateur & conservateur : dans la seconde il traite du mouvement de la créature raisonnable vers Dieu, de sa dernière fin, des vertus & des vices en général, ensuite des vertus théologiques & morales : la troisième roule sur l'incarnation de Jésus-Christ, & sur les sacrements, seuls moyens de parvenir à Dieu. On y trouve un génie vaste & profond, beaucoup de jugement, de clarté, de précision, mais en même-tems un peu trop de sécheresse : défaut ordinaire de son siècle, où l'on donnoit tout au raisonnement, rien ou presque rien au sentiment. Il étudioit avec tant d'application, qu'il lui arrivoit souvent d'oublier où il étoit. On raconte que mangeant un jour avec S. Louis, il frappa sur la table, & dit dans une espèce d'enthousiasme : *Voilà qui est concluant contre l'herésie de Manès.* Le prieur étoit du repas. Éffrayé de l'indécence, il le tire par la robe, & l'avertit qu'il est à la table du roi. Thomas revient à lui, & plein de confusion, demande pardon au monarque. Louis édifié de le

ANN. 1285. voir si peu occupé des honneurs de ce monde, appelle son secrétaire, & fait écrire en sa présence cet argument si démonstratif. On ne doit pas oublier un bon mot du saint docteur. Il entroit dans la chambre du pape Innocent IV, pendant que l'on comptoit de l'argent. Vous-voyez, lui dit le pontife, que l'église n'est plus dans le siècle où elle disoit : *Je n'ai ni or, ni argent.* Il est vrai, saint pere, répondit Thomas, mais aussi elle ne peut plus dire au paralytique : *Leve toi & marche.*

On compte encore parmi les sçavans distingués du tems de Philippe III, un Guillaume de Saint-Amour, ce grand adversaire des moines, qu'il essaya par de bonnes raisons, malheureusement sans succès, de faire rentrer sous l'obéissance des évêques & des curés ; cet implacable ennemi de la mendicité volontaire, qui soutenoit avec tant de force, qu'on ne devoit pas donner l'aumône, mais la *correction* aux mendiants valides : un Roger Bacon, Anglois de nation, cordelier de profession, appelé le *docteur admirable*, qui excella dans l'astronomie, la chymie, la mathématique, la médecine, la perspec-

elles-mêmes , ni prouvées d'ailleurs : il veut parler de tout ; & malheureusement il ne montre que trop le cercle étroit de ses connoissances. Assez peu instruit pour placer Byfance en Italie , il traite l'astrologie judiciaire d'une vraie science ; & loin de la blâmer , il la mêle à la politique : ce qui lui a donné une assez mauvaise réputation dans le monde. On lui donne quelques autres ouvrages qui lui font encore moins d'honneur : tel le livre de *naturâ rerum* , où il est parlé amplement & par le menu du métier des sages-femmes : tel enfin celui de *secretis mulierum* , où il est traité des matieres les plus obscenes. On dit que la classe où il enseignoit à Paris , ne pouvant contenir ses écoliers , il fut obligé de faire ses leçons dans la place , qui de son nom fut appelée place de maître Albert , & par corruption Maubert. Mais il est constant qu'elle tire ce nom de Madelbert , évêque de Paris : dans les anciens manuscrits elle est nommée *Platea Madelberti*. On raconte que dans les commencemens il paroissoit peu propre aux sciences : mais qu'après une visite qu'il reçut de la sainte Vierge , son esprit

ANN. 1285.

ANN. 1285. s'ouvrit tellement, qu'il se vit bientôt à la tête des mathématiciens, des philosophes, & des théologiens de son siècle. Un jour qu'il faisoit sa leçon publique, la mémoire lui manqua tout-à-coup, & toute sa science l'abandonna : il regarda cet événement comme un signe de sa mort prochaine, ainsi qu'il lui avoit été prédit : ce qui a fait dire assez plaisamment, que d'âne il étoit devenu philosophe, & que quittant cette dernière qualité, il avoit repris la première, pour marquer sans doute que le passage est aisé.

La gloire d'Albert est d'avoir eu pour disciple Thomas d'Aquin, religieux du même ordre, personnage aussi distingué dans le monde par sa naissance, que célèbre dans les écoles par sa doctrine, & dans l'église par sa sainteté. On a imprimé dix-huit volumes *in-fol.* de ses ouvrages ^a : chose étonnante, si l'on considère la brièveté de sa vie : il mourut à quarante-sept ans. Le plus considérable de ses écrits est la somme théologique, qu'il divisa en trois parties. Il parle dans la première, de Dieu, de son essence, de ses attributs, de ses

^a A Rome en 1750.

Pui, qui fut le martyr de la vigilance pastorale; un Louis d'Anjou, qui re-
nonça au trône de Naples, pour prendre l'humble habit de saint François, & un grand nombre d'hommes pieux l'édifioient par l'éclat de mille vertus.

On doit, dit Mezeray, ajouter à cette troupe immortelle, un Eléazar de Sabran, gentilhomme provençal, comte d'Arian, qui sçut sanctifier le mariage par une continence perpétuelle, & fut le pere des pauvres qu'il assistoit de ses biens & de ses exhortations. Yves, curé dans le diocèse de Treguier en Bretagne, mérite aussi une place distinguée, parmi ces héros chrétiens. C'étoit, dit-on, un grand jurisconsulte, célèbre sur-tout par son application à défendre les pauvres contre l'oppression des riches. Il alloit plaider dans les juridictions de sa province, & ne vouloit d'autre récompense que celle d'avoir fait triompher la bonne cause. Les gens de pratique l'ont pris pour leur patron, & ne l'imitent guère.

Ce fut aussi vers ce même-tems que Jacques de Voragine célèbre Dominicain, alors archevêque de Gênes, donna le fameux recueil de légendes

ANN. 1285

Abr. t. 2. p. 824.

ANN. 1285

*Legend. Aur.
in vit. S.
And.*

des saints, si connu sous le nom de *légende dorée*; ouvrage rempli de piété, mais sans critique, ni discernement, où l'on trouve une infinité de fables puériles & ridicules. On n'en rapportera qu'un exemple choisi entre mille autres semblables: il est tiré de la vie de saint André. » Un vieillard, nommé » Nicolas, va trouver le bienheureux » apôtre: Seigneur, lui dit-il, il y a » soixante-dix ans que je vis dans un » libertinage affreux, sans pouvoir me » corriger: je porte cependant un » évangile sur moi, priant Dieu bien » dévotement qu'il m'accorde la grace » de la continence: mais emporté par » la force de la concupiscence, je re- » viens toujours à ses œuvres ordina- » res. Un jour plus enflammé que ja- » mais du feu de la volupté, j'entre » dans un mauvais lieu: Vieillard, » s'écrie la femme du plus loin qu'elle » m'apperçoit, sortez, vieillard, sor- » tez: vous êtes l'ange de Dieu: ne » m'approchez pas, ne me touchez » pas, je découvre en vous quelque » chose de merveilleux. Étonné de son » enthousiasme, je me rappelle avec » confusion que j'ai un évangile sur

tive & la mécanique ; à qui l'on attribue la découverte d'une erreur considérable dans le calendrier ; qui décrit *la chambre obscure* & toutes les especes de miroirs propres à augmenter ou diminuer les objets ; qui fabriqua lui-même un grand nombre de miroirs ardents ; qu'on prétend enfin avoir connu le télescope & la poudre à canon , inventions qui ont été regardées comme plus modernes : un Henri de Gand , surnommé *le docteur solennel* , dont la théologie si connue sous le nom de *quolibétique* l'emporte infiniment sur tous les ouvrages des théologiens de son tems : un Henri de Suze , nommé *la source & la splendeur du droit* , auteur de la *somme dorée* : un Hugues de Saint-Cher , qui le premier imagina les concordances de la bible , en quoi il a immortalisé son nom : un Alexandre de Halès , célèbre cordelier , dit le docteur *irréfragable & la fontaine de vie* : un Alain de Lille , qui fut appelé le docteur *universel* , parce qu'il excelloit également dans la théologie , la philosophie & la poésie ; il nous reste de lui plusieurs écrits , entre autre six livres *sur les aîles des Cherubins* : enfin

ANN. 1285. un saint Bonaventure, à qui ses ouvrages, où l'on voit plus d'onction céleste que d'érudition humaine, ont mérité le nom de *Docteur séraphique*. Ils ont été imprimés ^a en huit volumes *in-fol.* Ce sont des commentaires sur le Maître des sentences, & pour la plûpart des livres de piété remplis d'une théologie très-sublime, & dont les expressions toutes pleines de feu, éclairent l'esprit, dit Tritheme, & doivent échauffer le cœur. Halés son maître avoit coutume de dire : *Il ne paroît pas que le péché ait passé par Bonaventure, on n'en aperçoit nulle trace.* On dit que ce fut lui qui introduisit l'usage d'adresser une prière à la sainte Vierge après complies, & qui fut le premier qui établit des confrairies.

Tandis que ces sçavans personnages illustroient la France par leurs doctes écrits, un Bertrand de Cominges qui fut le restaurateur de sa ville épiscopale ; un Guillaume de Nevers, qui nourrissoit chaque jour deux mille pauvres ; un Geofroy de Meaux, qui abdiqua la mitre pour s'ensevelir dans l'obscurité d'un monastere ; un Robert du

» moi : priez donc pour moi , saint
 » homme de Dieu , j'ai besoin de ANN. 1285.
 » toutes vos prieres. Le saint touché
 » de la singularité de l'avanture , se
 » prit à pleurer , pria depuis sexte jus-
 » qu'à none : puis se levant , il dit
 » qu'il ne mangeroit point qu'il ne fût
 » certain que Dieu eût fait miséricorde
 » au vieillard. C'étoit un de ces dé-
 » mons opiniâtres qu'on ne chasse que
 » difficilement : l'homme de Dieu pas-
 » sa cinq jours dans une entiere absti-
 » nence. Enfin il entendit une voix cé-
 » leste qui disoit : Tu l'emportes , An-
 » dré : mais comme tu as macéré ton
 » corps par un jeûne austère , il faut
 » que le coupable afflige sa chair avec
 » la même rigueur. Ainsi fit Nicolas ,
 » qui jeûna six mois au pain & à l'eau.
 » Après cela , il reposa en paix , plein
 » de bonnes œuvres. » C'est sans doute
 cette multitude de contes apocryphes
 qui a fait dire à Melchior Canus , évê-
 que des Canaries , que l'ouvrage de
 Jacques de Voragine ^a méritoit moins

^a Il fut ainsi nommé du lieu de sa naissance , qui
 étoit Voragio , petite ville entre Gênes & Savone.
 On devroit donc l'appeller Jacques de Voragio ,
 comme on dit Vincent de Beauvais , non Vincent de
 Bellovaco : mais l'usage enfant peut-être de l'igno-
 rance , lui a conservé son nom latin.

ANN. 1285. le nom de légende d'or , que celui de légende de fer. Mais il en faut moins accuser l'auteur , que le mauvais goût de son siècle , où l'on n'aimoit que le merveilleux. Il n'a pas inventé ces fables , il les a trouves dans les légendaires qui l'ont précédé : il a cru seulement qu'il pouvoit y ajouter quelques ornemens pour l'édification du lecteur : il l'a fait avec plus d'esprit que de jugement.

Fin du Tome VI.

A P P O B A T I O N.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, les cinq & sixieme volumes de l'Histoire de France: je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression. A Paris ce 20 Février 1758.

DEPASSE.

De l'Imprimerie de BALLARD, Imprimeur du Roi.



